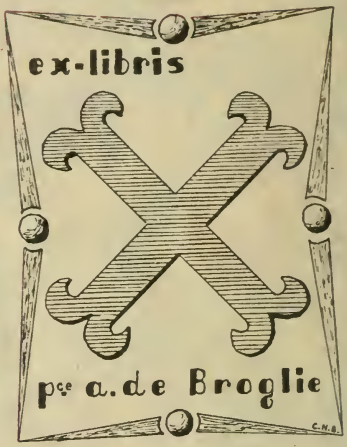
ex-libris
Pce a. de Broglie

BIBLIOTHECA
Ottaviana

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lespiondanslesco03turk

SUITE
DE
L'ESPION
DANS LES
COURS
DES PRINCES
CHRÉTIENS,
OU
LETTRES ET MEMOIRE d'un Envoyé secret de la Porte dans les Cours de l'Europe. Où l'on voit les découvertes qu'il a faites dans toutes les Cours où il s'est trouvé, avec une Dissertation curieuse de leurs Forces, Politique & Religion.

Par * * * * *.

TRADUIT DE L'ANGLOIS.

TOME TROISIE'ME.

A COLOGNE, Chez ERASME KINKIUS.

M. DCCX.

BIBLIOTHECA

D
246
M3
1710
v.3
Cpl. 2pc.

L'ESPION DANS LES COURS DES PRINCES CHRE'TIENS.

OU

MEMOIRES POUR servir à l'Hiſtoire de ce Siécle, depuis 1646. juſqu'à 1654.

LETTRE I.

A Muſtapha, Baſſa de Siliſtrie.

Il impute la perte d'Aſac à la valeur des Moſcovites. Caractere de cette nation, & de l'ordre qui s'obſervoit autrefois pour la ſucceſſion des Czars.

LE haſard de la guerre a enlevé Aſac au Grand Seigneur, mais il ne t'a pas fait perdre la gloire que tu t'es acquiſe depuis trois ans par la conquête de cette Place; & tes armes que tu as employé depuis peu avec tant de vigueur pour le ſecours de cette Place, n'ont rien perdu de leur réputation. Si les Moſcovites avoient fait (lors qu'avec les forces Ottomanes tu inveſtis ce nid de Pira- 1646.

1645. tes, ce qu'ils ont fait aujourd'hui) les Cosaques n'eussent pas alors abandonné si doucement leur païs natal, & n'auroient pas laissé des marques de leur desespoir par les ruïnes de leurs habitations. La protection de cette puissante Couronne leur a donné nouvelle vigueur, & c'est à la valeur de ces Barbares Septentrionaux qu'ils sont redevables de la liberté qu'ils ont d'être à present auprés de leur feu.

Les Moscovites sont fiers, belliqueux, & faits à la fatigue dés leur naissance. Leurs enfans ne sont pas plûtôt nez que les Sages-femmes les plongent dans l'eau froide; & si l'enfant ne peut pas resister à cette épreuve, la mere croit qu'il ne merite pas qu'elle le pleure. Les femmes n'ont point une tendresse interessée pour leurs enfans, mais elles les cherissent tous pour le service de la patrie. Elles leur apprennent durant la jeunesse à se rouler dans la neige, & à se baigner dans de l'eau de glace fonduë. Elles les accoûtument aux extrêmitez du chaud & du froid, de la faim, de la soif, & du travail, afin qu'étant en âge de porter les armes, ils aillent hardiment à la guerre, & exposent courageusement leur vie pour le service du public. Il semble qu'ils imitent en cela la sagesse des anciens Lacedemoniens, qui ne se vantoient de rien tant que d'élever leurs enfans à la fatigue, & hors de la molesse éfeminée des autres nations. Ils regardoient l'enfance & la jeunesse comme le Printems des bonnes mœurs, c'est-à-dire comme la saison où la vertu est en sa fleur. Si l'on gâte la fleur, ou qu'elle se gâte d'elle même, il faut de necessité que le fruit reüssise mal & devienne inutile. De là vient qu'ils prenoient soin de cultiver la jeunesse de leurs enfans, & de l'assaisonner par de bonnes instructions, & par des exercices mâles.

Qui des belliqueux Osmans ne se moque point de l'indigne éducation des Sophis de Perse, qui n'ayant eu durant tant d'années que des femmes pour compagnie & pour precepteurs, sont ce semble plus

propres à gouverner un Seminaire de femmes, qu'à 1646
monter sur le Trône ?

Mais tu diras que je fais de grands sauts de passer ainsi tout à coup du Septentrion de l'Europe, à un des païs de l'Asie le plus meridional. J'avois commencé à parler des Moscovites, & du secours qu'ils ont donné aux Cosaques pour reprendre Asac. J'ai passé delà à l'éducation des enfans Moscovites : permets-moi maintenant pour te divertir de te faire le portrait des femmes Russiennes, & de te dire sur ce sujet quelque chose de particulier & d'extraordinaire. Je connois un Gentilhomme de cette Ville qui a voyagé dans tous les païs de l'Europe, & qui a demeuré quelques années à Moscou. Il dit que les femmes Russiennes ne se croient pas aimées de leurs maris, à moins qu'ils ne les battent tous les jours. Elles regardent cette correction comme une marque de l'estime & de l'affection que leurs époux ont pour elles. Si ces femmes simples sont fâchées ou chagrines, il n'y a point d'autre moyen de les mettre de bonne humeur que de les bâtonner. C'est-là la seule preuve convainquante de l'Empire des Maris sur les femmes, une démonstration de leur virilité, & le veritable moyen d'afermir les femmes dans l'amour & dans l'obeïssance qu'elles doivent à leurs Maris.

Il loüe beaucoup l'absoluë resignation où sont les Moscovites à l'égard de leur grand Duc; en ce qu'ils ne prétendent posseder leurs biens & leurs vies que par sa faveur, & autant qu'il le trouve bon. Il dit que la succession des Czars ou grands Ducs de Russie étoit autrefois reglée de la maniere suivante. On mettoit une grosse pierre dans un champ de grande étenduë, situé prés de Moscou. Aprés la mort du Czar, ses fils, ou ses proches parens étoient menez dans ce champ, & placez à égale distance de la pierre. Ensuite à un certain signal qui se donnoit, ils couroient tous à la pierre ; & celui qui y étoit le premier, & qui pouvoit s'y tenir debout dessus, étoit mis sur le Trône.

1646. On peut dire que le respect que les Moscovites ont pour leur Prince, vient en partie de ce qu'ils le voient rarement, & quand ils le voient c'est au travers de ses Bojares ou Nobles, & dans l'équipage le plus magnifique & le plus propre à son avis d'inspirer à ses sujets de la crainte & du respect, & de les obliger à lui rendre des honneurs qui ne sont gueres inferieurs à ceux qu'ils rendent à Dieu. L'éclat de tant d'or, d'argent & de Bijoux ébloüit les yeux du Vulgaire, & quand le Duc fait sa calvacade, ou se produit au public en ceremonie, peu s'en faut que la populace ne croye que Dieu est décendu sur la terre pour lui faire l'honneur de la visiter. Voilà quelle est la politique des Russiens, & voilà comment une infinité de gens obeïssent si volontiers à leur Souverain. Il est certain que les ornemens exterieurs ne donnent pas peu de lustre à la Majesté Royale : tant il est vrai que la pluspart des gens se laissent prendre aisément à tout ce qui a du brillant & de l'éclat. Cependant nos glorieux Sultans croient qu'il seroit au dessous d'eux de tirer avantage de la parure, ou d'être redevables de leur grandeur à autre chose qu'à leur sang illustre, & à leurs vertus sublimes & naturelles.

Mais chaque nation a ses coûtumes particulieres, & sa politique distincte. Tous les Etats ne se gouvernent pas de la même maniere. La politique de Lacedemone ne quadreroit pas avec celle d'Athenes, & l'une seroit un méchant modele pour l'autre.

Toi qui as été élevé dans le Serrail des Empereurs Osmans, qui as apris à faire comme l'abeille, qui tire le miel de toutes les fleurs indiferemment : Toi qui sais choisir les bons exemples, & laisser les mauvais ; prens la valeur d'une nation, la prudence d'une autre, la frugalité d'une troisiéme : Tu aquerras par ce moyen une vertu consommée, & tu t'aquiteras des devoirs de bon General.

LETTRE II.

A Soliman Cyzlar Aga, chef des Eunuques noirs.

Il lui mande la mort du Prince de Condé. Portrait de ce Prince, & abregé de sa vie.

J'Arrive tout presentement de la Cour, & en passant dans les ruës j'ai vû sur tous les visages des marques d'une profonde tristesse. Il semble que cette tristesse soit generale, elle l'est en efet, puisque la Cour & la Ville sont en deuil de la mort de Henri de Bourbon dernier Prince de Condé.

Il n'avoit pas encore soixante ans accomplis quand il a quitté ce monde visible pour aller dans un autre entierement inconnu aux mortels. Les François pleurent avec raison la perte d'un homme, qui pour en parler modestement soûtenoit le dedans de ce Royaume, qui sans lui auroit paru chancelant. C'étoit la Balance qui pesoit les diferentes passions de la Cour & de la Ville, & qui calmoit l'une & l'autre par sa prudence & par son équité.

Il nâquit quelques mois avant la mort de son pere, qui mourut d'une mort anticipée, car il fut empoisonné.

Tant qu'Henri IV. fut sans heritiers, il eut les yeux sur ce jeune Prince posthume, & le fit élever comme devoit l'être celui qu'il avoit envie de faire son heritier à la Couronne. Cependant aprés que ce Prince fut marié à Charlotte fille du Duc de Montmorenci, qu Henri IV. aimoit passionnément, la jalousie refroidit l'afection du Roi.

Il est dangereux d'avoir un Prince Souverain pour Rival. Ce mariage ayant presque ruïné le

1646. Prince de Condé, il fut forcé de s'enfuïr en Hollande avec son Epouse, & de faire de cette Province l'asile de l'honneur de sa femme. Delà il voyagea en Allemagne, & ne revint en France qu'après la mort d'Henri IV.

Durant la minorité de Loüis XIII. il se mit à la tête des factions, afectant d'être populaire. S'il n'avoit pas eu d'ambition sa vie auroit été sans reproche, & il auroit été l'homme que Diogene cherchoit en plein midi avec un flambeau. Mais chacun a son défaut. Toute la diference qu'il y a entre les vertueux & les vicieux consiste en ceci, que l'un commet moins de crimes que l'autre, & qu'il ne les commet ni par intention, ni par habitude, mais par le penchant insurmontable de la nature. Chacun à ses vices de genie, ses erreurs de temperament; & quoi qu'il paroisse un saint dans toutes les autres choses, il peche neanmoins encore par raport à celles-ci.

Il fut cinq ans prisonnier à la Bastille, qui est un lieu destiné au même usage que le Château des sept Tours à Constantinople. La Princesse son épouse lui a toûjours tenu compagnie, & a partagé avec lui la bonne & la mauvaise fortune.

Durant cette ennuyeuse prison il devint pere d'une fille, qui s'est depuis mariée au Duc de Longueville: Et aprés qu'il eût été mis en liberté nâquirent le Duc d'Anguien à present Prince de Condé, & le Prince de Conti ses fils.

Les François parlent avantageusement du Prince défunt. Il étoit d'un esprit vif, d'une conversation gaye & commode, mêlant toûjours les recreations aux choses serieuses, & observant un ordre exact dans toutes ses afaires. On dit pourtant qu'il étoit avare, & qu'il avoit amassé de grandes richesses par une épargne dont personne de son sang ne s'étoit encore avisé.

En mourant il recommanda deux choses au Duc d'Anguien son fils, la premiere de ne jamais se venger

venger d'une injure particuliere, & la seconde de hasarder volontiers sa vie pour le bien public. 1646.

Il n'est pas besoin en te faisant savoir la nouvelle de la mort de ce Prince, d'y ajoûter un long détail de sa vie, & un portrait circonstancié des qualitez de son esprit, puisque tu le connois déja pour l'avoir vû en Allemagne, & je me souviens que je t'en ai entendu parler avec éloge.

Aime-moi toûjours, & sois persuadé que je n'oublie jamais de faire plaisir à mes amis quand je le puis.

LETTRE III.

Au Kaimakam.

Du contretems arrivé au Comte d'Harcourt en décampant de devant Lerida. Des progrez des François en Italie. D'une Fontaine extraordinaire qui est dans l'Isle d'Elbe. *

LA poste arrivée de Catalogne la nuit passée a apporté de mauvaises nouvelles de l'armée; elle a été contrainte de décamper de devant Lerida, & d'abandonner aux Espagnols la plus grande partie de son artillerie. Cette place a toûjours été fatale aux François. Cependant la Cour décharge sa colere sur le Comte d'Harcourt, & lui fait un crime de n'avoir pû renverser les decrets de la destinée. Cette disgrace, toute inevitable qu'elle étoit, a ce semble éfacé tout ce qu'il a fait autrefois de grand: Tant les Princes sont de mauvaise humeur lorsque

* *C'est une Isle en Italie sur les côtes de la Toscane, voisine de Piombino.*

1646. leurs esperances sont traversées. Les uns le soupçonnent d'intelligence secrete avec les Espagnols, les autres l'accusent de poltronnerie ; & tout cela se dit dans le fort de la passion & du ressentiment. Ceux même qui parlent de cette maniere changeront peut-être de langage, lorsqu'ils auront consideré que le Comte a demeuré sept mois devant cette Place, & qu'il n'en a décampé qu'après que ses lignes ont été remplies de neige, & lors que ses troupes commençoient à mourir de faim ou de froid : car les rigueurs de l'Hiver étoient déja insupportables, & le païs étoit dépoüillé de toutes les choses necessaires à la subsistance d'une armée. Je ne vois pas que ce General merite d'être blâmé, à moins que ce ne soit un crime d'être homme, & d'avoir à commander à des gens qui sont faits de chair & de sang aussi-bien que lui.

Les François ont pris en Italie Piombino & Portolongone. Cette derniere place est la plus importante de l'Isle d'Elbe : cependant elle ne pouvoit pas soûtenir plus de dix-neuf jours de siege.

On dit qu'il y a dans cette Isle une Fontaine qui a de l'eau lorsque le Soleil se leve, mais qui demeure à sec à mesure que la nuit vient. Les superstitieux renouvellans les anciennes visions des Payens, ont de cette Fontaine des idées ridicules ; mais les savans soûtiennent qu'elle n'a rien dont les causes ne soient naturelles. Les Juifs parlent aussi d'une Riviere d'Orient qui demeure immobile le septiéme jour de la semaine : ce qu'ils regardent comme une confirmation de leur Loi, qui leur ordonne de se reposer le septiéme jour, parce que ce jour-là Dieu se reposa, & cessa de travailler à la creation du monde. Ils disent aussi que les Satires, & autres monstres du Desert, évitent ce jour-là la lumiere du Soleil, & se cachent dans les cavernes de la terre, où ils maudissent le Sabath, parce qu'il surprit Dieu avant qu'il eût achevé de donner la derniere main à leur forme ; & que c'est pour cela qu'elle est de-

meurée imparfaite & monstrueuse jusques à ce jour. 1646.

Veuille la divine unité qui est la racine de tout nombre, & qui a consacré le nombre de sept à plusieurs misteres, que ni toi ni moi n'oublions point de répondre ce que nous devons aux Sept questions du portier du Paradis.

LETTRE IV.

A Bajazet Bassa de Grece.

Il lui mande qu'il soupçonne que la Cour de France a un grand dessein. D'un homme qui avoit excité une sedition à Paris.

IL me paroît par des marques évidentes que la Cour de France a quelque grand dessein. Les Grands s'assemblent souvent, & font de longues seances. On dépêche des Courriers extraordinaires, & il en arrive ici toutes les nuits. On fait répandre adroitement dans la ville des bruits étranges. Le commerce est suspendu, les Banquiers sont dans la reserve, & ceux qui ont de l'argent le gardent chez eux; ce qui fait murmurer le peuple. On se plaint du tems comme on fait d'ordinaire quand tout le monde est mécontent. Les vieux découragent & irritent les jeunes en comparant ce siecle & ce regne, avec les heureux jours d'Henri le Grand. Ils leur parlent magnifiquement des tems précedens, & leur faisant aimer le gouvernement passé, ils leur inspirent de l'aversion pour le present. Ce sont-là des artifices ordinaires à la faction. Et quoique personne ne paroisse, il est neanmoins aisé d'augurer de ces préludes, qu'on levera bien-tôt le masque, & que la sédition se produira dans peu tout à découvert. 1647.

1647. L'autre jour il courut un homme dans les ruës, criant *Dieu sauve le Roi, mais le Diable emporte l'Italien.* Il fut suivi de peu de monde, & ceux qui le suivirent étoient de la lie du peuple. Cependant ni Officier, ni Magistrat ne se mit en devoir de le faire arrêter, ou d'étoufer la sedition. Les Bourgeois soûrioient de cette hardiesse, & on lui envoya de l'argent par des personnes inconnuës. Les femmes le benissoient comme un Prophéte, & les filles se mettoient à genoux devant les autels pour l'amour de lui : Les Eglises étoient remplies de Devots, ou pour mieux dire des fauteurs de cette nouvelle sedition, comme s'ils eussent voulu mettre leurs Dieux dans leur cabale, & obliger le Ciel à se déclarer en leur faveur. Sa suite augmentoit à mesure qu'il couroit les ruës, tant qu'enfin l'homme fut arrêtée par les Gardes du Roi, la canaille dispersée, & tout remis dans la premiere tranquilité. On doubla les gardes par toute la ville cette nuit-là, le Drôle fut examiné avec soin, & apliqué à la question ; cependant on ne pût lui faire avoüer autre chose, sinon que le bien public l'avoit obligé à faire ce qu'il avoit fait : Que la tirannie & l'opression du Cardinal Mazarin étoient insuportables, & qu'il étoit prêt de *sacrifier sa vie pour l'interêt de sa patrie.* Il a été condamné aux Galeres pour toute la vie, & l'on fait tout ce qu'on peut pour découvrir les Auteurs de cette nouveauté. Car pour le criminel, on ne le regarde que comme un instrument dont des Mécontens d'un rang plus relevé ont jugé à propos de se servir, & comme l'avant-coureur d'un soulevement plus redoutable.

On a fait défense à tout le monde de parler d'afaires d'Etat ; mais le peuple ne laisse pas de dire tout bas ce qu'il pense.

Le jeune Roi est tombé malade, & sa maladie ne diminuë pas les soupçons publics. Ceux qu'on voit dans les ruës branlent la tête, & paroissent consternez. Les uns avec un sourcil furibond menacent de se venger, les autres disent ouvertement, *qu'en a*

vendu le Royaume à un Etranger. On voit par tout une consternation & un desordre general, & la peur qu'on a fait esperer tous les jours que les choses changeront. Pour prévenir les malheurs dont ces émotions populaires menacent, on tire des troupes de divers endroits par les ordres du Cardinal Mazarin, & on les loge à petit bruit à Paris par ci par là. Il ne se passe guere de jour que les Bourgeois & les Soldats ne se querellent, & souvent ils se tuent. La nuit qui couvre tout de ses tenebres, sert de voile à leurs outrages mutuels, & à leurs vengeances particulieres. C'est ainsi qu'on fomente les calamitez publiques Le tems nous apprendra quel en sera le dénoüement.

Cependant les afaires d'Allemagne & de Suede paroissent en bon train d'accommodement. Divers expediens ont été proposez pour conclure une paix generale dans la Chrétienté. Les Ambassadeurs & Députez de diverses Couronnes interessées ont de frequentes conferences. Mais chacune insiste avec tant de chaleur sur les circonstances, qu'il ne s'est encore rien conclu dans ces assemblées. La France a beaucoup de part à toutes ces affaires. Et il est passé en proverbe, que *le Cardinal Mazarin a dans son sein toutes les Cours de l'Europe.*

Les Suedois traitent comme vainqueurs, & les Allemans quoique fort afoiblis, ne peuvent neanmoins oublier la Majesté du Sceptre Imperial. L'interêt des Danois est de poursuivre, & les Polonois ne sont pas sans prétentions. L'orgueil de la nation & l'honneur ont beaucoup de pouvoir sur ces puissances, mais les Hollandois comme Marchands, n'agissent que suivant les régles de l'interêt. Ils ne s'arrêtent point à des vetilles, mais ils s'attachent à tout ce qui peut être avantageux à leur commerce, sachant bien que l'argent est le nerf de la guerre. On doit les regarder en cela comme des gens sages. Leur République est encore dans sa minorité, ses forces sont encore mal afermies, & elle n'est

1647 pas en état de prêter le colet à ses puissans voisins.

L'Angleterre trouve assez d'occupation chez elle, où elle a tant de moyens d'employer son argent, son esprit, & ses armes, qu'elle n'a pas le loisir de songer à ce qui se passe chez ses Voisins.

L'Espagne suit toûjours le parti de la Cour Imperiale, parce que le grand interêt de la maison d'Autriche est de demeurer unie, comme étant le moyen de s'agrandir.

L'Italie a divers interêts, & Venise en particulier est étroitement unie avec cette Cour.

Le Portugal est toûjours sur ses gardes contre les remuans Espagnols, & Dom Juan de Bragance fait des alliances avec les Etrangers.

Veuille le Souverain Monarque du monde visible & invisible, qui est assis sur un trône de Diaman, sous le couvert de l'arbre éternel, que les divisions des Princes & Etats infideles continuent jusques au tems ordonné par la destinée, où les fideles Osmans possederont la pomme rouge.

LETTRE V.

A son Frere.

Il le remercie du Journal de ses voyages, le felicite de s'être sauvé des voleurs & des voleuses; lui raconte une avanture du pere du Mogol, & une autre de la veuve d'un Marchand Indien, & autres histoires de même nature.

JE croyois que le fils de ma mere m'avoit oublié, puisqu'il avoit été durant tant de mois dans un si cruel silence. Il y a aujourd'hui trois ans que je n'avois pas entendu parler de toi : mais je n'ai pas su-

jet de me plaindre d'une faute si ingenieusement re- 1647.
parée quoi qu'un peu tard. Tu m'as fait une ample satisfaction en m'envoyant une relation si courte & si travaillée de tes voyages. Je ne sai si j'ai fait cette lecture avec plus de plaisir que d'utilité. Tu as si agreablement entremêlé tes avantures & celles d'autrui, & as fait sur les unes & sur les autres des remarques si curieuses & si solides, qu'on se rend savant insensiblement. Tes recüeils sont si judicieux, & écrits d'un stile si pur & si charmant, que c'est un aiguillon, pour ainsi dire, qui reveille & attache tout ensemble l'attention sur les choses les plus importantes à savoir.

Les Chrétiens ont du penchant à mépriser les vrais Croyans, & à les regarder comme une societé d'ignorans, mal informez des afaires du monde; grossiers, soit pour l'esprit, soit pour les mœurs, peu versez dans les arts liberaux, & ne s'apliquans à rien qu'à aquerir des richesses & des dignitez, & à trouver les moyens d'agrandir leur Empire. Ils ne considerent pas en parlant ainsi, que Dieu, en nous donnant la raison aussi-bien qu'à eux, nous a revêtus des mêmes facultez naturelles, qu'il a inspiré à toutes les nations le desir de devenir savans, & leur a donné les facultez & les moyens d'y réüssir. Ils ne considerent pas que si l'Imprimerie est défenduë parmi nous, c'est pour suprimer une infinité de livres inutiles, dont l'Europe n'est que trop abondante: Et qu'au lieu d'Imprimerie nous avons mille habiles Ecrivains, qui s'occupent à traduire tout ce que les Anciens ont fait de plus docte & de plus excellent; & par consequent qu'un Mahometan qui aime l'étude ne peut manquer des livres qui lui sont necessaires pour apprendre la veritable Philosophie, la bonne morale, & l'histoire de tout ce qui est arrivé dans le monde de plus memorable. Nôtre Arabie peut se vanter d'un Avincene, d'un Mesué, d'un Averroës, d'un Hali, & d'un Albumazar, & d'avoir mis au monde plusieurs autres

1647 personnages qui n'étoient inferieurs en rien pour toutes les sciences humaines & divines, aux plus celebres Docteurs, Philosophes, Orateurs, & Poëtes Chrétiens. Joints à cela les progrés non moins considerables que les gens de religion font en voyageant dans les païs étrangers; progrés qui couronnent toutes leurs études d'une sagesse aquise par l'experience, & qui les rendent aussi savans dans la connoissance des divers naturels des nations, & des differentes formes de leurs gouvernemens, qu'ils l'étoient déja dans la litterature.

Cela se prouve évidemment par ta lettre, remplie de tant de remarques solides & de sages commentaires sur les loix & sur les coûtumes des païs où tu as passé; sur leurs religions; sur leurs forces; sur les richesses, & generalement sur tout ce qui est digne d'être remarqué, que si ta relation que tu fais paroissoit chez les Chrétiens, ils ne parleroient plus de vrais Croyans avec tant de mépris.

Mais ils se flatent, & s'imaginent faussement que les Ottomans ne sortent jamais des limites de leur Empire, & que personne ne voyage à la reserve des Chiaoux que le Grand Seigneur envoye dans les païs étrangers. Ils ne savent pas que l'auguste Porte entretient secretement des Agens chez toutes les Nations, & qu'à peine y a-t'il de Cour Chrétienne où il n'y ait de tems en tems quelque Musulman. Il est vrai que nous n'y paroissons pas dans l'équipage des Orientaux, parce que nôtre emploi nous oblige à nous accommoder aux modes de ceux parmi lesquels nous residons. Mais nous retenons toûjours dans le cœur la pureté Mahometane, & nous sommes pour ainsi dire doublement circoncis. Ainsi tandis que les Chrétiens nous regardent comme des stupides, des ignorans, & des gens dépourvûs du sens commun, nous penetrons leurs secrets, & nous en rendons les maîtres.

De plus quand nous serions destituez de ces avantages dans les païs Occidentaux, le privilege uni-

verſel de voyager & d'entretenir un libre commerce par tout l'Orient, contribuëroit beaucoup à nous mettre en état de nous perfectionner à la faveur des Caravanes de tant de Chrétiens qui vont voir la Perſe, l'Inde, la Chine, la Tartarie, & autres lieux où l'on fait profeſſion de la foi de l'Envoyé de Dieu. 1647

J'ai une extrême joie de ce que tu as été aſſez heureux pour te garentir des voleurs de grand chemin qui dépoüillent preſque toûjours les paſſans de tout ce qu'ils ont; de ſorte que ceux qui ſont ſages ne comptent jamais fortement ſur leurs biens preſens. J'ai beaucoup plus de joie encore que tu te ſois mis à couvert des inſultes des voleuſes, qui enlevent en même-tems & le cœur & la raiſon, je dis la raiſon, quoique ce ſoit le plus excellent de nos biens, & le ſeul proprement que nous poſſedions. On ne voit que des Courtiſanes en Perſe & dans les Indes, & pour reſiſter à tant, & à de ſi fortes tentations, il faut avoir la chaſteté des Oſmans.

Tu ne dois pas être ſurpris de la moleſſe du Mogol regnant, qui ſe laiſſe mener & gouverner ſes Etats aux femmes. Ce ſexe adroit & ambitieux a de tout tems cherché les moyens de ſe ſecoüer de l'empire que nous avons ſur lui. Les femmes ſe tiennent derriere le rideau, & cependant elles joüent leur perſonnage dans toutes les Tragedies & révolutions du monde. Le Roi qui regne aujourd'hui ſur l'Inde ſe dépoüilla pour vingt-quatre heures de toute ſon autorité en faveur de la Reine. Ce Prince par une ridicule afectation s'apelloit Roi du monde. Sa femme étoit fille d'un Capitaine Arabe qui l'avoit ſervi durant ſes guerres, & qui ayant merité de perdre la tête par une trahiſon inſigne & notoire, ſa fille vint ſe jetter aux pieds du Mogol, demandant la vie de ſon pere. Comme il n'y avoit rien de ſi beau dans tout l'Orient, & que le Mogol en étoit paſſionnément amoureux, il lui accorda ce qu'elle lui demanda, & ſe maria avec elle. Elle aquit depuis un ſi grand empire ſur lui, qu'il ne

1647. faisoit rien sans son conseil & sans son aprobation. Il faisoit la guerre ou la paix à la solicitation de sa femme, & pour plaire à son humeur cruelle, il fit arracher les yeux à son fils aîné. Non contente de ces marques de l'amour de son époux, & voulant s'immortaliser par quelque action extraordinaire, elle ne cessa de soliciter le Roi avec tous les artifices que la politique d'une femme est capable de mettre en œuvre, jusques à ce qu'elle l'eut fait consentir, à lui resigner son autorité pour un jour seulement. Elle profita si bien de ce peu de tems, qu'ayant préparé à l'avance tout ce qui lui étoit necessaire, elle fit fabriquer en or & en argent deux millions de Roupies, sur lesquelles elle fit graver les douze signes du Zodiaque; ce qui étoit contraire aux Loix fondamentales de l'Empire, à la défense expresse de nôtre saint Prophête, & à la pratique universelle des Musulmans, qui n'aprouvent pas qu'on fasse aucune representation des creatures vivantes. C'est un fait que je tiens de mon oncle Usseph qui a residé onze ans à la Cour Indienne. Il ajoûtoit à cela, que durant le peu de tems que cette femme regna, elle fit décoler sept des plus grands Seigneurs, & de tous les Indiens les plus zélez pour la foi des Musulmans, & mit autant d'Idolâtres en leurs places. Et afin que si ses ordres étoient entierement executez, la forme du gouvernement se trouvât toute changée, elle consacra les plus belles Mosquées au service des Idoles, & rétablit les anciennes abominations des Infidéles. Tu ne regarderas pas cela comme une chose impraticable, si tu consideres que le nombre des incirconcis est beaucoup plus grand dans les Indes que celui des Musulmans; car de cent qui font profession de croire l'unité de la nature divine, il y en a dix mille qui ne la croient pas: On trouva cependant de la fidélité chez ces Payens, & il y en eut qui ne voulurent pas soufrir qu'on se dispensât de l'obeïssance qui étoit dûë à leur Roi, sous ombre du zéle aveugle

qu'ils avoient pour le service de leurs Dieux. 1647

La description de Candahar *, & le projet que tu as fait pour prendre cette place imprenable, fait voir tout à la fois ta prudence & ta diligence, d'avoir sçû te procurer ainsi la liberté d'examiner avec tant d'exactitude la plus importante forteresse de l'Inde : cela fait voir aussi ton habileté dans les fortifications, & la promptitude avec laquelle tu inventes des choses ausquelles tous les Ingenieurs de l'Asie n'ont seulement jamais songé. C'est-là le veritable usage qu'on doit faire des voyages : Un homme ne doit jamais revenir des païs étrangers que la tête pleine d'une science fondée sur l'experience, & pourvû des connoissances qui peuvent le rendre utile à sa Patrie.

Tu condamne l'injustice & l'avarice des Indiens du Mogol, qui aussi-tôt que leurs Omrahs, ou grands hommes sont morts, font incontinent saisir à leur profit tous leurs biens & effets. De-là vient que la Veuve & les enfans du mort sont réduits à la derniere pauvreté, & contraints souvent à mendier leur pain. C'est à la verité une oppression qu'on ne peut justifier, & principalement en ceux qui font profession de croire un Dieu Createur de toutes choses, & Juge incorruptible de l'Univers. Mais que penses-tu sur ce pied-là de nos Sultans, qui n'ayans pas la patience d'attendre que la mort naturelle d'un Bassa les rende heritiers de ses richesses, se mettent presque toûjours en devoir d'assurer leurs prétentions, & ont recours au cordon pour les en mettre en possession avant le tems ? Ce sont des violences de Souverains, quoique les sujets qui doivent payer d'obeïssance ne soient pas en droit de leur en faire un crime, parce que les Rois ne sont obligez de rendre compte de leurs actions qu'à Dieu.

La Veuve d'un riche Marchand se donna neanmoins la liberté de dauber par une plaisante raille-

* *Ville du Grand Mogol, & autrefois des Rois de Perse. Elle est capitale, & donne le nom à la Province.*

1647. rie cette injuste coûtume du Mogol. Le Mari de cette femme étoit idolâtre, & avoit amassé par le moyen du commerce & des voies usuraires, des richesses immenses : De sorte qu'il laissa en mourant deux cents mille Roupies de bien. Quelques années après son fils étant en âge demanda à sa mere un certain fonds pour commencer quelque negoce. Soit par avarice, ou par quelqu'autre raison, elle n'en voulut rien faire, & ne lui donna qu'une somme trés-mediocre, qui ne servit qu'à fomenter son mécontentement, & à le jetter dans la débauche & dans la faineantise. Ne pouvant enfin resoudre sa mere à lui donner ce qu'il souhaitoit, il s'en plaignit au Mogol, & lui dit en même-tems combien son pere avoit laissé de bien Sur cet avis le Mogol envoya querir la mere du jeune homme, lui commanda de lui envoyer la moitié de son argent, & de partager le reste avec son fils. La Veuve n'étant du tout point surprise ni déconcertée d'une proposition si injuste, fit au Mogol cette courte réponse : *Que les Dieux te rendent heureux, ô Roi. Mon fils a quelque raison de demander sa part du bien de son pere, puis qu'il est de son sang. Mais je te prie de me dire, ô Roi, quelle parenté il y a entre toi & mon mari ou moi, qui te mette en droit de prétendre à la succession de ses biens.* Le Prince confus d'une replique si vive & si hardie, lui ordonna d'en donner la moitié à son fils, & ensuite il la renvoya.

J'ai entendu de nos Chiaoux faisant l'éloge de la Cour du Mogol, & loüant la nombreuse suite du Prince. Ils élevent sur tout la grandeur inimitable de son Trône, enrichi de tant de topases, de rubis, d'émeraudes de perles, & de diamans, que tous ces bijoux ensemble valent plus de trente millions de Roupies. Mais ne vaudroit-il pas beaucoup mieux qu'au lieu de toute cette gloire inutile, le Mogol pût se vanter, que son Empire est fondé sur le cœur de ses Sujets : Il ne considere pas qu'un si prodigieux amas de richesses enviées, ne sont

qu'autant de pieges éclatans, qu'autant de chaînes dorées, qui ne servent qu'à le dépoüiller de la liberté, & des plus innocens plaisirs dont joüissent les moindres de ses Sujets.

Je m'aperçois que tu t'es entretenu avec les Bramins * des Indes. Ne remarques-tu pas que ces Idolâtres mêmes ont du mépris pour les richesses ? Quelles petites idées n'ont-ils point de l'éclat & des magnificences de la Cour ? Combien peu de cas font-ils de cette longue & orgueilleuse suite de qualitez, à la faveur desquelles les Mogols tâchent de se rendre recommandables ? Ils se font apeller les flambeaux du monde, & les compagnons du Soleil ; & ces pauvres Philosophes ne savent pas, qu'en peu de tems ils seront couchez dans les tenebres, & n'auront pour toute compagnie que des vers. Que signifie leur genealogie, ou que veut dire ce qu'on avance du Mogol regnant, qu'il n'est que le dixiéme décendant du puissant Tamerlan qui fit trembler toute l'Asie ; que veut dire, dis-je, une race si illustre, si le Mogol a perdu les glorieuses vertus de son ancêtre ? c'est la vertu seule qui ennoblit veritablement.

Tu me dis que le Mogol a plus de revenu que les deux plus puissans Monarques du monde. J'ai déja entendu dire la même chose à d'autres ; ce qui fait que je demeure convaincu que tu t'es bien informé de l'état present des Indes. Mais crois-tu que ce Monarque en soit plus riche pour cela ? considere la vaste étenduë de ses Etats, qui ont à ce qu'on dit, plus de six cens mille lieuës de long, & tu trouveras, que pour défendre un si vaste païs & le mettre a couvert des ennemis étrangers & domestiques, il est obligé d'avoir continuellement à sa solde des millions composez de ses Sujets ou des Etrangers ; car il est environné d'ennemis parmi ses propres Sujets mêmes. Il y a dans son Empire plus de cent

* *Bramins. Payens des Indes, ainsi nommez parce qu'ils se disent décendus du Dieu Brammа.*

1647. Souverains, qui le haraſſent continuellement tour à tour, qui refuſent de lui payer tribut, & qui levent des Armées contre lui : ce qui fait qu'il eſt obligé de faire des dépenſes infinies pour ſe défendre, & pouſſer des guerres qui ne finiſſent jamais. Tu as remarqué toi-même, qu'il eſt indiſpenſablement obligé de payer ces prodigieuſes armées de deux en deux mois ; parce qu'il n'y a point de Soldat dans toute l'étenduë de ſon Empire, qui ait dequoi vivre ſinon de la ſolde qu'il reçoit du Roi.

Conſidere de plus que ce Monarque entretient continuellement pour ſa garde un trés-grand nombre des plus beaux chevaux du monde, qui lui coûtent mille Roupies la piece. Il entretient auſſi quantité d'Elephans, avec un nombre incroyable de Mulets, de Chameaux, & autres bêtes de charge, dont il ſe ſert à tranſporter ſes femmes, ſes éfets, & ſes proviſions lors qu'il va en campagne. Repreſente-toi que toutes les Villes, même celles qui ſont auſſi grandes que Conſtantinople, ſont obligées de ſuivre le Camp pour ſubſiſter, parce qu'elles n'ont abſolument pour vivre que ce qu'elles tirent de l'Armée. Ajoûte à cela les ſommes immenſes que lui coûtent ſon Serrail, ſes Châteaux, & ſes ports de mer, ſans compter toutes les autres dépenſes qu'il eſt neceſſairement obligé de faire pour l'Etat, & puis tu concluras de-là que quand ce Potentat fait ſes comptes, il ſe trouve un fort pauvre Prince.

Mais pour finir je m'en vais te parler de choſes que tu ne peux pas ignorer.

Dis-moi ſeulement s'il y a un des Rajas ou Princes Sujets du Mogol, qui ſoit effectivement décendu de Paris, ancien Roi d'Italie qui regnoit du tems d'Alexandre le Grand ? Pluſieurs Voyageurs m'ont dit qu'il y a un qui s'apelle Rana, & qu'une centaine de ces Princes Idolâtres lui rendent hommage comme à leur Souverain naturel.

Tu confirme ce qui a été dit ſi ſouvent en ces

païs-ci que le Prince de Java a six doigts à cha- 1647
que main, & autant à chaque pied.

Mais je trouve fort étrange ce que tu raporte d'un certain langage Indien qui n'est pas le langage vulgaire ; cependant tous les livres de Theologie, les Pandectes des Loix, les Archives de la Nation, & tous les traitez des arts & des sciences humaines, sont écrits en cette langue : & que cette langue s'enseigne dans les Ecoles, Colleges & Academies, comme le Latin chez les Chrétiens. Je ne puis assez admirer cela : car où & quand a-t-on parlé cette langue ? par quel moyen s'est-elle répanduë ? Il semble qu'il y ait en cela du mistere. Tout ce que les Brachmanes en disent, est, que c'est la langue en laquelle Dieu donna au premier homme les quatres livres de la loi, il y a, selon leur calcul, plus de trente millions d'années. Je t'avouë, mon cher frere, que cela m'a fait naître d'étranges idées ; car enfin quand je considere que la langue dont tu parles n'a rien de commun avec l'Indien qui se parle aujourd'hui, ni avec aucune autre langue de l'Asie, ou du monde ; & que cependant elle est abondante & reguliere ; qu'elle s'apprend par la Grammaire comme les autres langues meres ; & que c'est en cette langue inusitée que sont composez les Livres, où il est dit, que le monde existe depuis tant de millions d'années, peu s'en faut que je ne devienne Pithagoricien, que je ne croye que le monde est éternel. Et où en seroit l'absurdité ? Dieu a la même puissance infinie de toute éternité, la même sagesse, & la même bonté qu'il a euës depuis cinq ou six mille ans. Qui a dû donc l'empêcher d'exercer plûtôt ses divins attributs ? Quelle raison a-t'il pû avoir pour tirer si tard cette glorieuse fabrique du sein du neant ? Promene ton imagination au travers même de plusieurs millions de siecles, & après tout il ne te sera pas possible de concevoir un tems où ce beau & vaste espace n'ait pas été étendu. Quelque fortes & quelque rapides que soient nos idées, elles

1647. sont beaucoup trop foibles & trop lentes pour remonter vers le tems & le suivre jusqu'à son éternelle origine; comme si la nature avoit gravé sur nos esprits une preuve de l'impenetrable antiquité du monde.

La révolution de la Chine surpasse les changemens qui arrivent d'ordinaire dans les Royaumes & Empires. Il y a quelque chose de fort tragique dans la catastrophe de la Maison Royale.

En voyant cela, cher frere, tu as vû la nature hors du sens, & tu y est toi-même, si aprés cela tu peux avoir de l'attachement pour rien qui soit au monde. Adieu Voyageur.

LETTRE VI.

A Asis Bassa.

De la querelle survenuë entre Monsieur Chanut Ambassadeur de France à Stokolme, & le Secretaire d'Etat de Suede. Replique d'un Ambassadeur de France au Roi d'Espagne.

LEs dépêches venuës depuis peu à cette Cour, & de cette Cour à celle de Suede, contiennent plûtôt des matieres à complimens, que des affaires importantes. La Reine Christine a été fort mal; ce qui a donné lieu à la Reine Regente de France d'écrire des lettres de condoleance.

Celles qui viennent de Suede disent que le General Torstenson a été fait Comte, & qu'en récompense des grands services qu'il a rendus à la Couronne, cette dignité passera jusqu'à ses décendans.

Ces mêmes lettres ajoûtent qu'il y a eu de grosses paroles entre Monsieur Chanut & le Secretaire d'E-

d'Etat de Suede : Et que le dernier en sortant de la chambre où ils se disputoient, mit la main sur son épée, & dit ces mots à Monsieur Chanut. *Si le droit des gens ne mettoit pas vôtre personne à couvert, je vous répondrois en une autre langue.* Monsieur Chanut répondit à cela, *qu'il portoit une épée pour s'en défendre, & pour défendre son honneur, aussi-bien qu'aucun Suedois.* 1647.

Le sujet du démêlé étoit, que trop d'Etrangers Catholiques Romains alloient à la Chapelle de Monsieur Chanut; que cela déplaisoit aux Suedois, qui ne permettoient pas dans le Royaume l'exercice de la Religion Romaine. On coupe les genitoires à tous les Prêtres qu'on peut attraper, & l'on inflige de rigoureuses peines aux particuliers. Monsieur Chanut soûtint le droit des gens : Et aprés que le Secretaire lui eut dit ; que la Reine permettoit à lui & à sa maison l'exercice de leur Religion ; mais qu'elle le prioit de ne recevoir dans sa Chapelle aucune autre personne de quelque Nation qu'elle fut ; ce Ministre répondit, » qu'il ne pouvoit recevoir de Sa Majesté la liberté d'exercer sa Religion comme une faveur ou comme une permission, puisqu'il la tenoit seulement du Roi de France son Maître, qui l'avoit envoyé en Suede, & qu'il ne fermeroit point la porte de sa Chapelle à ceux qui y viendroient. Que leur Loi, qui selon leur supputation, avoit été faite plus de deux cens aprés la fondation de leur Etat, ne pouvoit point abroger le droit des gens, qui est éternel. Que cette Loi particuliere accordoit des Privileges particuliers à certaines gens, & sur tout aux Ministres des Princes étrangers : Que leur nouvelle Loi telle qu'elle étoit, n'ayant été faite que pour maintenir le Service public, ne regardoit en aucune façon ce qui se faisoit chez un Ministre étranger par un Privilege special; & qu'il n'étoit d'aucune consequence à l'Etat, que ces Etrangers servent Dieu, ou ne le servent pas, ou qu'ils le servent bien ou mal : Qu'il

1647. ne venoit aucun Suedois à sa Chapelle, mais seulement quelques François demeurant dans le païs : » Qu'en France on ne traitoit pas ainsi les Ambassadeurs de Suede, qui recevoient dans leur Chapelle ceux qu'ils vouloient. Que la Maison où il demeuroit appartenoit au Roi de France, & que par conséquent il n'en pouvoit refuser l'entrer à aucuns » Catholiques, & principalement à ceux qui étoient » nez Sujets du Roi son Maître : Et qu'enfin il étoit » fort dur de l'obliger d'être l'executeur de cette rigoureuse Loi, en le contraignant contre les loix » d'hospitalité, contre l'honneur d'un Ministre public, & contre la volonté de son Souverain, à fermer ses Portes à ses Compatriotes.

Le Secretaire répondit à cela d'une maniere trop piquante. Ils s'échauferent sur cela, & l'Ambassadeur François résolu de maintenir son Privilege, le Secretaire éclata avec emportement de la maniere que j'ai déja dit, & mit la main sur son épée en sortant de la chambre.

Les Suedois ont le defaut des peuples des autres païs Septentrionnaux de l'Europe, c'est-à-dire qu'ils sont de leur naturel brusques & offensans. La civilité & les manieres honnêtes & obligeantes des François, sont des choses qu'ils ne connoissent point. La Reine cependant ayant appris la chose, ne fut pas contente de son Ministre, & fit des excuses à Monsieur Chanut, en lui disant, *que le Secretaire étoit un Serviteur fidéle, mais qu'il avoit été élevé dans les bois avec les Ours.*

Cela me fait souvenir de ce que les François disent d'un autre Ambassadeur que Loüis XIII envoya à la Cour d'Espagne. Les Espagnols sont naturellement fiers, & ils veulent des soûmissions extraordinaires de ceux qui aprochent de la personne de leur Roi. Sur ce fondement on voulut obliger cet Ambassadeur à rendre un hommage qui ne s'accordoit pas avec les Instructions que le Roi son Maître lui avoit données : aussi ne voulut-il ja-

mais faire ce que les Espagnols vouloient qu'il fit. 1647
Le Roi d'Espagne croyant décontenancer l'Ambassadeur, lui dit tout haut. *Quoi ! est-ce que le Roi de France n'a pas d'autres gens à sa Cour, qu'il soit obligé de m'envoyer ?* L'Ambassadeur répondit : *Le Roi mon Maître a des gens plus sages que moi ; mais à tel Roi, tel Ambassadeur.*

Tu diras peut-être que des railleries de cette nature ne sont pas à propos auprés des Têtes Couronnées, qu'on doit traiter avec respect & gravité. Je suis persuadé neanmoins que tu n'approuveras pas la cruauté d'un Duc de Moscovie, qui fit cloüer le chapeau sur la tête d'un Ambassadeur de France, parce qu'il s'étoit assis couvert devant lui. Cela est contraire à l'esprit des Orientaux, qui ne peuvent voir qu'avec horreur un homme nud-tête.

Mais chaque Nation a ses manieres : Et moi, selon la coûtume de mon païs, je baise le bord de ta veste, pour te faire connoître la soûmission & le respect que j'ai pour toi.

LETTRE VII.

Au Moufti, trés-venerable, & digne de tout honneur.

Paralelle des trois Ministres d'Etat, Ximenés, Richelieu, & Mazarin.

LEs Critiques, qui pour faire voir leur esprit, passent leur tems à raisonner sur la Cour & sur les Grands, trouvent toûjours sujet de parler du Cardinal Mazarin. Ses actions journalieres leur fournissent à tout moment de nouveaux sujets de reflexions ; & quelquefois ils ne laissent pas de repasser les vieilles. Ils le comparent à Richelieu sur

1647. prédecesseur, & au Cardinal Ximenés Ministre d'Espagne. Ils les appellent tous trois la Trinité des Politiques Chrétiens. Voici comme ils distinguent leur caractere personnel. Richelieu, disent-ils, étoit artificieux, avare, & vindicatif; Ximenés étoit politique, severe, & vaillant; Mazarin est sage, bon, & liberal.

Le portrait du premier est fidéle, disent-ils. Richelieu a amassé des tresors prodigieux, il a élevé au faîte des plus grands honneurs tous ceux de sa Maison ou de sa dépendance; il fut cause de l'exil volontaire de la Reine Mere; il ruïna tous ceux qui lui furent suspects; & enfin il se rendit tellement maître de tous les secrets, qu'encore que le Roi s'en fut dégoûté, & qu'il eut conçû de l'averſion pour lui, il ne pût jamais s'en passer tant qu'il vécut, & aprés sa mort il n'osa jamais confier à aucune de ses Creatures l'administration des affaires publiques. C'est ainsi qu'on parle de ce grand Ministre.

Quant au Cardinal Ximenés, on dit qu'il fit connoître qu'il avoit les qualitez qu'on lui donne, par la maniere dont il s'y prit pour s'élever à une Grandeur tant enviée, qui fut de faire semblant de refuser des honneurs qui souhaitoit dans le cœur. Il fut un Moine devot, & parut le plus austere de son Ordre. Cela ne fut pas plûtôt connu, qu'il fut fait Provincial; dignité d'où il n'eut qu'un pas à faire pour parvenir à la pourpre. S'étant enfin rendu celebre par son habileté, il devint premier Ministre d'Espagne.

Il leva seize mille hommes à ses dépens, s'empara de la Barbarie, prit d'assaut les Villes les mieux fortifiées, & réduisit entierement les Royaumes de Tripoli & d'Alger à l'obeïssance du Roi son Maître.

Etant un jour à la tête de son Armée, ses Troupes se mutinerent. Un certain seditieux traversa les rangs & cria tout haut qu'il faloit choisir un

autre General, étant une chose honteuse, disoit-il, 1647
d'être commandez par un Ecclesiastique sans esprit & sans experience. Le Cardinal voyant cela suivit le seditieux, & lui coupa la tête d'un seul coup. Cette action fit tant de peur à tout le monde, que depuis ce tems-là il n'y eut pas dans son Armée le moindre bruit ou le moindre desordre.

On dit qu'il fut enfin empoisonné en mangeant du poisson, & qu'un de ses amis en fut averti en chemin comme il alloit à un lieu où le Cardinal devoit dîner. Mais cet Ami arriva trop tard pour prévenir les effets du poison. Le Cardinal étoit à peine hors de table, qu'il commença de jetter du sang par les oreilles, & par les extrêmitez des doigts, & peu de jours aprés rendit le dernier soupir. Il étoit grand & bien proportionné. Les deux dents de devant de la machoire superieure avançoient si fort hors de sa bouche, qu'on l'apelloit l'Elephant Ecclesiastique. Les futures de son crane étoient tellement entrelassées & serrées, que les humeurs grossieres ne pouvoient non plus transpirer par là, qu'au travers de la partie la plus solide de l'os. De là vient qu'il avoit des douleurs de tête continuelles; ce que n'avoit pas le Cardinal de Richelieu qui n'a jamais eu mal à la tête, parce qu'il avoit à l'endroit de sa couronne deux petites ouvertures, par où les fumées s'exhaloient.

Voilà les remarques qu'on fait sur le Cardinal Ximenés. Pour Mazarin on dit qu'il est plus moderé que n'ont été les deux autres, & aussi habile pour imaginer ou pour trouver moyen de faire réüssir les affaires, qu'il est solide pour le conseil, secret & prompt pour l'execution. Il a aussi ecci de particulier, c'est que personne n'est plus assuré de sa faveur que ceux qui l'ont offensé. Il est magnifique en dépense & en bâtimens qu'il construit si splendidement, qu'ils ne cedent en rien aux plus celebres édifices des anciens Romains. Il est curieux & ramasse les bonnes pieces de peinture & de

1647 sculpture, & meuble les Palais d'ustenciles de cedre, d'ivoire, d'argent, d'or, & autres ornemens propres à meubler le Palais d'un Roi. Libéral à ses Amis & à ses Domestiques au-delà de leurs esperances, & non cependant jusqu'à la profusion. Il a une penetration merveilleuse pour découvrir les Fourbes & les Imposteurs, & autant d'adresse pour connoître les gens de merite, quelque cachez qu'ils soient dans les obscuritez de la mauvaise fortune.

Il n'y a pas long-tems qu'il surprit un Gentilhomme dans un crime qui l'exposa à la risée & au mépris de toute la Cour, mais non à la haine du Cardinal. Il avoit été recommandé à ce Ministre par une Dame de la Cour qu'il estimoit beaucoup. C'est pour cela qu'il avoit libre accés auprés du Cardinal, & qu'il vouloit toûjours être de sa suite.

Mais son Patron avoit remarqué quelque chose en lui qui lui donnoit sujet de ne pas s'y fier. Il se mettoit toujours le plus prés qu'il pouvoit d'une certaine table de la chambre où le Cardinal donne audience. Il y a sous cette table un tiroir qui est presque toûjours demi ouvert, parce que c'est là où tous les suppliants mettent leurs presens, n'étant pas honnête qu'un Prince de l'Eglise prenne de l'argent lui-même. Le Cardinal remarqua que ce jeune homme avoit continuellement les yeux sur ce tiroir, comme s'il eût desiré ce qui étoit dedans. Le Prélat cependant ne fit pas semblant d'y prendre garde, mais lui donna toutes les occasions imaginables de faire ce qu'il vouloit. Il arriva neanmoins des accidens qui empêcherent encore ce Gentilhomme d'executer son dessein, qui étoit d'emporter une partie de l'or qui étoit dans ce tiroir. Il arriva enfin que le Cardinal ayant fait faire des chars de triomphe pour celebrer la naissance du Roi, il étoit avec divers Courtisans à la fenêtre pour les voir passer. Le Gentilhomme se

servant de l'occasion, & pendant que tout le monde avoit les yeux sur ce qui se faisoit dehors, passe vers la table, prend dans le tiroir un sac d'or qu'il mit dans sa poche, & se remit à la fenêtre. Il crût que personne ne l'avoit vû, & se felicitoit déja de sa capture. Quand le spectacle fut passé, & qu'on se fut ôté des fenêtres, la compagnie prit congé peu de tems après, & se retira : Le Gentilhomme entr'autres se retiroit ; mais le Cardinal le pria de demeurer ; qu'il avoit quelque chose à lui dire. Le Gentilhomme frapé du crime qu'il venoit de faire, & déja tout tremblant, étoit prêt à se jetter aux pieds du Cardinal. Mais il le pria d'avoir bon courage, & lui tint ce langage. *Ce que tu as fait, mon Ami, ne m'est point caché. Si tu n'as pas assez d'or, je t'en donnerai autant comme tu en as pris* En effet il lui donna un autre sac d'or de même valeur, & lui dit : *Va t'en, & que je ne te voye jamais. Je te pardonne, mais je ne saurois avoir de confiance en toi.* 1647.

Veux-tu savoir comment le Cardinal découvrit ce voleur ? Il a toûjours au doigt une bague, où il a un joyau d'un prix inestimable : c'est un miroir naturel par le moyen duquel il découvre tout ce qui se fait dans la chambre, quoique cela se fasse derriere. Ce fut sur cette pierre que le Cardinal jetta les yeux, lorsque le Gentilhomme croyoit qu'il regardoit par la fenêtre. Par le moyen de sa bague il le vit aller à la table, en tirer l'argent & le mettre à sa poche. Tu vois combien ce Ministre est curieux d'avoir des raretez qui lui soient utiles.

Puisse le grand Chancelier du Ciel, l'Ange qui dans l'Essence divine, comme dans un miroir, voit tout ce qui se fait sur la terre, & écrit dans son livre toutes les actions humaines, ne découvrir jamais rien en moi capable de me rendre digne d'être exclus de la presence de Dieu.

LETTRE VIII.

A Daneemarc Kesrou Cadilesquer * de Romanie.

De la perfidie des Ecossois qui avoient vendu le Roi Jaques I. au Parlement d'Angleterre. Avanture de l'Evêque Hatto.

1647. TOi qui est le premier entre les juges de haute dignité, l'illustre ornement des trois Empires, le fort apui de l'équité, qui maintiens la raison, & corrige le vice, je te felicite d'un honneur que tu merites, & je souhaite en même-tems augmentation de joie à tous les fidéles Osmans.

La connoissance que tu as aquise dans le droit des gens, & dans les plus parfaites loix de nôtre auguste Monarchie, t'a rendu celebre par toute la terre, & t'a revêtu de la robe de sublime honneur, qui est un don du Lieutenant de Dieu.

Je choisis cette occasion pour satisfaire à mon devoir, & en même-tems pour t'informer de l'infamie d'une Nation, & de la violation de la foi publique d'un Royaume, qu'il seroit difficile de comparer.

Les guerres civiles d'Angleterre sont connuës par toute la terre, & tu n'ignores pas les avis particuliers que j'ai envoyez à la sublime Porte sur cette Nation.

Les Rebelles ont depuis gagné pied peu à peu sur leur malheureux Roi, qu'ils ont chassé d'un lieu à l'autre. Ce Prince voyant que ni par armes ni par accord il ne pouvoit les porter à aucun accommodement, & se voyant enfin assiegé dans une Ville qui n'étoit pas en état de faire une longue resistan-

* *C'est le Chef de Justice qui juge souverainement.*

ce, se déguisa & se sauva durant la nuit, contraint 1647.
de courir çà & là par des chemins impratiquez, & d'endurer mille fatigues & mille incommoditez. Il se retira enfin sous la bonne foi des Ecossois, qui s'étoient solemnellement engagez par serment de le défendre contre tous ses ennemis.

L'Armée Ecossoise étoit alors en Angleterre à la solde & au secours des Rebelles. De-là vient que quelques-uns ont accusé ce Prince d'imprudence & de trop de crédulité, d'avoir recherché la protection de ceux qui avoient commencé la rebellion, & qui avoient sali les Archives d'Ecosse du sang de plusieurs de leurs Rois. Mais l'innocence n'est pas soupçonneuse; & comme ses intentions étoient droites, celles d'autrui ne lui furent point suspectes.

Les Ecossois firent semblant d'abord de joüer le rôle d'honnêtes gens. Les Anglois rebelles les menacerent, firent publier des déclarations, & discontinuërent leur paye; mais les Ecossois continuërent à soûtenir la justice de leur procedé, en recevant & défendant leur Roi outragé qui leur étoit venu demander secours.

Ils le garderent depuis le quatriéme de la cinquiéme Lune de l'an 1646. jusqu'au trentiéme de la premiere Lune de la presente année. Ce fut alors qu'étant convenus avec le Parlement d'Angleterre de la somme de 400000. Sequins pour le prix de leur Souverain, ils le livrerent aux Commissaires Anglois que les Rebelles députerent pour le recevoir.

L'Ambassadeur de France étoit alors à l'Armée des Ecossois: Mais ayant été témoin de leur détestable parjure, il se retira. Il fut accompagné jusqu'au Port de Mer par une Garde de Chevaux-legers. En la quittant il tira une piece d'argent d'Angleterre valant un demi-écu, & demanda au Capitaine des Gardes en combien de pieces d'argent monnoyé ce demi-écu pourroit être divisé: En trente répondit le Capitaine. Pour autant, repliqua l'Ambassadeur, Judas trahit son Maître.

1647. Tu comprendras mieux la force de cette replique si tu considere que, selon la créance des Chrétiens, ce Judas étoit esclave de Jesus fils de Marie, & que pour trente pieces d'argent il livra ce Prophête aux Juifs.

Mais ces Infideles ont trouvé moyen d'éluder tous leurs engagemens & toutes leurs promesses. Leurs sermens sont conçûs en termes plus ambigus que les Oracles de Delphes ; comme s'ils s'imaginoient tromper par leurs équivoques non seulement les hommes, mais aussi celui qui a formé la langue & l'oreille, je veux dire Dieu qui a une connoissance parfaite de toutes choses.

Voici ce que j'ai lû d'un certain Hatto Evêque Allemand, du parjure duquel il est fait mention. Ce Prelat avoit un Parent qui fut accusé d'être traître à l'Empereur. Ce fut pour cela qu'il fut assiegé par les Troupes Imperiales, & serré de prés dans un Château situé sur le sommet d'un rocher imprenable. L'Empereur desesperant de le prendre de vive force avoit fait retirer son Armée lorsque l'Evêque se presenta, & promit de livrer son Parent à l'Empereur pour une somme d'argent.

Le marché étant fait l'Evêque vint voir son Cousin, & le résolut de sortir du Château, & d'aller se soûmettre à l'Empereur, avec promesse qu'il lui feroit avoir sa grace. Il s'obligea même solemnellement par serment de le ramener sain & sauf, s'il vouloit se fier en lui & se reposer sur sa parole.

Le Parent trompé par ces belles apparences, & comptant sur un serment si solemnel, s'abandonne à la conduire & à la prétenduë bonne foi du Prélat. Il ne fut pas plûtôt à demie lieuë du Château, que l'Evêque faisant semblant d'avoir oublié dans sa chambre des papiers de consequence, revint avec son Parent au Château. Les papiers ayant été trouvez, ils continuerent leur chemin pour se rendre au Camp de l'Empereur. Ils n'y furent pas plûtôt arrivez que le lâche Prélat livra son Parent à l'Em-

pereur, qui le condamna à la mort. Il se plaignit 1647.
de l'Evêque, & lui reprocha la violation de son serment. Le perfide Prélat voulut s'excuser en disant qu'il avoit fait ce qu'il avoit promis, en le ramenant au Château où il étoit retourné chercher ses papiers. C'est ainsi qu'il trahit par une équivoque son Cousin, qui eut la tête tranchée. Cette lâche action aquit à l'Evêque l'infame qualité de *Hatto le traitre*. Les Allemans raportent que les diables l'emporterent quelque tems aprés, & le jetterent tout vivant dans un trou du Mont Etna, & que dans le même instant qu'il y fut jetté on entendit en l'air une voix qui disoit, voilà la récompense du parjure.

Les Nazariens croyent que cette Montagne qui vomit des feux & des flâmes, est une des bouches de l'Enfer. Ils ont la même opinion du Mont Vesuve, & de l'Isle de Stromboli. Je ne suis point curieux de penetrer la verité d'un secret qui a coûté si cher; j'en laisse l'experience aux traitres & parjures Ecossois, qui par une action si barbare méritent d'être traitez comme Hatto.

L'integrité & la vertu des anciens Romains que ces Infideles mettent au rang des damnez, étoient bien autre chose : Ils croyoient qu'il n'y avoit rien de plus sacré que la foi publique : ils bâtissoient des Temples à son honneur, & gravoient sur leur monnoie la figure de deux mains jointes, avec cette devise, LA FOI DES ROMAINS. Mais les Ecossois firent voir qu'ils étoient de l'avis de Lissandre, qui avoit accoûtumé de dire, *il faut tromper les enfans par de bonnes paroles, & les hommes par des sermens.*

Les Sujets rebelles de ce Prince l'emmenent aujourd'hui en triomphe comme un esclave, ils l'ont confiné dans une de ses maisons de Campagne, & ne laissent approcher de lui personne de ses Amis ou fideles Serviteurs, mais ils font tout ce qu'ils peuvent pour rendre sa captivité insuportable.

Toi qui expliques avec tant d'exactitude les loix de la justice, tu feras le procés à ces Infideles, & les

1647 condamneras comme des Traîtres horribles, cependant tu ne saurois disculper les Musulmans, qui ont souvent déposé nos plus augustes Empereurs.

Je partage les avis que j'ai à donner entre les Ministres de la sublime Porte, & les autres Grands de l'Etat & je prie Dieu qu'il garentisse le Sultan des machinations secrettes, & des Ennemis déclarez, & lui fasse la grace qu'un excez de bon naturel ne le jette jamais dans les malheurs arrivez à ce Monarque empriſonné.

LETTRE IX.

A Ragel Hamet, Antiquaire de Sultan.

*Remarques sur des images magiques & anciennes. Du Paladium * & de l'Ancile. § Du vrai nom de la ville de Rome.*

CEtte Ville est infectée d'une infinité de chauve-souris, & d'une espece de serpens qu'on appelle Lesardes. Ces insectes s'engendrent dans les murailles des maisons, & fatiguent les habitans nuit & jour. Ils sont en plus grande abondance de neuf en neuf ans.

Les Parisiens donnent une ridicule raison de ce fleau: Ils disent qu'un certain Magicien ayant autrefois entrepris de netoyer la Ville de bêtes venimeuses, fit faire pour cet effet diverses images de ces sortes d'animaux, y attacha des enchantemens, & les cacha sous la terre dans des lieux obscurs; avec promesse que tant qu'on ne toucheroit pas à

* *Palladium, statuë de Pallas, qui, dit-on, tomba du Ciel.*

§ *Ancile, est le Bouclier qui tomba du Ciel sous le regne de Numa Pompilius.*

ces images Paris ne seroit jamais incommodé d'au- 1647
cune chose nuisible Cela arriva comme il l'avoit dit ; ce qui dura jusqu'à ce que travaillant à creuser les fondemens d'un vieux Temple, les travailleurs trouverent diverses statuës de Bronze, les unes representant une chauve-souris, & d'autres une Lesarde. Ces ouvriers faisant peu de cas de ces Reliques magiques les vendirent au premier Chaudronnier. Le Marchand ne sachant pas non plus la vertu secrete de ces images, les fondit pour son usage. Et c'est depuis ce tems-là qu'il y a eu dans la Ville une infinité de Chauvesouris & de Lesardes.

Je te dis ceci parce que je t'ai souvent entendu parler d'anciennes Statuës qui étoient à l'Atmeidam * à Constantinople, & autres lieux de la Ville, & sur tout de la colonne autour de laquelle étoient entortillez trois Serpens de cuivre. Lorsque Mahomet le Grand les vit, il donna un coup d'Ache-d'Armes à un, & lui emporta la machoire inferieure. Aprés cela la Ville fut infectée d'une infinité de Serpens : mais ils furent bien-tôt exterminez, parce que le Sultan averti par les habitans ne fit plus aucun mal à ces Serpens qui étoient les Gardiens de la Ville.

Les Annales de l'Empire Musulman font mention de ces Statuës, comme aussi d'un Cheval de Bronze, & d'un Taureau du même métail. Les premieres furent érigées comme un charme contre la peste, l'autre le fut comme un signe infaillible que les ennemis de la Monarchie des Grecs ne seroient point repoussez en ce lieu, & chassez de la Ville : cependant il en arriva autrement. Les victorieux Musulmans contre qui les enchantemens des Infideles ne furent d'aucune force, percerent jusques au marché où étoit cette Statuë, & en chasserent les Grecs épouvantez. Ils taillerent en pieces tout ce qui fit résistance ; & se rendirent maîtres de Con-

* *Atmeidam, place de Constantinople, où se font les courses de Chevaux.*

1647. stantinople, qui étoit alors la plus riche Ville du monde.

Les Romains étoient extrémement attachez à ces vaines superstitions. Ils s'imaginoient que la conservation de Rome & de l'Empire, consistoit dans la conservation du *Palladium*, Image qu'ils croyoient que Jupiter leur avoit envoyée du Ciel, & qu'Enée transporta de Troye en Italie. Elle fut mise dans le Temple de Vesta, & brûlée dans l'horrible embrasement qui arriva sous le regne de Neron.

Ils n'avoient pas moins de veneration pour le Bouclier qu'ils croyoient être tombé du Ciel entre les mains de Numa Pompilius, & sur lequel étoit gravée la Destinée de Rome, en caracteres que personne ne pouvoit lire. Ils avoient tant de peur que ce sacré Bouclier fut dérobé qu'ils en firent faire onze autres de la même figure, qui furent tous pendus dans le Temple de Mars. Et de peur que le Genie Gardien de la Ville ne leur fut enlevé par les charmes de leurs ennemis, le vrai nom de la Ville de Rome étoit un secret pour ses habitans mémes. Cela est si vrai que Valerius Soranus fut fait mourir pour l'avoir dit à un de ses amis. Plusieurs ont fait des conjectures sur ce nom caché. Les uns ont dit que c'étoit Valence les autres Velia; & d'autres ont crû que c'étoit Anthuse. Mais il n'y a rien de certain dans ces conjectures. Les Payens avoient soin sur toutes choses de cacher les noms de leurs Villes & de leurs Dieux tutelaires, persuadez qu'ils étoient que ces esprits ne les abandonneroient que quand on les appelleroit par leurs propres noms.

Ils avoient aussi accoûtumé d'enchaîner aux autels les statuës de leurs Dieux, de peur qu'elles ne fussent dérobées. Les Tiriens assiegez par Alexandre ayant été avertis par leurs Prêtres qu'Apollon leur Dieu étoit mécontent d'eux, attacherent sa Statuë avec de grosses chaînes de fer. Les Lacedemoniens firent la même chose de la statuë de Mars & c'étoit une coûtume usitée parmi ces nations Idolâtres.

Pour nous qui avons une loi claire & intelligible, & qui croyons l'Unité de l'Essence Divine, nous ne nous servons point de charmes, & nous ne craignons point les enchantemens magiques des Incirconcis. Nous nous confions entierement en Dieu, & nous assurons sur la protection de son Prophête. Nous allons hardiment à la guerre, parce que nous ne combatons que pour défendre le Livre rempli de verité & de lumiere : le Livre aporté du Ciel par un Ange, & non pour la défense des Statuës & de vaines Reliques. 1647.

LETTRE X.

Au Vizir Azem.

Il lui mande son retour d'Orleans, & lui aprend pourquoi il y a un si grand concours d'Etrangers en cette Ville.

JE suis de retour d'Orleans, où je m'étois rendu selon tes ordres, & j'ai fait ce voyage avec beaucoup de plaisir, parce que c'est le tems de l'année où tout conspire au divertissement d'un voyageur. Cependant je n'en suis pas revenu content, parce que je n'ai pû faire ce que je voulois, ni te donner la satisfaction que tu demande, soit pour l'achat des Bijoux, soit pour l'établissement de quelque correspondance. Ceux qui t'ont informé des Allemans qui demeurent en cette Ville, se sont équivoquez dans le portrait qu'ils t'en ont fait. Ce n'est qu'une societé d'étudians qui n'a aucune part aux affaires du commerce.

Ils ont mieux rencontré lors qu'ils t'ont dit, qu'il y a quantité d'Etrangers à Orleans. Je ne croi pas que la Ville Imperiale qui commande à toute la

1647 terre, puisse se vanter de plus de langues differentes qu'on en entend tous les jours parler dans les ruës & dans les maisons. Il y a des gens en cette Ville de presque toutes les nations.

Veux-tu savoir la veritable cause d'un si grand concours d'Etrangers : C'est qu'on y peut étudier ce que les Nazariens apellent Droit Civil, qui s'y enseigne dans une Academie établie pour cet éfet par Philippe le Bel, un des Rois de France.

Si tu ne sais pas ce que c'est que Droit Civil, il faut te dire que c'est un recueil des anciennes Loix Romaines, compilées par ordre de l'Empereur Justinian, & tirées de plus de deux mille Auteurs Romains, pour être un modelle d'équité dans ces tems de corruption, & dans cette décadence generale du bon gouvernement.

C'est ce qui attire de toutes les parties du monde tant d'Etrangers dans cette agreable Ville. Outre qu'on peut s'y perfectionner dans la plus honorable profession des Nazariens aprés celle de la Prêtrise ; on y joüit d'un air pur & serain ; le terroir y est fertile & délicieux ; & l'on y voit des compagnies composées des plus civils & des plus honnêtes gens qu'il y ait en France.

C'est pour cela qu'il y a entr'autres Nations tant d'Allemans à Orleans. Par la faveur des Rois de France ils ont des Privileges que les autres n'ont pas ; c'est qu'ils sont incorporez dans la societé des Etudians, ne sachant au reste ce que c'est que commerce.

Si je n'ai pas répondu à tes esperances, Prince Souverain des Bachas, ce n'est pas ma faute. Tu dois t'en prendre aux Allemans d'Orleans, qui étudient au lieu de négocier ; ou plûtôt tu dois t'en prendre à ceux qui ont eu la hardiesse de te debiter une fable venuë de si loin. En finissant cette lettre je baisse la tête jusqu'au plancher de ma Chambre, & je baise le papier qui aura l'honneur d'être touché de tes illustres mains.

LETTRE XI.

A l'Aga des Janissaires.

De Jeanne d'Arc, Pucelle d'Orleans.

TU as entendu parler des Heroïnes d'Asirie, de Scithie & de Rome; elles ont toutes été de vaillantes conductrices d'Armées, des Femmes d'honneur & de réputation. Je veux à present t'entretenir d'une Fille que la France a produit sur le Téâtre de la guerre.

Suivant les ordres que je reçûs du Visir Azem, je fis le mois passé le voyage d'Orleans. Trois jours aprés que j'y fus arrivé je vis faire une Procession solemnelle qui passa dans toutes les ruës de cette grande Ville. Les ceremonies extraordinaires que je vis à cette Procession, & les réjoüissances dont elle fut suivie, exciterent ma curiosité, & m'obligerent à demander la raison de tout cela. Tu peux croire que pour en être bien informé je ne m'adressai pas à la multitude qui reçoit tout sur le bruit commun, & qui ne donne pas toûjours la verité. Je me tournai vers ceux qui savoient l'Histoire de la Ville. Ils me dirent que cette solemnité se faisoit tous les ans le huitiéme jour de la cinquiéme Lune, en memoire de la délivrance des Anglois, qui furent batus au siege de cette Ville sous le régne de Charles VII. par Jeanne d'Arc du village de Domremi sur la Meuse. Cette Pucelle fut comme l'Ange tutelaire de la France; car ce fut par sa valeur & par sa prudence que Charles VII. recouvra son Royaume dont le Roi d'Angleterre l'avoit presque dépoüillé, Orleans étant la seule Place importante qui restât aux François. Aprés que la Pucelle eut fait lever le siege d'Orleans, elle poursuivit les

1647. ennemis, donna plusieurs batailles, & les gagna, à une desquelles le General Anglois fut fait prisonnier; elle reduisit toutes les Villes sous l'obeïssance de leurs premiers Souverains, & ne remit son épée au fourreau qu'après qu'elle eut vû son Roi solemnellement couronné à Rheims. Elle fut pourtant prise par les Anglois, qui la firent brûler publiquement à Roüen comme Sorciere.

Les habitans d'Orleans ont érigé en son honneur des statuës de Bronze: ils celebrent ses loüanges, & la regardent comme une femme divinement inspirée pour sauver leur Patrie. Les plus sages soûtiennent neanmoins qu'elle n'étoit ni Sorciere ni Prophetesse, mais seulement une fille de bon esprit & de grand courage, que quelques Princes du sang avoient été obligez de dire qu'elle étoit envoyée du Ciel, pour relever par ces prétenduës visions & revelations le courage des François presque déconcertez par les grandes pertes qu'ils avoient faites, & que rien qu'un miracle ne pouvoit ranimer, & les résoudre à tenir la Campagne contre les Anglois Victorieux. Il est certain qu'elle reconnut le Roi déguisé en Païsan, & confondu dans une foule de monde. Elle alla hardiment à lui, & le salua en le nommant. Elle envoya querir une épée d'un ouvrage antique, qui étoit cachée dans un Tombeau en une de leurs fameuses Mosquées; car il faut te dire que les Nazariens Occidentaux enterrent les morts dans leurs Temples. Cette action augmenta beaucoup sa réputation, parce que personne ne savoit cette épée que le Roi. Tout cela la fit regarder comme une personne extraordinaire, & à peine pouvoit-on empêcher le Peuple de lui rendre les honneurs divins.

Les François s'étant campez dans une certaine plaine de grande étenduë, où l'on ne pouvoit trouver d'eau, & l'Armée étant sur le point de perir par la soif, le Roi dans cette affliction generale vint consulter cette Prophetesse comme une Oracle. Elle le pria d'avoir bon courage & de la suivre. Ils sor-

tirent ensemble à la porte de la Tente, où à quelque distance de là il y avoit des fleurs. La Pucelle jetta sa Lance au milieu de ses fleurs, & incontinent il en sortit une Fontaine, où toute l'armée bût à souhait. On dit qu'on montre encore aujourd'hui le lieu & une Image de la Pucelle qui est dans une Oratoire bâti prés delà, où les voyageurs qui passent par ces plaines infertiles vont faire leurs dévotions & se rafraîchir. 647.

Que ce fut une fourbe ou une verité cela fit de merveilleuses impressions sur les Troupes. Tout le monde commença de prendre courage, & l'on ne craignoit rien sous la conduite d'un tel General.

Ce fut sans doute pour se venger plûtôt que pour rendre justice, que les Anglois la condamnerent à une mort cruelle, qui finit les heroïques actions de cette illustre fille, dont la memoire ne mourra jamais.

On dit qu'étant attachée au poteau avec de grosses cordes on voulut allumer le feu avant qu'elle parlât aux Spectateurs; mais que s'étant tout à coup détachée, elle sauta à la Lance d'un Soldat, & chassa les Gardes qui étoient autour d'elle. Aprés cela elle vint d'elle-même se remettre au poteau, où elle parla pour la derniere fois, & prédit plusieurs choses qui se confirmerent par l'évenement. Elle n'eut pas plûtôt achevé de parler qu'elle dit à l'executeur d'allumer le feu. Cela fut fait, & la Pucelle brûlée.

Il est certain que chaque nation peut se vanter d'avoir eu une femme belliqueuse, qui a rendu à sa Patrie des services considerables. Tu sais sans doute l'histoire des Amazones, qui excluoient les hommes de leur societé, & qui ne laisserent pas de se rendre redoutables dans tous les Païs voisins.

Adieu brave Commandant des Forces Ottomanes. Puisse la memoire de ces femmes vaillantes t'inspirer une nouvelle ardeur toutes les fois que l'Empire des Musulmans sera en danger.

LETTRE XII.

A Dinet Golou.

Echimilia devint amoureux d'une Dame Françoise allant à Orleans avec l'Espion.

COmme tu dois avoir part à toutes mes avantures, il seroit malhonnête de ne partager pas avec toi le plaisir que j'eus dans le voyage que je fis il n'y a pas long-tems à Orleans, qui est une des grosses Villes de France. Ce fut par ordre du Grand Visir que j'entrepris ce voyage. Quelqu'un lui avoit dit qu'il y avoit dans cette Ville plusieurs voyageurs Marchands de diverses nations, mais principalement des Allemans, qui venoient aux Foires de cette Ville pour vendre les plus beaux joyaux de l'Orient. Ce Ministre me commanda d'y acheter certaines pierreries, & me donna des instructions pour une autre affaire qu'il n'est pas necessaire que tu saches à present. Je sortis de Paris suivant ses ordres le troisiéme de la cinquiéme Lune, accompagné d'Echimilia le Juif, dont tu as entendu parler.

Il n'est pas necessaire de te faire la description du païs par où j'ai passé. Il ressemble parfaitement bien aux plaines de saint Isidore, prés de Palerme en Sicile. Toi & moi avons sujet de nous ressouvenir de ce lieu qui est celui de nôtre captivité, puisque nous portons encore les marques de la cruauté & de l'emportement de nôtre maître. Ces plaines, comme tu sais sont d'une perspective trés-agreable, sur tout dans la saison de l'année où la verdure des arbres, mêlée avec l'éclat des champs ensemencez, & l'émail des prairies, raviſſent les yeux de la di-

vetsité des plaisirs & des objets. Dans une confu- 1647.
sion si reguliere, & au milieu de tant de charmes mélangez, l'esprit ne sait où il doit se déterminer, ni la main s'arrêter.

Telle est la Province entre Paris & Orleans, à cet avantage prés par dessus les plaines de Sicile, que tout le long du chemin on voit une infinité de beaux & de magnifiques Palais, qui font paroître leurs brillantes tourettes au-dessus des superbes bocages qui environnent ces maisons de plaisir. Il n'y a point dans tout le Royaume un air plus pur & un terroir plus fertile; & c'est ce qui fait que les Seigneurs & les Gentilshommes vont passer l'Eté à la Campagne, & que ce chemin est si frequenté.

Nous arrivâmes environ midi à un bourg nommé Chastres, où nous mîmes pied à terre pour nous rafraichir. Ceux qui voyagent dans ces parties Occidentales le font plus commodement pour les provisions qu'ils ne peuvent le faire en Asie, où ils sont obligez de porter jusqu'à des lits, & de se faire à manger, ou de coucher sur le carreau, & de ne manger point. Ce qui fait que les Nazariens apellent les Orientaux ennemis de l'hospitalité. Ils ne considerent pas en disant cela, que la délicatesse des Mahometans a introduit cette coûtume. Les Orientaux ont peur de se soüiller en mangeant des viandes qu'eux-mêmes ou leurs Domestiques n'ont point aprêtées, & de coucher sur un lit où couchent tous ceux qui passent.

Mais les Infidéles ressemblent au pourceau: toute viande leur est bonne, & il n'y a point de fossé où ils ne couchent agreablement. Il y a ici des Auberges tout le long du chemin. Vous n'avez qu'à y entrer, vous y trouverez un lit, & generalement tout ce qu'il vous faut. On court risque de coucher sur le même lit où aura couché un Ladre, ou quelqu'un infecté d'un mal plus dangereux. L'hôte n'examine personne, & loge tout le monde indifferemment pourvû qu'on ait dequoi payer,

1647. Quant aux vivres la coûtume est, que les voyageurs mangent ensemble à une table commune, sur laquelle plusieurs plats sont servis, & où chacun est libre de manger de ce qu'il veut, & autant qu'il veut, en payant par repas une certaine somme fixée.

Nous ne fûmes pas plûtôt entrez à l'Auberge à Chastres, que l'Hôte nous ayant saluez à la maniere du païs, nous invita de nous mettre à l'ordinaire (car c'est ainsi qu'on apelle les repas publics qui se font à l'Auberge.) Nous ne fûmes pas assez scrupuleux pour refuser son offre, & nous le suivîmes dans la chambre où le dîné étoit aprêté. Il y avoit plusieurs Hôtes à table, tous fort occupez à manger. Nous prîmes les sieges que nous trouvâmes vaquans, & nous nous mîmes à manger sans beaucoup de ceremonie. Le Juif se crût dispensé du commandement de Moïse, & moi de celui de Mahomet, & nous mangeâmes avec les incirconcis, dont les mets sont rarement exempts des soüillures du sang; persuadez que ni Dieu ni son Prophête n'ont pas prétendu que nous mourions de faim.

Il y avoit du vin en abondance, & du vin si délicieux, qu'Hogia même pour éviter la singularité, eut été tenté d'en goûter sans la dispense du Moufti. Je fis semblant de manger comme les autres; mais je ne mangeai presque que du pain & quelques fruits, & bus de ce jus réjoüissant du raisin.

Le bon Juif juroit que c'étoit un festin que Cupidon avoit aprêté pour le rendre le plus miserable de tous les hommes. Précisément au milieu de nôtre joye entra un Monsieur François tenant une Dame par la main, qui se plaça à la table opposée à la nôtre. Je remarquai visiblement le desordre d'Echimilia, qui lisoit, ce sembloit, sa destinée dans les yeux de cette Belle. Il ne pût neanmoins retenir ses œuillades errantes, ni se garentir des inévitables blessures de l'amour. Comme les femmes Egiptiennes que la Maîtresse de Joseph avoit invi-

tées pour être témoins de la beauté de son Amant, 1647.
se mordoient les doigts, s'il faut ainsi dire, à la vuë de tant de charmes; de même le pauvre Echimilia tout confus, étoit comme une statuë pendant qu'il avoit les yeux sur sa charmante Gorgone.* Il ne se souvint de manger & de boire que quand il commença de revenir de son agreable rêverie. Je lui dis tout bas à l'oreille, que cette Dame n'etoit que la Sœur puînée de la Maîtresse d'Ixion. Cela le remit dans son bon sens, mais ne pût rétablir son repos. Il eut pourtant assez de prudence pour cacher la violence des mouvemens de son ame, & pour ne pas s'exposer dans une telle compagnie; mais rien ne fut capable de chasser de son cœur le fatal poison qui y étoit entré.

Après nous être ainsi délassez, nous dîmes adieu à l'Auberge, & poursuivîmes nôtre voyage. Echimilia & moi eûmes souvent occasion de parler en chemin à cette jeune Dame: ces sortes de familiaritez avec les femmes sont des choses ausquelles personne ne trouve à redire en France. Nous lui trouvâmes autant d'esprit que de beauté; un air & des manieres qui relevoient beaucoup ces deux grands avantages. En un mot Echimilia se perdit au milieu de tant de perfections.

Etant arrivez le soir à l'Auberge, & retirez ensemble dans nôtre chambre, Echimilia me découvrit sa passion en ces termes. » J'avois vécu jusqu'ici sans avoir aucun sentiment d'amour, que « ceux qu'on a en general pour tout le monde, & « pour quelques amis particuliers. Mais depuis que « j'ai vû cette aimable personne, il me semble que « mes amis & tous ceux que je dois aimer au monde, « sont rassemblez en elle. Je ne suis pas touché de la « blancheur de son teint qui surpasse la neige, ni de « la regularité de ses traits, quoi qu'ils soient tels, « comme tu vois, qu'Apelle avec toute son habileté «

* *Gorgones, étoient trois Sœurs, dont Meduse étoit une, qui changeoient en pierre tous ceux qui les regardoient.*

1647 ne saurois les imiter : Mais je le suis d'un éclat que
» je ne saurois exprimer. Ses yeux brillans, & dignes
» miroirs d'une si belle ame, ont embrasé mon cœur
» & suspendu ma raison dans un moment. Ses aima-
» bles Basilics m'ont donné la mort toutes les fois
» qu'ils m'ont regardé : Tu as vû que j'ai demeuré
» sans vie & sans mouvement tandis que j'ai eu les
» yeux sur la belle qui cause ma peine : Et de l'heure
» qu'il est il se répand dans mes veines je ne sai quel
» engourdissement.

Il extravagua de cette maniere jusques à ce que pour l'interrompre je commençai à rire, à plaisanter & à tourner son amour en ridicule pour tâcher de l'en guerir. Je lui dis ce que je savois par ma propre experience de cette folle passion ; je lui racontai ce qui m'étoit arrivé avec Dajar, & comment enfin l'absence & l'usage de ma raison m'avoient fait triompher de ce vain entêtement. Mais tout ce que je pûs lui dire ne fit aucune impression sur le cœur de ce stupide Amant. Son mal n'en devint que pire, & je le laissai dans cet état pour chercher du repos dans le sommeil.

Nous n'arrivâmes à Orleans que le lendemain. Nous n'y fimes pas long sejour, parce qu'il arriva que nous n'y eûmes pas d'autre affaire qu'à voir les curiositez de la Ville, & à nous informer des choses que des Voyageurs doivent sçavoir. Aprés cela nous revîmes à Paris, où je raportai les mêmes sentimens que j'avois en partant : Il n'en fut pas de même du pauvre Echimilia. Il croyoit que le monde étoit metamorphosé ; il lui sembloit que les arbres avoient perdu toute leur verdure : Les fleurs, l'herbe & le blé, étoient à ses yeux des choses seches : Les oiseaux chantoient sur un ton lugubre, les vents souffloient desagreablement & d'un ton enroüé, & il n'y avoit rien dans la nature qui ne lui parût languissant, parce qu'il ne voyoit pas Falence, car c'est ainsi que la belle s'apelloit, au moins l'avoit-elle dit ainsi à Echimilia lorsque nous partîmes d'Orleans.

Le pauvre Juif a été toûjours depuis dans ce triſte état. De te dire quand il commencera de ſe guerir, c'eſt ce que je ne ſai pas. 1647.

Si tu joüis encore de ta liberté naturelle, & que tu ne l'ayes point ſacrifiée à l'amour, apprens par ſon malheur à être en garde contre tes ſens, qui ſeront les premiers à trahir ton ame. Adieu.

LETTRE XIII.

Au Capitain Baſſa.

De la propoſition hardie qu'un Capitaine de Marine avoit faite au Cardinal Mazarin, & du magnifique Vaiſſeau dont la Reine Chriſtine avoit fait preſent à ce Miniſtre.

TOi qui as été élevé dans les Arcenaux, & qui as paſſé le reſte de ta vie ſur les Vaiſſeaux de guerre, tu peux juger mieux que perſonne de la propoſition, qu'un certain Capitaine de Marine, homme hardi & entreprenant, a fait depuis peu au Cardinal Mazarin.

On ne parle en cette Ville que de l'inſulte & du défi qui nous a été fait par l'Amiral Moroſini qui eſt entré dans l'Helleſpont, & a bravé les Dardanelles avec environ trente Vaiſſeaux de guerre. Cet Officier a dit au Cardinal Mazarin, que s'il lui vouloit donner quinze Vaiſſeaux, il s'engageoit de chaſſer le Sultan de ſon Serrail, de réduire ſon Palais en poudre, & de ruïner les Tours de toutes les Moſquées de Conſtantinople, ou de perir dans l'entrepriſe. Ce Cardinal répondit à cela : Je croi, Monſieur, que la choſe eſt poſſible, pourvû que vous puiſſiez achever avant que les Turcs abordent

1647. vos Vaisseaux de guerre, avec cent Galeres & Saïques armées.

On dit que le Cardinal de Richelieu fit autrefois un semblable projet, & que ce fut pour cela qu'il proposa de bâtir des Vaisseaux d'une prodigieuse hauteur, & de les garnir en dehors de grosses pointes de fer, pour empêcher les Galeres Turques de venir à l'abordage.

Tu peux connoître par là que les Chrétiens ne regardent pas cela comme une entreprise impraticable. Je souhaite qu'ils ne la mettent pas en execution lorsque la Porte y songera le moins.

Christine Reine de Suede a fait construire un trés-magnifique Vaisseau, dont elle a dessein de faire present au Cardinal Mazarin. Le dedans est de bois de Cedre, parsemé de fleurs & d'autres figures d'or artistement faites. La poupe est enrichie de fenêtres, de statuës, & de galeries; les ouvrages de bois sont tous dorez. Le lambris est peint par les plus habiles Maîtres de Suede, & represente l'expedition de Jason quand il gagna la Toison d'Or. Il n'y a rien en un mot qui ne marque la Majesté de celle qui fait le present. Le canon est de la plus fine bronze. Le reste de la manœuvre est fait autant qu'il peut être pour resister aux vents & aux vagues; car de l'en mettre à couvert tout-à-fait c'est ce que ni le pouvoir de cette Princesse, ni la grandeur du Cardinal ne seroient pas capables de faire.

Il y en a qui disent sourdement que la Reine de Suede a quelque penchant pour la Religion Catholique Romaine; qu'elle a eu sur ce sujet diverses conferences avec Monsieur Chanut, & avec ses Ecclesiastiques; que le Resident de cette Princesse en Portugal a embrassé publiquement cette Religion, & que cela ne s'est fait qu'avec le consentement secret de la Reine. Il nous est indifferent que les Infideles professent cette Religion plûtôt qu'une autre, puisqu'ils soûtiennent en general une Doctrine

qui répugne à la Divine Unité, & à la verité de l'Envoyé de Dieu. Je vois de l'heure qu'il est dans les Cieux un signe évident de son Unité, je veux dire un nouveau Croissant qui paroît dans les parties basses de l'Hemisphere. A la vûë de cette planette l'Ambassadeur de Dieu m'a commandé de tourner mes yeux vers la terre, & d'adorer l'Eternel. Je prie Dieu que ses influences te soient favorables tant que tu seras en mer. Adieu.

LETTRE XIV.

A Brededin, Superieur du Convent des Dervis à Cogni en Natolie.

Apologie de sa creance contre ceux qui l'avoient calomnié. D'un Hermite qui demeuroit alors prés de Paris, & qui avoit vécu presque le double de Brededin.

LEs riches parfums de l'Arabie ne sont pas plus agréables à une ame presqu'acablée de douleur & de tristesse, que ta lettre l'a été à ton esclave, puisqu'elle m'aprend qu'encore tout plein de vie tu est dans l'état des invisibles. Il me semble que toute la nature fleurit tandis que tu est vivant. Et je me sens disposé à croire que comme la chûte des feüilles en Automne est un présage que l'Hiver n'est pas éloigné, ta mort aussi sera l'avantcoureur du dernier Hiver du monde. Pendant que tu vis tu soûtiens par tes prieres & par tes merites les Elemens qui languissent, & qui sont sur le point de retomber dans le premier cahos. L'Ange de la Trompette voyant ta vertu, differe de sonner la grande & horrible allarme, qui éteindra en un instant la lumiere du Soleil, de la Lune, & des Etoiles, & étouffera tou-

1647. tes les creatures vivantes. Ce jour-là sera un jour de tenebres, d'horreur & de silence, qui durera jusqu'à la transmigration. Lorsqu'à la seconde Trompette le Firmament aura été déchiré en deux comme qui ouvre un rideau, ce vieux monde disparoîtra à droit & à gauche comme une ombre. Les ames alors dégagées de la matiere seront suspenduës dans les espaces vuides entre le Paradis & l'Enfer; & pour achever les misteres de la destinée, un monde nouveau & immortel sortira tout à coup du sein de l'éternité, & prendra la place du premier.

Je ne t'écris pas ceci pour t'apprendre quelque chose, venerable Brededin, car tu est un fonds inépuisable de science; mais pour te convaincre qu'encore que je sois parmi les Infideles je ne laisse pas de conserver inviolablement la foi de mes peres, & que je crois au livre qui a été tiré des Archives éternelles. Tu crains que je ne me fasse Chrétien, parce que les uns m'accusent d'être leger dans mes opinions, d'autre d'être un profane & un Athée, & que tout le monde me soupçonne d'avoir pour les Nazariens un penchant trop favorable.

Permets-moi, saint Directeur des serviteurs de Dieu, de me justifier de ces fausses accusations, qui ne sont uniquement que des productions de l'envie & de la malice. Permets-moi donc de mettre à tes sacrez pieds une modeste apologie de ma foi.

La description que je t'ai fait dans ma precedente lettre du Messie des Chrétiens, ne doit point t'inspirer des sentimens qui me soient desavantageux, ni te faire croire que je puisse jamais être capable de m'éloigner du profond atachement que je dois avoir pour l'Ambassadeur de Dieu. J'honore Jesus fils de Marie, aussi-bien que tous ses freres les Prophêtes qui sont dans le Paradis. Et c'est ce que j'ai appris dans l'Alcoran. Où est donc mon crime? Suis-je Nazarien parce que je donne à la vertu les loüanges qui lui sont dûës? Si je parle modestement & avec respect des Princes Chrétiens, s'ensuit-il delà que je

ne suis pas Musulman ? Où est ce que le livre de gloire nous apprend à être arrogans ? Je suis persuadé que ceux qui m'ont calomnié rougiront de honte, s'ils considerent que nos Augustes Empereurs mêmes, tout souverains qu'ils sont de tous les Rois de la terre, lorsqu'ils daignent écrire aux Princes Chrétiens, le font d'un stile plein d'affection & d'honnêteté. Ils commencent par leur donner des titres magnifiques, & finissent en leur souhaitant en ce monde & en l'autre augmentation de felicité. Seroit-il de la bienseance qu'un Esclave eut moins de respect pour les Têtes couronnées que le Maître de l'Univers ? Si j'ai fait amitié avec quelques Dervis Chrétiens, ç'a été pour rendre service à la sublime Porte, & pour m'aquiter des devoirs de la reconnoissance. Je n'ai pas crû que ce fut un crime de recevoir des faveurs des gens, ou de les rendre sans examiner leur Religion. On s'est peut-être allarmé de l'accez que j'ai eu auprés du Cardinal de Richelieu, & de celui que j'ai encore auprés du Cardinal Mazarin son successeur. Bien loin que l'accez que j'ai eu auprés de ces Princes de l'Eglise Romaine soit criminel, il est constamment vrai, Saint Dervis, que je n'aurois sans cela jamais pû penetrer les desseins des Infideles, ni rendre au Grand Seigneur aucun service considerable. La protection que je trouve à la faveur de la familiarité que j'ai euë avec le premier de ces Prélats, & que j'ai actuellement avec l'autre, a toûjours fort facilité mes desseins. Pendant qu'en cette consideration on me prend pour un Chrétien zélé, je jette secretement un fondement sur lequel on bâtira avec le tems, dans le cœur même de la Chrétienté, des Arcs de triomphe pour les victorieux Musulmans. Il est ce me semble surprenant qu'on me regarde aprés cela comme un homme suspect. Aprés avoir patiemment enduré neuf ans de prison, & vécu d'une vie obscure & privée ; aprés avoir souffert un triste exil dans un païs de 1647.

1647 étranger, & même dans une Ville pour laquelle j'ai une aversion naturelle : Ville la plus impure, la plus tumultueuse, & la plus vaine qu'il y ait au monde ; aprés m'être confiné, pour m'empêcher d'être découvert, dans une chambre si petite, que le soupçon, & même la pensée qui est la mere de cette petite passion, ne sauroit y entrer ; aprés avoir été fait prisonnier d'Etat sur un soupçon de Mahometisme ; aprés une constance de tant de mois, où j'attendois à tout moment d'être puni ; aprés avoir été tranquille, & incorruptible, & enfin aprés avoir été relâché d'une maniere glorieuse & avantageuse à la Porte Ottomane, n'est-il pas étrange, dis-je, qu'aprés tout cela on me fasse passer dans ma patrie pour un Traître à Dieu, à son Prophête, & à mon Souverain? C'est assurément une chose que l'on a de la peine à concevoir, & où il paroit de la contradiction.

Quel est donc mon crime ? Ou pourquoi suis-je ainsi diffamé ? Que ceux donc qui me calomnient se taisent desormais, à moins qu'ils ne prétendent me faire un crime de ce que j'ai fait connoître dans quelques-unes de mes lettres, que mon esprit n'est point superstitieux ; que je fais beaucoup de cas de la raison, & que j'estime grandement quelques Philosophes anciens : Que je tâche d'être en garde contre mes sens, & que je ne m'en laisse pas imposer à l'ignorance & aux préjugez, que je ne crois pas que ce soit une qualité essentielle à un Musulman, de persecuter avec une haine implacable tous ceux qui ne sont pas de mon opinion ; & qu'enfin dans toutes mes conversations je m'étudie à me comporter comme une personne qui soûtient l'Unité de l'Essence divine, la pluralité de ses Prophêtes, le nombre fixe des Elûs, & qui est résolu & prêt à mourir plûtôt de mille morts, que de commettre volontairement quelque impieté contre ces principes, ou contre les intérêts du Grand Seigneur, qui est en droit de commander à tout le genre humain. Si ce

ſont-là des crimes : j'avouë que je ſuis criminel : 1647.
Si ce n'en ſont pas, que mes accuſateurs mettent la main ſur la bouche. Et toi ſage Docteur de la Sainte Loi, continuë à me donner tes conſeils, à m'aſſiſter de tes prieres, à m'aimer, & à me proteger. Alors je perſevererai dans la vraye foi, je ſerai toûjours le fidele Eſclave de l'Empereur des Oſmans, & un dévot admirateur de ta longue vie & de vertu.

Je craindrois que ce pourroit être ici la derniere lettre que j'aurois l'honneur de t'écrire n'étoit que je ſuis convaincu par des exemples qui ne ſont pas éloignez, que la vieilleſſe n'étoit pas reſtrainte aux temps avant le deluge. Quoi que tu ayes beaucoup plus vécu que les hommes ne vivent ordinairement, il y a neanmoins de l'heure qu'il eſt prés de Paris un homme qui a vécu preſque le double de toi. C'eſt un Hermite qui demeure ſur une montagne, où il ſemble que manque tout ce qui eſt neceſſaire à la conſervation de la vie humaine. Il a bâti lui-même de bouë les murailles de ſa Maiſon; foible défenſe contre le vent & la pluye. Son lit eſt compoſé de feüilles d'arbres. Une pierre lui ſert de chevet. Il ne mange que des herbes & des fruits qui croiſſent ſur la montagne. Un puits voiſin lui fournit de l'eau. Aprés avoir voyagé dans la pluſpart des païs de l'Europe & de l'Aſie, il s'eſt retiré ſur cette montagne, où il méne ce genre de vie depuis quatre-vingt trois ans. Quand on lui demande comment il a pû faire pour conſerver ſi long-tems la vie, il répond *en ne ſe chagrinant de rien, & en regardant toutes choſes d'un œil d'indifference* Il prédit l'avenir avec un ſuccez merveilleux. C'eſt une verité qu'on a ſouvent remarquée, & qui le fait paſſer pour Prophête.

Les François parlent encore d'un autre qui vécut plus long-tems, & qui avoit trois cens ſoixante & un an quand il mourut. On l'appelloit Jean des tems, parce qu'il avoit vécu depuis le ré-

1647 gne de Charlemagne jusqu'à celui de l'Empereur Conrad. Interrogé de quels alimens il usoit, il répondit, *de miel pour le dedans, & d'huile pour le dehors.*

Cela me fait esperer de te voir encore long-tems sur la terre, puisque personne n'a porté plus loin que toi l'abstinence, la sobrieté, & la tranquilité d'esprit.

Veüille le grand Auteur de la vie que ne pouvant avoir ce bonheur ici bas, je ne commette jamais de crimes énormes qui me fassent exclure de ta societé en Paradis.

LETTRE XV.

A Murat, Bassa.

De la joye des Chrétiens pour leur victoire par Mer & par Terre. Comparaison de Sultan Ibrahim à Sultan Amurat.

LEs François sont tous glorieux d'avoir batu la Flote Espagnole à la vüe de Naples. Leur joye n'auroit point de bornes si elle n'étoit pas traversée par la perte du Duc de Brezé, qui a été tué d'un coup de canon à ce Combat Naval.

Le jeune Prince de Condé a été aussi contraint de retirer son Armée devant Lerida; & l'on peut dire que cette Place a toûjours été fatale aux François. C'est autant de diminution sur la disgrace que le Comte d'Harcourt reçût la Campagne passée, de n'avoir pû emporter cette Place aprés six mois de Siege. Mais les nouvelles du Levant ont causé à tous les François une joye extrême: cependant je croi que ce qui se debite sur ce sujet est plûtôt fondé sur les souhaits des Infideles, que sur aucun ve-

ritable avantage qu'ils ayent remporté sur les in- 1647
vincibles Osmans.

On dit qu'il y a eu deux combats entre nôtre Flote & celle des Venitiens : qu'au premier nous avons perdu deux mille hommes, sept Galetes, & un Bassa : qu'au dernier les Venitiens ont pris quarante Galeres, six Caramoussats* & cinq Saïques, chargées de Troupes & de munitions pour nôtre Armée de Candie.

On donne l'honneur de cette derniere victoire à la valeur & à la prudence de Bernard Morosini, & du General Grimani. Bernard eut le commandement aprés la mort de son frere Thomas Morosini, qui fut tué, dit-on, dans le premier Combat.

Les Chrétiens témoignent par tout beaucoup de joye de ces victoires. Ils ont dressé des Tables en pleine ruë & les ont servies aux dépens du public de toutes sortes de delicatesses. Les nuits & les jours se passent en festins & en réjoüissances. On sonne les cloches sans intermission, & l'on fait des feux de joye pour celebrer le triomphe des Nazariens. Ils se promettent des victoires éternelles, & la conquête entiere de l'Empire des Osmans.

Les Postes de Dalmatie apportent tous les jours des nouvelles de nos pertes & de nos disgraces. On fait ici que les Venitiens ont pris les Fortereſſes de Xemonido, de Novigrad, de Nadin, de Catin, & toutes les autres fortes places qui étoient sous nôtre obeïssance, à la reserve de Cliſſa.

Ils se moquent de nous d'avoir fait le siege de Sebenico, où nous avons perdu deux mille hommes, & avons été enfin forcez d'abandonner nôtre camp aux Chrétiens, parce que nôtre General s'étant laissé épouventer par quelques femmes a pris la foite.

Il me paroît surprenant & de mauvais augure que des Armées qui ont autrefois défait les plus

* *Ce sont des Vaisseaux Marchands qui ont la poupe fort haute.*

1647. grands Monarques, & changé la face de la terre; se laissent à present défaire par une poignée de desesperez. J'ose dire d'un ton afirmatif, ou que les Troupes sont mécontentes; & en ce cas il faut s'attendre à quelque révolution; ou que le puissant Empire des Osmans est sur son déclin; ce qu'à Dieu ne plaise.

Les Chrétiens qui savent nos affaires, & qui sont même informez des secrets du Serrail, font des vœux par une étrange espece de charité pour la longue vie de Sultan Ibrahim; car il faut necessairement, disent-ils, que nos Armées fassent mal leur devoir sous son régne, parce que la plûpart des Officiers sont choquez de la corruption de ses mœurs, & de la cruauté de ses actions. De plus on l'accuse d'être prodigue, & de n'avoir pas épargné le Tresor particulier que la frugalité de ses prédecesseurs avoit amassé, & auquel il n'étoit pas permis de toucher, à moins que l'Empire ne fut dans un peril extréme. On dit que Sultan Amurat avoit tellement augmenté ce Tresor, qu'il l'avoit porté à plus de trente millions de Sequins; mais que le Sultan régnant en a dissipé la plus grande partie en plaisirs. On le compare à Heliogabale le plus éfeminé Prince qui ait jamais regné: on fait en même tems l'éloge de la magnanimité & de la valeur du Sultan Amurat, qui étoit, dit-on, le plus brave homme du monde. On louë extrémement le courage qu'il fit paroître au siege de Babilone, en acceptant le défi du Soldat Persan, qu'il fendit d'un seul coup de sabre jusqu'au milieu du corps, quoique malheureux tête rouge fut armé de toutes pieces. Tu sais qu'en memoire de cette action heroïque les armes du Persan sont encore aujourd'hui penduës dans l'Hasoda. On louë enfin son équité, dont il donna une preuve remarquable en punissant un certain Hogia qui avoit filouté les Joyaux d'un Pelerin. Tu sais les circonstances de cette belle action, & le Mortier de pierre où ce miserable fut pillé vivant par Sentence

juridique, se voit encore aujourd'hui à la porte du 1647
Divan, comme un monument de l'infamie de ce malheureux & de la justice du Sultan.

Ces choses ne sont pas ignorées des Occidentaux, car les Nazariens ont leurs intelligences dans la ville Imperiale. Ils prennent occasion delà de blâmer ou de louër les actions de nos augustes Empereurs, compagnons du Soleil, & freres des Astres.

Comme je connois par experience ton integrité & ton bon cœur; je ne fais point de difficulté de te confier ce que je viens de dire. Puissent les ames de ceux qui s'écartent de cette vertu n'avoir pas plus de repos en l'autre monde, que le Chapeau d'un François en a en celui-ci, où il est dans un mouvement perpetuel.

LETTRE XVI.

A Mahomet Techli Bassa de Bosnie, au Camp en Dalmatie.

Il l'accuse de poltronnerie d'avoir abandonné le Siege de Sebenico.

TU est un homme bien capable de conduire les Armées des Musulmans, toi qui n'as pas osé faire tête à une poignée de femmes? Tu sens peut-être encore le lait de ta mere, & tu n'est pas bien sevré des foiblesses de l'enfance. La forte Place de Sebenico étoit-elle si peu de chose, que tu dusses en abandonner lâchement le siege, parce qu'une poignée de femmes parurent sur les Remparts? Est-ce-là le moyen d'agrandir les Etats de ton Maître? Que diront les Chrétiens de ta poltronnerie? Que n'en disent-ils pas même déja? La nouvelle de ce Siége s'étoit répanduë dans toute l'Europe; les

1647. Nazariens en attendoient avec impatience le dénoüement ; & à present qu'ils le savent, ils se moquent de toi & de tous les Musulmans. Tu as attiré un fâcheux contretems au plus glorieux Empire du monde.

Quoi ! parce que tu as perdu deux mille hommes devant cette forte Place, est-ce une bonne raison pour t'obliger de lever le Siege ? Nos glorieux Sultans n'ont pas accoûtumé de conquerir des Places sans éfusion de sang, & ils sacrifient volontiers la meilleure partie de leur Armée à l'honneur de leurs armes ; nos Soldats infatiguables passent hardiment sur des monceaux de Spahis massacrez pour escalader les murailles de leurs ennemis. Mais tu t'épouvantes de quelques pierres que des femmes ont jetté sur les tiens de dessus le rempart. Tu est plus éfeminé que Sardanapale. Tu aurois mieux fait de prendre une quenoüille & de filer pour gagner ta vie, que de tirer l'épée dans le champ d'honneur. Il est surprenant que tes propres Soldats ne t'abandonnent pas, & qu'ils ne soient point honteux de servir sous les ordres d'un si foible General.

Je te conseille de recouvrer au plûtôt par quelque action d'éclat la réputation que tu as perduë. Que le dangers ne t'épouvantent plus ; mais souviens-toi que le veritable courage surmonte toutes les difficultez, & que tu ne peux entrer dans le Temple de la gloire que par celui de la vertu. Ce n'est pas à moi à faire des projets pour toi : Tout le païs est devant toi ; tu sais, ou du moins tu dois savoir les mouvemens & la force de tes ennemis. Fais promptement quelque chose qui fasse parler de ta sagesse & de ta vaillance. Il vaut mieux perir par un coup de vigueur que par le cordon.

Reçois cet avis comme une marque de mon amitié ; car je n'ai pas accoûtumé de reprendre avec tant de franchise ceux que je regarde comme mes ennemis. Adieu.

LETTRE XVII.

A Achmet Bassa.

Pour lui aprendre qu'on avoit voulu assassiner la Reine Christine dans sa Chapelle.

IL est depuis peu arrivé ici un Courier venant de Suede, avec des Lettres de la Reine Christine & de Monsieur Chanut Ambassadeur de France à Stockolm. 1647.

Ces Lettres marquent entr'autres choses, que le vingt-septiéme de la septiéme Lune, cette grande Princesse avoit pensé être poignardée au milieu de ses Gardes & de ses Courtisans, devant l'Autel de Dieu, & dans le moment que tous les Sujets de ce Royaume étoient à genoux pour implorer la benediction du Ciel sur elle & sur le public.

On celebroit ce jour-là un jeûne general par toute la Suede. & le moyen de ne pas passer pour bon Sujet, étoit de ne pas se trouver à cette solemnité publique. La Reine pour donner exemple se rendit vers la troisiéme heure du jour à la Chapelle de son Palais, accompagnée des grands Officiers de l'Etat, & d'une nombreuse suite de Noblesse. Le Prédicateur ayant, selon la coûtume, achevé de parler, tous les assistans se mirent à genoux pour finir les devotions ordonnées. Mais comme la mode des Nazariens est de faire en particulier de courtes prieres de préparation, ils se couvrirent le visage de leurs chapeaux pour se recüeillir avec moins de distraction.

Pendant que tout le monde avoit ainsi les yeux voilez, un certain scelerat profitant de l'occasion, part de sa place & sans faire beaucoup de bruit s'avance à grandes enjambées sans qu'on s'en aperçût,

1647. jusques à la balustrade qui enferme l'endroit qui est prés de l'Autel, où la Reine étoit à genoux. Mais comme il traversoit, il fut aperçû par un certain Gentilhomme, qui cria d'abord aux Gardes d'arrêter l'assassin. Ils croiserent leurs pertuisanes, mais le scelerat les poussa les unes contre les autres avec tant de violence, que tandis qu'ils tâchoient de démêler leurs armes embarassées, il passa au travers d'eux. La Reine alors entendant le bruit leva la tête, & poussa le Capitaine de ses Gardes qui étoit à genoux à son côté. Le Capitaine sans perdre de tems sauta entre la Reine & l'assassin, qui n'en étoit qu'à deux pas. Il saisit le Traître, & l'ayant incontinent foüillé on trouva sur lui deux grands couteaux sans gaine, pointus & bien afilez; l'un dans son sein, & l'autre à la poche. Comme la prison est dans le Palais de la Reine, & même sous son apartement, elle ne voulut pas qu'on le mit là, mais elle le fit remener à sa Chambre qui étoit dans le College de Stokolm, l'Assassin étant un Ecclesiastique du même College; & donna ordre qu'on le gardât étroitement; ce qu'on ne manqua pas de faire.

Le Traître ne se vit pas plûtôt dans sa Chambre, qu'il dit tout haut, *que quand il en étoit sorti le matin il avoit peu d'esperance d'y rentrer jamais, ayant entrepris une chose dont il n'avoit pas crû venir à bout sans perdre la vie.*

On eut toute la diligence imaginable dans la recherche qui fut faite des Auteurs du meurtre qu'on avoit voulu faire; mais tout ce qu'on en pût aprendre fut, que ce miserable étoit Lunatique, qu'il tomboit en certains tems dans une prodigieuse fureur, qui lui faisoit faire mille extravagances.

Il y a cependant des gens qui croyent que le Clergé Lutherien l'avoit corrompu pour faire cet execrable coup, craignant que la Reine ayant trop de déference pour les conseils de son Tuteur, qui étoit Calviniste, ne fit des innovations dans la Religion établie.

Si ce soupçon est bien fondé, la plus favorable 1647.
consequence qu'on puisse tirer delà est, que la Religion qui devroit réformer les hommes, & moderer l'impetuosité de leurs passions, est devenuë la corruptrice de leurs mœurs, & la fomentatrice des crimes les plus énormes. Mais il n'y a rien ici d'extraordinaire par raport aux Chrétiens; ils sont divisez en une infinité de partis, & distinguez par autant de noms; cependant chaque secte compte si fort que sa Religion est la seule voye pour parvenir au salut, qu'elle n'épargne ni meurtres, ni sacrileges, ni trahisons, pour faire embrasser ses sentimens aux autres, & ne parle que d'exterminer ceux qui ne croyent pas comme elle.

Le Roi de France & la Reine regente ont appris, avec beaucoup de joye, que la Reine Christine s'étoit heureusement tirée du danger qui la menaçoit; & cela ne te surprendra pas après que je t'aurai dit que les interêts de ces deux Cours sont de l'heure qu'il est fort confondus.

Je ne puis à present te dire rien de plus remarquable, sinon qu'on a intercepté des Lettres que le Duc de Baviere écrivoit au Duc de Wirtemberg, & à l'Electeur de Cologne. On apprend par ces lettres que la réconciliation du Duc de Baviere avec l'Empereur n'est pas éloignée; que le premier attend neanmoins ce que le tems produira, & qu'il se déterminera à proportion des évenemens.

Dieu veüille que tu sois toûjours un homme droit, & que rien ne soit capable de te faire chanceler dans la fidélité que tu dois au Grand Seigneur, ni t'empêcher de lui rendre service.

LETTRE XVIII.

A Cara Hali, Medecin à Constantinople.

Il lui parle de la Manne de Calabre, & lui en envoye.

1647. TU m'as fait plusieurs faveurs, & je n'ai jamais eu occasion de t'en témoigner la moindre reconnoissance. Reçois aujourd'hui le petit present que je te fais. Je ne puis pas en faire de grands parce que je ne suis pas riche. Je ne t'envoye ni l'argent, ni l'or, ni les joyaux, que l'insatiable avarice des mortels a tiré violemment du sein de leur mere commune. Tu ne recevras pas non plus de moi des productions plus familieres de la terre, de la nature de celles qui croissent sur sa surface. N'attens pas que je te fasse present de fruits, de vin, ou d'huile, ni d'aucune chose faite par art pour le plaisir ou pour l'usage. Ce que je t'envoye est fait de la rosée du Ciel; c'est une certaine quintessence des Elemens, un esprit aërien, condensé premierement en vapeur, & puis en une substance plus solide, & ensuite congelé en gomme. C'est la celebre Manne de Calabre.

Le Juif Donaja me l'a envoyée d'Italie comme une rareté. J'ai cru ne pouvoir faire ce present à personne qui le meritât mieux que toi qui aimes les choses naturelles, & qui est de plus de mes amis.

Le Philosophe Averroes, nôtre Compatriote, a beaucoup écrit sur cet excellent sujet. Il apelle cette Manne l'aliment des intelligences de l'air. Il dit que les jeunes Corbeaux qui crient dans leur nid, sont nourris de cette pâture celeste lorsque les vieux les ont abandonnez, & que les Cameleons ne se nourrissent toute leur vie que de la Manne invisible qui se répand le matin dans l'air de tous côtez. Il tient qu'un homme après avoir passé son grand jour cli-

materique, peut vivre sans autre nourriture que 647.
celle qu'il reçoit de cette distillation celeste ; qu'il peut par ce moyen prolonger sa vie jusqu'à sept ans, qui achevent l'âge destiné aux mortels. Plusieurs savans Arabes sont du même avis, & sont suivis par un grand nombre de Rabins Hebreux. Mais les Chrétiens qui sont des gourmans, se moquent de cela, & le regardent comme une chose ridicule & impraticable. Ils ne se souviennent pas en disant cela de ce qu'ils lisent dans leur Bible, qu'ils regardent comme la regle de leur foi, au sujet des Israëlites qui ne se nourrirent que de Manne dans le desert durant fort long-tems, quoi qu'ils fussent presque huit cens mille ames, & la plûpart à la fleur de leur âge, gens propres à porter les armes, & accoûtumez aux fatigues de la guerre.

Il seroit fort à souhaiter que la Providence Divine voulut répandre cet effet de sa liberalité sur tous les païs de la terre. Mais Dieu est le maître de ses faveurs, il les répand quand il lui plaît. C'est lui qui dirige les nuées qui se meuvent dans l'air, & qui ne s'arrêtent qu'aprés qu'elles sont parvenuës dans des lieux infertiles & arides, sur lesquels elles répandent leurs eaux pour rafraîchir la terre & la rendre fertile. O Dieu ! il n'y a qu'un seul Dieu, Seigneur de tout le monde. Ce sont pour les vrais croyans des signes de son Unité ; mais les incrédules ont endurci leur cœur.

On dit que la terre sur laquelle tomboit autrefois cette Manne, appartenoit à un certain Gentilhomme du païs, qui ambitieux d'un avantage si extraordinaire se mit en tête de renfermer ce champ d'une haute muraille, pour empêcher par ce moyen qu'un si rare present ne fut commun à tout le monde. Mais les ouvriers n'eurent pas plûtôt commencé à jetter les fondemens de cette cloison, que la Manne cessa de tomber, & ne tomba plus éfectivement tant qu'il persista dans un dessein que l'envie lui avoit inspiré. Le proprietaire du champ n'en fut

1647. pas plûtôt informé, qu'il fit discontinuër ce travail, & dit : *Le tout-puissant donne & le tout-puissant ôte. Je ne songerai plus desormais à restreindre la liberalité du Ciel.* Ensuite dequoi la Manne décendit comme auparavant, & a toûjours continué depuis. C'est sans contredit une démonstration de la toute-puissance de Dieu.

Si tu veux me permettre de philosopher, je te dirai ce que je croi qui peut être la raison, pourquoi cette Manne se trouve plûtôt dans le Royaume de Naples que dans aucun autre païs du monde.

On sait bien que la terre est en ce païs-là pleine de veines de souphre, qui se répandent à droit & à gauche, & échaufent le terroir à un degré extraordinaire. De là il s'ensuit, qu'en ce païs la basse region de l'air doit necessairement s'échaufer & se sécher davantage, rarefiée qu'elle est perpetuellement par les atomes ignées, qui comme d'une fournaise sortent de toutes parts au travers des pores de la terre.

Cela étant il n'est pas difficile de concevoir, que les vapeurs que le Soleil éleve dans la haute region durant la chaleur d'un jour d'Eté, & qui y prennent un corps à la faveur du feu aërien, qui étant pur dans ces espaces plus serains, & par consequent propre à s'incorporer avec tous les vesticules qui lui sont propres ; il n'est pas dificile de concevoir, dis-je, que ces vapeurs redecendent naturellement durant la froideur de la nuit ; mais que ne trouvant pas dans la basse region un corps de vapeur de la même espece, parce que cet air s'est purifié & debarassé de la matiere grossiere par le moyen du trop proche voisinage du terroir brûlant, elles ne peuvent aussi se répandre par l'air faute d'un milieu convenable, parce qu'étant composées de parties homogenes, suivant la situation naturelle des Elemens, & emportées par leur propre poids, elles se forment en petites boules à mesure qu'elles décendent : Ainsi tombant sur les feüilles des arbres, sur l'herbe, sur des

pierres & par tout ailleurs sur la terre, elles paroiſ- 1647.
ſent comme des grains d'une gomme transparente.

Je conçois aussi de-là que la Manne, qui n'eſt autre choſe qu'un eſprit aërien, devenu corps par le moyen de la lumiere & des vapeurs douces, eſt en abondance dans l'air de la plûpart des païs, mais qu'elle y demeure inviſible, parce que rarement eſt-elle aſſez condenſée pour faire un corps de quelque groſſeur: Et la raiſon eſt que l'air de ces païs n'eſt pas ſi rarefié que celui de la Calabre, qui n'a point de feu ſoûterrain pour conſumer les vapeurs; mais qui étant humide & groſſier, la Manne qui décend, au lieu de ſe former en petites boules, & d'être emportée ſur la terre par ſon propre poids, ſe dilate & s'incorpore avec les vapeurs flotantes: Tout comme ſi vous verſiez des gouttes d'eau dans un vaiſſeau plein du même Element: Ces gouttes n'iront point à fond; mais trouvant un corps homogene, ou pour parler plus clairement, un corps de la nature du leur, elles s'y mêlent & ſe diſperſent par tout; au lieu que s'il n'y a rien qui les retiennent, elles tomberont incontinent à terre.

Mais je t'ennuye avec ma Philoſophie, & je ne ſonge pas que je parle à un homme conſommé dans toutes les Sciences. Donaja m'apprend pluſieurs choſes remarquables au ſujet de ce païs, trop ennuyeuſes pour une lettre. Je te dirai ſeulement en peu de mots, que le Royaume de Naples paſſe pour le païs du monde le plus délicieux. Les arbres y fleuriſſent deux fois l'année, & la terre produit une quantité prodigieuſe de grain, de vin, d'huile, de fruits, & generalement de tout ce qui eſt neceſſaire à la vie. Cependant les habitans diſent en proverbe: *Le Royaume de Naples eſt un Paradis de délices, mais il eſt habité par des Diables:* Tant les mœurs y ſont corrompuës.

Adieu cher Hali. Pardon ſi je me rends ennuyeux par mes lettres. Eloigné comme je ſuis, il ne me reſte que ce moyen pour m'entretenir avec mes amis.

LETTRE XIX.

A Kerker Hassan Bassa.

De la révolution de la Chine.

1647. LOrsque cette Lettre te sera parvenuë, sois assûré que moi ton Compatriote, & l'esclave des esclaves du Grand Seigneur, te souhaite multiplicité de bonheur. Plusieurs raisons m'engagent à avoir de la veneration pour toi, sans parler de l'affection naturelle qui est, ou qui doit être entre les gens d'un même païs. Les faveurs que tu m'as faites surpassent de beaucoup l'obligation qui naît du voisinage de nôtre naissance : Quoique nous soyons nez si proches l'un de l'autre, qu'un homme vigoureux en mesureroit la distance par un jet de fléche.

Le present de Café dont je t'ai remercié dans ma précedente, a produit en moi des effets merveilleux ; & je suis parfaitement gueri de la mélancolie à laquelle j'étois ci-devant sujet. Il m'a tiré de plusieurs maladies, & je suis redevable à ta generosité de la santé & de la gayeté dont je joüis à present.

Quand je bois de cette excellente liqueur, il me semble que je suis à Constantinople en conversation avec mes amis. Elle ressuscite en moi le Genie de l'Asie, & transforme si avantageusement les idées des choses que je vois, que les croix qui sont sur le faîte des Temples des Chrétiens me paroissent des demi-croissans, & mon imagination me presente des turbans au lieu de chapeaux, lorsque je vois le monde dans les ruës de Paris.

Il faut sans doute que ce que nous mangeons ou bûvons, ait beaucoup de vertu, puisque tous ces sages Legislateurs ont jugé à propos de prescrire entre autres choses, certains regimes de vivre. Nôtre

saint Prophête a eu sur cela une précaution merveil- 1647.
leuse de défendre comme il a fait toutes les viandes & toutes les liqueurs impures, qui corrompent le tempérament & portent les gens aux vices. Il nous a recommandé par son exemple l'usage de cet admirable fruit, imposant un nouveau nom à l'arbre qui le produit, & l'apellant l'Arbre de Purification. De là vient que tous les Musulmans affectent d'avoir part au benefice santifié, & que c'est la boisson generale de l'Empire des Osmans. Si l'on en connoissoit la vertu en Occident, elle égaleroit, si tant est qu'elle ne surpassât pas, la réputation & le merite du vin: Car elle a cela de particulier, qu'elle recrée & rafraichit les esprits, sans embaraſſer le cerveau.

Je ne sai si tu as vû Pesteli Hali mon frere depuis ton retour d'Arabie, ou si tu as entendu parler des nouvelles qu'il a aportées d'Orient. Il a traversé les Indes, la Tartarie, la Chine, Tonquin, la Perse, & autres païs, dont à peine connoît-on les noms dans quelques endroits de l'Empire Ottoman. Nous n'avons eu jusqu'ici qu'une idée bien imparfaite de ces païs éloignez; mais principalement de la Chine qui étoit inconnuë à la plûpart du monde.

J'ai oüi dire autrefois à des gens braves qui passoient pour des personnes entenduës, que la Chine n'etoit qu'une Province tributaire des Tartares, qu'un méchant petit coin de l'Asie, & si sterile, qu'à peine pouvoit-il produire dequoi faire subsister ses habitans; ce qui est une marque que ce païs est bien peuplé. Il est certain que nos Peres n'ont point connu ce païs, qu'on peut regarder aprés la perpetuelle Monarchie des Osmans, comme le premier Empire de la terre.

Mon Frere dit que la Chine est composée de seize Provinces, toutes aussi grandes qu'un Royaume: Et que toutes ces Provinces ensemble font une étenduë de païs aussi grande que l'Europe, qui comme tu sais fait une des quatre parties du monde: Et qu'il y a dans ce vaste Empire plus de cent millions d'Habitans.

1647. L'Empereur qui regnoit du tems que Pesteli Hali étoit en ce païs-là, s'apelloit Zunchin. C'étoit un jeune Prince qui n'avoit pas plus de trente ans, & qui étoit décendu successivement de seize Empereurs.

Deux Officiers considerables de son Armée ayant formé dans la milice un parti trés-nombreux, & se sentant soûtenus par quelques Grands de la Cour, se revolterent en 1640. Les deux Rebelles s'apelloient Lycungz & Changien. Ils s'emparerent d'abord de cinq Provinces : Mais ne pouvant s'accorder pour le partage, Lycungz fit empoisonner son collegue, & s'étant mis seul à la tête des Rebelles, il fut proclamé Empereur de la Chine. Ensuite il marcha avec toutes ses forces droit à Pekin, place où residoit l'Empereur & toute sa Cour, persuadé que la conquête de cette Ville seroit suivie de toutes les Provinces qui restoient encore à l'Empire.

Les Chinois passent pour des gens fort ingenieux: Ils excellent en toutes sortes d'inventions mécaniques, & sont les plus hardis Architectes du monde. Ils font des ponts d'une montagne à l'autre pour abreger le chemin, & élevent des Tours presque aussi haut que les nuées. On dit que quelques-unes de leurs Villes ont prés de trente lieuës de circuit, double muraille & double fossé. Mon frere dit que Pekin a presque cette étenduë, & que le Palais de l'Empereur n'a guere moins d'une lieuë de circuit ; qu'il est entouré de trois murailles, & d'autant de fossez, outre les boulevards & les autres fortifications. Il ajoûte que cette puissante place, & ce grand Palais, sont gardez par un corps de troupes qui monte à cent mille hommes.

Les Rebelles prirent par stratagême cette place imprenable, qui pouvoit resister à toutes les forces de l'Asie. Lycungz entretenoit secretement correspondance avec plusieurs Grands qui étoient dans la place & dans le Palais. Par ce moyen il fit passer un grand nombre des plus braves de son Armée ;

déguisez en Marchands. Ils se logerent dans divers 1647.
quartiers de la Ville, & paroissant tout à coup en armes le jour dont on étoit convenu, surprirent les Gardes qui défendoient les portes, passerent tout au fil de l'epée, & ouvrirent les portes aux Rebelles.

Qui pourroit exprimer la confusion & le carnage qui remplirent toute la Ville de deüil & de sang ? Le barbare vainqueur sacrifia à son injuste ambition tout ce qu'il y avoit de fidéle & de brave. Ceux qui se sauverent du premier massacre furent desarmez ; & aprés que le Rebelle se fut ainsi rendu maître de la Ville, il assiegea le Palais Imperial.

L'Empereur s'apercevant alors qu'il étoit trahi, & voyant qu'il étoit trop tard pour se défendre contre les Traîtres, profita de la courte réfistance que firent quelques-uns de ses fidéles serviteurs, pour penser à son honneur, à celui de l'Imperatrice, & de sa fille. Il avoit plus de trois mille femmes, ausquelles il ne pût songer dans ce déluge de maux. Il tourna tous ses soins à prévenir le dernier triomphe de ses ennemis, & à empêcher que le sang Royal ne fut répandu par les profanes mains de ces scelerats. Il entra dans les Jardins du Palais, accompagné seulement de l'Imperatrice, de sa fille, & de trois fidelles Eunuques. La jeune Princesse qui avoit été élevée dans toutes les sciences des Chinois voyant l'extrême affliction de ses parens, la ruïne inévitable de sa Maison, & la desolation generale, se mit à genoux & fit à son pere le discours suivant.

MONSEIGNEUR,

Puisque c'est la volonté des Dieux immortels « d'éteindre ainsi l'éclat & la Majesté de nôtre illustre race, ne murmurons point contre leurs decrets. Mais ne permettez pas que je sois la spectatrice de la chûte de mes parens, ou que je survive à une Tragedie qui doit faire trembler la terre même. Ayez compassion de ma jeunesse, & «

1547. me faites fermer les yeux avant que la mort vienne
» fermer les vôtres, dont les miens ont emprunté
» toute leur lumiere. Ne croyez pas qu'encore que
» je sois jeune je craigne de mourir. J'ai de l'impa-
» tience de voir les Dieux nos parens, & de leur re-
» presenter la destinée de la Chine d'une maniere qui
» excite leur colere, & les obligent à en tirer une
» prompte vengeance. Je suis sûre qu'à ma plainte
» nos Ancêtres deïfiez rassembleront toutes les fou-
» dres des Cieux pour en écraser les parjures & les
» Traitres. Ils feront du moins comme les Chimistes:
» Ils tireront les plus malignes influences des astres;
» ils lanceront le poison celeste sur la tête des rebel-
» les qui environnent les sacrez murs, & mettront fin
» par ce moyen à leur execrable trahison. Ne tardez
» donc point, Monseigneur & Pere: Faites l'expe-
» rience que je vous propose: Délivrez-moi de ces
» chaines qui m'empêchent d'aller prendre possession
» du Paradis, & permettez-moi d'être le Heraut de
» nouvelles dont les Dieux n'avoient ci-devant ja-
» mais entendu parler, & qu'ils ne pourront appren-
» dre sans surprise.

L'Empereur touché du discours passionné de sa fille, tira son épée, & lui en perça le cœur. Frapé ensuite du remors d'une action si dénaturée, il se couvrit le visage d'un voile de soie. Ainsi fit Agamemnon, lorsque pour accomplir l'Oracle il sacrifia sa fille Iphigenie.

Aprés cela l'Imperatrice accablée de tant de chagrins, se retira dans un bocage & se pendit à un arbre avec une corde de soie. L'Empereur voyant ce triste spectacle, se résolut à ne plus differer de mourir. Il suivit l'exemple de son Epouse, & se pendit aussi avec un cordon. Mais avant que d'en venir là il s'ouvrit une veine avec les dents, & écrivit de son sang les paroles suivantes.

» Que puis-je à present souhaiter sur la terre,
» aprés avoir été trahi de cette maniere par mes pro-
» pres sujets? Je n'accuse point les peuples de ma dis-

grace

grace ? Ils en sont innocens. C'est aux Mandarins que j'impute ma chûte subite, & la ruïne de ce puissant Empire. La ligne Royale est éteinte en moi. Je suis le dernier de seize Empereurs. Moi qui étoit Seigneur de tant de vaste païs, dépositaire de la chambre du Soleil, seul Monarque de l'Orient, Lieutenant des Dieux des Mines, Maître de tresors infinis, au nom de qui cent millions de mes Sujets humilioient la tête jusqu'à terre, je me vois à present sur le point d'être foulé aux pieds par les plus vils de mes esclaves. Mais je veux prévenir ma disgrace, & porter à mes illustres Ancêtres cette ame Royale, pure & inviolable. Leur ressentiment joint à celui de tous les Dieux, éclatera contre les perfides Mandarins, qui en me trahissant ont ruïné ce glorieux Etat. 1647.

On a imprimé en Chinois une relation de ce triste évenement, & l'on croit que cela s'est fait par ordre des domestiques de l'Empereur, qui le suivirent dans le jardin, & qui furent témoins de ce qu'il dit & fit. Mon frere a fait traduire cette relation en Arabe par un Marchand de nôtre Nation qui entendoit le Chinois, & qui demeuroit à Pekin.

Mon frere dit enfin, que quand il partit de la Chine il laissa le Tiran Lycungz en possession du Palais Imperial, où il trouva cent millions de lingots d'or & d'argent, outre des perles & des pierres précieuses d'une prix inestimable. Toutes ces richesses avoient été amassées par l'œconomie & par la frugalité des Empereurs Chinois.

Tu peux juger par-là de la grandeur & de la puissance de cette formidable Monarchie, dont nous avons de si petites idées. Tu n'auras pas sujet d'être surpris de la monstrueuse origine & de la prodigieuse fortune de ce Rebelle, qui s'éleva en si peu de tems au faîte de la grandeur humaine, si tu consideres que tout est sujet aux vicissitudes & aux changemens.

1647. Dieu qui met sur le Trône ceux qu'il lui plaît, & qui dispose de la durée des Empires, fasse tomber les Monarques qui se fient sur leurs forces & sur leurs richesses, & défende nôtre Souverain contre les trahisons, & contre les fléches qui volent de nuit.

LETTRE XX.

A Darnish Mehemet, Bassa.

De Masanello, & de la révolution de Naples.

QUelle obligation ai-je de m'interesser pour les Infidéles ? Ou quelle part dois-je prendre à ce qui regarde les incirconcis ? Cependant la nature lie tous les hommes par les liens d'une affection commune, & l'humanité nous enseigne de nous réjoüir de la délivrance des opprimez.

Le Royaume de Naples a long-tems gemi sous le joug de la tirannie Espagnole. Le travail des peuples ne sufisoit pas à payer les injustes taxes qui leur étoient imposées. Ils suoient sang & eau, & n'étoient que plus miserables, pendant que leurs cruels maîtres qui les mettoient nuds comme la main, profitoient de leur pauvreté pour renforcer leurs chaînes & les mettre dans une servitude à n'en jamais revenir.

Les Neapolitains sentoient leurs maux, & ne savoient comment y remedier. On les avoit écorchez; ils étoient demeurez sans force & sans vigueur : Le peu d'esperance qu'ils avoient les rendoit indolens, & leur ôtoit même la force de songer à se tirer d'afaires. Mais le Ciel qui protege les opprimez, a suscité un jeune homme de la lie du peuple pour maintenir la liberté publique. Ce fut un pêcheur

qui n'avoit pas encore vû vingt-quatre Hivers, qui entreprit de rétablir les anciens privileges des Neapolitains. Qui peut penetrer les secrets de la Providence éternelle qui se sert de si foibles instrumens pour reprimer les plus puissans Monarques. 1647.

Ce hardi jeune homme animé du zéle du bien public, courut un jour dans les ruës, criant de toute sa force, *vive le Roi d'Espagne, & perissent les Officiers corrompus.* Il n'avoit pour toutes armes qu'un roseau à la main; mais il fut bientôt suivi d'une troupe d'enfans & de jeunes hommes armez de verges & de bâtons. Tout cela courut par les ruës de cette grande Ville, criant aprés le jeune homme, *vive le Roi d'Espagne, & perissent les Officiers corrompus.* On rit d'abord de ce bruit d'enfans; mais en moins de deux heures, ce pêcheur qui s'apelloit Masanello, eut enrôlé plus de deux mille enfans.

Sa troupe grossit le lendemain. Les débauchez, les faineans, les mécontens, ceux qui étoient chargez de dettes, & autres gens aimans les nouveautez, se joignirent à lui. Quelques-uns même des principaux Bourgeois fermerent leurs boutiques, coururent aux armes, & se mêlerent avec les mutins: Desorte qu'avant midi il y eut plus de dix mille hommes & enfans courans les ruës, & brûlans les Bureaux & tous les Regîstres qu'ils trouverent.

Masanello se voyant à la tête de tant de monde, crût qu'il étoit tems de déclarer la raison de cette émotion populaire. Il se mit pour cet effet sur une hauteur d'un des Marchez de la Ville, d'où il harangua ses Partisans de la maniere suivante.

Réjoüissez-vous, peuple fidéle, & poussez des acclamations vers le Ciel, qui vous a mis aujourd'hui au cœur & à la main de vous délivrer vous-même. Pour moi je suis dans une émotion inexprimable; mon esprit brûle au dedans de moi de voir l'oppression publique, & j'ai compté ma vie pour rien lorsque j'ai commencé cette glorieuse entre-

1647. prise. Un des Princes m'a menacé des Galeres si je » continuois. J'ai ici mille témoins qui déposerent » que bien loin d'avoir eu peur de lui, je lui ai por- » té un coup à l'estomac, & qu'il s'est retiré bien jo- » yeux de remporter sa tête. Peuple fidéle, ne vous » fiez point aux Princes & aux Nobles. Ce sont ceux- » là qui vous oppriment, & qui veulent vous rendre » esclaves. Fiez-vous à vos armes & à la justice de » vôtre cause. Dieu vous a assemblez; que rien ne » vous separe jusques à ce que vous ayez délivré » vôtre Patrie, que vous vous soyez délivrez vous- » mêmes, vos femmes, & vos enfans, d'une servi- » tude perpetuelle. Choisissez-vous un chef qui soit » homme de courage & de résolution, & disposé à » sacrifier sa vie pour le bien commun. Quant à » moi j'ai vécu jusqu'ici comme un pêcheur, & je » veux mourir de même.

Ce discours émût extrêmement le peuple. Il fut élû pour chef tout d'une voix, & tout le monde se mit à crier à haute voix, vive Masanello Protecteur de la liberté des Neapolitains.

La premiere chose qu'il fit aprés avoir été confirmé dans son autorité; ce fut d'ouvrir les prisons, & d'enrôler les prisonniers sous la banniere du Peuple. Ensuite il divisa cette Armée confuse en Regimens & en Compagnies, & fit publier par tout Naples, que tout le monde prit les armes sur peine de voir brûler sa maison. Cela fait il eut en peu de temps une Armée de plus de cinquante mille hommes armez.

Ainsi accompagné, il marcha droit au Palais du Vice-Roi, en habit magnifique, & l'épée nuë à la main. Il étoit suivi par un Cardinal qui s'étoit rendu Mediateur entre le Vice-Roi & le Peuple. Sa presence retint les Rebelles dans les bornes de la moderation; car ils le respectoient comme le Pere de la Ville. Cependant ils brûlerent rez pied rez terre plus de soixante Palais avec tous leurs ameublemens, & tous ceux qui voulurent sauver quel-

que choſe des flâmes furent tuez ſur le champ, tant étoit rigoureux ce juſte & ce nouveau Legiſlateur, ce Moïſe des Neapolitains. Ce fut en vain que le Vice-Roi ſe mit en devoir de s'opoſer à un ſi terrible ſoûlevement. Il traita le jeune pêcheur avec les mêmes égards qu'il auroit traité un Prince: Et ayant conclu une Tréve, il lui donna le titre de premier Tribun du Peuple fidéle. Cela augmenta la veneration que les Bourgeois avoient déja pour Maſanello: De ſorte qu'en un jour ou deux il ſe vit à la tête de cent cinquante mille hommes armez. Il donna tous les ordres neceſſaires au public, fit de nouveaux Edits, & toutes les commiſſions furent expediées en ſon nom. Il fit abolir pour toûjours les Gabelles, rétablit le peuple dans ſes anciennes libertez, & fut enfin aſſaſſiné par des gens de ſon parti. 1647.

Permets-moi de te dire, ſans prétendre m'ériger en Avocat de la ſedition, qu'il y eut dans l'action de ce jeune homme quelque choſe de brave & d'heroïque. On n'a jamais entendu parler d'une ſi ſurprenante révolution, & arrivée en ſi peu de tems. Un eſclave qui n'avoit pas encore de barbe devient en ſix jours de tems auſſi abſolu, que le plus grand Monarque du monde, ſe fait obeïr d'un nombre infini de gens ſans que perſonne fit la moindre difficulté, ni dit la moindre parole, fût-il queſtion de vie ou de mort, & fait tout cela ſans aucun motif d'ambition ou d'interêt, mais dans la ſeule vûë de maintenir la liberté publique. Tout cela eſt une preuve convainquante de ſa vertu, & fait voir que Dieu approuvoit ſon deſſein. Mais tournons la medaille, & diſons qu'ayant perdu quatre jours aprés toute cette puiſſance, ayant été aſſaſſiné de ſang froid par les gens de ſon parti, par ceux-mêmes dont il avoit défendu la cauſe avec tant de bonheur, cela prouve l'inſtabilité des affaires humaines, & montre qu'il n'y a rien de ſolide & de durable ici bas.

Je prie Dieu d'inſpirer les Miniſtres de la ſublime

1647. Porte, & de leur faire la grace d'agir avec tant de prudence que le repos des Musulmans ne soit jamais interrompu.

LETTRE XXI.

A son Cousin Soliman, à Constantinople.

Il censure encore sa maniere de vivre, & veut le porter par l'exemple de son Grand-Pere, à observer les regles de la pureté.

LOrsque je fermai ma derniere Lettre, l'heure de la poste étoit presque expirée, & celui qui y porte mes Lettres me fit précipiter ma dépêche & interrompit ce que j'avois encore à te dire.

J'ai soin de ton salut, soit que je te regarde comme Musulman, ou comme proche parent. Ne forfais point à ces titres, & ne dégenere ni à l'égard de l'un, ni à l'égard de l'autre. La verité tient bien peu de place : mais l'erreur occupe une infinité de lieux. Tu tires une injuste consequence de la moderation & de la charité des vrais croyans, quand tu dis que parce qu'ils croyent que les honnêtes gens seront sauvez quelles que puissent être leurs opinions & leurs ceremonies, & que par consequent il n'y a rien à craindre pour toi de te dispenser des lavemens perpetuels & embarrassans des Musulmans, pour me servir de tes termes, tant que tu vivras moralement bien.

Aimes-tu tant la paresse & l'impureté, que de vouloir te duper toi-même par un pitoyable Sophisme, & te détourner de la voye du salut, plûtôt que de prendre la peine de te laver de la maniere & dans les tems que le Prophête de Dieu l'a prescrit, & que l'ont pratiqué nos Peres & tous

les fidéles par tout le monde ? Si ceux qui, ou par ignorance, ou retenus par quelqu'autre cause invincible, n'embrassent point nôtre sainte Loi, ne sont point circoncis & ne vont point aux assemblées des fidéles, ne laissent pas pour cela d'être sauvez, pourvû qu'ils obeïssent à la Loi naturelle imprimée sur leur cœur, s'ensuit-il delà, qu'un homme élevé dans la pure foi, qui a été circoncis, & qui la main droite élevée au Ciel a prononcé les sept paroles misterieuses qui ne peuvent être revoquées, s'ensuit-il, dis-je, delà qu'un tel homme doive être regardé de Dieu & de son Prophête, ni plus ni moins qu'un Heretique, ou un Infidéle, à moins qu'il ne vive précisément selon les graces qui lui ont été faites ? Non ce n'est point cela, & tu peux t'assurer, que si tu est du nombre des Apostats, tes vertus sont des vices, & toutes tes bonnes œuvres sont en abomination. 1647.

Souviens-toi de la pieté & du zéle magnanime d'Assan Hali ton Grand Pere, qui ayant été fait prisonnier par les Cosaques, & traité avec une extrême rigueur, un certain Juif de la Ville qui le connoissoit lui apportoit tous les jours avec la permission de celui qui le gardoit, autant d'eau qu'il lui en falloit pour se laver & pour étancher sa soif. Mais un jour le Juif venant avec sa charge ordinaire, n'eut pas plûtôt mis le pied sur la porte de la prison, que le Geolier, ou par malice, ou par folie, répandit la plus grande partie de l'eau, & défendit en même-tems au Juif d'en apporter d'autre de tout ce jour-là.

Le Juif entra avec l'eau qu'il avoit de reste, & la donna au prisonnier, qui se prépara d'abord à se laver comme ont accoûtumé de faire les Musulmans. Le Juif voyant cela lui dit qu'il n'y avoit pas assez d'eau pour se desalterer, & lui aprit là-dessus ce que le Geolier avoit fait. Je vois bien, répondit le vieillard, qu'il y a peu d'eau ; mais qui boit ou mange avant que de s'être lavé, souill

1647. son ame, & ne merite pas d'être mis au rang des vrais croyans. Il vaut donc mieux mourir de soif que de violer la loi qui a été apportée du Ciel, & transgresser les traditions de mes Peres. Cela dit, il se leva, & se resigna à la volonté de la Providence.

Ne te trompe point, Cousin, par de vaines opinions, & ne te laisse point seduire par les Hipocrites. Fait comme l'aspic, bouche les oreilles aux artificieux conseils des Heretiques. Les Naturalistes disent, que ce petit serpent sentant par je ne sai quel instinct de la Nature que le Magicien va prononcer des paroles qui l'enchanteroient s'il les entendoit, met une oreille en terre, & bouche l'autre de sa queuë, afin de rendre le charme inutile.

N'aye point de commerce avec ceux qui tâchent à te détourner de la simplicité de la foi & de l'obeïssance que tu dois à l'Apôtre de Dieu. Sans eau il n'y a rien de pur sur la terre. Cet Element a une vertu en soi que tu ne sais point. L'eau est le troisiéme des Principes vivans : C'est le Tabernacle des vents, le Serrail des esprits de la generation, le theâtre des merveilles : C'est enfin ce qui purifie tout ce qui a vie sur la terre.

Tu sais que pour pourvoir aux besoins du Prophéte & de son Armée, l'intelligence & la parole fut donnée à une fontaine d'Arabie, qui lui ayant promis de le suivre jusques au lieu de son repos, fit un canal au travers du desert, & suivit pas à pas les troupes du fidéle jusqu'à Medina Talnabi. Que celui donc qui se soûmet à la volonté de Dieu, ne manque jamais d'eau, sans laquelle la vie même seroit à charge, & plûtôt un mal qu'un bien.

Cependant tu parles avec mépris de l'eau, & tu dis qu'il est tout-à-fait indifferent de s'en servir ou de ne s'en servir pas, si ce n'est pour boire : Ne faisant ainsi aucune difference des avantages que nous tirons de cet Element & de l'usage que les bêtes en font. En combien d'endroits de l'Alcoran le saint

Prophête ne parle-t'il point de la bonté de Dieu, qu'il fait consister en ce qu'il nous donne de l'eau fraiche & non salée : Combien celebre-t'il la sagesse & la misericorde de la Providence de ce qu'elle forme des nuées pour humecter les lieux arides & infertiles ? Tu ne peux pas ignorer qu'un des Eloges du Paradis est qu'il y a des jardins où coulent une infinité de ruisseaux. Mépriseras-tu aprés cela un don si saint & si précieux, sans lequel la terre & le Ciel, les hommes & les Anges, ne joüiroient pas d'un bonheur parfait. 1647.

Aprend des Indiens Idolâtres, ces Barbares qui n'ont jamais entendu parler du livre de gloire, aprend, dis-je, à faire cas de cet Element sanctifié. Ils font des centaines de lieuës pour aller se baigner dans les eaux du Gange. Les Brachmanes rempliſſent certains vaisseaux de ces torrens incorruptibles & purs, & transportent cette inestimable liqueur jusqu'aux dernieres extrêmitez de ce vaste Empire. Ils font quelquefois de compagnie deux mille lieuës de chemin à pied, chacun portant sa charge de cette précieuse liqueur, pour suppléer aux besoins de ceux qui demeurent si loin de ce fleuve. Des Princes & des Grands achetent souvent une bouteille de cette eau deux cents Sequins, ou huit cents Roupies. Cependant nonobstant tout cela, ces Princes mêmes ne mourroient pas contens d'eux s'ils n'étoient allez au moins une fois en la vie à ce celebre fleuve, & ne s'y étoient baignez pour effacer leurs pechez.

Que l'exemple de ces Infidéles, cher Cousin, te fasse rougir de ton impieté, & t'oblige à pratiquer indispensablement les purifications. C'est le moyen d'avoir un esprit saint & un corps vigoureux. Et cela étant, l'Ange de ta nativité ne fuira point ta personne. Adieu.

LETTRE XXII.

Au Kaimakam.

De la cruauté d'un General Turc à l'égard d'un Ecclesiastique Chrétien. De la veneration que les anciens Mahometans avoient pour les os de Scanderbeg. De la generosité de Porsenna.

LA défaite des Venitiens & des Morlaques en Bosnié est venuë jusqu'ici. Cette nouvelle ne m'est point desagreable : Mais je souhaiterois que nôtre General eut usé de sa victoire avec plus de moderation. Les Chrétiens l'appellent barbare, sauvage, diable incarné, & le chargent de maledictions; parce qu'ayant fait prisonnier un Capitaine des Morlaques, il l'a fait écorcher tout vif, & ensuite empaler. Ce Capitaine étoit homme d'Eglise; il s'appelloit Etienne Sorich, & pour honorer son zéle & sa fidelité, on lui avoit donné le nom de bon Ecclesiastique. On loüe la grandeur d'ame & le courage qu'il a fait paroître dans le combat, & l'on ne parle pas moins avantageusement de la constance avec laquelle il a souffert les tourmens d'une mort si cruelle & si honteuse. Je tremble quand je songe aux blasphêmes & aux imprecations que ces Infideles vomissent contre nôtre saint Prophête & contre tous les Musulmans : Tant cette cruelle execution a scandalisé les Nazariens, qui en sont irritez jusqu'à la fureur. Ils sont implacables dans leur ressentiment, & voudroient être damnez, pourvû que les vrais Fideles le fussent aussi.

Que dira nôtre Divin Legislateur ? ou quelle ex-

cuſe aura nôtre General à alleguer lorſque l'Envoyé 1647
de Dieu l'accuſera d'avoir rendu la pure foi odieuſe à une infinité de gens qui n'en reviendront jamais ? On ne regarde pas cette action comme l'action d'un particulier ; mais comme celle d'un homme qui repréſente la perſonne de nôtre Auguſte Souverain, le grand Protecteur de la Loi qui a été apportée du Ciel. On ſuppoſe qu'il a eu ſur cela des inſtructions particulieres de ſon Maître ; & l'on dit conſequemment que le Sultan a autoriſé cette cruauté inoüie ; & que nôtre Religion approuve la tirannie, & permet la plus horrible maniere de répandre le ſang innocent.

Je ne veux point faire l'Apologie des Infideles : mais permets-moi de faire celle de la Nature, qui eſt la Mere commune de nous tous. Permets-moi de prendre part à l'honneur de nôtre ſainte profeſſion, qu'on flêtrit par un meurtre ſi inhumain. Qu'avoit fait ce malheureux Capitaine qui meritât une peine ſi rigoureuſe ? L'a-t-on fait mourir de cette maniere, parce qu'il avoit combatu vaillamment, & fait des merveilles pour la défenſe de ſa Patrie ? Il n'avoit fait en cela que ce que tout honnête homme doit faire. Si nôtre General avoit été veritablement brave, il eut traité ſon priſonnier avec les égards dûs à ſon merite.

Perſonne n'a jamais été plus ennemi des Muſulmans que le celebre Scanderbeg Roi d'Albanie ; perſonne n'a jamais combatu les Armées Ottomanes avec plus de valeur & d'avantage. On dit de lui qu'il ne refuſa jamais le combat, qu'il ne fuït jamais l'Ennemi, ne plia jamais pour le peril, & ne fut jamais bleſſé qu'une fois en toute ſa vie. Cependant il eut à ſoûtenir des guerres continuelles contre deux de nos Empereurs ſucceſſivement ; défit ſept Viſirs, prit toutes leurs munitions & tout leur bagage, & tua de ſa propre main en differens combats plus de deux mille Mahometans.

Nos Peres ne ſe vengerent pas lâchement pour

1647. tout cela. Ils eurent au contraire de la veneration pour ce brave Ennemi, & respecterent jusques aux cendres d'une personne si extraordinaire. Ayant aprés sa mort conquis l'Albanie, ils chercherent son Tombeau & y firent leurs devotions, comme ils auroient fait à celui d'un Prophéte. Ils ouvrirent le dortoir du Guerrier défunt, emporterent ses os avec une religieuse solennité, partagerent entr'eux ces venerables Reliques, & les envelopant en étoffe de soie, les portoient continuellement sur l'estomac, & les regardoient comme un préservatif contre les disgraces.

Un exemple de si grande vertu devroit faire rougir de honte nôtre General. Mais peut-être étoit-il fâché que son Prisonnier fut un homme d'Eglise : un zéle indiscret l'a peut-être porté à faire une action de cette énormité. Toi qui est la justice même, n'approuveras pas, je m'assure, sa passion sanguinaire, si tu consideres, que les Ecclesiastiques de Jesus sont des hommes comme les autres, & que s'ils sont dans l'erreur, c'est leur éducation qui en est la cause. Cela n'empêche pas que plusieurs d'eux ne soient humbles, chastes, sobres, & vertueux. S'il y en a d'autres dont les mœurs corrompuës démentent ce caractere, que le crime & la peine soit sur leur tête. Il n'est pas raisonnable que l'innocent souffre pour les fautes du coupable. Le Capitaine des Morlaques étoit en réputation d'être devot & juste, & un brave homme pour la défense de sa Patrie. S'il avoit été pris comme Espion, ou comme Assassin, il auroit dû mourir selon la loi des armes ; encore auroit-il été digne de la grandeur Ottomane de lui faire grace, comme fit Porsenna Roi des Hetruriens à Mutius Scevola. Ce vaillant Romain vint au camp de ce Prince à dessein de l'assassiner, & se jetta sur un de ses Capitaines, pensant que ce fut lui-même. Le Romain voyant qu'il s'étoit équivoqué, en fut si fâché, que pour se venger de son erreur il mit la

main qui avoit frapé dans le feu, & l'y tint jus- 1647.
ques à ce que la chair fut consumée jusqu'aux os. Le Roi surpris d'une telle intrepidité le renvoya sain & sauf, leva le siege de Rome, & devint intime ami des Romains. Tel est l'honneur que fit Porsenna au grand courage de son ennemi qui avoit voulu l'assassiner. Mais le Capitaine des Morlaques n'étoit prisonnier pour rien de tout cela. Il fut pris dans le fort de la mêlée, combattant en galant homme à la tête de son Armée.

Veux-tu savoir pourquoi nôtre General a porté la cruauté jusques-là ? ce fut uniquement à cause d'une raillerie. Le bruit courut que quand cet Ecclesiastique nâquit il étoit par tout sans peau, & que les Medecins furent contraints de lui en faire une par art. Nôtre cruel General pour se divertir du malheur de cet homme, le fit écorcher tout vivant, & fit en même-tems cette inhumaine plaisanterie, *qu'il n'étoit pas juste qu'un homme qui étoit venu au monde sans peau, en sortit avec une peau.* Cela attesté par deux Gentilshommes qui l'entendirent, & qui furent faits prisonniers avec leur Capitaine, qui le virent executé & qui se sauverent ensuite.

Les Nazariens protestent de venger cette cruauté inoüie sur tous les Musulmans qui tomberont entre leurs mains, si ce Boucher, pour me servir de leurs expressions, demeure impuni. J'ose te dire que des actions de cette barbarie attirent le juste ressentiment du Ciel sur ceux qui les commettent, & excitent les bêtes mêmes de la terre à faire la guerre à des monstres de cette nature pour en dépeupler le monde.

Tu sais l'usage que tu dois faire de cet avis. Je ne prétens pas donner des instructions au second Ministre de l'Empire Ottoman.

LETTRE XXIII.

Au Moufti.

Remarques sur le malheur des Espagnols, sur la revolte des Siciliens, & principalement sur la révolution de Naples. Il le prie de ne laisser pas manquer Nathan Ben Saddi de Livres de pieté.

1648. S'Il y a quelque chose de vrai dans ce que les Astrologues nous disent, que les Astres portent leurs influences sur les Etats de la terre, on diroit que l'Espagne est sous un malin aspect.

Il y a long-tems que la Fortune de ce Royaume a commencé de retrogarder. On n'entend parler que de ses pertes par mer & par terre. La révolution du Portugal, la révolte de Catalogne & de Roussillon, la perte d'Ormus en Perse, & la rebellion de Goa, & autres riches Villes de commerce dans les Indes, sont des nouvelles venuës à la suite les unes des autres.

Les Espagnols ont perdu depuis en Flandres plusieurs Villes & Châteaux. Les François ont excité un soulevement à Palerme. Les prisons ont été ouvertes, & les prisonniers relâchez. Les choses en sont venuës si loin que le Viceroi craignant qu'on ne voulut se venger des Vêpres Siciliennes, a été contraint pour adoucir la populace de revoquer les Edits pecuniaires, & non-seulement de les annuler pour jamais, mais même d'accorder Amnistie generale tant à la populace qu'aux prisonniers relâchez.

Cet esprit de sedition passa de Palerme à Naples, & comme un torrent s'y répandit bien-tôt par tout. Deux mille hommes prirent les armes sous la con-

SICILIENS . SARDAIGNES. CORSES

duite d'un jeune pêcheur, pour deffendre les privi- 1643.
leges des Neapolitains. J'ai déja envoyé à la sublime Porte la Relation de cette formidable sedition ; & je l'ai fait d'une maniere à me faire soupçonner de trop de tendresse pour les Infideles, & trop de faveur pour les violences d'une Faction. Mais j'espere que tu me disculperas si tu considere que les Gouvernemens des Infidelles ne sont pas à comparer à l'Empire sacré des Ottomans, qui est de Droit Divin : parce qu'il a été arrêté par l'Ange que celui qui possederoit le glorieux Dortoir de l'envoyé de Dieu, seroit appellé le Souverain de tous les Rois de la terre. Ce seroit donc un crime capital & du premier ordre d'exciter des seditions dans les Etats de nôtre auguste Empereur, à qui la domination en a été confirmée pour toûjours par la Patente Celeste. Mais les Princes Nazariens sont dans un cas bien different : ils sont les ennemis déclarez de l'Ambassadeur de Dieu, & par consequent ils n'ont de droit à la Souveraineté que celui qu'ils aquierent à la pointe de leurs épées. Ainsi quand ils butinent les autres, & qu'ils s'enrichissent par vols & brigandages, il n'est pas surprenant que le grand Vengeur des crimes suscite des esprits intrepides pour délivrer leur Patrie de l'esclavage & de ses suites.

Les curieux ont remarqué dans cette révolution de Naples plusieurs circonstances notables ; comme par exemple que cet évenement fut prédit par un Astrologue long-tems avant qu'il arrivât, nommant même l'année où il devoit arriver. Les feux extraordinaires du Mont Vesuve furent aussi regardez il y a quelques années comme des presages des troubles dont l'Etat étoit menacé, car il plût des cendres sur la ville de Naples. J'ai parlé de cette Montagne dans quelqu'une de mes précedentes.

On dit aussi qu'environ la même heure que Masanello, chef des seditieux, fut assassiné, on vit un homme en l'air sur l'Eglise Cathedrale de Naples, ayant une épée à la main, & la mettant au fourreau.

1648. On entendit en même tems une voix qui disoit, *son travail est achevé, donne lui repos.*

Il est certain que tandis qu'il étoit à la tête de cent mille hommes, certains Princes engagerent par argent sept assassins qui devoient tirer sur lui. Cependant aucune bale ne porta, quoi qu'il n'eut pour toute cuirasse que des filets de Pêcheur sur le corps. Il parut visiblement que les bales donnerent en plusieurs endroits, puisque ses habits en étoient marquez, & qu'il fut ébranlé par la violence des coups.

Il y a des évenemens extraordinaires, & l'on diroit que ce jeune Pêcheur fut un instrument dont la Providence voulut se servir, & que le Ciel protegea & lui & sa cause. Il semble à la verité qu'il en fut enfin abandonné, en ce qu'étant venu à bout d'un si important dessein, il fut assassiné par des gens de son parti. Mais il faut aussi remarquer que cela ne se fit qu'après qu'il eut achevé son ouvrage & lorsqu'il eut outrepassé sa commission. Le manque de sommeil, le grand nombre d'affaires, & l'excez du vin avoient affoibli sa raison, & l'avoient mis hors du sens. Dans cet état il fit des choses si insupportables que ses admirateurs mêmes se lasserent de lui. Après sa mort on lui coupa la tête, & on la porta par les ruës au bout d'une pique. Son corps fut traîné dans la bouë; & dés le lendemain la populace, pour faire voir sa legereté, tira son corps de la bouë, où il avoit passé la nuit. Il fut lavé & embaumé, & transporté avec la tête en grande pompe & ceremonie à l'Eglise Cathedrale de Naples, au bruit des Tambours & des Trompettes, accompagné de plus de deux mille Ecclesiastiques, qui avoient tous des Torches à la main. On lui mit la Couronne sur la tête, & le Sceptre à la main.

Ainsi honorerent les Neapolitains ce jeune homme sans barbe, qui avoit donné lieu en dix jours de tems à une revolution dont à peine y a-t'il d'exemple. Il fut éfectivement Monarque absolu durant ce tems-là: & l'on peut dire de lui ce qu'on a dit au-

trefois d'un Empereur, qu'il n'y eut durant tout le 1648.
cours de son régne, ni Printems, ni Automne, ni Hiver : car sa domination commença & finit dans la septiéme Lune.

Je vois par les Lettres que je reçois de Vienne de Nathan Ben Saddi, qu'il a des scrupules sur la Religion, & qu'il veut bâtir sur des fondemens solides. Je lui ai donné les meilleurs conseils qu'il m'a été possible, & cela de bonne foi & sans hipocrisie, qui comme tu sais est plus desagreable à Dieu qu'aucun autre peché. J'ai fait un extrait des Archives des Musulmans, & le lui ai envoyé avec la genealogie depuis Ismaël, fils du Patriarche Ibrahim, tirée de nôtre saint Prophête. J'ai fait cela pour le guerir d'une vieille erreur où sont les Juifs, qui se vantent d'être seuls les enfans d'Isaac, & par consequent les seuls vrais croyans. Je n'ai point voulu le convertir par des raisonnemens artificieux, mais je l'ai renvoyé pour plus grande satisfaction aux écrits des Anciens. Je lui ai promis des livres de nôtre Loi, commencez par nos saints Docteurs. Il m'est impossible de tenir parole dans le lieu où je suis, à moins que toi qui est le Guide de ceux qui cherchent la verité ne secondes mon zéle. Je m'adresse donc à toi Souverain Prélat des Fideles, en faveur d'un décendant du Frere puîné d'Ismaël, mais non en droite ligne. Ne lui refuse pas tes divines instructions, & lui fournis des livres pleins de lumieres & de raison. S'il en fait une bonne application, il n'en faut pas davantage pour le mettre au rang des Musulmans, car il est déja dégoûté de la Sinagogue.

Mais si je me suis trop avancé en tâchant d'arracher une ame d'entre les griffes du Diable, reprend-m'en selon ta sagesse, car je ne suis qu'un enfant devant toi.

LETTRE XXIV.

A Mustapha, Barbier du Grand Seigneur.

Il lui mande que les Chrétiens se sont vengez de la mort cruelle de l'Ecclesiastique Morlaque, sur le fils d'Ali Sangiac-Bei de Lippa. Extravagante vengeance d'un Capitaine Italien.

PEndant que les Nazariens ont le cœur plein de joie pour les heureuses nouvelles qu'ils viennent de recevoir, je l'ai plein de tristesse du mauvais succez de nos armes. Il me semble que je n'entens parler que de malheurs & de tristes presages. Il me semble que je vois des nuages épais qui s'assemblent sur la Ville Imperiale. Mon sommeil est troublé par d'horribles visions : Je saute de mon lit, & je porte en marchant la main sur mon épée, comme si j'étois engagé dans quelque peril pressant. Je ne songe qu'à des troubles & à des desordres, à des hennissemens de chevaux & au bruit des armes que je m'imagine entendre dans les ruës de Constantinople. Dieu veüille détourner ces funestes présages.

Le bruit court ici que Ali Sangiac-Bei de Lippa est prisonnier, & que son fils a été fait mourir devant ses yeux d'une mort cruelle & douloureuse ; & telle que les tirans les plus barbares sont capables d'inventer ; car on lui a poussé des épines pointuës entre la chair & les ongles, ce qui cause une douleur insuportable. On l'a mis sur un lit garni de pointes de fer, & on a versé goute à goute du plomb fondu sur toutes les parties de son corps. On a fait ensuite un petit feu, & on l'a rôti peu à peu jusques

à ce qu'il ait été mort. S'il lui arrivoit de gemir, 1643.
ou de faire la moindre plainte au milieu de ces cruels tourmens, on le prioit de se souvenir du bon Ecclesiastique Sorich, qu'on regarde comme une exemple de constance & de courage, parce qu'il ne versa pas une larme, & ne fit pas même un soupir quand on l'écorcha vif.

Tu vois que la vengeance a quelque chose de doux, même pour ceux qui n'aiant reçû aucun outrage en leur personne, ne laissent pas d'être touchez au vif de la violence qui a été faite à autrui. Cela paroît par l'esprit des Italiens qui ne reviennent jamais de la haine qu'ils ont une fois conçuë pour leurs ennemis. Leur ressentiment va si loin, que des familles entieres se trouvent souvent engagées d'épouser l'animosité de deux particuliers qui ont commencé la querelle. Cette passion est bien plus forte en ceux qui ont été publiquement & personnellement outragez. La vengeance d'un certain Capitaine a quelque chose d'extravagant. Averti que son General avoit débauché sa femme, il fit en sorte de l'avoir seul, & sous ombre d'une promenade à la Campagne. L'ayant ainsi dépaïsé, & se voyant seul avec lui, il lui porta le pistolet à l'estomac, & le menaça de le tuër s'il remuoit pieds ou mains. Alors il lui reprocha ce qu'il avoit fait, d'une maniere qui lui fit connoître que sa vie étoit en grand danger. Le General répondit avec beaucoup d'humilité, avoüa son crime, & supplia le Capitaine d'épargner sa vie, lui promettant de l'avancer aux premieres charges de l'armée. Mais le furieux Italien ne fut pas d'avis de vendre son honneur à si bon marché. Il le força à renier Dieu, & à proferer plusieurs blasphêmes, lui faisant esperer la vie. Et aprés avoir fait tout cela: *Ma vengeance est complete*, dit alors le Capitaine, *puisque j'envoyerai au Diable & le corps & l'ame.* Cela dit, il lui lâcha le coup & le tua.

Mais j'abandonne ces Infideles à leurs passions

1648. diaboliques, pour te témoigner la part que je prens à la captivité de ton Frere ; s'il est vrai comme on le dit ici qu'il ait été pris en s'en retournant de la Canée à Constantinople. Il en coutera pour sa rançon un milier d'écus au Bassa d'Alger.

Adieu glorieux Bassa. Si tu veux t'élever encore plus haut, aye de la douceur & de la bonté. Dieu beniſſe tes entrepriſes.

LETTRE XXV.

Au venerable Moufti.

Il lui aprend que le Cardinal Mazarin favorise les troubles de Naples. Remarques sur le Duc de Guise qui avoit entrepris de secourir les Rebelles. Description de l'étenduë & des richesses de ce Royaume.

TU diras que les Neapolitains sont des gens bien inquiets, quand tu sauras qu'il y a eu dans ce Royaume quarante revoltes generales depuis sa separation d'avec l'Empire Romain, dont il étoit autrefois membre ; & que dans l'espace de deux ans ces Peuples ont eu cinq Rois, tous de differentes nations.

On auroit crû qu'aprés la mort de Masanello, chef de la derniere révolution, les chaleurs populaires se seroient ralenties, & que les peuples seroient rentrez dans le devoir, mais le violent desir qu'ils ont pour la liberté les a tenus armez jusques à ce que le Roi d'Espagne leur ait envoyé la confirmation de leurs privileges.

Cependant Dom Jean d'Autriche qui assiegeoit Naples avec une Flote de cinquante Vaisseaux, fai-

soit un feu continuel de son canon, pendant qu'on 1648.
tiroit des Citadeles avec la même furie.

Le Cardinal Mazarin qui est toûjours le premier informé de ce qui se passe chez les Etrangers, a eu beaucoup de part à cette rebellion, & a allumé le feu au lieu de l'éteindre. On ne sçût pas plûtôt ici la mort de Masanello qu'on dépêcha des Couriers à Rome, avec des instructions à l'Ambassadeur de France qui reside en cette Cour, par lesquelles on lui ordonnoit d'employer tous les moyens possibles pour fomenter les troubles de Naples, & de ne pas laisser échaper une si belle occasion de reduire ce Royaume sous la protection de la France.

Tu ne trouveras pas étrange que ce grand Genie songe à la conquête de Naples, si tu consideres que ce Royaume abonde en toutes sortes de richesses. Son heureuse situation qui se trouve dans la partie du monde la plus temperée, contribuë beaucoup à cette abondance. Les Neapolitains ne cedent à aucun peuple de l'Europe pour le courage & pour la valeur. C'est ce qui tente le Cardinal, parce qu'il sait que les Ancêtres des Neapolitains d'aujourd'hui firent paroître beaucoup de bravoure dans les guerres de Cesar & de Pompée, & dans celle des Romains & des Carthaginois.

Ces peuples ne sont pas moins fameux par la vigoureuse resistance qu'ils firent aux Huns, aux Goths & aux Vandales. Ainsi ce Royaume une fois réduit sous la domination des François, seroit une pepiniere, d'où le Roi de France pourroit tirer plusieurs milliers de bons hommes, qui le serviroient utilement dans ses guerres.

Outre cela il lui seroit plus commode de faire delà des invasions dans les Etats du Pape, s'il survenoit quelque different entre ces deux Cours, comme il arrive souvent au sujet des droits de l'Eglise Gallicane, des Franchises des Ambassadeurs de cette Couronne à Rome, & autres privileges prétendus.

1648. Ces considerations ont obligé l'Ambassadeur de France, en consequence des instructions de Mazarin, d'envoyer des Commissaires pour traiter secretement avec les Neapolitains, & leur ofrir deux millions d'écus, vingt Galiottes, & cinquante-huit Galeres, & autres Vaisseaux. Ils ont accepté la proposition, parce qu'ils étoient las de la Domination Espagnole, & desireux de nouveautez, & aussi encouragez par ce que les Commissaires leur representoient les succés des Anglois, qui en se tenant sur leurs gardes, & se servant de la puissance que Dieu & la nature leur avoient donnée pour la défense de leurs vies & de leurs libertez, étoient devenus en quelque maniere un peuple libre, avoient aboli la Monarchie, & établi une Republique. Les conseils & les secours du Cardinal Mazarin appuyoient ce que les Commissaires disoient aux Neapolitains. On crioit de toutes parts à Naples : *Vive la France & les Anglois, & que les fidéles Neapolitains maintiennent leur liberté.* L'aveuglement de ce peuple étoit si prodigieux, qu'il ne consideroit pas qu'en se mettant sous la protection de la France, il ne faisoit que changer une servitude pour une autre, étant impossible qu'un Prince étranger puisse garder ce Royaume, & payer tous ses Officiers civils & militaires, comme aussi ceux qui sont sous ses ordres, sans faire gueres moins de dépense que ne montent les revenus ; & les François sont aussi propres qu'aucune Nation de l'Europe à inventer de nouvelles taxes.

Nonobstant tout cela les Neapolitains furent enchantez de l'idée de tant d'argent & autres secours qu'offroient les Commissaires de la France, qui les rendirent la douceur même en leur donnant de belles paroles & de magnifiques promesses. Ils envoyerent donc incontinent des Députez pour prier le Duc de Guise, qui étoit alors à Rome, de venir les proteger, & commander leurs armées.

Ce Prince croyant qu'il étoit genereux de secou-

rir les oprimez, & considerant en même-tems qu'il 1648.
rendroit un service important au Roi de France, en le rendant maître de ce beau & riche Royaume, ne balança pas à passer à Naples. Il y fut d'abord reçu avec des acclamations infinies : il fut fait leur General, & ils lui prêterent serment de fidélité, & aprés avoir rendu de grands services, il fut enfin trahi, & envoyé prisonnier en Espagne.

Si la generosité & la valeur de ce Prince qui entreprit de délivrer les Neapolitains de la tirannie de leurs Gouverneurs, l'ont fait loüer de quelques-uns, cela n'a pas empêché que d'autres n'ayent trouvé à redire à sa conduite ; car ils ont dit qu'il n'avoit gueres témoigné de prudence de se fier à cette Nation, qui avoit déja sacrifié deux de ses Generaux. Aprés la mort de Masanello elle élût un autre General qu'on appelloit Prince de Massa. Ce Prince devint suspect à ce peuple inconstant, qui lui fit couper la tête.

Il est certain qu'il n'y a gueres de fonds à faire sur la populace, dont les passions ont leur flux & reflux, & sont plus impetueuses que la mer même. Mais un homme brave & genereux compte pour rien les dangers quand il s'agit de servir son Prince & sa Patrie, & c'est un martire glorieux de mourir pour l'un & pour l'autre. C'est dans les grandes entreprises que sont les grands perils ; & ceux qui craignent de risquer leur liberté & leur vie pour une bonne cause, sont indignes de porter les armes. Si le Duc de Guise avoit réüssi, il auroit été fait Vice-Roi d'un des plus grands Royaumes de l'Europe. On dit qu'il y a cinq cens lieuës de circuit, & qu'il est composé de douze grandes Provinces, de vingt Archevêchez, de cent vingt-sept Evêchez, de trente Châteaux, de mille quatre cens Baronies, de cinquante-trois Comtez, de quarante Marquisats, de trente-quatre Duchez, & de vingt Principautez. On dit que les habitans de ce Royaume vont à plus de deux millions. Les revenus ordinai-

1648. res du Roi montent à trois millions d'écus par an, sans compter les dons gratuits que les sujets de cet Etat ont donné à leurs Rois dans l'espace de quarante ans, montant à vingt-huit millions & à six cens mille ducats. Ce Royaume est moüillé par cent cinquante rivieres, sans parler des lacs abondans en toute sorte de poisson, & entr'autres celui qu'on appelle le Lac d'Averno. Les oiseaux qui volent sur ce lac tombent morts incontinent. Les anciens Payens avoient d'étranges idées de ce Lac, & c'étoit le lieu où ils avoient accoûtumé de sacrifier des hommes aux Dieux infernaux. On voit prés de-là la Caverne d'une des Sibilles.

Ce païs est diversifié par trente hautes montagnes, dont Donaja me dit plusieurs choses surprenantes & agreables; car c'est de lui que je tiens la description que je te fais de ce Royaume. Je ne te repeterai point de peur de t'ennuyer, tout ce que ce Juif m'en dit. Je me contenterai de te faire part d'une remarque qui me paroît importante.

Il dit que les corps des trois jeunes Hebreux que le Roi de Babilone fit jetter dans la Fournaise pour n'avoir pas voulu adorer ses Idoles, sont gardez dans une des Mosquées bâties sur ces montagnes. Il ajoûte qu'il n'y a ni œufs, ni chair, ni lait, qui ne se corrompent sur la même montagne dans une heure de tems, & qu'incontinent il s'y engendre une infinité de vers. Il parle avec éloge de ces montagnes dont le sommet est enrichi de vignes, de jardins & de bois, & le pied de trés-riches mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de cristal, d'Albâtre, & d'Aimant. En un mot Donaja qui a traversé ce Royaume, l'apelle le plus fertile païs de toute l'Italie qui passe pour le Paradis de l'Europe.

Ne crois-tu pas à present, venerable conducteur des Elûs, que le Duc de Guise eut raison de préferer à la sûreté de sa personne, l'honneur de conquerir un si celebre Royaume? Ne concluras-tu pas plûtôt que la reduction d'un si heureux Etat au-

auroit été une expedition digne des armes Ottomanes ? Il eſt certain que les richeſſes & l'abondance de ce païs ont tenté plus de nations qu'aucun autre Royaume du monde, puiſqu'il n'y a pas eu moins de vingt-cinq nations differentes qui ont eu envie d'en faire la conquête. 1641.

L'empriſonnement du Duc de Guiſe embarraſſe fort le Cardinal. Il a offert de groſſes ſommes d'argent pour ſa rançon ; mais le Roi d'Eſpagne rejette toutes les propoſitions de cette nature. On ne doute pas cela étant que le Cardinal n'invente quelque choſe pour faire échaper le Duc, ſoit en corrompant ſes Gardes, ou en ſe ſervant de quelque ſtratagême ſecret.

Je ne prens gueres de part aux affaires des Infidéles ; mais j'aurois beaucoup de joye d'apprendre qu'on ſonge à racheter Mahomet Celebi, qui, comme tu ſais n'a pas mal merité de la ſublime Porte. Adieu ſaint Patriarche, ſouvien-toi de moi dans tes prieres.

LETTRE XXVI.

A Abdel Melec Muli Omar, Surintendant du College des Sciences, à Fez.

Il parle de la durée du monde. Viſion d'Omar ſucceſſeur de Mahomet ; d'Alilet premiere femme d'Adam. Que la terre étoit habitée pluſieurs ſiecles avant Adam.

TOi qui ſais par revelation les iſſuës du Paradis & les chemins par où vont & viennent les Anges pour paſſer du ſeptiéme Ciel aux autres : Toi qui peux mettre en ordre les Armées des étoiles, & qui ſais comme il faut diſcipliner celles qui ſont

1648. vivantes & nombreuses, qui sais les ordres des Potentats qui campent dans les campagnes de la lumiere, & qui connois les Gardes Domestiques du Trône de celui qui est beni éternellement, aprend-moi l'âge du monde & le commencement du tems. Dis-moi au juste si cette puissante machine n'existe que d'hier, c'est-à-dire depuis cinq ou six mille ans, comme disent les Juifs & les Chrétiens ; ou si les années de sa durée ne sont pas au-dessus de la supputation.

Les visions de ton Ancêtre, Lieutenant de l'Envoyé de Dieu, sont venuës jusqu'à nous en langue » Arabique. Voici comme il y parle. Mon ame fut » tout-à-coup comme si elle avoit eu des aîles ; un » esprit entra en moi, & un vent subtil m'éleva au » sommet du mont Uriel, où je vis des choses mer- » veilleuses. Je regardai derriere moi & vis les siecles » passez, & voici ils étoient sans nombre, ou sans » commencement. Je vis les quatre saisons de l'année » passant & repassant au tems accoûtumé, & le So- » leil n'interrompit point son cours durant l'espace de » mille mille generations. Je comptai un million de » siecles, & cependant il ne me parut pas une heure » où l'obscurité se fut emparée de l'abîme de la ma- » tiere, & où le Firmament qui n'a point de bout, ne » fut éclairé de la Lune & des Etoiles. Pendant que » je considerois ces choses, une main inconnuë me » donna à boire une liqueur de couleur d'ambre. » Aprés en avoir goûté je me sentis une force mer- » veilleuse, & mes yeux devinrent aussi perçans que » ceux de l'Aigle. Un autre vent plus fort que le pre- » mier fit élever un nuage & me transporta sur un lieu » extrémement élevé & bien plus haut que les plus » hautes montagnes. Ce fut là que je marchai sur » l'air comme sur un pavé de Marbre. Je fus ravi de » ces choses, & l'élevation de mon état me fit ou- » blier que j'étois mortel. Je vis la terre bien loin » au-dessous de mes pieds, & je la regardai com- » me un homme qui n'en étoit plus. Elle me parut

comme un Globe brillant, & assez semblable à la 1648.
Lune; mais beaucoup plus grande. Tous ceux qui "
avoient successivement habité la terre dés sa nais- "
sance, passerent auprés de moi, & leurs formes me "
parurent differentes. Les Centaures passerent les "
premiers, puis les Satires; aprés eux vinrent les "
Anges, & enfin les hommes. Pendant que je re- "
gardois tout cela avec admiration, j'entendis une "
Voix venant de derriere moi, qui me dit; ce sont "
là les quatre âges du monde, & les quatre especes "
d'Etres ausquels j'ai donné la terre à posseder. J'ai "
exterminé les trois premiers à cause de leur impie- "
té: Et aprés que les hommes auront comblé la "
mesure de leurs pechez, je ferai sonner la Trom- "
pette, & tout rentrera dans la caverne du silence "
& de l'obscurité. Aprés avoir entendu cette voix, "
je me retrouvai en un instant sur la terre, que "
je venois de voir de fort loin: Et ce fut alors que "
je reconnus que j'avois été en extase, &c.

Si je te raporte cette vision, venerable Président des Sages Meridionaux, ce n'est pas pour t'aprendre quelque chose de nouveau. Je sai que les Archives de ton College sont remplies de toutes sortes d'excellens traitez, & que les écrits des Prophêtes ne te sont point inconnus. Mais je la raporte pour te demander l'explication d'un si grand mistere, & pour raisonner avec toi sur la durée du monde. J'aurois peu de satisfaction si en contemplant les diverses beautez de l'Univers, les qualitez des Elemens, la nature des choses vivantes, les vertus des plantes & des mineraux, & la force des corps celestes, j'étois assuré que ces choses n'ont pas toûjours été telles: cette pensée affadiroit mes plus grands plaisirs, si j'étois convaincu, que tant de beautez, de richesses, & de biens, que le monde visible presente, n'eussent pas été connus pendant des millions de siecles, mais fussent demeurez cachez dans le sein de l'éternité. Il me semble que c'est avoir trop mauvaise opinion de la bonté de

BIBLIOTHECA

1648. Dieu, & le rendre suspect d'envie, que de dire que pouvant rendre heureuses une infinité de creatures, & faire éclater sa Divinité en le donnant au tems ni commencement, ni fin, il s'est seulement contenté de fixer sa liberalité à quelques centaines d'années. En effet cette idée ne convient du tout point à l'Etre infini & souverainement parfait.

Que faut-il donc entendre par ces quatre âges du monde, & par les quatre especes d'êtres qui furent montrez à ce favori de Dieu dans cette sainte vision ? Dis-moi, je te prie, grande lumiere de l'Afrique, repugne-t-il à la raison ou à la foi de croire que la terre a eu des habitans de toute éternité, puisque nos saints Docteurs nous enseignent, qu'elle étoit peuplée avant qu'Adam fut créé ? * Il n'y a point de Musulman qui ait fait le saint pelerinage, qui n'ait visité la montagne d'Arafat, où Adam vit sa femme pour la premiere fois. C'est là que les saints Pelerins apprennent l'histoire de ce premier Pere du genre humain : C'est là où ils demeurent convaincus qu'avant lui la terre étoit habitée par les Anges, qui ayant reçû ordre d'adorer Adam, n'en voulurent rien faire, & furent changez en Démons, & chassez de la terre. Tu sais encore qu'on trouve dans les traditions sacrées, que Dieu donna une femme à Adam, dont le nom étoit Alilet, & que cette femme étant de la race des Démons, ne voulut pas obeïr à Adam. De-là vint qu'ils vécurent dans une discorde continuelle durant l'espace de cinq cens ans ; tant qu'enfin Alilet s'envola dans les airs, & abandonna son mari. Sur les plaintes qu'Adam en fit à Dieu, il lui envoya trois Anges pour la poursuivre, avec ordre de lui dire de retourner chez son mari, & qu'elle s'en trouveroit bien ; mais que si elle ne le faisoit pas, il mouroit chaque jour cent de ses enfans. Les Anges la poursuivirent & l'ateignirent sur la mer rouge, où ils la menacerent de la noyer à moins qu'elle ne retour-

* *Vid. Ric. de l'Emp. Ottom.*

nât chez son mari. Elle s'en excusa, & leur dit 1648.
qu'elle avoit été créée pour faire perir les jeunes enfans. Les Anges la saisirent alors ; & pour les apaiser elle jura par le fond des Enfers, que quand leurs noms seroient écrits sur quelque papier, elle n'auroit pas le pouvoir de nuire aux enfans qui le porteroient. Cela dit, ils la laisserent aller. Dieu étant ensuite touché de la solitude d'Adam, lui donna une seconde femme nommée Eve.

Cette tradition confirme la vision du Prophête, & nous ne pouvons pas douter que la terre ne fut habitée avant Adam. Or cela étant, pourquoi ne pourroit-elle pas l'être pendant des millions de siecles, aussi-bien que durant le peu de tems que l'ignorance ou l'erreur fixe pour sa durée ?

J'ai eu des conversations sur ce sujet avec divers Rabins & Docteurs Chrétiens, gens d'un profond savoir, & d'un esprit sublime, & j'en ai peu trouvé d'exempts des préjugez d'une éducation superstitieuse. Ils ont été prévenus dés leur enfance d'une fausse idée des ouvrages de Dieu, qu'ils croyent finis. Ils renferment ce monde visible dans je ne sai quel cercle. Ils croyent que la matiere premiere est plus ancienne qu'Adam de cinq jours, & prennent chacun de ces jours pour l'espace de vingt-quatre heures, durant lesquelles le Soleil fait son cours journal dans le Ciel. Ils ne considerent point que selon leur Bible il y avoit lumiere & tenebres, & par consequent jour & nuit, avant que le Soleil fut créé. Il est vrai que Moïse ne détermine point la longueur de ces jours & de ces nuits : Cependant il est dit dans un autre endroit de leur Bible ; *qu'à Dieu un jour est mille ans, & que mille ans sont un jour.* Suivant cette explication Adam ne fut créé que plus de cinq mille ans aprés le commencement du monde. Neanmoins quand j'allegue ce passage contre les sages Nazariens, ils s'échapent par de vains subterfuges, & plûtôt que de croire l'infinie antiquité du monde,

1648. ils contredisent à leur sens & à leur propre raison ; ils annullent le témoignage d'un Prophète, renient leur foi, & paroissent des infidéles démasquez.

Les Chrétiens & les Juifs ont corrompu la verité par plusieurs erreurs : Et nous devons aller plus loin pour connoître la nature dans son origine. Les éclairez de Dieu ont toûjours enseigné que la terre étoit habitée long-tems avant qu'Adam parut : Et tous les sages d'Occident croyent qu'il y a eu au monde une suite de generations durant plusieurs siecles indéterminement.

J'ai un frere nouvellement venu des Indes, qui dit des choses surprenantes de certains livres qu'on ne trouve que chez les Brachmanes. Ils sont en une langue que personne n'entend que ces Gimnosophistes ; langue neanmoins aussi riche qu'aucune autre, & enseignée par regle dans les Colleges. Ces livres contiennent une histoire du monde, qui a selon eux plus de trente milliers d'ans. Ils divisent le tems de sa durée en quatre âges, dont ils disent que trois sont déja passez, & une bonne partie du quatrieme. Je voudrois bien qu'on me dit, qui a composé ces livres, & quand, & où l'on a parlé cette langue ? Les Brachmanes l'apellent la langue sainte, & disent que ce fut la premiere qu'on parla dans le monde. C'est une chose étrange qu'aucun Historien n'ait fait mention d'une langue si divine. Nous avons la Chronologie des langues Grecques & Latines ; nous pouvons dire au juste en quel tems & où l'on commença de les parler, quoique aujourd'hui elles soient hors d'usage, & qu'on ne les apprenne que dans les Colleges & Academies. Cela prouve l'antiquité de la langue des Brachmanes, puisqu'elle ne se trouve que dans leurs livres, qui sont selon eux aussi anciens que le monde. Si ce qu'ils disent étoit faux, la fourbe auroit été découverte aussi-tôt qu'inventée, & les sages d'Orient n'auroient pas manqué de se recrier d'abord contre un mensonge si manifeste. Il y a, ce me semble,

quelque chose d'extraordinaire dans la prétention 1640.
de ces Philosophes Indiens, & je serois bien-aise d'être convaincu de la verité. Il me semble qu'on a une belle idée des perfections divines, de concevoir que ce vaste & prodigieux assemblage d'Etres émane de la nature divine, comme les rayons émanent du Soleil, & qu'il n'en peut non plus être separé, que ces rayons peuvent l'être de cette source visible de la lumiere. Il ne seroit donc pas difficile d'expliquer l'histoire de Moïse par les livres des Brachmanes, & de concilier les six jours de l'un avec les quatre âges des autres, puisqu'un jour peut être un million d'ans, aussi-bien que mille par raport à la Divinité : Et il seroit plus raisonnable & moins contradictoire de croire, qu'aprés la naissance de la matiere premiere, il s'écoula plusieurs siecles, avant qu'elle fut convertie en cette varieté de formes que nous voyons aujourd'hui, & que les cinq jours que Moïse compte avant la creation d'Adam, pourroient bien être des millions d'années, durant lesquelles le divin Architecte tira par degrez du gouffre de la matiere, le Soleil, la Lune, les Etoiles, les plantes & les animaux : Ce qui peut servir aussi à éclaircir la vision de ton saint Ancêtre, par qui j'ai commencé ce discours.

Adieu sublime esprit de la Zone torride : Favorise-moi d'une réponse qui m'apprenne ce que tu penses sur cela. Mais si ton silence condamne ma présomption & mon importunité, j'attendrai ta réponse jusqu'à l'année de Platon, où selon la Doctrine de ce Philosophe nous serons tous en vie pour la seconde fois.

LETTRE XXVII.

Au Moufti.

Des Vêpres Siciliennes ; d'une femme & de sa fille, qui furent trouvées à Naples entre quatre murailles, où elles avoient demeurées enfermées dix-sept ans.

1648. LA derniere fois que je me donnai l'honneur d'écrire à ta sainteté, je t'informai des mouvemens de Palerme, je te parlai de la peur qu'avoit le Vice-Roi, que les François ne prissent occasion de se venger de la sanglante Tragedie qu'on apelle par maniere de proverbe les Vêpres Siciliennes. Si tu ne sais pas ce que c'est que ces Vêpres Siciliennes, je te l'apprendrai en peu de mots.

Il y a environ trois cens soixante ans qu'il regnoit en Sicile un Roi François, nommé Charles d'Anjou. Il avoit Garnison Françoise dans toutes les places de ce Royaume : Mais ces Troupes firent tant d'insolences, qu'elles se rendirent odieuses & insuportables aux naturels du païs, qui résolurent pour cet effet de les exterminer.

Les François sont fort licentieux dans leurs conquêtes, & n'épargnent ni les hommes dans leur colere, ni les femmes dans leurs desirs déreglez. Ils ne font point de difference entre les Nobles & les gens du vulgaire ; mais ils sacrifient à leurs impetueuses passions tous les égards de l'honneur & de la civilité.

Ils avoient commis en Sicile une infinité de rapts & de violences parmi le commun peuple, & souvent ils étendoient leur dureté jusqu'aux personnes de la premiere qualité. Il leur étoit ordinaire de faire des affronts aux filles & aux femmes en pleine

vo[illegible], & de leur mettre la main sous la jupe sous 1648.
prétexte de voir si elles n'avoient point d'armes cachées. La femme entr'autres d'un certain Seigneur de Palerme allant faire ses devotions à l'Eglise, fut saisie par les ordres du Capitaine des Gardes & dépoüillée nuë devant tous les Soldats, sous ombre de vouloir chercher certains papiers de trahison qu'on la soupçonnoit de porter sur elle. Mais ne s'en étant point trouvé, elle se plaignit de la malhonnêteté du Capitaine, & lui reprocha sa brutalité d'avoir fait un si sanglant affront à une personne de son rang. Lui faisant semblant d'être fâché de l'indignité qu'on lui avoit faite, lui en demanda pardon, & s'étant retiré avec ses Soldats de la chambre où elle étoit, lui laissa reprendre ses habits. Cependant il se trouva amoureux de cette Dame jusqu'à la fureur. C'étoit une très-belle personne. Ayant donc renvoyé ses Soldats, il revint à la chambre où elle étoit, & lui fit son compliment. Mais voyant qu'il n'y avoit pas moyen de rien obtenir par la douceur, il prit le parti de lui faire violence.

La chose ne fut pas plûtôt connuë de l'Epoux, qu'il brûloit d'en tirer vengeance : Et ayant mis le feu sous le ventre aux Siciliens nobles, & autres, il fut convenu secretement que le jour d'une certaine fête, lorsque les cloches sonneroient d'un son égal, tous les Siciliens prendroient les armes & massacreroient tous les François de l'Isle. Cette conjuration fut conduite avec tant de secret, que les François furent tous égorgez au jour marqué avant que d'en avoir eu la moindre connoissance.

J'ai oublié de te parler dans ma précedente d'un crime infame découvert dans les derniers mouvemens de Naples. Comme on couroit les ruës brûlant les Bureaux & les maisons de ceux qui avoient contribué à grossir les impôts, on entra dans la maison d'un certain Notaire, ou homme écrivant pour le public, qu'on leur avoit representé comme une personne qui avoit eu beaucoup de part à ces

1548. injustes impôts. L'homme fut saisi, & l'on commençoit à porter ses meubles en pleine ruë pour les y bruler. Comme on démenageoit un appartement qui étoit du côté des jardins, on entendit un cri comme celui de femmes éfrayées. On s'aperçût que cette voix venoit au travers de la muraille dans la chambre où étoient les seditieux : Ils chercherent la porte pour y entrer, & n'en trouvant point, ils percerent la muraille, & trouverent deux femmes à qui les cheveux pendoient jusqu'aux talons, & à qui les ongles étoient devenus comme les talons d'un Aigle. Interrogées combien de temps elles avoient été là & pourquoi, la plus vieille répondit. » Le Maître de cette maison est mon frere : Mon pere en mourant le chargea par son testament de me » donner six cens ducats pour ma subsistance, parce » que mon mari étoit mort. Mais mon frere au lieu » de me rendre la justice qui m'étoit dûë, nous renferma moi & ma fille que vous voyez entre ces murailles, où nous avons demeuré dix-sept ans, n'ayant eu de ce cruel que du pain & de l'eau pour toute nourriture.

La populace irritée outre mesure, perdit le Notaire, & donna tous ses biens à cette veuve & à sa fille. Action d'une équité exemplaire, faite par des mutins, & qui n'auroit pû se faire selon les loix, le crime n'étant pas capital & n'allant pas jusqu'à perdre la vie, quoi qu'au jugement de tout le monde ce malheureux meritât la mort. C'est une seconde raison pour faire voir que ce soulevement est l'ouvrage de la destinée, & que Masanello n'a été qu'un instrument dont Dieu s'est servi.

Je t'obeïs, souverain Prélat, avec un zéle sans condition, & j'ai de la veneration pour l'idée de ta saintetè. Aye la bonté de prier Dieu pour moi, afin que pendant que je condamne les barbares cruautez des Nazariens, je ne me rende point coupable de la même injustice.

LETTRE XXVIII.

Au Kaimakam.

Il lui apprend le sujet qu'il a de s'allarmer des desseins du Cardinal Mazarin contre l'Empire Ottoman. Adresse d'Osmin à penetrer les secrets du Cardinal & des autres Grands.

LEs Arabes disent en proverbe, *il y a plus à craindre d'un seul Coreis, que de mille Bobecks.* Tu sais que ces deux noms étoient deux maisons nobles de la Meque, ennemies jurées de l'Ambassadeur de Dieu. Mais la derniere étoit, comme porte son nom, trop ouverte pour faire rien de considerable contre le saint Prophête; au lieu que l'autre étoit toûjours dans la reserve, & agissoit secretement. 1648.

Tel est le Cardinal Mazarin, ennemi caché de l'Empire Ottoman. Il semble que ce grand Genie n'ait pas moins d'ambition que son Prédecesseur, qui vouloit passer pour le plus éminent des hommes. Rien ne contentera ce Ministre, à moins qu'il ne renverse toutes les Monarchies du monde qui paroissent faire obstacle à la puissance à laquelle il a dessein d'élever son Maître. Cependant il n'entreprend point de le faire par la force ouverte, parce qu'il sait bien que cela est impossible: Mais il travaille dans les tenebres, & tâche de ruïner par intrigues les Etats qu'il ne peut subjuguer par les armes. Il a des Agents dans toutes les Cours du Christianisme, & tu ne dois pas être surpris si je te dis que j'ai sujet de soupçonner qu'il en a aussi à la sublime Porte. Toute l'Europe sait que les dernieres révolutions de Portugal & de Catalogne, les sou-

1648. levemens de Sicile & de Naples, & les revoltes des Anglois, Ecossois, & Irlandois, sont en partie l'ouvrage de la politique de ce Ministre : Et là-dessus je puis t'en dire plus que chacun n'en sait.

Osmin le Nain qui est toûjours des amis de la sublime Porte, trouve moyen d'avoir un libre accés auprés des Grands, & sa petite taille ne leur donne pas peu de divertissement. Ils se font un plaisir outre cela de lui proposer des problémes, parce qu'outre que ses réponses sont spirituelles, il a toûjours le bonheur de se faire admirer & de divertir. Mais leur joye se changeroit bien-tôt en d'autres passions, s'ils savoient que ce petit boufon n'est auprés d'eux qu'un Espion. Comme Osmin ne manque pas d'occasion, il se glisse dans les coins comme une araignée sans qu'on l'aperçoive & qu'on y pense. Il se fourre dans les chambres & dans les cabinets, & y apprend des secrets de la derniere importance. S'il est surpris caché derriere une tapisserie, ou sous un lit, cela passe pour un mouvement de gayeté dont on se divertit, & pour se tirer d'affaires il ne manque jamais de repliques ou de plaisanteries, qu'il trouve toûjours à point nommé.

Je lui ai apris un chifre dont il se sert pour copier toutes sortes de lettres, ou autres papiers de consequence, avec des caracteres pour écrire vîte, qui renferment tout un discours en un ou deux traits de plume.

Je n'ai trouvé cette methode que depuis peu ; & la premiere épreuve qu'Osmin en fit, ce fut dans le cabinet du Cardinal Mazarin, où il se glissa sous le manteau d'une personne de qualité, qui vint tout à propos parler au Cardinal. Ce nain actif profitant de l'occasion de cette personne qui s'aprocha de la table, se glissa adroitement sous le tapis qui tomboit jusqu'à terre, où il demeura sans être apperçû jusques à ce que le Cardinal s'en fut allé, & qu'on eut fermé le cabinet.

Durant leur conference, qui ne fut pas fort lon- 1648.
gue, Osman entendit le Cardinal qui disoit à ce Seigneur. » Un des esclaves de ce Bassa est un Italien, qui a été autrefois à mon service, & en qui je « me fie : Il fut pris en mer par les Turcs, & n'eut « pas plûtôt été vendu à ce Bassa, qu'il me donna « avis de son état, & m'écrivit, me demandant du « secours pour sa rançon. Je lui promis de le rache- « ter aux conditions que je vous ai dit, & depuis il « n'a pas manqué de les bien remplir. Son Maître a « accepté mes Loüis, & est entré dans le parti : De « sorte que j'espere voir bien-tôt cette race tiranni- « que exterminée, les Tartares exclus de la succes- « sion, & l'Empire divisé par l'épée des étrangers. « Ragotski est le seul obstacle : Ce Prince est chan- « celant, & nous ne pouvons prendre aucune con- « fiance en lui. Les Bassas d'Alep, de Sidon, de Da- « mas & de Babilone, sont prêts à couvrir de leurs « Armées les campagnes de l'Asie. Si les choses « étoient aussi sûres du côté de l'Europe, le coup « seroit bien-tôt donné. «

Ils se dirent plusieurs autres choses qu'Osmin ne pût distinguer, parce qu'ils s'approcherent de la fenêtre, & qu'ils parlerent bas. Mais il en entendit assez pour émouvoir sa curiosité, & l'obliger à faire une plus ample recherche.

Ils ne furent pas plûtôt partis, qu'il sortit de sa niche, & se mit à examiner les papiers qui étoient sur la table, dans l'esperance d'apprendre quelque chose de plus de cette conspiration : Mais il fut trompé, & ne trouva que quelques lettres des Emissaires du Cardinal en Angleterre. Ils lui donnoient avis entr'autres choses, *qu'ils avoient mis le lion dans les toiles, & si bien mis, qu'il n'y avoit aucune aparence qu'il pût jamais s'en tirer.* Je suppose qu'ils entendoient parler du Roi d'Angleterre que les Rebelles ont confiné dans un certain Château de leur dépendance. Osmin copia quelques-unes de ces lettres, & me les apporta. Je t'envoye la copie d'u-

1643. ne qui a été écrite de la part du conseil des Rebelles d'Irlande. Tu verras par-là la part qu'a eu le Cardinal à l'abaissement de ces perfides : car comment pourroient-ils autrement lui demander, *l'execution de la parole de la Reine regente, qui leur avoit promis de les secourir d'hommes & d'argent?*

Il y en a encore une datée de cette année, & signée de Monsieur de Bellievre, Ambassadeur de France en Angleterre : Mais Osmin n'a pas eu le tems de la copier, ayant été prévenu par le retour du Cardinal, qui obligea le Nain de se recacher sous la table. Il s'est neanmoins souvenu de quelques endroits de cette lettre, & me les dit la premiere fois qu'il me vint voir. L'Ambassadeur y donne avis au Cardinal d'un certain Prophête Allemand qui prédisoit, *qu'il y auroit une grande révolution en Angleterre, & qu'un des plus puissans Princes d'Orient seroit dépossé cette année & massacré par ses Sujets* Je prie Dieu qu'il éclaire ce présage du Serrail. Il informe aussi ce Ministre du bon succés de sa negociation avec les Officiers de l'Armée des Rebelles. Il y avoit dans cette lettre d'autres endroits obscurs qu'Osmin a oubliez. Mais en voilà assez pour faire voir combien le Cardinal est intriguant, & combien il a de part aux affaires des étrangers.

J'espere que j'aurai encore occasion de te parler plus au long des autres secrets de ce Ministre. Adieu.

LETTRE XXIX.

A son Frere.

Nouvel éloge du Journal de ses voyages. Rare exemple de la charité des Indiens. Industrie des Chinois. De la conquête de la Chine par les Tartares. De l'origine des nations. Des Arabes & des Tartares qui n'ont mêlé leur sang avec aucune autre nation. D'un canon de Pekin qui avoit plus de deux mille ans.

PLus j'examine le Journal de tes voyages plus j'y trouve de plaisir. Il paroît evidemment que les païs par lesquels tu as passé ont été pour toi autant d'ecoles de sagesse, où tu as apris à te perfectionner, même par les vices d'autrui, mais beaucoup plus par les vertus. Tu as trouvé qu'encore que les inclinations naturelles des hommes soient aussi differentes que les divers climats qu'ils habitent, ils ont cependant les mêmes foiblesses. Il y a aussi des vices particuliers à certains païs qu'il seroit à souhaiter qu'on pût assortir avec autant de vertus. Mais la nature humaine est un terroir fertile, plus abondant en mauvaises herbes qu'en bonnes productions. Cependant il a des jardins aussi-bien que des deserts. Et tu as remarque des personnes illustres par leur bonté & par les belles qualitez de leur esprit.

J'ai pris un extréme plaisir au rare exemple de generosité que tu raportes d'un Marchand Indien, qui ne se contentant pas de donner l'aumône à tous ceux qui la lui demandoient, ou qu'il savoit être pauvres, cherchoit tous les jours occasion d'exercer

1648 sa charité ; couroit après l'indigent & le malheureux, & par tout où il remarquoit des caracteres de pauvreté, soit sur le visage ou dans la conduite d'un homme, il n'étoit pas en repos jusques à ce qu'il l'eut secouru dans les besoins, & l'eut rendu heureux autant que le necessiteux même pouvoit le desirer. La pauvreté, je l'avouë, est un Enfer sur la terre, & celui qui est atteint de ce mal souffre à l'avance les tourmens des damnez. Elle obscurcit les vertus les plus éclatantes, & est le tombeau des plus beaux projets : Elle prive un homme des moyens d'achever les choses auxquelles la nature l'a rendu propre, & étouffe dans leur naissance les plus nobles pensées On peut dire que plusieurs esprits illustres ont été morts parmi les vivans, ou enterrez tous en vie dans l'obscurité de leur condition ; esprits si sublimes, que leurs perfections les ont rendus les délices de la Providence, & les compagnons des Anges : Cependant l'indigence de toutes choses les a mis aux yeux du monde au rang des personnes méprisées. C'est à ceux-là que nôtre divin Legislateur nous ordonne de faire des charitez, & nous donne certaines marques pour les reconnoître dans la foule des malheureux. J'aprouve d'autant mieux la charité d'Indien, qu'il pratique exactement ce semble, le précepte que nous donne l'Alcoran de prévenir genereusement les demandes des necessiteux, & de les solliciter par un excés de bonté d'accepter ce que nous leur presentons. Il verifie encore en cela le proverbe des Arabes, qui disent *qu'on donne doublement* quand on épargne la peine de demander.

Tu louës l'industrie des Chinois, les progrés qu'ils ont fait dans les Arts & dans les Sciences, & tu conclus que c'est un effet de la force de leurs loix, qui obligent le fils de generation en generation à suivre le métier de son Pere. Je ne suis pas de ton sentiment en cela ; car il semble que ce soit plûtôt un obstacle, qu'un aiguillon à l'industrie,

TARTARES

CHINOIS

de confiner un homme à un métier pour lequel il 1648.
a de l'aversion. Ce qui plaît au Pere déplaît souvent au fils : ou si cela n'arrive pas, il peut être jetté dans un moule plus délicat, avoir plus de finesse pour l'invention, & par consequent être plus capable de se perfectionner dans le métier qu'il aura choisi. L'esprit s'anime à proportion du plaisir qu'il prend ; il communique au corps une nouvelle vigueur, & donne par maniere de dire des ailes à l'ouvrage. De plus je ne crois pas que ce soit tant une remarque que tu ayes faite, qu'une chose qui t'a été dite par quelques personnes du païs, qui sont les gens du monde les plus spirituels ; gens qui louënt perpetuellement leur politique, leurs loix & leur gouvernement, & qui les proposent pour modéle à toutes les nations.

Je t'avouë une chose dont les Chinois se vantent avec verité, c'est leur antiquité & leur sang qu'ils n'ont point mêlé avec les autres nations ; quoi qu'il y ait aparence que depuis qu'ils sont devenus la conquête des Tartares, ils ont eu le sort des autres nations, & ont corrompu leur genealogie par le sang des étrangers.

Tu partis de la Chine avant cette conquête, ou peut être avant qu'on en parlât : Et je ne saurois t'en faire qu'un détail fort imparfait. Les avis que nous avons reçûs depuis peu de ce Royaume, ne sont que des fragmens ; car les Vaisseaux qui aportent ces mauvaises nouvelles ont laissé la Chine en rumeur & en confusion. Ils nous assurent seulement, que les Tartares ont passé la celebre muraille qui les separoient des Chinois : Qu'aprés être entrez dans le païs avec une Armée de six cens mille hommes, ils ont subjugué les Provinces Septentrionales : Qu'ils n'ont trouvé que peu de resistance, & même à Pexin capitale de l'Empire Chinois, que l'Usurpateur Lycungz avoit abandonné aux vainqueurs ; qu'aprés avoir emporté tous les inestimables tresors du Palais, il s'étoit retiré dans une des Provin-

1648. ces éloignées, & que depuis on n'avoit plus entendu parler de lui. On conjecturoit delà qu'il avoit été massacré par quelqu'un des siens, en partie à cause des prodigieuses richesses qu'ils avoient partagées entr'eux, & en partie pour se venger de la trahison qu'il avoit faite à l'Empereur, & les maux infinis qu'il avoit attirez à sa patrie.

Avant le départ de ces Marchands, le Kam des Tartares avoit été proclamé & couronné Empereur à Pekin. Ils disent qu'il n'avoit pas alors plus de treize ans ; c'est-à-dire la douziéme Lune de l'an 1644. Ils ajoûtent qu'ayant fait venir à Pekin les principaux Nobles de Tartarie, il se préparoit à poursuivre ses conquêtes.

Voila la meilleure relation que nous ayons à cette heure des affaires de cet Empire. Il n'en faut pas davantage pour t'obliger sans peine à croire que le sang des Chinois se confondra par succession de tems avec le sang des étrangers.

Il ne faut pas chercher l'origine d'un Peuple dans le païs où il habite. Les Royaumes & les Empires les plus renommez ont été fondez par des vagabonds & des fugitifs. Tu n'ignores pas la vaste étenduë qu'avoit l'ancien Empire Romain dans l'Asie, dans l'Afrique, & dans l'Europe : Cependant cette Ville qui s'apelloit la Maîtresse des Nations & la Souveraine de l'Univers, fut bâtie par des Bandits qui vivoient de pillage & de vols, par des proscrits d'Italie ; gens de la lie du peuple, qui se rassemblerent de divers endroits sous la conduite de Romulus & de Remus. Cette Ville auroit été le tombeau & d'eux & de leurs desseins, si par un stratagéme judicieux ils n'avoient trompé les femmes des Sabins ; & ne se fussent assurez par ce moyen de Décendans capables non seulement de deffendre les Etats de leurs Peres, mais même de les agrandir. Neanmoins ce peuple d'une race obscure & confuse ne laissa pas de se vanter dans la suite d'être décendu de maisons nobles & anciennes, & il n'y

eut point de nom dans les siecles suivans plus vene- 1648.
rable que le Romain.

Sans sortir du grand & formidable Empire des Osmans, nous trouvons que la transplanation des Colonies Scithiennes en jetterent les premiers fondemens : De sorte que pour avoir la Genealogie des Turcs, il ne faudroit point soüiller les Archives des Grecs, dont ils occupent à present le païs ; mais il faudroit aller chercher jusqu'au delà du Mont Caucase, examiner les frontieres des Palus Meodites, & tirer leur Genealogie de la Chersonese. Quelles revolutions ne sont point arrivées en Asie & en Afrique depuis l'assomption de l'Envoyé de Dieu en Paradis ? Où trouverons-nous aujourd'hui quelques restes des anciens Sarrazins & Mammelus ? Le puissant Empire des Ottomans a englouti tout cela. Ainsi une nation chasse l'autre & il s'est fait un mélange si general de sang étranger par la conversion d'une infinité de Nations differentes à la foi Ottomane, qu'il est bien difficile de savoir si nos Ancêtres étoient Scithes, ou Persans, Juifs ; ou Grecs : S'ils étoient des Montagnes ou des Valées, des Forêts ou des Plaines.

J'excepte de cette regle generale les Arabes mes compatriotes, qui semblent aprocher le plus de la maniere de vivre des Tartares ; les uns demeurant dans des Tentes, & les autres dans des Chariots ; toûjours en mouvement, & toûjours heureux, en ce qu'ils ne sont pas exposez aux rigueurs d'un Hiver froid ; ni aux brûlantes chaleurs de l'Eté ; mais changent de terroir & de climat à mesure que les saisons de l'année varient ; étant par ce moyen toûjours assurez d'un Printems fleuri ou d'une Automne moderée & fertile. Ils n'ont jamais été subjuguez, ni chassez de leur delicieux païs, & n'ont jamais confondu leur sang avec celui des étrangers. Les Chinois l'emporteroient sur toute la terre pour la pureté du sang ; sans les invasions de leurs ennemis puissans & victorieux.

1648. Les François disent que les Chinois avoient l'usage des canons & de l'Imprimerie plusieurs centaines d'années avant les Européens. Mais les Allemans prétendent avoir l'honneur de cette invention.

Tu confirmes le sentiment des premiers ; en me disant que tu as vû quelques canons de Pekin, sur lesquels étoit gravée en caractere Chinois la date de leur âge, qui alloit à plus de deux mille ans.

J'aurois beaucoup d'autres choses à te dire, cher Pesteli, mais la Poste m'oblige à me presser de finir, à quoi contribuë beaucoup aussi un extrême abatement & langueur d'esprit, dont j'ai été persecuté sans relâche depuis le retour de cette Lune. Cet Astre est à present sur son decours, & j'espere aussi que ma maladie est sur son déclin. L'influence qu'il semble que cette Planette a sur moi, me fait conclure que je suis Lunatique : Nous le sommes tous, les uns plus, les autres moins. Il n'y a pas plus d'apparence que la cause du flux & reflus de la mer est le voisinage & le mouvement de cette Planette, qu'il y en a que nôtre constitution varie à mesure qu'elle paroît de mois en mois.

Celui qui a créé la lune & les étoiles, non sans avoir égard au genre humain, nous donne une sagesse qui nous mette en droit de commander aux astres.

LETTRE XXX.

A l'Aga des Janissaires.

De la fameuse victoire de Lens gagnée par les François. Des troubles de Paris. Discours du Roi au Parlement. Emissaires employez par l'Espion pour fomenter la sédition publique.

LE Duc de Châtillon est arrivé ici depuis six jours de l'armée de Flandres. Il apporte les nouvelles d'une victoire signalée remportée par le jeune Prince de Condé dans les pleines de Lens. Le combat fut donné le vingtiéme de la Lune passée. Les François ont mis les Espagnols dans une déroute generale, leur ont tué trois mille hommes sur la place, fait six mille prisonniers, & enlevé toute l'Artillerie & tout le bagage, & pour couronner la journée ont aussi pris Lens.

Quoique la Fortune favorise ainsi au dehors les armes des François, elle ne laisse pas d'empoisonner leurs afaites domestiques: tout semble presager une guerre civile. Le Parlement traverse la Cour, & s'attribuë le pouvoir des anciens Ephores de Lacedemone. Il veut contrôler l'autorité du Roi, supprimer ses Edits, lui faire rendre compte de ses dépenses, & sous prétexte de reformer la Cour, Messieurs du Parlement veulent s'ériger en Precepteurs de leur Souverain. D'un autre côté le Cardinal Mazarin, le Duc d'Orleans, & les autres Grands, font tout ce qu'ils peuvent pour dissoudre les assemblées de ce Senat. On fait accroire au jeune Roi que ce n'est régner que précairement lorsqu'un Souverain est obligé de recevoir la loi de ses Sujets;

1648. lui inspirant ainsi dans sa tendre jeunesse les maximes avec lesquelles ils voudroient qu'il gouvernât quand il sera en âge.

Il y a un homme du Parlement qu'on nomme Monsieur Bruſſels: l'un des grands Conseillers, ennemi juré du Cardinal Mazarin, & passant par consequent dans l'esprit du peuple pour un bon compatriote. Il est d'un temperament furieux, & de peu de capacité. Son zele pour la liberté publique lui tient lieu de merite, & lui a aquis l'estime de la populace. Il s'est mis à la tête des seditieux.

Cet homme fut arrêté en revenant de l'Eglise Cathedrale, où l'on chanta hier le *Te Deum*, pour la victoire qu'on vient de remporter en Flandres. Il y a des gens qui croyent que cette heureuse nouvelle a enhardi la Cour à enlever au peuple son amitié, son Idole, & un homme en un mot du courage duquel il esperoit le remede à tous ses maux. On peut dire qu'il seroit, ce semble, plus seur d'enlever dans les Deserts d'Arabie les petits d'une Lionne; car les chefs de faction n'attendoient qu'une pareille occasion pour mettre tout en feu. Le mauvais succez de la Cour en cette occasion fait voir qu'il est dangereux d'irriter la multitude. Nous avons été en un moment dans une confusion generale; on a vû les Bourgeois sous les armes, les boutiques fermées, les chaînes des ruës tenduës, & toutes les avenuës du Palais barricadées. La populace couroit les ruës, menaçant de ruïner le Cardinal & ceux de son parti. Le Parlement a été forcé de se rendre le messager du Peuple, & de porter leurs demandes, ou plûtôt leurs commandemens à la Cour, qu'on menaçoit aussi en cas de mauvais succez; car on protestoit unanimement de ne quitter les armes qu'aprés que le Conseiller seroit relâché.

La Reine a paru d'abord inexorable, & a renvoyé ces Senateurs avec refus & mépris, les felicitant de leur nouvelle dignité d'Huissier de la populace. Le jeune Roi fâché de voir ainsi l'autorité Royale pro-

fanée par ses Sujets, fronça le sourcil, & regardant 1648.
les Senateurs il leur dit d'un ton de Majesté & de mépris. " Sera-ce toûjours la coûtume, Messieurs, " que vous traversiez ainsi la minorité de vos Rois? " où croyez-vous que tout jeunes que nous sommes, " nous soyons incapables de sentir ce que sentent les " autres hommes, que vous veniez ainsi usurper insolemment nos droits? N'accusez point la populace, " & ne la faites point servir de couverture à vôtre " sedition. Je connois les auteurs de ces troubles, & " je trouverai le tems de leur faire sentir la grandeur " de mon ressentiment. Ne vous imaginez pas que je " ne porte cette épée que pour l'ornement, ajoûta-t-il, en y portant la main, ou que le sang de mes " fameux Ancêtres ait dégeneré dans mes veines, ou " s'y soit rendu grossier. Allez, dites à vos séditieux " que le Trône de France est aujourd'hui occupé par " un Roi, qui tout jeune qu'il est a un esprit & une " memoire qui dureront plus que son enfance. Cela " dit, il leur ordonna de s'ôter de devant lui. "

Nonobstant tout cela, le peuple menaça d'enlever par force son Conseiller, s'il n'étoit relâché dans deux heures.

Il y avoit plus de cent mille hommes sous les armes; & cette émotion populaire seroit devenuë un soulevement dangereux si au retour des Senateurs la Reine s'étant renduë aux conseils du Cardinal Mazarin & du Duc d'Orleans; & s'étant souvenuë des terribles effets qu'avoit produit à Naples la sedition de Masanello, n'eut fait relâcher le prisonnier. Il fut conduit chez lui en triomphe la nuit passée par une foule infinie de gens, qui faisoient retentir l'air de cris & d'acclamations.

On dit ici que le Prince de Condé reviendra promptement à Paris. La Cour & les factieux se promettent de nouveaux triomphes du retour de ce Prince.

Durant ces émotions je ne manque pas de faire mon personnage, & d'entretenir à grands frais un

1648 certain nombre d'étrangers qui dépendent absolument de moi. Ils se mêlent dans la foule, & fomentent sous main la haine du peuple contre le Cardinal Mazarin & contre la Cour. Ils se répandent par la Ville comme des Mouches dans le fort de la chaleur, & font cent contes pour animer les peuples. Je n'épargne point la dépense pour ruïner le Cardinal. Ce pernicieux esprit ne cede en rien à Richelieu son Prédecesseur, & il n'est pas moins actif que lui pour broüiller les Etats étrangers: Témoin les revolutions de Portugal, de Catalogne, d'Angleterre, & de Naples. Il a eu la principale part à tout cela, & il a toujours la tête pleine de projets pour agrandir les Etats de son maître. Les grands progrez des armes de la France en Allemagne, en Flandres, en Italie, & en Espagne, ne lui ont rien laissé qui soit digne d'occuper son esprit, que la destruction de l'Empire des Osmans.

Echimilia vient m'apprendre toutes les heures les progrez de mes Mirmidons, & il agit au dehors durant ces troubles pendant que je suis obligé de demeurer à ma chambre. Je suis du sentiment de Demosthenes, qui s'étant refugié dans le Temple de Pallas, & mis à genoux devant l'autel de cette Déesse, pendant que les Atheniens étoient en rumeur, lui parla de cette sorte. » J'ai recours à ta » protection, ô Pallas. Mets-moi à couvert contre » les terribles effets de l'ignorance, de l'envie, & de » l'inconstance; car je n'aime point la societé des Hi» boux, des Dragons, & des Peuples.

Cependant soit que je demeure dans ma chambre, ou que j'en sorte, sois assuré, illustre Préfet de la ville Imperiale, que je partage mon tems entre les vœux que je fais pour le grand Seigneur, & le service que je lui rends.

LETTRE

LETTRE XXXI.

A Achmet Beig.

Il lui donne avis de la mort d'Uladiſlas Roi de Pologne, pour lequel la Cour de France étoit en deuil : Il lui aprend auſſi la mort du Duc de Baviere. Des campagnes des François en Flandres. D'un combat naval entre les François & les Eſpagnols. Conjuration contre le Czar de Moſcovie.

CEtte Cour eſt encore en deüil à cauſe de la mort d'Uladiſlas Roi de Pologne, pendant que les politiques exercent leurs conjectures ſur la prochaine élection. Les partiſans de la maiſon d'Autriche voudroient le Prince Charles pour Succeſſeur, & les François ſont pour le Prince Caſimir, qui a été autrefois leur priſonnier.

Le Duc de Baviere eſt auſſi mort. On dit qu'il eſt mort de chagrin de voir ſon païs expoſé aux inſultes d'un ennemi victorieux, aprés la défaite entiere de toutes ſes forces.

Le Prince de Condé a pris Ipres en Flandres ; & l'Archiduc d'Autriche s'eſt rendu Maître de Courtrai, ſans tirer l'épée, ou ſans tirer un ſeul coup de canon. Le Maréchal de Rantzaw a voulu ſurprendre Oſtende, mais ſon coup a manqué. Ses Troupes qu'il faiſoit venir par mer n'ont pas été plûtôt embarquées qu'il s'eſt élevé une violente tempête qui a fait échoüer tous ſes Vaiſſeaux à terre. La nombreuſe Armée des ennemis l'a incontinent envelopé ; de ſorte que ne pouvant échaper il a été fait priſonnier avec toutes ſes Troupes.

Les nouvelles de la mer ſont qu'il y a eu combat

1648. entre le Duc de Richelieu qui commandoit la Flote Françoise qu'on envoyoit au secours des Rebelles de Naples, & Dom Jean d'Autriche Amiral d'Espagne sur cette côte. On ne sait pas encore quel a été le succez de ce combat Il y a pourtant des gens qui jugent que la victoire a demeuré aux François ; & ils se fondent sur ce que le Cardinal Mazarin avoit par avis d'un Charpentier Indien fait enduire d'Alun tous les Vaisseaux François, & les avoit mis par ce moyen à couvert des insultes des Brulots. Les Espagnols se servent beaucoup de ces Brulots dans leurs combats de mer. Ils apprirent des Anglois à leurs dépens combien ces Vaisseaux font de mal, lorsqu'ils perdirent autrefois leur formidable Flote qu'ils avoient nommée l'Invincible, & avec laquelle ils se proposoient de conquerir cette Isle.

La Poste a apporté de Catalogne des nouvelles qui font plaisir aux femmes & aux amis des Troupes qui sont en ces quartiers-là. Le Maréchal de Schomberg a taillé en pieces l'armée Espagnole, & pris Tortose d'assaut, où le Soldat a trouvé pour plus de quinze cens mille livres de butin.

Il est venu un Courrier de Suede, avec nouvelle qu'il s'est découvert en Russie une terrible conspiration contre la vie du Czar. La plûpart des Grands de Moscovie étoient engagez dans cette conjuration : Leur dessein étoit de changer la forme du gouvernement, & de diviser ce puissant Empire en plusieurs Principautez, dont chacun des conspirateurs devoit avoir partie. On étoit convenu que tous ces Princes obeïroient à un Chef, qui seroit élû par le reste à la maniere des Allemans. Ils avoient pour cet effet traité secretement avec les Tartares. Morosoph premier Ministre d'Etat, & le Chancelier Nazari étoient de la conspiration. Tu seras peut-être faché de la destinée de ce dernier, qui te fit des honnêtetez extraordinaires lorsque tu étois à la Cour de Moscovie.

Banaanop fils du Patriarche de Moscou décou-

vrit cette conspiration au grand Duc, & lui apprit 1648.
les noms des Conspirateurs. Le lendemain il les fit venir sous divers prétextes au Palais, où il les fit tous tuër, & jetter leurs corps aux chiens dans les ruës de la Ville.

Les François disent d'étranges choses de Sultan Ibrahim. Je souhaite que tout aille bien à la sublime Porte. Si tu souhaites la même chose ne t'en ouvre qu'à tes amis; car on regarde quelquefois comme une trahison les plus innocentes pensées d'un homme. Adieu.

LETTRE XXXII.

Au Moufti.

Il semble aprouver la déposition du Sultan Ibrahim, &c. Il blâme l'attentat qu'il avoit commis sur la veuve de Sultan Amurat, & l'enlevement qu'il avoit fait de la fille du Moufti. Continence de Scipion l'Africain. Stratagême du Philosophe Athenodore. Il solicite le Moufti de faire traduire les Historiens Grecs & Latins.

TEs venerables Lettres m'ont été renduës sûrement, & m'ont aporté des lumieres & des consolations. J'ai baisé & ouvert avec un trés-profond respect les écrits qui contiennent les sacrées instructions du Vicaire de Dieu. J'ai lû avec horreur le catalogue des crimes énormes du Sultan, les passions excessives d'un Empereur Musulman, & la profanation du Trône fondé sur la justice. Tu as prévenu les allarmes d'une conscience trop scrupuleuse, en

1648. m'assurant « que c'est une maxime fondamentale » de nôtre Loi, que tout le monde generalement sans » distinction de naissance ou de qualité, est obligé » de comparoître devant le Tribunal de la justice de » Dieu, & que ceux qui n'obeïssent point à la loi ne » sont point Musulmans : Et que si l'Empereur même » est de ce nombre il doit être dépose.

Cela a entierement rassuré ma conscience, parce que c'est une décision qui vient d'un homme de la Sentence duquel il n'y a point d'apel sur la terre. J'obeïrai donc incessamment à tes ordres, & je ferai sans retardement ce que tu m'as commandé.

Qui peut condamner la juste indignation de la veuve de Sultan Amurat, qui pour défendre son honneur menaça son Souverain de lui plonger le poignard dans le sein ? Mais la vertu de ta fille a été incomparablement plus éminente ; car se voyant incapable de resister à la violence de son puissant ravisseur, & ayant été forcée elle se seroit poignardée elle-même comme une autre Lucresse, si le Sultan ne l'avoit prévenuë. Quelle flêtrissure à la race des Osmans ! Quelle indignité contre nôtre sainte Loi, & contre le premier Patriarche de la terre ! Il y eut quelque chose de plus grand & de plus noble dans la continence de Scipion l'Africain. Aprés qu'il eut fait la conquête de Carthage la neuve, on lui amena une fille d'une admirable beauté, choisie d'entre les autres prisonnieres. Il ne voulut jamais la toucher, & la fit rendre à ses parens telle qu'elle lui avoit été presentée, disant à ceux qui étoient autour de lui. « Si j'étois un particulier, » je contenterois ma passion aux dépens de l'honneur » de cette aimable fille ; mais il ne seroit pas bien- » seant qu'un General d'Armée donnât un si mauvais » exemple, ni qu'un conquerant devint la conquête » de sa prisonniere.

Mais il semble que Sultan Ibrahim s'accommodoit mieux du caractere d'Auguste Empereur Romain. On a dit de ce dernier qu'il n'avoit jamais

épargné de femme dans sa passion déreglée, & 1648.
qu'il n'avoit pas plutôt jetté les yeux sur quelque belle Dame, que sans s'embarrasser si son Epoux étoit de la premiere qualité, il envoyoit incontinent ses Officiers avec ordre de la lui amener, ou par amour, ou par force.

Le Philosophe Athenodore qui étoit parfaitement bien auprés de ce Prince, se servit d'un plaisant moyen pour retirer son Maître de ce vice. L'Empereur ayant un jour envoyé une chaise à une certaine Dame de la maison des Camilles; maison fort populaire & fort respectée à Rome; & le Philosophe craignant les funestes consequences qui pourroient s'en ensuivre, prit les devans, se rendit au Palais de cette Dame, & l'avertit de la piece que l'on vouloit lui faire. Elle s'en plaignit à son mari, qui tout transporté de colere menaça de poignarder les Officiers de l'Empereur quand ils viendroient querir sa femme. Mais le sage Philosophe les appaisa tous deux, & demanda seulement un des habits de cette Dame, qui ne lui fut pas refusé. Il le mit incontinent, & aprés avoir caché une épée sous ses robes, il monta en chaise ainsi travesti. Les Officiers qui ne savoient rien de la chose le menerent à l'Empereur. Ce Prince avec un empressement proportionné à sa passion, courut ouvrir la chaise lui-même. Athenodore tirant tout à coup son épée, sauta sur lui, & dit: » C'est ainsi qu'on auroit pû te massacrer. Ne quitteras-tu jamais un « vice qui t'expose à tant de perils? La jalousie & le « ressentiment auroient pû mettre en ma place un « Assassin ainsi déguisé. Mais j'ai soin de ta vie. Que « ceci te soit donc un avertissement. L'Empereur sçût « bon gré au Philosophe de son stratagême, lui fit present de dix talens d'or, le remercia de sa juste remontrance, & commença dés ce tems-là à se corriger des plaisirs criminels, & à vivre avec plus de vertu.

Tu vois saint Prelat, qu'en lisant les Histoires

1648 des Anciens, on peut en tirer des exemples utiles, & y faire de bonnes remarques. J'ai toûjours les œuvres de Plutarque, celles de Tite-Live Historien Romain, & celles de Tacite, qui a laissé à la posterité les Annales de ce formidable Empire. Il seroit fort à souhaiter que les Ecrivains Musulmans travaillassent à traduire ces Histoires en Arabes ou en Turc. Par ce moyen les vrais fidelles que Dieu a destinez à la conquête du monde, seroient instruits de tout ce qui s'est passé de memorable dans les siecles précedens. Quelques-uns de nos Sultans ont eu la curiosité d'avoir les écrits de Plutarque traduits en langue Turque telle que les Ottomans la parlent familierement. Il y a d'autres memoires qui ne sont pas moins dignes du travail d'un habile Ecrivain. Si tu veux faciliter un ouvrage si profitable, tous les vrais Fideles t'en auront obligation. Mais qui suis-je pour me mêler de donner des conseils au grand Pere des vrais croyans? Il n'y a point de connoissance & de sagesse dont ton esprit ne soit éclairé. Tu as peut-être des raisons que je ne comprens pas, qui te détournent d'une pareille entrepriſe. Je me couvre donc la bouche de poussiere, & je me tais.

Pour ce qui est de la derniere révolution, je ne dois point disputer contre la volonté de mes superieurs. Quoiqu'il en soit, les nouvelles de cette Tragedie me font moins de chagrin, puisque toi qui est l'Oracle des Musulmans, as jugé à propos de déposer Sultan Ibrahim, ayant eu sur cela le conseil & le consentement de sa propre Mere, de Mahomet Bassa, & de l'Aga des Janissaires, qui sont aprés toi les deux plus habiles hommes de l'Empire.

Que reste-t-il sinon de prier pour la longue vie de Sultan Mahomet? Je prie Dieu de le conduire & de le conseiller, de maniere qu'il ne fasse jamais rien capable de luï attirer une destinée aussi malheureuse que celle de son Pere.

LETTRE XXXIII.

A Chiurgi Muhammel Baſſa.

Concluſion de la Paix de Munſter. Troubles de Paris. Le Duc de Beaufort ſe ſauve du Château de Vincennes.

LEs Miniſtres des Princes Nazariens ont enfin conclu la Paix à Munſter. Ils ont été ſix ans à ſe diſputer ſur des bagatelles. C'eſt ce que font preſque toûjours les Chrétiens, même dans les affaires les plus importantes. Le traité fut ſigné le vingt-quatre du mois paſſé. Ce fut alors que tous actes d'hoſtilité ceſſerent par tout, ſi ce n'eſt chez les Eſpagnols & chez les François, dont les differens n'ont pû être ajuſtez dans ce traité general des Puiſſances Chrétiennes.

Il n'eſt pas que tu n'ayes déja entendu parler des troubles de cette Ville. Il ſemble que tout eſt pacifié & tranquille. Mais ce n'eſt peut-être qu'une tréve, à la faveur de laquelle les deux partis prennent haleine, pour recommencer enſuite avec plus de violence. Cette Ville eſt extraordinairement riche & prodigieuſement peuplée, & peut mettre en une heure de tems cent mille hommes ſous les armes. Le Parlement & le peuple ſont bien unis, & par conſequent mieux en état de prêter le colet à la Cour. Les Marchands vivent comme de petits Rois, & ont tant de richeſſes qu'ils ſont remplis d'orgueil & d'ambition. La Cour ſe tient dans la reſerve, & ſe contente de ſonger aux moyens de ruïner la faction, & de maintenir l'autorité Royale. La Reine regente eſt réſoluë & ſevere; cependant elle ſe laiſſe emporter aux conſeils de douceur que lui donnent le Cardinal Mazarin & le Duc d'Orleans;

1648. Au commencement de ce Régne je donnai avis aux Ministres de la Porte que le Duc de Beaufort avoit été mis prisonnier au Château du bois de Vincennes, qui est un des Palais du Roi. Ce Prince s'est échapé, & vient en cette Ville. Les Factieux le regardent comme un zélé Compatriote, & sont résolus de le proteger aux dépens de leurs vies & de leurs biens.

Si tu est encore sain & vigoureux, tu est heureux. Pour moi je déchois tous les jours, & je ne m'en inquiete point, parce que je sens qu'à mesure que je décline, c'est un pas que je fais vers l'éternité. Aussi je ne prens ni restaurans, ni ne consulte les Medecins. Je me laisse mourir peu à peu, & je meurs avec plaisir, parce que je me prépare tous les jours à me mettre dans l'état où doit être un homme qui est sur le point de s'envoler dans une région plus heureuse.

LETTRE XXXIV.

A Dinet Golou.

Il se plaint de l'injuste procedé de ceux qui avoient conspiré contre Sultan Ibrahim, qu'il ne veut pas diffamer après sa mort; & avouë qu'il avoit dissimulé en écrivant au Moufti sur ce sujet. De la Statuë d'un fameux Luteur, qui tombant tua un homme, qui par envie vouloit la démolir. De la devise de la Bague de Platon.

1649. JE ne suis point surpris d'apprendre que Sultan Ibrahim ait été déposé & étranglé. C'est ce que je craignois depuis long-tems. Les remuans Janis-

faires tuïneront l'Empire Ottoman. Je ne suis pas 1649.
surpris non plus que sa Mere ait eu part à sa chûte. Elle avoit un double motif d'y donner son consentement, c'est-à-dire l'ambition & le ressentiment. Elle a toûjours voulu dominer, & n'a jamais pû voir de bon œil la résolution avec laquelle le Sultan faisoit ses affaires sans la consulter, ou du moins sans suivre ses conseils. De plus elle n'avoit jamais pû oublier sa disgrace, & la mort de l'Armenienne qui fut cause de son exil.

Mais je suis surpris & fâché d'apprendre que le Moufti ait eu part à une si noire Tragedie. Aurons-nous desormais le front de reprocher aux Chrétiens leurs frequentes trahisons & le meurtre de leurs Rois. Il leur sera aisé de nous dire par retorsion, que le suprême Patriarche de nôtre loi est entré dans le secret des Rebelles, a conspiré contre la vie de son Souverain, l'a fait déposer, & ensuite étrangler.

Quant à l'Aga des Janissaires, je suis persuadé qu'il est plûtôt entré dans la conspiration par les puissantes raisons & par les belles paroles du Moufti, que par aucun dessein de s'engager volontairement dans des crimes auſquels il n'a ce semble aucun penchant. D'ailleurs il ne pouvoit pas refuser d'entrer dans la conjuration aprés que la proposition lui en avoit été faite, à moins que de se résoudre d'en être la premiere victime, & d'être massacré lui même, pour empêcher que les autres conjurez ne fussent découverts. Cependant son devoir & son honneur auroient dû l'emporter sur toutes les autres considerations; & il auroit mieux fait de mourir serviteur fidele, que de vivre aprés être tombé dans un crime si sale.

Quoi qu'il en soit je ne saurois approuver leur trahison, & quelques grands que fussent les vices du Sultan, ils n'étoient pas en droit de l'en punir. Il ne devoit rendre compte de ses Actions qu'à Dieu; & en détronant celui que la Providence Divine avoit

1649. revêtu du Diadême Imperial, ils ont commis un attentat contre les droits de Dieu.

J'aprouve encore moins que l'ayant déposé & étranglé, ils soient assez impies pour le diffamer aprés sa mort : & je ne puis en conscience obeïr aux ordres du Moufti, qui m'a commandé par sa derniere lettre de faire chez les Chrétiens un portrait desavantageux de Sultan Ibrahim, afin qu'il paroisse que l'action du Prélat est juste. J'avouë que je dois avoir beaucoup de déference pour l'autorité du Souverain Guide des vrais Croyans, mais au reste je ne suis pas obligé pour cela de renoncer à ma raison. Je dois quelque chose à moi-même, & au caractere qui distingue l'homme d'avec la bête. Il est vrai que je lui ai promis de lui obeïr en cela : mais celui qui m'a donné dispense pour tous les mensonges & les parjures dont je pourrois me rendre coupable à Paris, me pardonnera, j'espere, si je deviens mon propre confesseur, & que je me donne l'absolution moi-même, de ne pas tenir parole en ce point.

Ce n'est gueres ma coûtume de médire des vivans, mais je trouve que c'est quelque chose d'horrible de médire des morts. Je crains qu'il ne m'arrive la même chose qu'à cet homme, qui s'étant broüillé avec un fameux Luteur, porta sa malice & son ressentiment jusqu'à son Tombeau. Il regardoit d'un œil d'envie l'honneur qui étoit dû à la memoire de ce Luteur, dont on avoit mis la Statuë dans un lieu public. Il s'en alla une nuit à dessein de la renverser, & aprés l'avoir défigurée en divers lieux de plusieurs coups de marteau, comme il travailloit encore à la renverser, elle tomba sur lui tout à coup, & le tua : comme si l'esprit de celui qu'elle representoit l'avoit fait tomber pour se venger de la malice de son adversaire.

Il est certain que les Anciens savoient bien ce qu'ils disoient, lorsqu'entr'autres sages conseils ils exhortoient les hommes à *ne pas parler mal des*

morts ; mais à regarder comme sacrez ceux qui avoient passé à l'immortalité. Platon avoit fait mettre cette devise sur un anneau ; *il est plus aisé de provoquer les morts, que de les apaiser après qu'on les a une fois provoquez*, voulant faire entendre par-là que les ames des morts sont sensibles aux outrages qui leur sont faits par les vivans. 1648.

Cela m'oblige à fuïr la médisance, & principalement à l'égard des morts. Si je n'ai pas beaucoup de loüanges à donner à Sultan Ibrahim, que ses vices au moins demeurent ensevelis dans un éternel oubli.

Je ne cours aucun risque de t'écrire ainsi franchement, parce que je suis bien assuré de ta fidélité. Au reste la mort, qui est le pis qui pût m'arriver, en cas qu'on vint à savoir ce que j'ai dit, ne me seroit point fâcheuse, me venant sur tout de la part d'un ami. Adieu cher Dinet.

LETTRE XXXV.

A Danecmare Kesrou, Cadilesquer de Romanie.

Remarques sur la mort de Charles I. Roi d'Angleterre. Ce que dit le Cardinal Mazarin lorsqu'il reçût les premieres nouvelles de cette horrible Tragedie. Des méchans principes de Machiavel.

LOrsque je t'écrivis que les Ecossois avoient vendu leur Roi aux Rebelles d'Angleterre, il étoit aisé d'en prédire les consequences sans revelation. Quand les Monarques Souverains deviennent la marchandise des Factions, leur sang en est ordinairement le prix. Il n'y a gueres d'exemples que des

1648. Princes ayent été empriſonnez par leurs Sujets, & ne ſoient pas morts d'une mort violente. Ceux qui ont porté la trahiſon juſqu'à ſe ſaiſir de la perſonne de leur Souverain, ne peuvent jamais reculer ſans danger, ou du moins leur crime leur fait acroire qu'ils ne le peuvent pas. Les remords de ce qu'ils ont déja fait les obligent à perſiſter dans leur méchanceté ; & le peu d'eſperance qu'ils ont de ſauver leur vie, leur fait conclure qu'il eſt neceſſaire de depoüiller le Prince de la ſienne, parce que comme ils l'ont offenſé, ils apprehendent qu'il ne leur pardonne jamais un ſi impudent eſſai de trahiſon.

Mais la maniere dont les Anglois s'y ſont pris pour faire mourir leur Roi, eſt ſi ſinguliere, que l'hiſtoire ne nous parle de rien de ſemblable. Ces Infidéles ont ſurpaſſé tout ce qu'il y a jamais eu de perfide ſoit pour concerter leur parricide, ſoit pour l'executer. Ils ſe ſont ſurpaſſez eux-mêmes, & ont ſurpaſſé leurs premiers deſſeins.

Les Traîtres ont accoûtumé de faire mourir ſecretement un Monarque dépoſé, ou par le poiſon, ou par l'aſſaſſinat, ſoit par reſpect pour le ſang Royal, ſoit pour ôter toutes ſortes de moyens aux fidéles Sujets de ſauver leur Maître. Mais ces Barbares ſe ſont réſolus d'inſulter publiquement leur Prince, de braver tout l'Univers par une telle infamie, & d'achever leur trahiſon avec pompe. Ils ont érigé un nouveau Divan, ou Cour de Judicature, compoſée des plus infames Traîtres. Ce fut là qu'ils firent dans les formes le procés à leur Souverain par une Loi dont eux-mêmes étoient les auteurs : ils le condamnerent comme Tiran & comme Traître, & lui firent enfin couper la tête devant ſon Palais, à la vûë d'un grand nombre de ſes Sujets, afin qu'il parût par-là, que leur deſſein n'étoit pas tant de faire mourir leur Roi, que de détruire la Monarchie, & de triompher de ſes ruïnes.

As-tu jamais entendu parler, venerable Juge des

Fidéles d'une trahiſon ſi hardie ? Toute l'Europe 1642.
eſt ſurpriſe d'une action ſi monſtreuſe. Le Cardinal Mazarin même qui a conduit en Angleterre une trame que Richelieu ſon prédeceſſeur avoit commencée, a témoigné de l'horreur lorſqu'il a reçû les premieres nouvelles de cette Tragedie, horreur que je ne regarde pas comme un artifice de ſa Politique pour ébloüir le monde, mais comme une preuve de ſes veritables ſentimens : car il eſt trop genereux pour donner ſon approbation à un procedé ſi barbare, quoi qu'il ſoit queſtion d'un Prince qui n'eſt pas de ſes amis.

On lui entendit dire l'autre jour, *que pour ſe venger du meurtre de ce Roi, il embarraſſeroit les Rebelles d'Angleterre plus qu'il n'avoit embarraſſé leur Souverain.*

Cela ne fut pas dit ſi ſecretement, que je n'en euſſe avis une heure aprés. Car mes propres oreilles ne ſont pas les ſeules que j'aye à Paris, attentives aux intrigues de ce Miniſtre. Il lui ſera difficile à l'avenir d'écrire ou d'agir dans ſon Cabinet même, ſans que j'en ſois incontinent informé.

Quoique j'obſerve les mouvemens de cet ennemi & que je faſſe tous mes efforts pour rendre inutiles les projets qu'il fait contre l'Empire Ottoman, je ne puis neanmoins le blâmer dans le cœur, de travailler comme il fait à la gloire de ſon Maître, & de faire en même-tems le perſonnage d'un fidéle ſerviteur & d'un habile Politique.

Comme il aime ſa Patrie, & qu'il a de l'attachement pour l'Egliſe, dont il eſt une des principales Colonnes, il favoriſe les Factions en Angleterre & nourrit les mécontentemens des capricieux Anglois. La douleur qu'il a de la mort de ce Roi fait voir évidemment qu'il n'avoit pas aſſez d'averſion pour lui, pour avoir eu deſſein de le faire mourir ſur un échafaut ; & que ſon but n'étoit ſeulement que de l'humilier, & de le réduire aux termes d'avoir de la complaiſance pour la Monarchie Françoiſe.

1649. En disant ceci, je supose que le regret que le Cardinal témoigne en cette occasion soit un regret sincere : mais qui sait quand les politiques agissent ou n'agissent pas de bonne foi ? Je suis bien assuré, que pendant que ses Emissaires travailloient à broüiller cette nation, il promit à la Reine fugitive de secourir son Epoux d'hommes & d'argent contre les mêmes Rebelles avec lesquels il entretenoit une correspondance secrete, & pour lesquels ses coffres étoient actuellement ouverts.

La plûpart des Politiques de l'Europe sont infectez des maximes d'un fameux Ecrivain qu'on nomme Machiavel. Ce Casuiste des Politiques leur a apris à ne faire scrupule de rien pourvû qu'ils puissent parvenir par ce moyen aux fins qu'ils se proposent, n'y ayant rien selon lui de malhonnête que ce qui ne reüssit pas. Cette Politique a degeneré chez les Nazariens en fourbe & en lâcheté ; & ce qui passoit autrefois à juste titre pour une vertu necessaire au gouvernement du monde, passe à present pour un vice, dont les Proscrits, les Avanturiers, & les Pirates mêmes se font une honte.

Dieu qui a voulu que la terre fut habitée par les Anges long-tems avant la creation d'Adam, & qui les en chassant ensuite à cause de leur méchanceté, en fit autant de Démons, & mit les hommes en leurs places, fasse par sa bonté que les crimes énormes des mortels n'irritent point sa colere, & ne l'obligent point à exterminer les hommes & à rétablir les Démons dans leurs premieres habitations.

LETTRE XXXVI.

A Mahomet trés-illuſtre Viſir Azem.

Il le felicite ſur ſa haute dignité ; lui repreſente le tort qu'on lui fait, & demande ſa protection.

JE te felicite d'être ainſi parvenu à la premiere dignité de l'Empire toujours victorieux. C'eſt ton tour d'être aujourd'hui élevé juſques au haut de la roüe. Cette roüe eſt dans un mouvement perpetuel : prend donc garde à ne point t'oublier dans une ſi haute élevation. Conſidere que tu ne t'eſt ainſi avancé que par la chûte de ton prédeceſſeur, & que tu n'as aucun juſte ſujet de croire que le coup qui l'a frapé ne te touchera point. 1649

Je ne ſuis point un diſeur de bonne fortune, & je ne voudrois pas être aſſez incivil pour prédire du mal à mes ſuperieurs. Mais ceux qui ſont dans les charges éminentes ont beſoin de gens qui leur repreſentent fidelement ce qu'ils ſont. Un grand Roi de la Grece ſe faiſoit dire par un Page tous les matins à ſon réveil : *Souvien-toi, ô Roi, que tu eſt mortel.*

Cet exemple, grand Miniſtre, me ſervira d'Apologie, & te portera à me pardonner la liberté que je prens de te parler comme je fais. Tu peux voir par-là que je ne ſuis point flâteur.

Il eſt certain que toutes les choſes ſublunaires hauſſent & baiſſent comme les eaux ; & quoique les hommes ſoient quelquefois heureux, il leur arrive ſouvent des contretems qui les jettent tout d'un coup d'un état riant dans un état triſte.

J'ai fait l'experience de ce que je dis, moi qui ne ſais qu'un enfant en comparaiſon de toi. Mais

1649. la destinée & le hasard sont pour les petits aussi-bien que pour les grands. Les vers n'ont pas moins d'obstacles à surmonter dans leur état rampant, que les Aigles qui volent au plus haut de l'air.

Je suis arraché du Berceau & des bras de ma triste Mere. Je dis triste, car elle avoit deux raisons de l'être. Elle avoit perdu son Mari, & elle se voyoit réduite à la cruelle necessité de perdre son enfant. Neanmoins cette séparation anticipée fut avantageuse pour moi, & consolante pour ma Mere. La suite de ma bonne Fortune l'obligea d'abandonner sa solitude, & de me suivre à la Ville Imperiale, où de veuve quelle étoit devint épouse d'un Grec de fort bonne humeur. Mais comme la destinée avoit résolu de me faire faire un autre personnage, la Providence voulut que des délices du Serrail, & de l'honneur de servir le plus grand Monarque de l'Univers, je tombasse dans une cruelle captivité, & que je fusse honteusement réduit à être Esclave d'un Barbare Infidéle. Je trouvai moyen de me remettre en liberté, & je suivis les Academies où j'étudiai. Je ne veux point me vanter d'avoir fait des progrés dans mes études; mais tu sais qu'à mon retour à Constantinople mes Superieurs me crûrent capable de servir la Porte en ce lieu. C'est ainsi que la Providence se jouë des mortels, & qu'elle les mene au travers des labirinthes de cette vie avec je ne sai quelle methode bizarre & envelopée en apparence.

Si j'ai bien rempli mon devoir j'en appelle à tout le monde; neanmoins je ne puis plaire à personne. Chacun sera mon Juge, & prononcera sentence contre moi; & je croi qu'il y en a qui seroient volontiers les executeurs de la sentence. Cela me jette quelquefois dans une si profonde tristesse, que je me joins à mes ennemis, & me condamne moi-même sans savoir pourquoi. Il est certain, dis-je, que tant de personnes sages & penetrantes ne peuvent pas toutes avoir tort, & moi

seul raison ? il faut necessairement qu'elles ayent re- 1649.
marqué en moi des defauts que je n'ai pas remarqué moi-même. Je suis sans contredit preoccupé, & je n'ai jamais changé l'ordre du valet d'Esope. Un moment aprés je regarde ces considerations comme de pures productions de ma mélancolie ; & aprés avoir examiné ma conduite avec plus d'exactitude, je me trouve innocent des choses dont je suis accusé. Neanmoins pendant que je travaille ainsi à justifier mon integrité auprés de mon grand Maître, je retombe dans ma tristesse, & je dis qu'il faut indubitablement que j'aye offensé en quelque maniere Dieu & son saint Prophête, puisqu'ils permettent que je sois persecuté par les envieux, & obligé de rentrer en moi, afin que faisant ainsi une frequente recherche de la cause de mes malheurs exterieurs, je puisse découvrir les crimes secrets que je puis avoir commis contre le Ciel ; crimes ou que j'ai commis par inadvertance, ou que j'ai oubliez.

J'ai alors mille scrupules d'avoir menti & juré faussement, quoi que le Souverain arbitre de la Loi m'ait donné dispense pour tous ces pechez. En un mot je ne sai quelquefois que penser ; & n'étoit que la commission que j'exerce en ces quartiers est accompagnée de quelque bonheur, je conclurois souvent, ou que Dieu m'a maudit, ou que les hommes m'ont enchanté, & que le Ciel ou l'Enfer concourt à mes afflictions.

Mais tout cela peut être l'effet des fumées d'une rate mal disposée : & il se peut faire que celui qui juge tout le monde avec tant d'indulgence, me juge avec plus de douceur que je ne me juge moi-même, ou que je ne juge les hommes mes compagnons. Il est la bonté & la clemence même. Les pechez que nous commettons par foiblesse ne sont à ses yeux que comme les petits atomes qui paroissent le matin dans les rayons du Soleil, qui tout innombrables qu'ils sont, disparoissent au soufle du moindre vent.

1649. Je dis ceci par raport à toi & à moi : par rapport à toi, entant que tu disposes souverainement de la vie & de la mort sous les ordres du Grand Seigneur : par raport à moi-même, entant que je me regarde comme un homme que les mal-intentionnez ont choisi pour être la victime de leur malice, & qui se jette aux pieds de ta Grandeur pour implorer ta protection. Mes ennemis employent toute leur adresse pour me perdre, & profitent de toutes les occasions qui se presentent pour l'executer. Comme ils n'ont pû me faire condamner par ton Prédecesseur, ils esperent de te le faire faire par leurs faux raports. Cela m'oblige à user de précaution pour ma défense, & j'espere que je préviendrai par cette humble supplication les effets de leur malice.

Imite la nature divine, & ne sois point severe à remarquer les peccadilles & les petits manquemens de ton Esclave. Si je deviens Infidéle ou Traitre, je ne demande point de grace.

Celui qui est souverainement bon & misericordieux, qui a été le premier au monde, & qui y demeurera le dernier, le Seigneur du Paradis, te fasse autant de biens que je pourrois t'en souhaiter durant l'espace de mille ans, & te donne place dans le lieu plein de rivieres, qui tirent leur source du sein du Rocher de l'éternité.

LETTRE XXXVII.

Au Kaimakam.

Des nouveaux troubles de Paris. De l'emprisonnement du Juif Echimilia. Cela oblige l'Espion à quitter son logis, & à se cacher.

CE Royaume qui paroissoit tranquille depuis quelque tems, est encore en trouble. Les mécontentemens particuliers des uns, & l'ambition des autres, ont encore mis tout le monde sous les armes. Cette Ville est bloquée par l'armée du Prince de Condé, qui n'est que de retour de Flandres. Le Roi, la Reine, le Cardinal Mazarin, & toutes les autres personnes de la Cour, sont à saint Germain en Laye, où ils se sont rendus de nuit. Un départ si brusque a encouragé les seditieux, & leur a fourni en même-tems de nouveaux sujets d'accusation contre le Cardinal Mazarin, qui leur a, disent-ils, enlevé leur Souverain. Le Parlement l'a déclaré ennemi du Gouvernement. Il leve des Troupes avec toute la diligence possible, & il a fait amas de provisions comme s'il devoit soûtenir un long siege. Divers Princes & Seigneurs se sont rendus dans la Ville après avoir abandonné la Cour, & entr'autres le Prince de Conti frere du Prince de Condé. Les Parisiens cependant ont si peu de confiance en lui, qu'ils se sont assurez de sa sœur comme d'un ôtage pour la fidélité du Prince. Mais leur précaution n'est pas dans son lieu; car sa defection est réelle, & a été causée par des démêlez survenus entre lui & son frere aîné. 1649

On dit que le Cardinal Mazarin a résolu de quitter

1649. le Royaume, pour éviter par ce moyen l'orage qui le menace de toutes parts.

La Reine a envoyé des ordres aux Colonels qui sont sous le commandement du Maréchal de Turenne, pour les obliger d'abandonner ce General, qui s'est, dit-on, déclaré pour le Parlement, & leur a fait offrir en même-tems qu'elle les recevroit à son service.

D'un autre côté les Parisiens tâchent de fortifier leur parti, en députant à tous les Parlemens de France, pour les prier de se joindre à celui de Paris.

Les compagnies que les Bourgeois de cette Ville ont levées, portent sur leurs drapeaux pour devise: NOUS CHERCHONS NOTRE ROI.

Cependant l'Archiduc d'Autriche est sur les frontieres du Royaume à la tête d'une Armée de vingt mille hommes, & il fait faire au Parlement de frequentes propositions de paix.

Comme j'étois prêt à fermer ma lettre, on m'est venu dire que le Juif Echimilia a été arrêté, & mis en prison à saint Denis; place qui est entre les mains du Roi. Je n'ai pû apprendre la cause de son empriſonnement: Mais je soupçonne que c'est parce qu'il fut vû dans la premiere émotion avec la populace de Paris: Dequoi j'ai donné avis dans la lettre que j'ai adressée à l'Aga des Janissaires.

Je suis tellement surpris de ce malheureux accident, que j'ai mille pensées differentes. Je ne sai quelles mesures prendre pour ma propre sûreté. Si les papiers d'Echimilia sont saisis & examinez, il faut absolument que je sois découvert; & si je le suis, & que je demeure en Ville, je ne puis éviter la prison. Quoi qu'il semble que dans la conjoncture presente on soit ici assez à couvert des insultes de la Cour; cependant l'averſion qu'on a pour les vrais croyans & la découverte d'une commission de l'importance de la mienne, suspendroient les ani-

mositez intestines, & je serois indubitablement ou 1649.
livré à la Cour, ou envoyé à la Bastille. Si je sors de la Ville, j'ai encore plus à craindre; car tous les passages sont étroitement gardez par de gros détachemens des troupes du Roi. Cela m'a fait d'abord résoudre de diferer la conclusion de cette lettre, en attendant que j'aye pourvû à ma sûreté; & cela d'autant plûtôt que je suis persuadé qu'il est impossible de faire rien sortir du Royaume sans être découvert. Mais ayant été informé qu'il partoit un Courier que le Parlement dépêchoit à l'Archiduc d'Aûtriche, & craignant de n'avoir à l'avenir ni plume, ni ancre, ni papier, j'ai dérobé quelques momens du peu de tems que j'ai eu à penser à moi-même, pour te donner avis de ce fâcheux contre-tems.

J'ai écrit en même-tems à Nathan Ben Saddi à Vienne pour l'avertir de ne me plus écrire jusqu'à nouvel ordre. J'ai mis toutes ces lettres entre les mains d'un homme fidelle, qui pour n'être pas découvert les a fait coudre dans les talons de ses souliers. Il va sous la protection du Courier.

Je n'ai qu'autant de tems qu'il m'en faut pour te dire, que je quitte mon logis dés cet instant: Mes livres & mes autres meubles sont déja empaquetez, & les porteurs sont prêts à les transporter. Si je sors d'ici sain & sauf, je changerai d'habit & de nom; & par ce moyen je pourrai me cacher jusques à ce que le dénouëment de cette avanture m'ait appris ce que je dois faire.

Adieu, illustre Kaimakam, je t'en dirai davantage une autre fois, ou si je ne le fais pas, sois persuadé que je ne suis pas en liberté.

LETTRE XXXVIII.

Au Juif Nathan Ben Saddi, à Vienne.

Il lui apprend qu'Echimilia avoit été arrêté par ordre du Roi, & lui défend d'écrire jusqu'à nouvel ordre.

1649. SI tu reçois quelques lettres de ma part, & que tu ayes encore la liberté de les ouvrir, fais-le le plus promptement que tu pourras : car je crains fort que nous ne soyons découverts en ce lieu. Ton frere Echimilia a été arrêté par ordre du Roi. Je ne sai pas pour certain dequoi on l'accuse & il n'est pas necessaire que tu le saches non plus. Mais s'il n'a été emprisonné que pour m'avoir rendu quelques services il n'y a pas long-tems, nous sommes tous perdus. Ces papiers seront visitez, & nos secrets necessairement découverts. En ce cas nous n'avons rien à esperer, & nous devons nous attendre à tout ce que la fureur & le ressentiment des Chrétiens peuvent executer de plus rigoureux. Cet accident me met en grand desordre, & ne me laisse qu'à peine le loisir de songer à me cacher. N'envoye plus à Paris jusqu'à nouvel ordre. Nous sommes tous en armes ; cette Ville est bloquée par les troupes de la Reine, & je ne sai pas bien comment me sauver & comment prévenir les recherches qu'ils feront des affaires des étrangers. Mais la destinée qui préside sur les évenemens humains, me tirera, j'espere, du peril où je suis. Je nous recommande tous deux aux soins de la Providence, & je te dis adieu comme si je ne devois jamais te l'écrire ; Car cela peut fort bien arriver.

LETTRE XXXIX.

Au Juif Donaja, à Veniſe.

Sur le même ſujet, & ſur la tentative qu'on avoit faite de voler le Treſor de Veniſe. Relation de la conjuration de Tiepoli.

J'Ai à preſent un peu plus de relâche que je n'en avois lorſque j'écrivis à ton frere Nathan pour l'informer de l'empriſonnement d'Echimilia. J'étois alors plus agité que la ſeptiéme Sphere. Tous mes mouvemens étoient rapides. J'avançois & je reculois comme les Planetes ; mais je n'avois pas comme elles le loiſir de m'arrêter quelquefois. En un mot, j'ai parcouru tout le Zodiaque de la politique pour trouver une nouvelle maiſon, parce qu'il y avoit aparence qu'il ne ſeroit pas ſûr pour moi de demeurer plus long-tems dans celle que j'ai occupée juſqu'ici. A la fin j'en ai trouvé une, où je n'eſpere rencontrer aucun malin aſpect, mais demeurer comme ci-devant fidélement uni avec le Croiſſant, derriere la ſplendeur de laquelle je puis être à couvert des recherches des hommes. 1649.

Pour parler plus intelligiblement, je ſuis toûjours en cette Ville, mais j'ai changé de logis, pour me mettre mieux à couvert de l'orage qui me menace, ce ſemble, depuis qu'Echimilia a été arrêté. J'écrivis hier au Kaimakam & à Nathan Ben Saddi, pour leur donner avis de cet accident. Je t'écris par la même voie, n'oſant confier mes lettres à la Poſte tant que ce Royaume ſera dans le trouble où il eſt.

J'ai reçû une lettre de toi par laquelle tu m'informe qu'on a voulu voler depuis peu le Treſor de

1649 Venise, qui est, de la maniere que tu en parles, le plus riche & le plus magnifique de l'Europe. Si tu avois vû le Tresor qu'on garde dans l'Eglise de saint Denis, qui est une Ville prés de Paris, tu changerois peut-être de sentiment. Mais ni toi ni moi ne pouvons pas faire ici des comparaisons, n'ayant point vû les lieux. Les François loüent le Tresor de saint Denis, & disent qu'il vaut beaucoup plus que celui de Venise. Mais ils peuvent parler avec partialité, & d'autant mieux qu'il est assez naturel à chacun de parler magnifiquement de la grandeur de sa nation; & que les François ne cedent à aucune nation du monde en fait de vaine gloire. Quoiqu'il en soit, c'étoit une grande entreprise, & pleine d'une infinité de difficultez & de dangers, de s'être mis en tête de voler les voutes d'une Eglise, située dans le cœur d'une Ville si grande & si peuplée, & la dépositaire de toutes les richesses de la Seigneurie. C'est une marque que ceux qui ont fait une entreprise si perilleuse ont de la grandeur d'ame.

Ce n'est pas la premiere fois que les Venitiens ont été en danger de perdre ce prodigieux amas de richesses. Un pauvre Grec trouva un jour moyen de faire un trou sous terre, & d'entrer dans ces riches caves, d'où il emporta pour deux millions de Sequins en Bijoux. Mais s'en étant ouvert à un de ses Compatriotes, il fut dénoncé & livré au Doge, qui le fit pendre.

Cette République a été de tout tems fort heureuse à découvrir les conjurations, & les autres mauvais desseins qu'on a fait contre elle. Je ne sai si tu as entendu parler de la fameuse conspiration de Tiepoli, qui non content de vivre en simple Noble, voulut se rendre Souverain de Venise. Il s'insinua pour cet effet dans les bonnes graces d'une infinité de Bourgeois, auſquels il donna des pensions durant l'espace de plus de neuf ans consecutifs, sous prétexte d'en avoir besoin, pour se venger de certains outrages qu'il avoit reçûs d'un Gentilhomme Romain.

matin. Ils devoient tous courre les ruës en armes, lorsqu'ils entendroient prononcer tout haut le nom de Tiepoli, qu'on devoit souvent repeter.

Mais le jour étant venu où il devoit executer son dessein, & l'alarme ayant été donnée dans les ruës, une vieille femme se hâta tellement de regarder par la ferêtre de sa chambre pour voir quel étoit le sujet de l'émotion, qu'elle renversa un vaisseau de terre, qui tombant précisement sur la tête de Tiepoli, le tua, & finit par ce moyen la rebellion. Cet heureux accident obligea le Senat de donner à cette femme pendant toute sa vie une pension de mille Sequins par an; qui devoit être payée à perpetuité à ses Heritiers aprés sa mort.

Ne m'écris point que tu n'ayes reçû une autre lettre de moi, qui t'aprenne ce que tu dois faire.

LETTRE XL.

A Mahummet Hadgia, Dervis Hermite, demeurant dans la caverne du Prophête, en Arabie l'heureuse.

Du mépris que les Francs font des bêtes. Divers exemples remarquables de la tendresse que les Anciens témoignoient pour les creatures muettes.

LEs François plus promts à condamner les autres qu'à se reformer eux-mêmes, blâment les Musulmans d'étendre leur charité jusqu'aux bêtes, oiseaux, poissons, &c. Ils se mocquent des aumônes que nous faisons aux chiens, aux chats, & aux autres creatures vivantes, & tournent en ridicule la tendresse de ceux qui vont aux marchez, & achetent les

1649 oiseaux qu'ils y trouvent à vendre, dans le dessein de les renvoyer au païs de leur naissance, & de leur redonner leur liberté naturelle. Ils disent que c'est une suffisante démonstration de pieté de secourir les hommes dans leurs besoins; & que ce n'est qu'une hipocrisie inutile de témoigner de la tendresse pour les Brutes, qui selon eux n'ont ni ame, ni raison, & qui par consequent sont incapables de sentir les bons offices qu'on leur rend.

Ce sont-là les accusations que la bouffonnerie des Occidentaux endurcis fait aux genereux Orientaux, qui aiment toutes les creatures. Que diroient-ils s'ils avoient entendu parler de ta pieté heroïque, car non-seulement tu proteges & secours les creatures qui n'en ont aucun besoin; mais tu ne manges de la chair d'aucuns animaux, quoi que le Prophête même nous ait permis de manger de quelques-uns pour nous nourrir, sans quoi plusieurs personnes disent que nous ne saurions vivre? O homme excellent, né pour être la censure & la lumiere du siecle! Quelle joye ne ressent point nôtre saint Prophête de voir l'innocence & la pureté de ta vie! Le tresor des Cieux est enrichi par tes bonnes actions, qui sont une moisson fertile de vertus, & les premices de la pureté de ta nature. Depuis qui tu est décendu dans la sainte Caverne, les Anges qui tiennent regîstre des paroles des hommes, ne t'ont jamais entendu prononcer une sillabe qui fut digne de censure. Tes pensées raviſſent de joye le cœur de Dieu même. L'esprit universel plein d'ieux, qui veille sur tout l'Univers, s'endormiroit s'il n'étoit pas réveillé par les puissantes vibrations de ton ame sublime. Tes contemplations servent de sujet pour instruire ceux qui aident à former toutes choses. Sans toi l'Ange du premier mouvement cesseroit de tourner dans les Cieux les globes lumineux: Les Orbes celestes se rouilleroient, & toutes les rouës & tous les ressorts de la nature demeureroient immobiles. O Idée élûë, devant la pureté de laquelle

le Soleil même paroît plein de taches ! L'esprit 1649
humain ne peut trouver son pareil sur la terre : Tu est l'empreinte du cachet des Prophètes, l'ame de l'ame de Mahomet.

Si j'ai choqué ta modestie en loüant ainsi tes grandes perfections, tu auras la bonté de l'imputer à l'excez de mon affection, qui me fait méconnoître l'humanité. Je voudrois fort imiter la pureté de ta vie. Car en disent les Chrétiens ce qu'ils voudront, je regarderai toûjours l'abstinence comme une vertu divine. J'ai consulté les Sages de l'antiquité pour savoir ce qui se pratiquoit autrefois, du tems que la nature humaine étoit encore dans son enfance, avant que les mœurs des hommes fussent corrompuës. J'ai parcouru les meilleurs écrits des Anciens, qui sont les Archives de la verité, où les fables n'ont point de lieu. J'ai crû que tu recevrois agréablement ces memoires, & c'est dans cette persuasion que je prens la liberté de les mettre à tes pieds, comme un témoignage de la profonde veneration que je dois avoir pour le Locataire du Favori de Dieu.

Les Historiens disent que les premiers Habitans de la terre vécurent durant l'espace de deux mille ans des productions des Vegetaux, dont ils offroient les premices à Dieu ; passant pour un crime inexpiable de répandre le sang d'aucun animal, même en Sacrifice, & à plus forte raison d'en manger la chair. C'est pour cela qu'ils disent que ce fut à Athenes que le premier Taureau fut tué. Le Prêtre de la Ville qui s'apelloit Diomus faisant sur l'Autel l'oblation des fruits en pleine campagne selon la coûtume, parce qu'alors on ne parloit point encore de Temples, un Taureau s'étant separé du troupeau qui paissoit tout auprés, vint & mangea de l'herbe consacrée. Le Prêtre Diomus irrité du prétendu sacrilege, prit l'épée d'un des Spectateurs & en tua le Taureau. Mais sa colere étant passée, & ayant consideré le crime énorme qu'il avoit

1649. commis, il craignit la fureur du Peuple, & lui fit acroire que Dieu lui étoit apparu, & lui avoit commandé d'offrir ce Taureau en Sacrifice, & d'en brûler la chair sur l'Autel pour expier le peché qu'il avoit fait de manger les fruits consacrez. La devote multitude crût son Sacrificateur comme un Oracle: De sorte que le Taureau ayant été écorché, & le feu mis sur l'Autel, tout le monde assista à ce nouveau Sacrifice. Les Atheniens ont depuis sacrifié tous les ans un Taureau, & ont fait passer cette pieuse cruauté non-seulement par toute la Grece, mais même chez toutes les nations du monde. Il arriva ensuite qu'un certain Piétre au milieu de son Sacrifice sanglant, ayant pris une piece de chair boüillie, qui de l'Autel étoit tombée à terre, & que s'étant brûlé les doigts il les porta incontinent à la bouche pour diminuër sa douleur. Il n'eut pas plûtôt gouté la douceur de la graisse que non-seulement il souhaita d'en avoir davantage, mais il en donna même un morceau à son collegue, qui en fit part aux autres, qui tous ravis que l'on eut trouvé cette nouvelle friandise se mirent à manger de la chair avec avidité. Et c'est delà que les autres mortels ont apris cette espece de gourmandise. Il ne sert de rien aux Docteurs Hebreux de dire contre ces autoritez, que les enfans d'Adam sacrifioient des creatures vivantes, le monde étant encore dans son berceau; car tu sais bien qu'il s'est glissé plusieurs erreurs dans la loi écrite, d'où ils ont tiré ce fait.

Les Anciens disent aussi que la premiere chévre qui tomba par les mains des hommes, fut tuée en vengeance du tort qu'elle avoit fait au proprietaire d'une vigne qu'elle avoit broutée, n'ayant jamais entendu parler auparavant d'une action si impie.

Il est certain que les Egiptiens, le peuple du monde le plus sage & le plus ancien, ayant reçû des premiers Habitans de la terre une tradition, qui dé-

fendoit aux hommes de tuër aucune creature vivante, pour donner plus de force à cette premiere loi de la nature, repreſenterent leurs Dieux ſous la forme des bêtes; afin que le vulgaire reſpectant les ſacrez Simboles, apriſſent à ne pas ôter la vie, ou à ne faire même aucun mal aux animaux muets, ſous la forme deſquels ils repreſentoient tout ce qui paſſoit parmi eux pour adorable. Et de peur que perſonne par accident ou autrement ne violât cette loi, ils avoient de coûtume de faire une eſpece d'expiation pour les mots de la maniere ſuivante. 1649.

Les Prêtres prenoient les entrailles du défunt, & les mettoient dans un vaiſſeau de terre; qu'ils plaçoient du côté du Soleil; & aprés avoir pris des Témoins, ils faiſoient en faveur du mort le diſcours ſuivant. « Soleil dont l'Empire eſt univerſel, & vous toutes les autres facultez qui donnez « la vie à l'homme, recevez-moi dans la Societé des « Dieux immortels: car tant que j'ai vécu j'ai re- « ligieuſement perſeveré dans le culte des Divinitez « que mes Ancêtres m'ont fait connoître. J'ai toû- « jours reſpecté mes parens de qui je tiens la vie: « Je n'ai jamais tué ni homme ni bête, & n'ai ja- « mais commis aucun crime énorme. Mais ſi tant « que j'ai vécu j'ai peché en mangeant de ce qui « étoit défendu, ce n'a pas été ma faute, mais celle « de ces entrailles, qui ſont ici ſeparées du reſte de « mon corps. Cela dit, on jettoit le vaiſſeau dans « la riviere, ſur le rivage de laquelle ſe faiſoit la ceremonie, & l'on embaumoit le corps qu'on regardoit comme pur & ſans peché.

C'eſt ainſi que les Mages ou les Sages de Perſe pratiquoient l'abſtinence. Pour imprimer à leurs Diſciples de l'amitié & de la tendreſſe pour les bêtes, ils en apelloient les uns Lions & Hienes, les autres Corneilles, Aigles, Faucons, &c. & faiſoient peindre ſur leurs habits diverſes figures d'animaux. Pour leur inſinuer par là le Dogme de la Metempſicoſe, & leur faire concevoir que l'eſprit de l'hom-

1649 me entre successivement dans toutes sortes de corps. Ce qui est à peu prés, comme tu sais, la créance des vrais Fideles.

Il ne sera pas mal à propos, pour te faire voir quel étoit l'usage des anciens à cét égard, d'inserer ici la celebre priere que les Prêtres réformez de Crête, que nous apellons aujourd'hui Candie, avoient de coûtume de faire devant l'Autel de Jupiter. » O » divin Gouverneur de cent citez, disoient-ils, nous » avons vécu saintement depuis que nous avons été » initiez dans tes Misteres : Nous avons abandonné » les ceremonies nocturnes, & les sanglantes Fêtes » de Bacchus. Nous sommes maintenant purifiez, & » nous portons des habits blancs, qui sont les Sim- » boles de nôtre innocence. Nous fuyons la societé des » soüillez : nous n'aprochons point des tombeaux » des morts, & ne mangeons de la chair d'aucune » chose qui ait eu vie.

Telle étoit autrefois, & telle est encore aujourd'hui l'abstinence des Indiens, parmi lesquels les Brachmanes font les fonctions de la Prêtrise. C'est ces Brachmanes que les Grecs ont apellé Gimnosophistes. Ils sont tous d'une même race, & les Etrangers ne sont point reçûs parmi eux. Ils demeurent pour la plûpart aux environs du Gange, ou de quelqu'autre riviere, à cause de leurs frequentes purifications. Leur nourriture est du lait qu'ils font cailler avec des herbes aigres. Ils margent aussi des Pommes, du Ris, & autres fruits de la terre. Ils croyent que le comble de l'impieté est, de goûter d'aucune chose qui ait vie. Ils demeurent dans de petites Cabanes de chaume chacun en son particulier, parce qu'il fuit la societé & la conversation. Ils donnent tout leur tems à la contemplation, & au service du Temple. Ils ne regardent cette vie que comme une dispensation necessaire de la nature, qu'ils soûtiennent volontairement comme une peine : Ils demandent avec ardeur la dissolution de leur corps, & sont fortement persuadez que la mort

du corps tire l'ame de sa prison, & la rend libre & infiniment heureuse. De-là vient qu'ils sont toûjours prêts à recevoir la mort avec joie: Ils déplorent la condition des vivans, & font les funerailles des morts comme des solemnitez de plaisir & de triomphe. Entre leurs bonnes actions, celles de bâtir des Hôpitaux pour les bêtes aussi-bien que pour les hommes, passent pour des actions de grande réputation & de grande vertu. Il y a dans toutes les Villes un grand nombre de ces Philosophes qui passent toute leur vie à prendre soin des animaux malades & blessez, ou de ceux qui ne peuvent vivre que par leur moyen. Cette institution n'est pas nouvelle: Ils l'ont reçûë par tradition de tems immemorial. 1649.

Les préceptes de Triptoléme & de Dracon, les plus anciens Legislateurs des Atheniens, sont encore une preuve de l'innocence & de la pureté du premier âge: car ils renfermoient tout le systême de la pieté & de la vertu, à la pratique des maximes suivantes.

Que les Atheniens ayent pour loi perpetuelle, « d'adorer les Dieux immortels; d'avoir de la ve- « neration pour les Heros morts; de celebrer leurs « loüanges par des Himnes, & par les premiers « fruits de la terre; d'avoir du respect pour ses « parens, & de ne tuër ni homme ni bête. «

Je pourrois tirer des exemples d'abstinence des Lacedemoniens, des Spartes & des Juifs, & de presque toutes les Nations de l'Orient. J'en pourrois aussi trouver quelques-uns en Occident. Les Docteurs de la France étoient anciennement une espece de Prophêtes ou de Philosophes qu'on apelloit Druides, & qui faisoient leur residence ordinaire sous des Chênes. Ces Docteurs enseignoient la transmigration des ames, & défendoient par consequent de manger de la chair, & aprenoient aux hommes le moyen de servir Dieu par les premiers fruits de la terre. Des Gaules ils passerent en Angleterre où ils s'établirent travaillans à la propagation des mêmes

1649. Doctrines, & où ils furent respectez de tout le monde comme des Oracles sacrez.

Il paroît visiblement de tout cela que les tendres égards que les vrais Fideles ont pour les brutes, ne sont point des innovations fondées sur une superstition bizarre & capricieuse, mais ce sont au contraire des suites de l'usage ancien, & de la tradition universelle de toute la terre. La plûpart même des Chrétiens Orientaux, comme les Grecs, les Armeniens, les Georgiens, les Mingreliens, & autres qui sont dispersez par ci par là en divers endroits de l'Asie, pratiquent cette espece d'abstinence. Ces peuples suivans l'exemple & la tradition des Apôtres & des premiers Peres de leurs Eglises, ne mangent, ou ne mangent que bien peu de la chair, des bêtes, des oiseaux, & des poissons. Mais les Nazariens Occidentaux se vantent d'avoir je ne sai quelle liberté de manger sans scrupule de toutes choses, & en ont dispense du Moufti Romain, qu'ils appellent Vicaire de Dieu. De là vient que ces pieux Libertins ne font point scrupule de se gorger du sang des bêtes dont leur loi défend de manger. Ils soutiennent leur impieté en disant que le Pape a pouvoir de changer les traditions & les ordonnances des Apôtres, & même celles de Jesus leur Messie. C'est ce qui fait qu'ils se mocquent de ceux qui font paroître de la tendresse pour les brutes. Ils sont endurcis dans leur gloutonne cruauté, & ils n'ont qu'un pas à faire pour ressembler aux plus feroces Canibales.

Plains ces Infideles, saint homme de Dieu, & prie le Ciel que je sois un sincere Disciple de ta pureté.

LETTRE XLI.

Au Kaimakam.

Son retour à son premier logis. Pourquoi Echimilia avoit été arrêté.

JE suis revenu à mon ancien logis. Echimilia n'a pas eu à beaucoup prés autant de mal que j'ai eu de peur. Il a été arrêté pour avoir parlé contre le Cardinal Mazarin, & contre la Cour, devant des gens qui ont été bien aises d'obliger ce Ministre en lui en faisant le raport. Il fut arrêté à saint Denis prés de Paris. Il fut incontinent mis sous la garde des Gardes du Roi, qui étoient en quartier dans cette Ville. Il lui en a coûté une somme considerable d'argent pour ravoir sa liberté, dont il joüit à present comme auparavant. Je crus tout autre chose d'abord que j'apris qu'il avoit été arrêté, & je ne doutai pas que ce ne fut pour quelques discours seditieux. Je me ressouvins alors de ce qu'il fit l'an passé par mon ordre durant les troubles de Paris, & je conclus qu'il avoit été trahi par quelque malheureux accident. Si ma conjecture se fut trouvée veritable, j'aurois infailliblement couru le même risque. Ce fut ce qui m'obligea de changer si promptement de logis, & c'est ce qui a interrompu les dépêches de la sublime Porte. Je crus que je ne pouvois pas prendre trop de précaution pour empêcher que les afaires de ma commission ne reçûssent aucun préjudice; & je jugeai qu'il valoit mieux pecher par trop de précaution, que par trop de securité. Si j'ai mal fait de me cacher, c'est pour n'avoir pas des instructions plus amples de mes superieurs. Je les

1649 prie de me faire l'honneur de me prescrire des régles particulieres en cas que le même accident m'arrive encore. Ce sera alors que je ferai route sans craindre ni les rochers ni les bancs de sable. J'ai souvent desiré de savoir, si en cas que je fusse découvert je devrois avoüer que je suis l'Agent du Grand Seigneur: mais aucun des Ministres n'a voulu se donner la peine de me diriger sur cela. Ainsi je pourrois faire une faute irreparable s'il m'arrivoit quelque chose de pareil.

Le Juif Doraja m'aprend qu'on a depuis peu fait une tentative pour voler le Tresor de Venise, qui selon la description qu'il en fait est trés-riche & trés-magnifique. Il dit qu'il y a douze Couronnes de pur or, & autant de Cuiraſſes du même métal, enrichies de toutes sortes de pierres précieuses d'un prix ineſtimable. Il y a de plus cent Vaisseaux d'agathe, soixante services pour l'Autel, tous d'or pur, & enrichis de diamans, de saphirs, d'émeraudes, & autres pierres de grand prix. Il y a aussi une Corne de Licorne qui ne se peut payer. Il y a quatorze Perles brutes, aussi grosses que le poing. Le bonnet Ducal est estimé cent mille sequins. Il y a plusieurs autres raretez dont le détail seroit ennuyeux dans une lettre.

Tant de richesses n'ont jamais été destinées à tomber entre les mains de petits voleurs. C'est un butin digne des Rois & des grands Generaux, qui sont les Bandits autorisez de la terre. Tant de Bijoux éclatans tenteroient l'honnêteté d'un Ange; & il seroit ravi d'orner les apartemens de son Ciel de ces brillantes goutes du Soleil qu'il voit sur la terre.

J'ai vû diverses relations de l'audace des voleurs, mais je n'en ai trouvé aucune qui quadrât avec une entrepriſe si vigoureuse, qui n'alloit pas à moins qu'à enlever à l'un des plus puissans Etats du monde ses principaux tresors.

Cela me fait souvenir d'un trait de la derniere

impudence. L'Empereur Charles V. déménageant, 1549
& tous ses Officiers étant occupez à emballer ses meubles; un certain Drole entra dans la chambre où étoit l'Empereur. Aprés avoir fait ce que le respect & l'honnêteté l'obligeoient de faire, il se mit sans façon à détendre la riche tapisserie, qu'il emporta par le secours de ses Camarades, avec quantité de vaisselle d'argent. Il n'y eut personne qui ne le prit pour un Domestique de l'Empereur; mais la personne dont l'office étoit de déménager ces meubles étant venuë, on reconnut alors que l'autre étoit un voleur.

J'ai entendu parler d'un Espagnol, qui le jour d'une grande fête vint hardiment lorsque les Prêtres eurent achevé le service, & se furent retirez chez eux, prit des Vaisseaux d'or sur l'Autel, & les emporta sous son manteau, comme s'il eut été le Sacristain de cette Eglise, personne ne le soupçonnant d'être autre chose.

Je baise le bout de ta veste, illustre Kaimakam, & je prie Dieu que tu puisses attirer sur toi les benedictions du Ciel les plus particulieres, & avoir part aux richesses de la terre, sans courre risque qu'elles te soient enlevées par de grands ou de petits voleurs.

LETTRE XLII.

Au Juif Nathan Ben Saddi, à Vienne.

Il lui donne avis qu'il est de retour à son ancien logis, & lui raconte comme il avoit été reçû à son retour, son Hôtesse étant nouvellement accouchée d'un garçon.

TU peux à présent continuer à m'écrire comme ci-devant. Nos terreurs se sont évanoüies, Echimilia est en liberté, & toutes choses sont en seureté. Tu n'as pas raison de m'accuser de crainte & de timidité, pour avoir abandonné si brusquement mon logis, sur une simple prévoyance de possibilitez encore bien éloignées, & sur tout si tu considéres qu'il n'y a point d'armes contre les accidens dans le moment qu'ils arrivent, & que celui qui donne tout au hasard, fait de sa vie une Loterie, où pour un évenement heureux, il en aura dix de malheureux. Dequoi sert cette faculté craintive que la nature a placée comme un Corps de Garde pour nos vies & pour nos biens, & à laquelle elle a donné les sens pour sentinelles? Dequoi sert, dis-je, cette vigilante faculté, qu'à s'allarmer des évenemens douteux, à nous rendre plus précautionnez, afin que n'étant pas pris à l'improviste, nous soyons en état de nous défendre contre tout ce qui pourroit nous arriver.

La nouvelle vint qu'Echimilia avoit été arrêté pour certains discours seditieux qu'il avoit tenus contre le Gouvernement. Ma conscience me reprochoit que lui & moi étions coupables de quelque chose de plus que de paroles seditieuses: Et sur ce pied-là je regardois ce qui venoit de lui arriver

comme une chose qui devoit m'arriver aussi : 1649.
ainsi je ne doutois pas que son empriſonnement ne fut bien-tôt suivi du mien, à moins que je n'euſſe soin de le prévenir par une prompte retraite. Ce fut là la raiſon de mon départ précipité, qu'on ne sauroit imputer avec juſtice à un manque de courage, puis que ce fut un effet de la prudence ordinaire.

Me voilà revenu à mon ancien logis. Tout le monde y eſt ſi joyeux de la naiſſance d'un Garçon, qu'on n'aura pas loiſir de faire reflexion ſur mes affaires. Auſſi mon Hôte m'a-t'il reçû ſans ſe défier de la moindre choſe. Le bon homme m'a fait des complimens avec des tranſports de joye, & s'eſt félicité de ſon bonheur avec un eſprit tout-à-fait content. Il m'a invité à m'aſſeoir avec ſes amis, & à partager avec eux les preſens de Cerés & de Bacchus. Ce qui eſt comme tu ſais, une coûtume uſitée par tout le monde à la naiſſance des mortels. On ſe réjoüit de la naiſſance d'une creature qui s'expoſe en naiſſant aux mémes miſeres auſquelles les autres hommes ſont expoſez, qui dés le moment qu'elle commence à reſpirer, eſt enrôlée dans le regiſtre de la mort, & qui dans le ventre & hors du ventre, ne fait aucun mouvement ni aucun pas, qui ne l'approche du Tombeau.

Je me ſuis mis neanmoins avec les autres, par complaiſance pour la bonne humeur de mon Hôte. J'ai mangé, j'ai bû, & j'ai paru auſſi joyeux qu'aucun de la troupe. Cependant je n'ai pû m'empêcher d'avoir du dégoût pour la maniere avec laquelle j'ai été reçû, & du mepris pour l'extravagante profuſion d'eſprit qui paroiſſoit dans tous ceux qui compoſoient cette vaine aſſemblée. Tout le monde parloit avec chaleur, & les paroles de l'un étoufoient s'il faut ainſi dire, les paroles de l'autre, pendant que tout ce qui ſe diſoit étoit confondu dans un tire univerſel qui en déroboit le ſens. Je loüois alors en moi-même la modeſtie & l'ordre qui s'obſervent

1649. en Orient dans nos banquets & dans nos fêtes, où il n'échape aux invitez rien d'indécent ni pour les gestes ni pour les actions. On n'y parle point à haute voix, ou l'on n'y brait point comme des ânes; mais chacun tâche de suprimer les mouvemens & les apparences d'une joye excessive & trop complaisante, pour se contenir dans les bornes d'une reserve décente & honnête. Telles étoient les fêtes que Licurgue institua chez les Lacedemoniens. Il se faisoit une assemblée d'amis & de gens qui se connoissoient, & l'on se réjoüissoit sans débauche & sans excés. On conversoit ensemble à la maniere des Philosophes, ou des gens de Loi: on parloit sobrement, ou des choses de la nature, ou des affaires civiles: on mêloit avec le serieux des plaisanteries facetieuses & fines; & tout cela sans bruit & sans offenser personne. Il n'en est pas de même des Occidentaux: ils ne croyent pas être joyeux à moins qu'ils ne soient ivres, ni spirituels à moins qu'ils ne choquent. Ils font comme des Singes mille jeux badins; & le plus grand boufon est le plus agreable.

Chagrin donc de voir des gens qui ont si fort degeneré, je fis des excuses, & me retirai dans ma chambre, où je pris incontinent la plume pour te donner avis de mon retour.

Si tu persistes dans la résolution que tu as faite de suivre les mouvemens de la raison en matiere de Religion, tu connoîtras bien-tôt que tes Rabins t'ont enseigné à croire à des fables, qui ne s'accordent ni avec la raison, ni avec le sens commun. Suis le meilleur guide, & sois heureux.

LETTRE XLIII.

Au Juif Donaja, à Venise.

D'une Statuë de marbre sur laquelle il y avoit une inscription misterieuse.

TU peux à present m'écrire aussi-tôt & aussi souvent que tu le jugeras à propos. Nos craintes se sont dissipées, & tout va bien. Si tu peux m'informer de quelque évenement considerable, n'aprehende pas de m'écrire souvent, & pour t'y obliger par mon exemple, je veux te raconter une avanture dont il est fait mention dans l'histoire de Naples. 1649.

Il y avoit autrefois sous le sommet d'une montagne de la Pouïlle une Statuë de marbre avec cette inscription sur la tête, qui étoit de bronze. LE PREMIER JOUR DE MAI A SOLEIL LEVANT, J'AURAI UNE TESTE D'OR. Il ne se trouva personne en ces quartiers-là qui pût développer l'énigme; aussi n'en fit-on point de cas durant plusieurs siecles. Mais enfin sous le regne d'un certain Prince, il y eut un Sarrasin, qui ayant vû & consideré cette Statuë avec son inscription, proposa d'en donner l'explication moyennant certaine récompense. Le Prince en ayant eu avis, & aimant la nouveauté, fit venir le Sarrasin, & convint de lui donner mille écus pour le dénouëment de l'énigme. Il attendit jusqu'au premier jour de Mai, & ce matin-là observant la Statuë de grand matin, il remarqua où la tête jettoit son ombre dans le tems précisément que le Soleil se levoit. Il y fit creuser. On n'eut pas plûtôt fouï à quelque profondeur, qu'on trouva un tresor

1685. prodigieux d'or, d'argent, & de joyaux. Le Prince en fut si content, qu'il donna au Sarrasin le double de ce qu'il lui avoit promis, & le renvoya chez lui chargé de presens. Il est certain que les hommes ont enterré beaucoup de richesses. Ils croyoient autrefois que s'ils mouroient subitement à la guerre ou ailleurs, les richesses qu'ils auroient cachées leur serviroient en l'autre monde. Et c'est ce que les Indiens pratiquent encore aujourd'hui, si j'en dois croire mon frere qui vient de ce païs-là.

Etrange aveuglement ! de croire que l'ame immortelle a besoin d'or, d'argent, ou d'autre substance materielle, aprés qu'elle s'est débarassée du corps.

Ayons toi & moi des idées plus nobles de nous-mêmes, & ne nous imaginons pas que dans l'état invisible, où nous nous pressons tous d'arriver, nous aurons besoin de ces précieux métaux. Il n'y a point de changeurs de monnoye dans le monde des esprits. Si tu en as plus qu'il ne t'en faut, ne l'enfouis point sous la terre : donne-le aux pauvres, & tu le recevras encore transformé en une substance plus fine & plus brillante que les étoiles.

LETTRE XLIV.

Au Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman.

De la Paix concluë entre la Cour de France & le Parlement de Paris. Description de la maison & jardins du Roi à Ruel.

LEs querelles intestines des François ressemblent 1649.
à celles des Amans, dont les brillieux intervales ne servent qu'à donner une nouvelle force à leur affection lorsqu'ils sont une fois reconciliez : comme si l'une de ces passions n'etoit faite que pour exciter l'autre, & la rendre plus vive & plus ardente ; ou comme si l'amour devenoit insipide & dégoûtant, à moins qu'il ne fut animé & soûtenu de tems en tems par la colere.

Mais je suis persuadé qu'il y a quelque chose de plus misterieux dans la reconciliation de la Cour de France & du Parlement de Paris. Certaines raisons de Politique ont obligé les deux partis à faire promptement la paix dans un tems où les sujets de mécontentement sont toûjours les mêmes.

L'union de tant de Princes & de Nobles avec le Parlement, a peut-être fait résoudre la Reine à suivre des conseils plus doux que ne le sont ceux que lui inspire son genie Espagnol. Outre cela la jonction des autres Parlemens du Royaume avec celui de Paris ; la révolte de Normandie, de Gascogne, de Provence, & de plusieurs Villes considerables étoient des motifs assez pressans. Mais le plus puissant de tous étoit, qu'elle n'avoit ni argent ni troupes pour continuër la guerre, & qu'on n'en pou-

1645. voir lever durant ces alienations publiques qu'avec de très-grandes difficultez.

Quoi qu'il en soit, la paix fut concluë vers la fin de la troisiéme Lune à Ruel prés de Paris, où le Roi a une maison de plaisir, située au milieu d'un petit Paradis. J'ai fait autrefois dans une de mes précedentes au Kaimakam la description de la maison & jardins du Roi à saint Germain en Laye. Ruel n'est proprement qu'un nid en comparaison du magnifique Palais de saint Germain : cependant la beauté de l'invention & la richesse des décorations supléent au defaut de la grandeur. Pour les jardins ils ne cedent en rien à ceux de saint Germain : il y a toute sorte de beaux jets d'eau, de bocages, de solitudes, de fontaines, de statuës, & de tout ce que l'industrie a pû inspirer aux Artistes Occidentaux, pour rendre cette maison agreable à l'esprit mélancolique de Catherine de Medicis, qui a joüi durant sa vie.

Quand on entre dans ce délicieux Eden, les yeux & les oreilles sont d'abord trompées par les notes contrefaites & par les mouvemens de toute sorte d'oiseaux, qui chantent perpetuellement à mesure que l'eau les fait chanter. Un peu plus loin on voit plusieurs belles statuës antiques qui servent d'ornemens à deux fontaines, & entr'autres un Crocodile de grandeur naturelle, qui fait une harmonie si surprenante, qu'on diroit qu'il y a dans son ventre un concert de musique aussi regulier & aussi doux, que le concert Italien que tu as souvent entendu à Constantinople.

Partant delà plein de plaisir & d'admiration de voir que ces inventions imitent si parfaitement la nature, on vient insensiblement à un lieu qui ressemble fort au portrait que les Poëtes font des champs Elisées. C'est un bocage dont le sommet des arbres est entrelassé si prés à prés, qu'on ne voit non plus le Soleil au travers, qu'on le voit au travers d'un nüage, ou lorsqu'il éclipse. De sorte

que l'obſcurité du lieu, & le murmure que les vents 1649.
font au faîte des arbres, remplit l'endroit d'une eſpece d'horreur ſacrée. Cela m'a fait croire ſouvent que ce deſert reſſembloit en quelque choſe à celui que les Hiſtoriens décrivent en parlant des avenuës du Temple de Jupiter Ammon en Egipte. La maiſon eſt au centre de ce bocage; lieu qu'on croiroit plus propre pour un Convent, que pour la Cour d'un Prince. Ce qu'on en peut dire de plus favorable eſt, qu'il ſemble que ce ſoit un Hermitage & une cellule conſacrée à la mélancolie des Rois.

Je n'ai pû m'empêcher de faire cette diſgreſſion en parlant du lieu où la Paix a été concluë entre la Cour & le Parlement. Cet éloge eſt un tribut que je devois à la ſatisfaction & au plaiſir que j'ai eu ſouvent dans cette retraite. J'ai crû au reſte que l'idée d'un tel jardin ne te ſeroit pas deſagreable, aimant la ſolitude comme tu fais.

Le Coadjuteur de Paris qui eſt un Archevêque eſt extrêmement choqué que la paix ſe ſoit concluë ſans lui, qui avoit eu la principale part à cette guerre. Il travaille à irriter encore le peuple & à rejetter toutes choſes dans la confuſion, parce qu'il eſt l'ennemi juré du Cardinal Mazarin: De ſorte qu'on s'attend en peu de tems à un autre ſoûlevement; car les François ne peuvent être long-tems oiſifs.

Je te laiſſe, heureux Miniſtre, ſous les aîles de cet eſprit qui garde les élûs, & je te dis adieu.

LETTRE XLV.

A Dinet Golou.

De la mort de Geri Boinou. De la jalousie des Orientaux. Exemple memorable de l'équité de Seleucus.

1649. TE dirai-je que je pleure la mort de nôtre Geri Boinou, que la fiévre nous enleva, dis-tu, le premier jour de la Lune de Regib : Cette fiévre n'étoit, ce semble, qu'un effet de l'excés de la triſteſſe continuelle qu'il avoit de la perte de ſes yeux ; de ſorte que nous pouvons dire qu'il a toûjours été mourant depuis l'execution de ſa fatale Sentence. Devons-nous être fâchez ſur ce pied là que nôtre ami ſoit quitte d'une mort ſi languiſſante ? Sa vie n'étoit, tout au plus, que l'Hiver de la vie, envelopée qu'elle étoit de nuages & d'obſcurité. Il s'eſt maintenant, comme le Serpent, dépoüillé de ſa peau ; il leve la tête avec une nouvelle vigueur, il ſe divertit dans les prairies du Paradis, & ſe chauffe à la chaleur d'un Printems perpetuel.

Ce ne ſeroit donc pas une marque de l'affection que nous avions pour lui, mais une preuve de l'amour que nous aurions pour nous-mêmes, ſi nous nous affligions de ſon bonheur parce que c'eſt autant de diminué ſur le nôtre, puiſque nous perdons par là l'agreable ſocieté d'un ami fidelle. Au reſte nous ne ſavons pas s'il ne continuëra point à être de nos amis dans ſon état inviſible même, & s'il n'aura pas ſoin de nos interêts dans le Ciel, ou ne nous garentira pas au moins des dangers auſquels nous ſommes expoſez ſur la terre. Nous ne ſavons ni les Loix ni les conſtitutions du Royaume

des esprits, & autant que nous en pouvons juger, 1649.
Les ames des justes après leur mort sont les Genies tutelaires, ou les Anges gardiens de leurs parens & de leurs amis qui demeurent après eux. Quoi qu'il en soit, Geri Boinou est indubitablement immortel & heureux, & il y auroit de l'envie en nous d'être fâchez de son bonheur. Nous devons au contraire le feliciter de sa mort aussi-bien que de sa naissance, & laisser les lamentations à la multitude des mortels, qui fait mille choses sans songer à ce qu'elle fait. Elle suit les traces de ses Peres sans jamais examiner si elle a raison ou tort. La coûtume & l'éducation ont presque banni la raison de la terre. N'est-ce pas un plaisant spectacle de voir les parens d'un vieux & riche Taquin, qui comme des Harpies ont long-tems attendu sa mort pour s'enrichir de ses dépoüilles, attroupez autour de sa carcasse, & poussant mille lamentations forcées, dans le tems même que leur sang petille de joye dans leurs veines? Ces grimaces neanmoins portent avec elles des apparences de civilité, & sont préferables à la barbare coûtume des Scithes & des Massagetes qui sacrifioient leurs Vieillards dés qu'ils étoient devenus inutiles & incommodes, & faisoient des festins de leur chair. Elles valent mieux encore que la coûtume des Thebarens qui jettoient leurs amis âgez tout vivans dans des précipices. Ces coûtumes étoient sauvages & feroces; mais celles des Hircaniens & des Bactriens l'étoient encore plus: car ils faisoient manger aux chiens leurs parens âgez, encore tous pleins de vie. Strasanor Lieutenant d'Alexandre le Grand, s'étant mis en devoir de suprimer cette cruelle coûtume, pensa être dépossé de son Gouvernement; tant la force d'une coûtume reçûë a de pouvoir sur l'esprit d'une populace étourdie.

Ne nous laissons donc point nonchalamment emporter aux usages ordinaires, mais moderons en gens raisonnables les derniers offices que nous devons à nôtre ami: faisons des prieres pour la santé de son

1649. ame, & ne troublons point son repos & le nôtre par des lamentations inutiles. Et puisque nous sommes privez sur la terre de sa societé, préparons-nous à le suivre, & faisons ensorte que nôtre compagnie lui soit agreable lorsque nous nous rencontrerons dans le Ciel.

Sultan Ibrahim en le privant de ses yeux fit une injustice qu'on ne sauroit justifier, parce qu'il n'avoit commis d'autre crime que de regarder une des Sultanes comme elle entroit dans le jardin. La jalousie est le vice des Orientaux en general; mais les Persans la portent encore plus loin que les autres. On fait mourir sur le champ tous ceux qu'on rencontre à deux lieuës des femmes du Roi sur le chemin par où elles passent. Mais je n'ai jamais sû qu'on punit les Eunuques de cette maniere. Y a-t-il une si grande difference entre un Eunuque blanc & un Eunuque noir, que l'un merite de perdre les yeux pour avoir regardé par hasard une chose qui fait des récompenses à l'autre qui la voit & qui en aproche continuellement.

C'étoit la peine que Seleucus, le Legislateur des Locriens infligeoit à ceux qui étoient actuellement surpris en adultere. Cela me fait ressouvenir d'un exemple memorable de l'équité de cet homme. Son fils ayant été accusé & convaincu de ce crime, pour montrer tout à la fois & la tendresse de Pere, & l'incorruptible severité de Juge, il commença par se faire crever un œil, & ensuite il en fit crever un autre à son fils. En souffrant ainsi la moitié de la peine, la loi fut observée dans toute son étenduë, sans que son fils fut entierement privé de la vûë.

Tu ne me dis rien de nouveau de nos armées, ni des changemens qui ont été faits parmi les Ministres de la Porte depuis la mort de Sultan Ibrahim. On fait courre ici divers bruits, & quelques-uns même disent que le Grand Visir ne vivra pas long-tems. Je te prie de m'écrire souvent, & de me faire part de tout ce qui viendra à ta connoissance.

Que rien ne soit capable d'affoiblir le lien qui 1649
nous a tenus liez durant tant d'années par une amitié parfaite : portons cet Aimant dans nos Tombeaux, afin qu'à quelque distance que nous puissions être enterrez, nos ames puissent se rencontrer l'une & l'autre à la faveur de cette vertu attractive, & converser ensemble dans la region du silence & des ombres.

LETTRE XLVI.

Au Capitan Bassa.

Du traité d'alliance conclu contre la Porte entre les Cosaques, les Circassiens, les Mingreliens, & autres nations. Differens caracteres de ces peuples. Remarques sur la vie d'Ismael Sophi.

JE ne sai si cette Lettre te trouvera à terre ou en mer. Si tu est sûr le desert aqueux, je n'ai point d'adresse à te donner. Il n'y a point de routes certaines sur cet inconstant élement. C'est une vaste plaine, où il n'y a ni sentiers ni traces. Quoi qu'il y ait certains reposoirs, les vents & les vagues qui n'obeïssent pas même aux ordres que tu as reçûs du Grand Seigneur, Souverain des quatre Mers, disposent du tems auquel tu y dois arriver. Peut-être est-tu à la poursuite des Vaisseaux des Venitiens, ou des Vaisseaux des autres Chrétiens, qui sont les Corsaires de la Mediterannée. Peut-être aussi est-tu dans l'Archipel occupé à faire carener ta flote. Peut-être est-tu sur le point de faire naufrage ou prêt à entrer dans le Havre. En quelque endroit que tu sois, puisse le Ciel te garentir de tous les dangers dont sont menacez à tout moment ceux qui confient leur vie à un morceau de bois : car on aura grand besoin de

1649 toi si les avis que nous avons en ces quartiers se trouvent veritables.

On dit ici que les Cosaques, les Circassiens, les Mingreliens, & les autres peuples qui habitent sur les bords de la mer Noire, & qui n'obeïssent point à la Loi qui a été aportée du Ciel, se sont liguez contre l'heureuse Porte, & ont couvert ces mers d'une puissante flote, pendant que le Prince de Georgie décend de ses montagnes avec une Armée de quarante mille hommes, composée d'Armeniens, de Persans, & de ceux qui habitent aux environs du mont Caucase: que les premiers ont pris mille de nos Saïques marchandes, & se sont avancez jusques à un lieu qui n'est éloigné de la Ville Imperiale que du chemin qu'un Vaisseau peut faire en six heures de tems que les derniers ont fait des courses sur les terres du Grand Seigneur, ont passé au fil de l'épée tout ce qu'ils ont trouvé en défense sur leur marche, & ont brûlé & ravagé tout le païs: & qu'enfin leur armée a été grossie de tous les Grecs & Armeniens, qui menacent l'Empire Ottoman d'une revolte generale.

Je ne puis te répondre de rien sur la certitude de ces raports, mais j'ai du penchant à croire, que les Cosaques sont incommodes par mer, & qu'ils peuvent avoir entraîné dans la ligue quelqu'uns de leurs voisins; gens qui ne vivent que des vols & des brigandages qu'ils font sur l'un & sur l'autre élement. Il faut que nos petits Vaisseaux marchands qui negocient sur la mer Noire, aussi dénuez d'armes, qu'ils sont pleins de richesses, ayent tenté ces Pirates, qui sont les gens du monde les plus habiles & les plus hardis à voler. Les Marchands de ces quartiers-là qui ont quelque commerce à Caffa, & dans les autres Places situées sur les bords de la mer Noire, font une éfroyable description de ces eaux tempêtueuses, & ne font pas un beau portrait des peuples de ces païs-là. Les Cosaques, disent-ils, sont vaillans & interessez; les Circassiens hardis & entreprenans; les Mingreliens fins & artificieux, & les Georgiens sont d'un

naturel

naturel mixte également susceptible de vertu & de 1649
vice. Les premiers agissent rarement, à moins qu'ils ne soient soutenus du Roi de Pologne, ou du Czar de Moscovie : & alors ils se contentent de butiner, & de piller autant qu'il est permis par les loix de la guerre. Les seconds ne sont jamais oisifs lorsqu'il y a esperance de butin, soit qu'ils soient obligez de combattre pour leurs propres interêts, ou qu'ils ayent été employez pour soutenir les interêts d'autrui, & pour gagner quelque chose, ils bravent la faim, le froid, & toutes les autres extrémitez. Les troisiémes sont bons pour la ruse, & ils déroberoient les dents d'un homme dans sa bouche, par maniere de parler, à moins qu'il ne fut toûjours sur ses gardes. Quoi qu'ils soient de grands poltrons, ils se battent néanmoins en desesperez lorsqu'ils ne voyent point de milieu entre combattre & mourir. Pour les quatriémes ils sont ce semble métis, & d'un naturel moyen composé du caractere des trois autres.

Ils sont braves & spirituels, habiles à tromper, & nullement mal adroits à dérober finement. D'ailleurs grands menteurs, grands faiseurs de complimens & de civilitez, mais au fond perfides & vindicatifs plus que gens du monde.

Mais après tout, j'ai de la peine à croire que le Prince de ce païs, qui est tributaire du Roi de Perse, voulut risquer ses Etats pour une si petite esperance, en rompant la paix que son Souverain a fait avec la Porte, & en s'exposant par ce moyen au ressentiment de ces deux Puissances. Tout cela me fait croire ou que le Prince est soutenu par le Roi de Perse, ou que ces nouvelles sont fausses.

Veux tu que je te dise comment ce païs tomba sous la domination de la Couronne de Perse ? Il fut conquis par Ismaël Sophi, à qui les Historiens Persans donnent par flaterie le titre de Grand. Il fut le premier de ce nom, & le premier des Rois de Perse, qui refusa d'obéïr aux Orthodoxes Successeurs de l'Envoyé de Dieu. Ce Prince étoit vaillant à la guer-

1649 re, & brave à bouteille, s'il en faut croire un de ses Courtisans qui a écrit les mémoires de sa vie. Il parle de seize batailles, où il a toûjours été victorieux, & du double de débauches, où il a fait voir la force de sa tête aux Ambassadeurs étrangers, avec lesquels il vouloit toûjours boire avant qu'ils partissent de sa Cour, afin de penetrer le fond de leurs instructions. Personne ne pouvoit faire assaut avec lui au jus de la grape; & il a toûjours crû que cette liqueur étoit amie de la vérité.

Si ses Ministres ou Gouverneurs de Provinces lui étoient suspects, sa coutume étoit de les régaler. Au milieu de la débauche il pénetroit leurs inclinations & leurs entrepriſes les plus secretes; & il étoit en un mot l'homme du monde le plus habile à développer le cœur humain. Ils ne sortoient jamais en vie de devant lui, si par quelque faux pas dans leur conduite, quoi que ce ne fut qu'un mot trop passionné, ou un regard qui ne marquât pas assez de résignation, il pouvoit découvrir & fonder de justes sujets de soupçon. Sa constante maxime étoit, que *la crédulité étoit le seul vice capable de ruiner un heureux Prince.* Il disoit aussi, *que la Perse étoit féconde en hommes, mais stérile en fidéles Officiers.*

Je ne saurois admirer une si cruelle Politique. Cependant les actions & les paroles des Rois sont fondées sur des raisons que nous ne comprenons pas. Les Philosophes disent, „ que les Dieux nous ont „ donné le vin pour adoucir nos soucis, & pour nous „ rendre égaux à eux pour quelque tems par la libre joüissance de nous mêmes. Quoi qu'en qualité de Musulman, je ne sois pas obligé de souscrire aux principes des Payens; cependant comme homme composé de chair & de sang, je suis persuadé qu'on abuse doublement de cette liqueur, quand on la tourne du côté de la cruauté.

Mais ce Monarque avoit d'autres pensées, lorsqu'après avoir subjugué par le secours des Georgiens, les païs qui bordent la mer Caspie, posſedez

alors par les Ottomans, il invita dans sa Tente le 1649
Roi de Georgie, sous prétexte de se réjoüir ensemble de leurs progrez mutuels. Ce Prince mal-aviſé se fiant à son mérite, & comptant sur la bonne foi de son voisin, s'en va avec peu de Gardes au Camp d'Ismaël. Le Persan le reçût avec toutes les démonstrations exterieures d'affection, & de reconnoissance pour les secours qu'il en avoit souvent reçûs. Mais à la fin du régal pointillant sur certains mots que le Roi de Georgie avoit dit à la loüange de ses Soldats, il le fit saisir par ses Eunuques, & conduire à la Tente des malheureux ; car c'est ainsi qu'on appelloit le Pavillon ou la Cage des Grands disgraciez. Après cela il donna d'abord ordre de mettre aux fers les Soldats Georgiens. Cela étant fait, il donna le Gouvernement de Georgie à un certain Luarzab, à condition que lui & les Successeurs embrasseroient la foi d'Hali, & payeroient tribut à la Couronne de Perse.

De ce Luarzab le Gouvernement de Georgie est décendu non par voye de Succession & par droit de consanguinité, mais selon la volonté des Rois de Perse, à Chanavas Can qui en est aujourd'hui en possession, & qui je croi a trop d'esprit pour hazarder ses Etats pour une chimere.

En m'écartant ainsi de mon premier point, tu ne saurois me blâmer, puisque tu fais la même chose par les régles de la Navigation, qui varient selon la pente de l'aiguille Tu suis un Aimant, & j'en suis un autre : cependant rencontrons nous tous deux au centre du devoir, & de la fidélité que nous devons au Grand Seigneur.

LETTRE LXVII.

A Cara Hali, Medecin du Grand Seigneur.

Il le felicite de sa nouvelle dignité, & lui conseille de se donner de garde du Grand Visir.

TU diras qu'il est malhonnête de commencer à te feliciter sur ta nouvelle dignité en te faisant des plaintes : mais l'amitié passe par dessus les pointilles. Ce n'est pas la premiere fois que j'ai abusé de ta générosité : je suis indisposé & ne saurois faire le Courtisan, quoi que je fusse ravi d'apprendre des nouvelles. Ce m'est une consolation dans l'état languissant où je me trouve, que pendant que je me consume, & que je retourne peu à peu au principe dont j'ai été tiré, toi qui est de mes amis te pousses au faite de la Grandeur humaine, en t'insinuant aussi avant que tu fais dans la faveur du Grand Seigneur.

Je ne puis néanmoins m'empêcher de soupçonner la prévenduë bonté du Grand Visir qui est cause de ton élévation. Et tu ne peux raisonnablement regarder son retour subit que comme un masque dont il veut couvrir sa vieille malice. Il ne peut oublier le démêlé que ton Pere eut avec le sien au sujet de Dara Mesceck, Lieutenant General des Janissaires, où le brave vieux Cheik arrêta tout court la vengeance que méditoit cet homme cruel & venu de rien.

Sois assuré qu'un homme qui s'est avancé à la Grandeur qu'il possede aujourd'hui aux dépens de la vie de son Maître, n'épargnera point ceux de l'esprit ou de l'autorité desquels il peut craindre quelque chose. Il sait que tu as trop d'experience & de pouvoir pour ne pas se défier du fils de son ennemi.

De plus l'éminent commandement que ton frere 1649.
a sur les Spahis, doit être un surcroît de précaution pour un homme, dont le nom n'est nulle part en aussi bonne odeur, que dans la chambre des Janissaires.

Tu sais que l'animosité qui s'est ralumée entre ces deux ordres militaires menace l'Empire Ottoman de calamitez, qu'on ne peut prévenir sans sacrifier l'un des partis. Et puisque les Spahis ont engagé dans leurs interêts tant de puissans Bassas; qui peut s'attendre à perir si ce n'est le puissant protecteur de l'Infanterie?

Il sait fort bien cela, & pour prévenir sa ruine, il a résolu la tienne & celle de ton frere. Il attaque la tienne sous le masque de l'amitié, jusques à ce qu'il ait attiré ton frere à Constantinople, où il ne manquera pas d'être étranglé, afin que sa place soit remplie d'une créature du Visir. Je te laisse à penser ce que tu deviendras aprés cela.

Peut-être ne feras tu point de cas du conseil d'un malade, & imputeras-tu mes craintes à un excez de mélancolie: mal dont tu sais que je suis presque toûjours attaqué. Mais sache que ma raison n'a rien d'hipocondriaque, quoi que mon corps le soit. Ce n'est pas être enthousiaste que de conseiller à mon ami d'éviter un danger aparent. Quoiqu'il en soit si tu crois qu'il soit inutile que je m'amuse à te parler comme j'ai fait, cela ne sera jamais capable de m'empêcher de faire des vœux pour ta prosperité aussi long-tems que j'observerai la loi; je baiserai le pavé cinq fois le jour, & répeterai autant de fois les oraisons de la foi.

Il me semble qu'en t'écrivant de l'heure qu'il est, ma plume ne sait où elle en est. Je suis embarrassé à trouver un stile qui convienne à ta nouvelle dignité, & à nôtre ancienne amitié.

Mais si je prens trop de liberté, impute cette faute à la sincérité de mon affection, qui ne sait ce que c'est de se tenir dans la réserve envers une

1649 personne que j'ai pû appeller autrefois un autre moi-même : Car c'est-là la distance qu'il y a entre nous & nos amis.

LETTRE XLVIII.

A Chiurgi Muhammet Bassa.

Il l'informe de la fuite de Mahomet, fils du Dei de Tunis, & de sa conversion à la Religion Chrétienne.

JE ne sai si ce que je m'en vais te dire te sera nouveau, ou à quelqu'un des Ministres de la sublime Porte. Quoi qu'il en soit, c'est quelque chose de nouveau pour moi : & j'ai ordre de mander tout ce que j'apprendrai d'important.

Mahomet fils aîné d'Achmet Dey de Tunis est presentement à Rome, où il a embrassé la Religion Chrétienne. On parle diversement des motifs qui l'ont porté à ce changement. Les uns disent qu'il l'a fait par interêt ; qu'il avoit correspondance secrete avec le Vice Roi de Sicile, qui lui avoit promis de la part du Roi d'Espagne, la Souveraineté de divers grands Païs dans les Indes Occidentales.

D'autres disent, que les mécontentemens qu'il avoit reçûs de son Pere, & la maniere dure dont il en étoit traité l'ont obligé à cela ; ce vieillard l'ayant contraint de se marier à la fille du Bassa de Tripoli contre son inclination.

Mais la plûpart attribuent son changement de Religion aux mouvemens de sa conscience, & l'on ajoûte qu'il a été convaincu miraculeusement de la verité de la foi Chrétienne. On dit qu'étant une fois en mer sur un vaisseau sur lequel étoient plusieurs Chrétiens, il s'éleva une violente tempête.

Les Matelots qui étoient tous Musulmans, voyant le fracas que les vents & les vagues avoient fait à la manœuvre du vaisseau, se crurent tous perdus. Le travail, les veilles, & la peur, ayant épuisé leurs forces, ils se coucherent, & abandonnerent le vaisseau au gré de l'orage : Mais y ayant à bord un Ecclesiastique Chrétien qui passoit pour un homme de très-sainte vie, il exhorta les Chrétiens à apaiser la colere de Dieu par une dévotion extraordinaire. Ils firent ensuite sur le Pont une Procession solemnelle ; L'Ecclesiastique portoit devant eux ce qu'ils appellent le Sacrement ; il imploroit la misericorde de Dieu, & appelloit souvent Jesus & Marie. L'Ecclesiastique donc se tenant debout à la poupe, & lisant à haute voix quelques chapitres de l'Evangile, la tempête cessa tout à coup, les nuages se dissiperent, l'air devint calme & serain, & le vaisseau entra sain & sauf dans le havre. On dit que Mahomet étant venu à terre prit cet Ecclesiastique avec lui, le pria de l'instruire dans la Religion Chrétienne, & fit vœu de renoncer à la loi des Musulmans, & d'embrasser celle de Jesus. 1649

C'est ainsi que parlent de la conversion de ce Prince ceux qui ont de l'attachement pour l'honneur de la foi Chrétienne. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il s'est secretement évadé de Tunis par mer, & qu'il a pris le chemin de Sicile, où il arriva peu de jours après son départ, & fut reçû par le Vice-Roi selon sa qualité. Peu de tems après son arrivée, il fut baptisé par un Archevêque, qui lui donna le nom de Dom Philipe ; & c'est ainsi qu'on l'appelle par tout.

On dit qu'il fut d'abord un peu scandalisé de voir les Siciliennes paroître en ruë avec toute liberté, & s'entretenir avec les hommes, mais qu'ensuite il eut beaucoup de plaisir en leur compagnie, & principalement en la compagnie de celles qui chantent bien ; ou qui joüent de quelque instrument de Musique qu'il aime beaucoup. Aussi fréquente-t'il les Eglises

1649 où si le service se fait avec plusieurs sortes d'excellentes Musiques, comme il se pratique dans toutes les grandes Villes : Et autant que j'en puis juger, le portrait que les Chrétiens lui ont fait de cette méthode harmonieuse de faire le service de Dieu, a fait beaucoup d'impression sur un homme qui aime naturellement la Musique Il est certain que cette science a beaucoup de force sur nos affections ; & l'on dit ici en proverbe, *que qui n'aime pas la Musique, n'a pas d'ame.* Un ancien Philosophe a dit que l'ame est une armonie. Une autre Philosophe de l'antiquité avoit si bien senti combien cette science est puissante à exciter diverses passions dans le cœur de l'homme, qu'il a posé pour maxime certaine, que *telle est la Musique d'une République, tels sont les peuples.* De-là vient que ceux qui étoient chargez de l'éducation de la jeunesse empêchoient avec soin, qu'on ne joüât aucuns airs qui portent naturellement à la legereté & à la débauche ; mais des airs graves & Martiaux qui inspirent des pensées héroïques, & qui portent les gens à la vertu. Les Italiens sont grands Musiciens ; & les airs qu'ils composent pour le service de leurs Eglises sont trés-creux & trés raviſſans. Cela fait que Dom Philippe leur nouveau Proselite écoute avec beaucoup d'attention la célebration de la grand'Messe, & les autres mélodies. On dit qu'il va se faire Jesuite.

Il partit de Sicile tout chargé de presens, & vint à Rome qui est le Siége du premier Moufti des Chrétiens, qu'ils appellent Pape. Il reçoit de grands honneurs & de grandes caresses du saint Pere, & de tous les Cardinaux, qui lui ont fait un si beau portrait de la foi Nazarienne, & lui ont fait voir tant de saintes Reliques de l'antiquité, qu'il croit être déja dans le Ciel, & s'imaginent que Rome est un Faux bourg du Paradis. Il y a quelque chose de doux & de charmant dans la conversation des Prélats Chrétiens, s'ils sont gens de lettres ; comme ils le sont pour la plûpart. Ce n'est donc point merveil-

le qu'une Societé si polie ait beaucoup de pouvoir 1649
sur l'esprit facile d'un jeune Prince, qui est comme pelerin dans un pays étranger, où il n'entend que des éloges continuels de la Religion Chrétienne; & ne voit que des objets propres à le confirmer dans la magnifique idée qu'il s'est formé de la nouvelle Religion qu'il vient d'embrasser. On dit de plus qu'il est devenu amoureux d'une jeune Dame Romaine. De sorte qu'il n'y a aucune esperance de pouvoir l'arracher à tant de charmes puissans.

Le regardant donc comme un homme perdu, prions le Tout-puissant, de nous affermir tellement dans la profession de sa vérité, que ni l'intérêt, ni la passion, ni les erreurs de la conscience, ne soient jamais capables de nous dévoyer de la loi qui a été écrite dans le Ciel; & qu'au contraire nous demeurions toûjours constamment attachez à Dieu & à son Prophête.

LETTRE XLIX.

A Sala Tircheni Emin, grand Maître de l'Artillerie à Constantinople.

Des guerres de la mer Noire. Histoire de Pachicour pirate Circassien.

NOus sommes ici en alarme de la nouvelle qu'on a reçûë de je ne sai quelles violentes avantures des Cosaques, & de leurs voisins qui possedent l'ancien Royaume de Colchos. Si je ne croyois pas fermement à l'Alcoran, ces nouvelles me causeroient une terreur panique. Mais les attentats sont inutiles contre ceux qui combatent sous l'ombre du Prophête. Il vint avec une autorité parfaite de la

1649 part du Monarque qui gouverne toutes choses. Le Ciel donnera ses ordres, & dispersera les infidéles. Les sept Visirs qui sont au Ciel furent témoins des paroles que l'Echo fit retentir, lorsque le Prophéte se retira des degrez du trône. Si Moyse, qui se souvenoit du bruit qu'il avoit entendu sur le Mont de Sinaï, ne l'avoit pas averti, l'Apôtre eût fait une priere infructueuse, & auroit été confondu en presence des Anges. Mais encouragé par l'homme à Cornes, il ne manqua point à prendre congé, & sans perdre de tems il arriva à la neuviéme Sphére, où ayant publié le *Nesiraum*, tous ceux qui habitent là vinrent se ranger sous la banniere qu'il avoit en main. Le Prophéte leur dit, qu'il ne l'avoit fait que pour éprouver leur fidélité. Ils rendirent leurs devoirs & se retirerent. Il ne doura point de-là que les Elûs n'obéïssent dans le Ciel & sur la Terre au divin Pere. Il finit sa triomphante décente, & se rendit sur le Mont Uriel. Les partisans d'Hali disent, qu'il vint se reposer sur le sommet d'un rocher. Mais laissons les Heretiques dans leur infidélité. Ce fut où il plût à Dieu qu'il prononça les paroles qui subsisteront éternellement, lorsque déployant le ciel de soie il dit, *tous ceux qui prendront les armes contre cette banniere, seront reputez infideles, & ils seront exterminez.*

Je songe souvent à ces choses lorsque je lis les saints mémoires, qui traitent d'une vie pleine de merveilles. Je me console alors en pensant, que quand même tous les incirconcis du monde se ligueroient ensemble, ils ne reüssiroient pas contre ceux qui combatent sous la commission scellée.

J'ai écrit au Bassa de la mer, pour l'informer de cette expedition des Cosaques. On m'a assûré depuis qu'ils sont soûtenus par un fameux Corsaire de ces quartiers; homme entreprenant & capable des plus hardies entrepriſes. Les Marchands François

qui ont commercé sur la Mer Noire en font un portrait avantageux . & jugent que les progez de ses armes seront funestes à l'Empire Ottoman. Ils disent qu'il est grand Capitaine par mer & par terre. J'ai entendu dire diverses choses de sa naissance & de son éducation. Mais ce que je vais te raconter me vient de fort bon endroit , & me paroît fort probable. 1649

Son nom est Pachicour , Circassien d'origine , mais élevé dans une Ville maritime de l'Ukraine , près l'embouchure du Niester. Il quitta son pays natal dés l'âge de douze ans , pour aller voyager dans les pays étrangers. Il s'embarqua à l'insçû de ses parens , dans un Vaisseau de Podolie , qui étoit alors prêt à faire voile de Balaclag. Il emporta quelque peu d'argent qu'il avoit dérobé à ses parens , & qui fut comme la base de sa future fortune. Etant arrivé à une certaine place de Podolie , il fit Société avec les Keys , & offrit ses services à divers Marchands. L'un d'eux qui remarquant sur le visage de Pachicour je ne sai quoi qui promettoit beaucoup , le prit chez soi. Il y demeura sept ans , & s'aquitta si bien de son devoir , que son Maître le fit son facteur à Constantinople.

Pachicour répondit dans ce second poste à la confiance qu'on avoit en lui , & à l'honneur qu'on lui faisoit. A son retour divers Marchands lui confierent leurs effets ; & l'envoyerent commercer à Caffa , & autres places de la mer Noire. Son jugement & sa réputation croissant à mesure qu'il avançoit en âge , il devint fameux avec le tems dans toutes les Villes de négoce. Son credit fut si grand dans l'Ukraine , que tous les Marchands lui confioient leurs Vaisseaux & leurs Marchandises : De sorte qu'il fit souvent voile avec une Flote de vingt Vaisseaux , de la charge desquels il disposoit entierement. Par ce moyen il devint si riche avec le tems , qu'il fut en état de faire pour soi-même un commerce considérable. Ce fut alors

1649 qu'il commença de jetter les fondemens du dessein qu'il a depuis executé. Il étoit d'un genie trop vif & trop remuant pour s'accommoder de ces voyes lentes de s'agrandir. Il résolut donc d'élever sa fortune au point qu'il s'étoit proposé. Par tout où il alla, il fut le seul Banqueroutier, le seul Banquier, & le seul Marchand.

Il ne fut pas difficile à un homme qui avoit tant de credit, d'amasser un fonds extraordinaire, s'embarrassant aussi peu qu'il faisoit de ce qu'on appelle conscience. Il arriva aussi une conjoncture très-favorable à son dessein. Dans le tems qu'il étoit à Isgaou, qui est un Port de Circassie, songeant le jour & la nuit aux moyens de s'élever, il survint une guerre entre ses Compatriotes & les Mingreliens. Les derniers paroissoient déja en mer avec une Flote, qui alarmoit toutes les côtes de Circassie. Pachicour qui étoit attentif à tout, profita de la faveur de la conjoncture pour executer son complot. Son principal jeu étoit d'agir : Aussi ne perdit-il pas de tems à faire valoir son credit le plus qu'il lui fut possible, parmi les Marchands Podoliens, & autres étrangers résidans à Isgaou. Aprés avoir donc amassé une prodigieuse somme d'argent, sans qu'il lui encoutât que des lettres de change qu'il leur donna, il envoya secretement chez son Pere, qui ne demeuroit qu'à quelques lieuës de la Ville, son argent, tous ses bijoux, toutes ses étofes d'or ou d'argent, & autres riches Marchandises.

Deux jours après les Mingreliens firent décente à Isgaou, qu'ils pillerent, & après avoir fait deux mille prisonniers, ils retournerent à leurs Vaisseaux.

Pachicour qui ne savoit comment profiter de cette occasion, suivit secretement les richesses, & partit aussi-tôt que la Flote des Mingreliens parut devant la place. Il arriva que la plûpart de ses Créanciers furent faits prisonniers, & transportez en Mingrelie. Il n'avoit alors qu'à songer à mettre à couvert ses richesses de la rapine de ses Voisins : Car

les Circaſſiens ſont tous des voleurs de profeſſion. 1649
Dans cette vûë il ſe rendit en diligence chez ſon Pere, & lui fit pour l'apaiſer quelques gratifications. Il aſſembla en peu de tems un corps de quatre mille hommes, avec leſquels il ſe mit à pirater. Il commença d'infeſter ces mers ; & de piller tous les Marchands à la reſerve de ceux qui avoient eu autrefois de la confiance en lui. Sa libéralité & ſa valeur charmerent tous ceux qui étoient à ſon ſervice, & la renommée de ſes prodigieux avantages ſe répandant au long & au large, pluſieurs Circaſſiens mirent en mer, & ſe joignirent à lui : De ſorte qu'en peu de tems il fit une grande figure ſur le Royaume de Neptune. Se voyant donc à la tête d'une puiſſante Flote, il alla chercher incontinent celle des Mingreliens, l'attaqua, & la vainquit glorieuſement.

La paix ſe fit peu de tems après, & Pachicour fut déclaré Amiral de Circaſſie. Les Mingreliens s'obligerent par le traité de joindre leurs forces navales avec celles des Circaſſiens, & d'obéïr aux ordres de Pachicour. Cet heureux General devint en peu de tems ſi celebre, que les Coſaques lui envoyerent un Miniſtre, & entrerent dans la Ligue, fournirent trois cents Vaiſſeaux qui joignirent la Flote des Circaſſiens & des Mingreliens.

Voilà le fondement de la nouvelle expedition qui fait tant de bruit en ces quartiers.

Toi qui as l'Intendance de l'Arcenac, tu ſais mieux que perſonne les meſures qu'il faut prendre contre cet audacieux infidéle, s'il continuë à troubler le repos du ſereniſſime Empire Cependant quoi qu'il ſoit nôtre ennemi, ne regardons point d'un œil d'envie les loüanges qui ſont dûës à ſon eſprit & à ſon courage. Il ſurpaſſe ce ſemble, les miſérables voleurs de ſa nation ; il ne fait que des fourbes du premier ordre, & des brigandages ſi nobles, qu'ils paſſeroient pour des actions de vertu, s'ils étoient faits par un homme d'une naiſſance plus illuſtre.

Je ne veux point juſtifier le larcin, ni prendre le

1649 parti d'un infidéle, mais si j'avois le tems de te parler de certains endroits héroïques de ce Pirate, tu conviendrois qu'il mérite d'être genereusement & favorablement traité, en cas qu'il soit fait prisonnier. La premiere fois que j'aurai l'honneur de t'écrire, je te ferai une relation, qui ne déplaira pas à un homme qui ne juge pas comme le Vulgaire. J'avois encore à t'entretenir sur un autre sujet; mais je suis interrompu. Pardon. Ce manquement est un éfet de ce que je dois au Grand Seigneur.

LETTRE L.

A Melec Amet, Bassa.

De l'assassinat de Doristas Ambassadeur d'Angleterre à la Haye, & d'autres choses.

ON vient d'apprendre ici que l'Ambassadeur d'Angleterre à la Haye a été assassiné. Son nom étoit Doristas. Il avoit été envoyé par les nouveaux Gouverneurs d'Angleterre, pour faire alliance avec les Etats de Hollande, & pour les éclaircir au sujet du procedé qu'ils ont tenu contre leur défunt Souverain. On dit qu'il n'auroit guéres bien réüssi dans sa négotiation, parce que le Prince d'Orange, qui est le Président, ou le Chef des Etats, & qui est marié à la fille du Roi d'Angleterre, prend fort à cœur la mort anticipée de son Beau Pere, & ne veut point d'accommodement avec ses meurtriers. Néanmoins on doit croire que les Princes ne sont touchez des malheurs qui arrivent aux personnes de leur rang, qu'autant qu'il est necessaire à leurs intérêts.

Le troisiéme jour de la cinquiéme Lune, cer-

tains Ecossois entrerent dans l'Hôtel de l'Ambassa- 1649
deur, le tuerent & s'évaderent. On ne sait pas au juste, qui a mis ces assassins en besogne. Chacun en parle selon la situation de son esprit. Les uns regardent la fin tragique de ce Ministre comme un juste jugement de Dieu, quoiqu'executé par des gens injustes, sur un homme que tout le monde sait avoir eu part à la mort de son Souverain : D'autres condamnent cette action comme un Sacrilége de la derniere impieté, parce que la personne des Ambassadeurs est sacrée & inviolable selon le droit des gens, & qu'on regarde les outrages qu'on leur fait comme des outrages faits non-seulement à leurs Maîtres qui les ont envoyez ; mais aussi à tout le genre humain : Comme si la nature humaine même étoit outragée en la personne des Ministres publics.

A la verité il est impossible de faire des alliances entre des nations differentes, & de les entretenir quand elles sont faites à moins que la personne de leurs Ministres ne soit à couvert des affronts & des violences.

Les François disent quelque chose d'assez joli d'un de leurs Rois, qui étant Duc d'Orleans avant que de parvenir à la Couronne, avoit été fort mal traité en voyageant par un certain Seigneur Italien, nommé le Baron de Benevent. Ce Prince étant en possession du Royaume, le même Seigneur Italien lui fut envoyé par le Vice-Roi de Naples, pour le feliciter sur son avénement au Trône de ses Ancêtres. Les Courtisans François qui avoient été témoins des outrages que l'Italien avoit fait autrefois à leur Maitre, lui conseilloient de s'en venger, & de lui faire faire force indignitez pendant qu'il étoit en son pouvoir. Le sage Monarque répondit à cela : *Il n'est pas de la bienseance qu'un Roi de France se venge sur un Ambassadeur de Naples, des injures qu'il a reçuës du Baron de Benevent.*

On dit que les Anglois ont demandé satisfaction aux Hollandois du meurtre de leur Ambassadeur ;

1649 Mais qu'on leur a répondu, *qu'ils devoient avant toutes choses faire satisfaction du meurtre de leur Roi.*

Les Ecossois se sont révoltez contre le nouveau Gouvernement d'Angleterre ; & sont encore indéterminez, s'ils mettront sur le Trône le fils du Roi défunt, ou s'ils s'érigeront en République indépendante. Les Irlandois sont attachez aux interêts de la Couronne ; & plusieurs Isles de l'Amerique qui sont sous la Domination des Rois d'Angleterre, n'ont pas refusé de se soumettre au nouveau Gouvernement, qui penche, ce semble, à la Démocratie.

On parle fort d'un certain Cromwel, General des forces Angloises en Irlande. Cet homme né simple particulier, & avec peu de bien, est devenu General, & s'est aquis cette dignité par sa prudence & par sa valeur. Les François le loüent, & le regardent comme le meilleur Soldat du siecle : Et si la renommée n'est pas menteuse, il n'est pas moins habile politique.

Pour marque du respect que j'ai pour toi, tu recevras avec cette lettre un pistolet d'une fabrique curieuse. Lorsqu'il est une fois chargé, il tire six bales l'un aprés l'autre. Si tu acceptes mon petit present, je regarderai cette faveur comme une preuve de ton amitié.

LETTRE LI.

Au Vénérable Moufti.

Il accuse les septante & tous les autres Chrétiens qui ont traduit la Bible, d'insipidité, d'erreurs, & d'avoir mal rendu le sens de l'original Hebreu. Remarques particuliers sur les Pseaumes de David, & sur les Cantiques de Salomon.

JE me suis souvent étonné de la Létargie dans laquelle il semble que les Nazariens soient ensevelis. Ils oublient ce qu'ils lisent dans leur propre Bible. On y trouve des passages favorables aux Orientaux. Il n'y a point de page de cette Loi écrite qui ne sente l'idiome qui est pur & vif, encore que les traducteurs en ayent estropié les sens. J'ai lû leur Bible en Grec, en Latin, & en François, mais aucune de ces langues n'exprime la force de l'Original Hebreu. Et l'on ne doit pas même esperer rien de tel. Il est impossible de faire quadrer les môles façons de parler de l'Europe, avec les mouëleux idiomes de l'Asie. On pourroit aussi-tôt esperer qu'un roseau produisît des dates. C'est pour cela qu'il est défendu aux vrais fidéles de traduire le livre de lumiere de l'Original Arabe; qui est proprement l'Hebreu dans son ancienne pureté.

C'est le langage de ceux qui demeurent au dessus du septiéme globe. C'est la langue dont Dieu se sert pour s'entretenir avec les Pages de son divin Serail: En laquelle sont écrites toutes les Archives de l'Empire celeste. Hasmariel Secretaire de l'immortel Divan, n'écrit ou ne parle qu'en la langue qui est particuliere sur la terre, aux enfans d'Ismaël,

1649 qui habitent la région de l'Orient de la mer Rouge. C'eſt enfin en cette langue que le Tout-puiſſant jugea à propos de réveler ſa volonté aux mortels.

Crois-moi ſi je te dis avec une profonde ſoumiſſion, que j'ai pris quelque peine à apprendre ces langues, qui ont été les canaux de la Science divine. Je me ſuis particulierement attaché à l'Anatomie des mots Orientaux : Et ce ne ſeroit pas une hiperbole quand je te dirois, que j'ai appris à diſſequer les ſillabes mêmes ; où les points & les lettres placées d'une certaine maniere, alterent le ſens, ou le rendent du moins ambigu : Tant nos caracteres ſacrez ſont ſignificatifs & miſterieux.

Je ne dis point ceci par chagrin, ou pour repouſſer le mépris que Ichingi Cap Ogiani a voulu m'attirer. Je n'ai point d'émulation en ce point, & le petit aiguillon de l'ambition pedanteſque n'eſt pas capable de me porter à diſputer contre un homme, qui n'a d'autres talens, que de ſavoir les ouvrages d'autrui, & de s'en ſouvenir, comme s'il n'avoit étudié à Athenes que dans la ſeule vûë d'apprendre l'art facecieux, & de faire de ſon cerveau un catalogue de livres. Mais j'en veux aux ſavans Nazariens, qui ſont principalement à blâmer, & que les Juifs ont rendus les dépoſitaires du livre ſacré. Entre ces ſavans les Traducteurs de ce livre ſont inexcuſables, d'avoir défiguré l'Original, & d'avoir dépoüillé la langue vierge de ſes beautez & de ſes agrémens ; pendant que les autres ſont non-ſeulement les témoins, mais même les muets protecteurs de ce rapt, parce qu'ils cachent l'indignité qui a été faite aux caracteres formez par le doigt de Dieu, & pleins de Miſteres divins.

En blâmant ainſi les Interprêtes Chrétiens de la Bible, je ne prétens pas défendre le captice critique des Juifs Cabaliſtes. Ils ſont rejettez de toutes les perſonnes de bon ſens. Cependant il y a un milieu entre l'excés de cette délicateſſe affectée qui rend les

nns ridicules, & l'excés de cette négligence étu- 1649
diée à laquelle on doit imputer l'obscurité des autres. Comme les Hebreux en pressant trop la lettre ont enfanté une chimere divine ; De même les Chrétiens s'y sont pris avec tant de negligence, qu'à peine ont ils conservé les traits grossiers du sens commun, laissant en arriere le vrai sens des Auteurs sacrez.

Je ne m'en prendrai pas beaucoup aux Traducteurs employez par Ptolomée Philadelphe Roi d'Egypte. Ils n'étoient pas Chrétiens ; & n'étoient pas encore du nombre de ceux qui adoroient les corps celestes & les élémens, & il n'y en avoit aucun qui fit ses dévotions devant le même autel où faisoit les siennes ce Monarque Egyptien, qui adoroit le Dieu Seraphis : Mais j'attaque principalement soixante dix Juifs, ou soixante douze, s'il en faut croire la tradition. Chacun d'eux ayant eu ordre de traduire séparément les manuscrits que les Juifs regardoient comme les Oracles de Dieu, & de les traduire sans se parler & sans se voir les uns les autres, leurs Versions, dit-on, s'accorderent si bien, qu'il n'y avoit pas une sillabe dans l'une plus que dans l'autre.

C'est ce que disent les Juifs, & qu'il semble que les Chrétiens croient. Cependant plusieurs ont trouvé des erreurs & des incongruitez dans cette fameuse Version : & il est aisé à un œil desintéressé, & sur tout à un Oriental, d'y en trouver beaucoup davantage.

Mais la Version Latine, qu'on apelle la Vulgate, est pleine de bévûës. Et le prétendu Saint qui en est l'Auteur, auroit dû aller plus loin qu'à la Palestine pour apprendre l'ancien Hebreu. Il s'appelloit Jerôme, si je ne me trompe. Il passa plusieurs années dans une cellule qu'on prétend être proche du tombeau du Messie des Chrétiens dans la Terre sainte. On dit que ce fut là qu'il apprit l'Hebreu, & qu'il fit la traduction du vieux Testament.

491 Tu ne dois pas t'attendre que je te donne des preuves de ceci, puisque je ne te dis que ce que j'ai lû dans les Auteurs Chrétiens, que les Nazariens appellent les Historiens de leur Eglise. Mais je puis t'assurer, que cet Ecclesiastique ne fut point aidé dans sa Version par l'esprit Oriental; car il s'en faut de beaucoup qu'il ne rende bien les magnifiques Hiperboles, les justes comparaisons, les élegantes figures, & les autres ornemens du discours, particuliers aux écrits de ceux qui voyent lever le Soleil. Tels sont ceux qui ont été composez en Orient, sans en excepter mêmes les manuscrits de Moïse, & des autres Prophetes Hebreux, des Poëtes, des Historiens, & des Philosophes. Ce sont ces Ecrivains qui ont composé le vieux Testament à la reserve d'un seul livre, dont est Auteur Job l'un de mes compatriotes, qui vainquit sept fois le Diable, en autant de combats qui se firent en presence de Dieu.

Que dirai-je donc des traductions qu'on a fait de la Bible en d'autres langues moins riches & moins expressives que la Latine?

Depuis les divisions survenuës entre les Catholiques Romains & les Protestans, on a traduit la Bible en toutes ou en la plûpart des langues de l'Europe. Neanmoins les François sont si malheureux, que plus ils s'attachent à la grande pureté du Grec, moins ils y réüssissent. De-là vient que plusieurs savans ont, dit-on, marqué plus de mille fautes dans la derniere Version Françoise de ce mistérieux livre.

Si les Chrétiens se critiquent ainsi sur ce qui fait le fondement de leur salut, quels avantages ne donnent-ils point par là aux Musulmans de les critiquer à leur tour?

Je n'aurois jamais fait si je voulois te faire remarquer toutes les erreurs qu'on peut trouver dans les diverses traductions qui ont été faites de la Bible, & que peuvent facilement discerner tous ceux qui ont connu l'Orient: Sans compter que ce seroit

abuſer de ta patience, que de faire ici le perſonnage 1649
de Critique.

Permets moi ſeulement de jetter les yeux ſur le Pſautier, ou pour mieux dire, ſur les Odes du Sultan David. Combien ſont inſipides & moles, les traductions Françoiſes qui en ont été faites? On n'y reconnoit pas le ſens du Prophête. Il ne commençoit jamais à chanter aucune de ces divines chanſons, qu'il ne fût inſpiré par un Seraphin, qu'il faiſoit venir du Paradis par la mélodie de ſa Harpe. Ce Seraphin étoit maître de Muſique au Ciel, comme l'enſeigne les Docteurs Hebreux. Toutes les fois que David joüoit de cet inſtrument, Ariel, (car c'eſt ainſi que s'apeloit le Seraphin) déeendoit & chantoit avec une grace qu'on ne pouvoit exprimer. Le Poëte docile apprenoit incontinent ſes notes & ſes paroles. David touchoit ſept cents fois les cordes harmonieuſes, & l'Ange venoit autant de fois à ſon ſecours avec le livre de muſique. Il lui enſeigna ſept cents Sonnets que les bien-heureux chantent en Paradis. Mais le Diable les déroba au Roi, pendant qu'il regardoit la femme d'un homme qui ſe baignoit dans le jardin voiſin.

Il en reſte encore plus de cent, que David compoſa par mémoire ſur les premiers. Mais il y a des Sectes Chrétiennes qui en ont fait autant de chanſons publiques

On en a fait autant du Poëme incomparable de Salomon, qui lui fut enſeigné par le Tuteur celeſte de ſon Pere. Ariel s'étant rendu amoureux d'une des Vierges du Paradis dans le même tems que Salomon joüiſſoit de la fille de Pharaon, & qu'il lui avoit fait bâtir tout de nouveau un Serail de bois de Cedre; l'Amant celeſte pour s'accommoder à la paſſion des mortels, apprit à Salomon une des paſtorales d'Eden, qui exprimoit les caracteres particuliers de ſon amour.

Mais les Nazariens en ont fait par leurs gloſes une allegorie ſeche qui ne ſignifie rien: Et la tra-

1649 duction qu'ils en ont faite choque également la Rhétorique & la Poësie.

Si je voulois aller plus loin, & te faire le Catalogue des fautes qu'ils ont faites dans les écrits des Prophêtes, & dans les autres livres du vieux Testament, je t'ennuyerois quand même je ne le ferois qu'en general. Mais de décendre dans le détail ce seroit une trentiéme tache digne d'Hercule.

Cependant après tant de fautes, ni les savans ni les ignorans ne sauroient jamais se disculper de l'aveuglement volontaire. Ils ferment les yeux à la lumiere qui paroît dans la pire de toutes les traductions. Cette lumiere toute petite qu'elle est, suffit néanmoins pour conduire chacun au Soleil levant, où la sagesse brille dans sa parfaite splendeur.

Il y a dans toutes les Ecritures des expressions, qui désignent les loix, les coûtumes, les habits, & la maniere de vivre pratiquée dans les païs, qui ont été les premiers visitez par le soleil du matin. Et ce qui se pratiquoit autrefois se pratique encore aujourd'hui: Et les Musulmans de ce Siécle observent le même genre de vie qu'observoit le Patriarche Ibrahim. Il y a trois mille ans, & qu'observent encore aujourd'hui les fidéles de nôtre tems. Nos mariages, nos circoncisions, nos funerailles, nos prieres, nos lavemens, & toutes nos autres ceremonies religieuses ou civiles, sont aujourd'hui les mêmes qu'elles étoient alors. On n'y a rien ajoûté ni diminué, si ce n'est la foi & l'obéïssance que nous devons à Mahomet l'Ambassadeur de Dieu, & au livre qui lui fut donné par l'Ange Gabriel, le Prince des Ministres de Dieu.

Nos habits mêmes, & nôtre maniere de bâtir, nos salutations, & toutes nos requêtes, sont aujourd'hui les mêmes que nous apprenons de l'Ecriture avoir été pratiquées après le déluge par les Patriarches & les Prophêtes, & par tous les vrais croyans décendus d'Ibrahim; & sur tout par ceux qui sont décendus en droite ligne de la race d'Ismaël fils aîné

d'Ibrahim, qui logea dans sa tente trois Anges tout à la fois. 1649

Les Infidelles ne considerent pas cela. Ils croient au contraire qu'ils sont les vrais enfans du fidéle Ibrahim, qu'ils apelent Abraham; prétendant de pratiquer en je ne sai quel sens figuré, la vie que nous menons en verité: Se trompant eux-mêmes par de vains symboles, pendant que nous en avons la substance.

Mais toi grand Successeur d'Ibrahim & des Prophétes, daigne prier pour moi, pendant que ce que je dois au Grand Seigneur m'oblige à demeurer en Occident, où je ne vois que des Infidelles, afin que Dieu me fasse la grace de persister constamment dans la foi des Orientaux, dans la piété d'un Ismaël, & dans la pureté d'un vrai croyant; & de dire toûjours dans le cœur, & même dans les Temples des Infidelles, s'il le faut, qu'il n'y a qu'un seul Dieu, & Mahomet son Ministre.

LETTRE LII.

Au Chiaoux Bassa.

Remarques sur les affaires d'Allemagne, de Suede, & d'Angleterre. Osmin le Nain découvre une lettre du Capitan Bassa au Cardinal Mazarin.

LA paix qui fut concluë l'année derniere entre les Allemans & les Suedois, n'est pas encore entierement confirmée. Il y a eu depuis cessation d'armes. Le Duc d'Amalphi (a) de la part de l'Em-

(a) *C'est je croi Octavio Picolomini, ainsi appellé parce que la ville d'Amalphi dans le Royaume de Naples, fut érigée en Duché en faveur de ce grand Capitaine.*

1649 pereur, le Duc de Vandort de la part du Roi de France ; & le Duc d'Ersken de la part de la Couronne de Suede, sont à present assemblez à Nuremberg pour faire executer le traité de Munster.

L'Empereur a consenti que l'Armée Suedoise seroit dispersée en quartier dans les sept Cercles de l'Empire tant que l'Assemblée dureroit, & qu'elle y demeureroit jusques à ce qu'on lui eût payé tous ses arrerages aux dépens des Allemans. On dit que ces arrerages monteront à trois millions de Sequins. Cette guerre a duré prés de trente ans, & il en a couté la vie à plus de trois cens mille hommes

Quant aux affaires d'Angleterre, le parti dominant a déclaré que l'ancien Royaume seroit desormais un Etat libre, & la Monarchie a été abolie par acte public. Cet acte n'a pas empêché qu'aprés la mort du Roi Charles, son fils aîné n'ait été proclamé Roi en Angleterre & en Irlande par quelques Seigneurs & Gentilshommes affectionnez à la famille Royale. Un certain Duc de consideration parut même en Irlande à la tête d'une nombreuse Armée, en faveur des interêts du jeune Roi. Il assiegea la Capitale de ce Royaume & une autre place, les deux seules forteresses qui fissent tête au parti du Roi. Mais l'Armée que les Etats d'Angleterre avoient nouvellement fait passer en Irlande, en étant venuë aux mains dans la huitiéme Lune avec celle de ce Duc, la derniere a été mise en fuite, deux mille hommes ont été tuez sur la place. Le nombre des prisonniers a été grand, l'Armée Irlandoise a perdu tous ses munitions & tout son bagage. Aprés cet avantage suivi de quelques autres, le Royaume d'Irlande a été réduit en peu de tems sous l'obéïssance des Etats d'Angleterre.

Je n'apprens aucune agréable nouvelle du Levant. Il arrive tout les jours des Vaisseaux dans les Ports de France, qui confirment tous ce qui s'étoit dit du sanglant combat entre nôtre flotte & celles

celle des Venitiens, dans lequel nous avons, dit- 1649
on, perdu soixante dix Galeres, soixante Vaisseaux marchands, & dix-huit Vaisseaux de guerre. Les mêmes relations ajoûtent que six mille cinq cents Musulmans ont été tuez à ce combat, & que près de dix mille ont été faits prisonniers.

C'est une grande brêche à la flote du Souverain de la mer & de la terre, qui a pris le titre d'INVINCIBLE. Cela fait tort à des étandars qui sont d'une haute réputation, & à l'Empire que nous croyons devoir subjuguer toutes les nations. Je ne parle point du courage ou de la prudence du Capitan Bassa; & je ne veux point contribuer à la perte d'un homme, qui ne peut pas esperer d'être honoré d'une veste, d'une épée, ou d'aucune autre marque de la faveur du Sultan, en consideration des services qu'il a rendus cette année sur mer. J'ai un penchant naturel à la compassion. Ce n'est pas pour me loüer que je dis ceci: Au contraire je regarde cette tendresse plûtôt comme un vice de mon temperament, que comme une vertu morale. Je plains un homme qui tombe en disgrace, un homme pour qui le vent du Serrail change, & qui ne doit s'attendre qu'à des nuages & à des tempêtes. Ces orages lui seront plus funestes, que tous ceux qui ont maltraité sa flote sur l'Ocean tempêtueux. Selon toutes les apparences sa fortune va faire un triste naufrage, supposé que sa vie ne le fasse pas. Ainsi c'est avec un extrême regret que je suis obligé de te dire une chose qui avancera sa chute.

Mais j'ai ordre de ne rien cacher de tout ce qui parvient à ma connoissance, & qui regarde les interêts de la sublime Porte, & de n'epargner pas même le fils de ma mere, si je le connois coupable d'intrigues criminelles.

Tout ce que j'ai à dire contre le Bassa de la mer est, qu'il entretient des correspondances secretes avec le Cardinal Mazarin. Je l'ai découvert par le

1649 secours d'un Nain, dont j'ai souvent parlé dans mes lettres aux Grands de la Porte. Je ne te répeterai donc point ce que je leur ai déja dit de la naissance, de l'éducation, & du génie d'Osmin (car c'est ainsi que s'appelle ce petit jeune homme.) Je ne te redirai point non plus quelle methode je lui ai prescrite pour s'insinuer dans les secrets des Ministres publics. Tu peux seulement dire au Divan que ce diminutif d'homme continuë à profiter des avantages qu'il a d'entrer dans les cabinets des Ministres François; dequoi je donnai avis à Chiurgi Mahammet Bassa dans la lettre que je lui écrivis l'année derniere.

Tu peux en même-tems asseurer les Ministres du Divan, qu'Osmin étant hier dans la chambre du Cardinal Mazarin; jetta les yeux sur une lettre qui étoit ouverte sur la table, pendant que le Cardinal étoit occupé à parler à un Courier extraordinaire venu de Rome. Il ne put lire que la suscription, & deux ou trois lignes du corps de la lettre. Voici ce qui en est.

Bilal Capitan Bassa, moderé Commandant, & ombres du brillant astre de la mer.

Au trés-illustre Prince du Royaume du Messie, éminent entre les grands Seigneurs de sainte dignité, les Directeurs des peuples de Jesus, Assis dans la chaire de dignité souveraine, le Siege de Caliphe Romain, Jule Mazarin Cardinal, & notre ami. Puissent tes derniers jours être plus heureux que les premiers.

„ Ta lettre pleine d'afection, & tes presens m'ont „ été rendus seurement, comme j'étois à l'ancre „ avec la flote que je commande, à la hauteur de „ l'Isle de Scio. Et pour marque de ma reconnois„ sance, & de la bonne volonté que j'ai pour toi, „ & pour tous les Nazariens, j'ai embrassé le no„ bre Capitan Signor Antonio Maratelli, qui a eu

l'honneur d'être chargé de cette négociation. Je « me suis dérobé incontinent, & j'ai fait prendre « mes habits à ce brave Italien ton Agent, com- « me un gage de « 1649

A peine Osmin avoit lû jusques-là, que le Cardinal s'approchant de la table reprit la lettre, & lâcha au Courtisan des mots qui confirmerent le Nain dans le soupçon qu'il avoit déja de la perfidie du Bassa, & il ne doute pas qu'il n'eut écrit tout de nouveau la lettre qu'il venoit de voir Il courut incontinent me donner avis de cette découverte, jugeant qu'elle étoit, comme en effet, elle est de grande conséquence. Car il en veut particulierement à la maison qui fut la premiere à exterminer les Grecs de Constantinople.

Tu sais l'usage que tu dois faire d'un tel avis. Je n'ai point l'inclination cruelle, mais il faut que je fasse mon devoir. Pour le reste je m'en rapporte à ta prudence.

Je veux seulement te dire une autre remarque qu'a fait Osmin. En comparant la lettre qu'il vient de voir, avec ce qu'il entendit de la conversation du Cardinal avec un Seigneur François, lorsqu'il étoit sous la table du Cardinal, comme je n'ai pas manqué de l'inserer dans mes lettres ; il conclut que le Bassa dont parla le Cardinal, étoit le même Bilal Bassa, qui a été fait Bassa de la mer à l'instance des Janissaires.

Je ne pouvois cacher sans me rendre complice, une si noire ingratitude envers le Grand Seigneur, & une si lâche trahison contre l'Empire, qui tient le premier rang entre tous les Empires de la terre.

LETTRE LIII.

A Cara Hali Medecin du Grand Seigneur.

Il l'informe du grand fracas que la foudre avoit fait en France. Des plaisirs de la vie champêtre, par opositions aux embarras où il est tous les jours.

NOus avons eu un Eté extrémement chaud, accompagné de tonnerres & de foudres, qui ont fait à la Campagne un dommage considérable. Les foins ont été brulez dans les Granges, & les grains dans les Greniers. Il arrive ici tous les jours des Députez des Provinces, qui se plaignent que le Ciel a consumé leurs moissons.

Le parti de la Cour regarde cet évenement comme un jugement de Dieu sur les rebelles. Il fait répandre par tout, & dans toute sorte de compagnies, que le Ciel est irrité contre les habitans de la Guienne, & des autres Provinces, pour avoir pris cette année les armes contre leur Souverain. Je ne sai si cette censure est fondée ou non : Mais je sai bien qu'on a remarqué, que les Habitans de ces Provinces rebelles, ont été plus maltraitez de la foudre, que les autres. Divers membres du Parlement d'Aix furent trouvez morts dans leurs lits le jour qui suivit cette nuit de tempêtes & de foudres : Et le lendemain le toit de la maison où le Parlement faisoit ses assemblées ; tomba & tua plusieurs personnes.

Comme on célebroit la Messe dans la grande Eglise de Bordeaux, il vint une bale de feu derriere l'Autel, qui toucha diverses images, & qui remplissant l'Eglise d'une insuportable puanteur, sortit par la fenêtre sans faire autre mal. La foudre fon-

dit entierement une groſſe ſomme d'argent que cette Ville avoit fait lever pour le payement de ſes troupes ; ce qui ſurprit beaucoup ceux qui virent la choſe, car ce fut en plein jour qu'elle arriva, & en preſence des perſonnes les plus conſidérables de Bordeaux. Je ne finirois jamais ſi je voulois te raconter tous les deſordres qui ont été faits en ces quartiers. Nous n'avons pas eu grand mal ici, ſi ce n'eſt que preſque tout le vin de la Ville s'eſt changé en vinaigre dans une nuit. Les Philoſophes attribuent cela à la force particuliere de la foudre, qui a fait ici ce que font les Chimiſtes, qui en un moment ſéparent & aſſéchent les eſprits vitaux des liqueurs, & ne laiſſent que la matiere terreſtre & groſſiere. 1643

La ſaiſon a été ſi chaude durant les jours Caniculaires, qu'il ſembloit que l'air même étoit combuſtible, & que les vents d'où nous attendions du rafraichiſſement, étoient comme le ſouffle d'un fourneau. Il ſembloit que tout étoit prêt à prendre feu, comme ſi les élemens euſſent attendu le grand embraſement. On ne parloit par tout que de la chaleur. Tout le monde étoit échauffé par un feu interne, l'ombrage des arbres ne donnoit aucun ſoulagement ; les fontaines ne pouvoient étancher la ſoif. Il ſembloit que la Nature avoit la fiévre, & qu'elle étoit prête à expirer.

Les chaleurs ſont maintenant diminuées, & nous commençons à ſentir des gelées blanches. Le Nitre de l'air rétablit l'apetit. L'abondance de la pluye a fermé les ouvertures de la terre, & donné à cet Element une nouvelle forme. Nous voici dans un ſecond Printems. Le Laboureur ſe conſole d'avoir perdu ſa recolte de foin, dans l'eſperance d'en faire une ſeconde. Cependant les vents ſont fort occupez à dépoüiller les arbres non ſeulement de leurs feüilles, mais encore du fruit qui n'eſt pas encore cueilli. Ces fruits diſperſez ſur la terre, & dans tous les champs ſont autant de banquets aprêtez

1649 pour les pourceaux, qui prétendent avoir autant de droit que leurs Maîtres, de se nourrir de ce qui est servi sur la table commune. Ce n'est pas une desagreable Musique, d'entendre un troupeau de cochons faire joüer leurs dents sur les pommes que le vent a fait tomber. Ce spectacle & ce bruit sont au moins agréables à un homme, qui a été comme moi trois semaines sans apetit, & qui ne commence qu'à le recouvrer. Je sors souvent de Paris à cheval, pour prendre l'air de la Campagne, où je trouve le pain de meilleur goût qu'à la Ville. Il paroît sur le visage & dans les actions des Paysans quelque chose de si innocent, que ma mélancolie y trouve du soulagement. Je ne remarque point en eux ni les artifices, ni les infamies de la Cour. Leur conversation recrée mes esprits. J'aime à les entendre parler de leurs affaires champêtres. Je regarde les Laboureurs d'un œil d'envie. Je souhaiterois alors que j'eusse été élevé à la Campagne, pour y penser les bœufs, les moutons, ou les ânes, qui agissent tous régulierement selon leur naturel. Mais ceux qui sont appellez au service des Princes sont ordinairement contraints à faire des choses contraires à leur raison; ce qui est le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme. Le Laboureur dort tranquilement la nuit, & le jour son esprit n'est point embarassé de soucis. Il se leve aussi matin que l'aloüete, & est aussi gai que cet oiseau, qui saluë l'Aurore d'une chanson fredonnée sur son petit chalumeau. Il hume en voltigeant dans ses Campagnes, la saine & odoriferante rosée du matin. Il regarde avec admiration & avec plaisir lorsque le Soleil se leve, les nuages dorez & le sommet des montagnes. L'exemple de cet Astre toûjours agissant lui sert d'aiguillon pour son travail de la journée, & il suit son ouvrage avec plaisir & avec joie. Les alimens qu'il prend plaisent également à sa bouche & à son estomac. Il ne sent point d'indigestions pour avoir trop mangé; mais toûjours rafraîchi &

bien régalé de ce qu'il a chez lui, il se couche avec les 1649
agneaux, & dort tranquilement, sans songer jamais aux intrigues d'Etat, ou aux conjurations des Grands. Il passe ainsi sa vie dans un cercle de delices.

Dis-moi, cher Hali, une telle condition n'est-elle pas digne d'envie pour un homme comme moi? Et peux-tu me blâmer, moi qui n'ai ni la santé du corps, ni le repos de l'esprit, si je souhaite un état qui me procureroit l'un & l'autre? Je suis embarrassé dans mille piéges: Mon emploi est une énigme parfaite Je suis obligé de dire une chose, & de m'en dédire aussi souvent que l'occasion le requiert. Je suis contraint de mentir à tout moment, de faire des sermens faux & veritables, quand il s'agit de l'interêt du Grand Seigneur Il faut que je sois Mahometan, Chrétien, Juif, & en un mot tout ce qui peut servir aux fins pour lesquelles je suis destiné ici: Il faut dissimuler avec Dieu & avec les hommes, blasphemer contre les Prophêtes, maudire les vrais croyans, & me maudire moi-même, plûtôt que ce préjudicier à la cause où je suis engagé. Nonobstant tout cela, on ne laisse pas de vouloir me faire acroire que je suis un homme de bien, & que j'irai en Paradis: Comme si les dispenses du Moufti pouvoient annuler l'expresse & positive loi de Dieu. S'imagine-t on que je sois homme à m'en laisser imposer par ces beaux contes? Permets-moi de te dire que j'ai de la conscience, & une conscience qui ne me donnera aucun repos tant que je vivrai comme je vis Il vaudroit mieux mourir, que de vivre coupable de tant de prévarications. Je ne sai que faire au milieu de tant de frayeurs: Je me sens déchoir peu à peu. Dequoi deviendrai je, si je meurs chargé de tant de pechez? Que pourrai-je répondre aux deux Inquisiteurs du tombeau, aux deux Anges qui me demanderont, qui est mon Dieu? Qui est mon Prophête? Et quelle est ma foi? Les tenebres de la région des ombres ne seront pas capables de cacher la

1649 honte & la confusion où me jetteront des questions si pressantes.

Toute ma consolation est, qu'il me reste encore des amis, à qui je puis ouvrir mon cœur, & demander conseil.

Si tu me conserves une partie de l'amitié qu'il y a eu entre nous, considere avec attention l'état où je me trouve, & me dis si je ne suis pas perdu sans ressource, à moins que je ne change de vie? Ne me flate point, & qu'une artificieuse civilité ne t'oblige point à diminuer mes crimes. Mais sonde mes playes, & me donne tes conseils sans envelope, si tu veux que je te regarde comme le Medecin de mon ame.

LETTRE LIV.

A Kenan Bassa premier Tresorier de sa Hautesse à Constantinople.

Il le felicite sur son élevation, & l'exhorte à la moderation en lui representant les fraudes qui ont été commises dans les Finances.

SI je ne t'ai pas déja écrit, attribuë à l'ignorance où j'ai été jusqu'ici de ta qualité & de ta personne. Je n'ai pas plûtôt appris ton élevation à l'importante charge que tu occupes, que j'ai fait resolution de te saluër avec le respect requis à un esclave qui fait ce que je fais, & de te souhaiter dans ta nouvelle dignité, autant de bonheur que tu peux desirer toi-même. Cependant lorsque je te felicite sur ton élevation, souvien-toi que je te fais que t'aplaudir d'être parvenu au bord d'un précipice, au faîte de la fortune, où tu n'as aucun sujet d'esperer rien de solide & de constant. Le vent d'une bouche

envieuſe te fera chanceler. Tu cours dans une car- 1649
riere où les tempêtes ſont fréquentes. Les intrigues d'un Rival ruſé & artificieux peuvent te faire tomber, ſupoſé que le mécontentement de ton Souverain ne le faſſe pas. Tu eſt toûjours expoſé à la malice du vulgaire, & tu n'as pas peu à craindre de ta propre foibleſſe, compagne inſéparable de la nature humaine. Si tu regardes une fois avec dédain ceux qui ſont au-deſſous de toi, la vaſte diſtance que tu verras de ton élevation à leur baſſeſſe eſt capable de te faire tourner la tête. Il te ſera donc avantageux d'avoir toûjours les yeux attachez ſur toi-même. Ce ſera la meilleure Carte dont tu puiſſes te ſervir pour traverſer les rochers & les bancs de ſable qui menacent de toutes parts la vie d'un Courtiſan qui doit faire une navigation ſi perilleuſe. Il ne ſera pas mal à propos auſſi d'avoir devant les yeux les exemples de tes ſages prédéceſſeurs. Les exemples ont plus de force que les plus excellens conſeils ; parce que les matieres de fait ne laiſſent point de lieu à la défiance ; au lieu que les hommes ſont ordinairement jaloux de ceux qui prétendent leur donner des inſtructions. Nous avons tous du penchant à nous flâter ; nous ſommes tous en êtez de nôtre raiſon & de nôtre jugement, & nous ſoupçonnons aiſément de quelque deſſein ceux qui ſe mêlent de nous donner des conſeils, quand même ces conſeils nous ſeroient avantageux. De plus il y a une eſpece d'orgueil, & de point d'honneur en l'homme, qui ne nous permettent pas aiſément d'avoir recours aux conſeils d'autrui. Delà vient le proverbe Arabe, qui dit, *qu'on tire plus de profit de voir un ſot, que d'entendre diſcourir les ſavans.* Nous aimons tous à nous inſtruire par nôtre propre experience, & nous nous fions plus volontiers à quelqu'un de nos ſens, qu'à nos oreilles. C'eſt pour cela que les Lacedemoniens faiſoient voir à leurs enfans un eſclave ivre, afin que ce ſale ſpectacle leur fit concevoir de la haine pour l'ivrognerie, vice que

toutes les instructions du monde ne leur auroient jamais si bien appris à avoir en horreur.

Les vices de certaines personnes de ta profession portent avec eux plus de caracteres de sobriété ; mais moins d'honnêteté. Ne sois point surpris de cette expression, & ne m'accuse point. Je n'attaque que les méchans : ne te mets point de ce nombre.

Tu sais que ç'a été de tout tems la coûtume de nos fameux Empereurs, de se divertir quelquefois à voir leur inestimable Tresor. Ie n'ignore pas les ceremonies qui se sont alors pratiquées. On croiroit qu'au milieu de tant de précautions il seroit impossible de frauder le Grand Seigneur de la moindre chose. Je ne parle point de la chambre des armes, ni des autres qui composent la Garderobe de l'Empereur. La grandeur & le poids de ces riches Velours, Brocards & autres nipes d'or & d'argent, rebutent le voleur. Mais qui peut nombrer les brigandages & les larcins qui ont été faits des bijoux, & des inestimables raretez du misterieux Cabinet ; On a trouvé qu'il étoit aisé d'emporter & de cacher sans être découvert, des lits entiers de Diamans, & des coliers de Perles. Je ne dirai pas sans être soupçonné, dans un tems où Anackdar Agasi donne trois coups sur le Cabinet des Keys.

Quand l'auguste Souverain des mines prend plaisir à faire des presens à ses esclaves, & à leur faire sentir qu'ils servent un Prince qui est le maître absolu de ce haut & de ce bas monde, ce sont-là les momens de la bonté & de la libéralité Royale.

Il n'y a point de Prince qui puisse trouver à redire que nôtre Souverain se divertisse à faire disputer ses Pages à qui emportera les Diamans & les Rubis, puisque cela lui fait sentir qu'il est homme lui même. N'y ayant rien de plus agréable dans cette aimable émution, que de faire part aux autres de nos plaisirs. C'est le divertissement favori des Rois, d'éclater quelquefois leur Majesté & leur Grandeur, pour se familiariser avec leurs Domestiques, dont

ils font leurs compagnons, ou du moins leurs Agents 1649
& leurs Procureurs dans plusieurs divertissemens.

Mais il est fâcheux d'abuser de cette faveur, comme on a fait dans l'exemple dont je viens de parler. Tu n'ignore pas les Archives de l'*Hasna*, qui nous apprennent qu'après que Gelep Chiaoux Bassa eût été fait premier Tresorier par Sultan Mustapha, il fut si tenté de l'éclat de tant de Bijoux, qu'il trompa son maître de la valeur de cinq cens mille Sequins; qui après une diligente recherche faite sur l'avis qu'en avoient donné trois pages, furent trouvez dans ses coffres.

On a dit sourdement aussi, qu'il y a eu peu de Tresoriers, qui n'ayent volé quelque chose du Tresor Imperial. On dit que cet esprit de rapine est héréditaire, & qu'il a passé par tradition de l'un à l'autre; parce que l'Hasnadar bassi est élevé à cette dignité à la recommandation de son prédecesseur, en récompense du service qui lui a rendu, en donnant les mains à des pratiques qui ne peuvent être cachées à aucun des soixante qui ont la garde du Tresor Royal.

Tu ne dois pas être faché que je te represente ces choses, puisque j'ai ordre d'écrire librement aux Ministres de la sublime Porte, tout ce qui concerne les interêts de nôtre Grand Maître.

Je n'ai plus rien à te dire, sinon que je te prie d'envoyer par deux Postes differentes deux lettres de change de la valeur de l'argent qui m'est destiné, afin que si l'une manque, je puisse recevoir l'autre, & par ce moyen n'être pas dans l'embarras: car il y a point de credit à Paris pour un Musulman; Echimilia me fourniroit bien ce qui me seroit necessaire pour me faire subsister en Dervis: mais il est de ton devoir de prendre soin, que je ne manque pas de ce qui est necessaire à un Agent du Grand Seigneur.

LETTRE LV.

A Pestelli Hali son frere.

Du plaisir qu'il prend à lire le Journal de ses voyages. Il l'informe des progrés que le jeune Empereur des Tartares avoit faits à la Chine, & lui conseille de s'attacher à Kerker Hassan Bassa.

CE fut avec regret que j'achevai ma derniere lettre avant que de t'avoir dit la moitié de ce que je pensois de tes voyages en Orient, où j'ai trouvé autant d'instruction que de plaisir. Ton Journal ne sort jamais de ma poche. Je le porte avec moi dans les Jardins & dans les solitudes, & même dans les Bibliotheques & dans les Eglises. Je vais quelquefois dans ces derniers lieux pour ne me pas rendre suspect.

Lorsque les Chrétiens entrent dans les plus délicieux Jardins de Paris, ils employent le tems, & se fatiguent à se promener par ici par-là. Ils mesurent plusieurs lignes en traversant une allée. C'est comme tu sais, une coutume vaine, & contraire à l'usage des Orientaux, qui aiment à se reposer assis sous un couvert frais; à regaler leurs yeux de l'agreable verdure des arbres; leur nez de l'odeur des herbes & des fleurs, & leurs oreilles de la charmante mélodie des oiseaux; parce que toutes ces choses servent à leur contemplation.

De cette maniere je passe souvent quelques heures au Jardin de cette Ville, où il y a dequoi se satisfaire à tous ces égards. Lorsque je suis rassasié de ces plaisirs, je tire ton Journal de ma po-

che, & je me mets à lire ; ce qui remonte par ma- 1649
niere de dire mon esprit, comme on remonte une montre qui est au bout de sa chaine. Cela m'ouvre même de nouvelles sources de contemplations, & me sert d'un merveilleux Talisman pour porter la Chine, les Indes, & tout l'Orient dans le lieu où je suis : tant tu parles vivement & naturellement de ces païs-là

Lorsque je suis dans les Eglises, ton Journal me sert de livre de prieres. Pendant que les autres babillent des paroles qu'ils n'entendent pas, ou du moins des paroles qu'ils ne se soucient pas d'entendre, j'offre à Dieu les premices de ma raison, & de la connoissance qu'il m'a donnée, pour me distinguer de tous les autres animaux, soit humains, ou autres

Quand je vais aux Biblioteques, je compare ton Journal avec les écrits des autres qui traitent des mêmes matieres, & je trouve que tu t'accordes avec quelques-uns que tu corriges les fautes que les autres ont faites, & que tu fais paroître en tout un genie qui surpasse de beaucoup tous les autres Historiens & voyageurs communs, qui cherchent plûtôt à amuser le Lecteur par des contes & par des avantures extraordinaires & inconnuës, que de lui apprendre quelque chose d'utile & de profitable.

Ainsi ton Journal est ma fidéle compagnie dans mes solitudes, l'objet de mes études, une aide à ma dévotion quand je vais en Campagne ; & lorsque je suis dans ma chambre il fait diversion à ma retraite & à ma mélancolie. Je suis grand admirateur de l'Antiquité : aussi un vieux Rocher raboteux & tout couvert de mousse, est plus agréable à mes yeux, que ne le sont les Prairies avec tout l'émail de leurs fleurs, ou les bocages enrichis de verdure : parce que le premier me paroît une Relique du premier cahos, & que je sai que l'autre n'est qu'une production du dernier Printems. C'est pour

1649 cela que ta relation me donne tant de plaisir. Elle traite des plus anciens Royaumes & Gouvernemens du monde : elle n'est point étoufée de chimeres & de fables, comme le sont la plûpart des relations des autres païs ; mais sans toucher aux bagatelles elle fait un détail sincere & véritable de tout ce qu'il y a de confiance.

Mais j'aime sur tout l'endroit où il est parlé de tes voyages de la Chine Ce païs est d'une si vaste étenduë, si riche, si peuplé ; ses habitans sont si industrieux, si savans & si politiques, sans parler de l'antiquité de cet Empire, qui ne peut être comparé à cet égard avec aucun autre Gouvernement qui soit sous le Ciel, que l'exacte & méthodique connoissance de ces choses me paroît d'une plus grande importance, que toutes les autres découvertes que je pourrois faire.

Ce que tu dis des lettres & des mots des Chinois, montre que tu as étudié leur langue : & les remarques que tu fais sur la longue succession de leurs Rois, est une preuve que tu sais leur Chronologie, qui renferme plusieurs milliers d'années avant le déluge de Noé Tu est fort exact à faire l'énumeration de leurs Tribunaux publics & Cours de judicature ; comme aussi à décrire les Ponts, les Temples, les Palais & les autres édifices remarquables : cela sert à donner au Lecteur une idée juste de la magnificence & de la grandeur des Empereurs Chinois, & de l'industrie de leurs sujets, qui semblent l'emporter sur toutes les autres nations pour les arts & sciences. Il paroît en un mot que tu n'as point demeuré les bras croisez tant que tu as été dans ce Royaume. Je ne sai comment te faire mieux connoître l'estime que j'ai pour toi à cause de la peine que tu t'est donné de t'instruire toi-même, & de m'instruire ensuite de choses de si grande importance, qu'en te faisant le détail des conquêtes que les Tartares ont fait dans cet Empire, depuis ton retour à Constantinople. Tu appris

par ma derniere que le Roi Tartare avoit été couronné à Pekin. Il eſt arrivé depuis d'autres Vaiſſeaux de ces païs-là, avec avis que le jeune conquerant avoit pouſſé rapidement ſes victoires : & qu'ayant marché avec une armée vers la Corée ; Royaume qui comme tu ſais, eſt ſur les frontieres de la Chine le Roi de ce païs-là s'étoit ſoûmis, & qu'ayant fait alliance avec Zunchi, il tenoit ſon Royaume à foi & hommage de ce victorieux Empereur. 1645

Après cela il ſe preſſa de ſubjuguer les Provinces qui reſtoient à conquerir. Il finit ce grand ouvrage en faiſant des marches promptes & rapides comme un autre Alexandre ; & en aſſiégeant la capitale d'une Province, qu'il n'auroit jamais manqué de prendre par la force, où qui auroit été contraint de ſe rendre faute de vivres Cela étant fait il prit poſſeſſion en même tems & de la Ville, & de la Province entiére, ſommant les Villes moins conſidérables de ſe rendre ; ce qu'elles refuſerent rarement de faire après avoir vû la deſtinée de la premiere. Ainſi il ſe rendit maître en peu de tems de tout ce vaſte Empire.

La renommée de ſes progrés fit d'abord ſortir pluſieurs Tartares de leurs païs, pour ſuivre la fortune de leur Empereur. Il donna aux Tartares les principales charges de ſon armée, & laiſſa aux Chinois l'adminiſtration des affaires Civiles ; & pour faire connoître qu'ils étoient ſous le joug, il fit couper à tous les cheveux bien court, & les fit habiller à la mode des Tartares.

On fait un magnifique portrait de ce jeune Prince, qui au milieu de tant de conquêtes & de triomphes, ne fait pas paroître la moindre vanité, mais ſe contient dans les bornes d'une ſage modération, il attribuë tout au decret de la déſtinée, & ne s'enfle d'aucune de ſes glorieuſes actions : ce qui montre que ſon eſprit eſt véritablement héroïque. Cependant ce Prince eſt idolâtre, comme le ſont tous

1649 les Tartares de cette nation, qui pour mieux dire n'ont aucune Religion ; ce qui rend leurs bonnes actions d'autant plus dignes d'admiration. Suivant le rapport des derniers qui sont venus de la Chine, les Tartares sont fort retenus & fort chastes, & ont en horreur les vices qui ne sont que trop communs dans les autres parties du monde, & dont les vrais croyans mêmes ne sont pas exempts. Ils sont aussi rigoureusement justes, & punissent de mort sur le champ tout ce qui s'appelle fraude & tromperie. Quant à la prudence & au courage à la guerre, il n'y a point de nations qui surpassent les Tartares, & il y en a peu qui les égalent. Ils aiment passionnément la vie active & passent la plus grande partie de leur tems à cheval, soit à chasser les bêtes feroches, soit à combattre leurs ennemis. Leurs chevaux sont les meilleurs & les plus courageux du monde. Il n'y a rien que les Tartares mépriſent davantage que la vie sedentaire des Etudians & gens de lettres. Il les appellent les fardeaux de la République, des gens faineans & sans vigueur, qui ne sont bons qu'à être vendus pour esclaves. Mais ils ont beaucoup d'estime pour les gens de service & de merite, qu'ils ne manquent jamais de récompenser de dignitez & de commandemens proportionnez à leur merite & à leur capacité. Le génie de cette nation est si Martial, que les femmes mêmes vont à la guerre avec les hommes, & font plus qu'on ne doit esperer de ce sexe tendre & délicat. Les hommes & les femmes sont habituez dès leur enfance à demeurer dans des Tentes ou dans des Chariots, y ayant peu de Villes dans toute la Tartarie. C'est là où ils sont élevez à la faim, à la soif, au froid, au chaud, & en un mot à toute sorte de frugalité & de fatigue. C'est ce qui les rend excellens Soldats, & la terreur de toutes les nations de leur voisinage. C'est ce qui a si tôt réduit toute la Chine à leur obéïssance ; les Chinois nonobstant toutes leurs vertus & perfe-

ctions, étant les gens du monde les plus effemi- 1549
nez : Et c'eſt ce que tu n'as pas manqué de remarquer.

Je te conſeille, frere, d'aller trouver Kerker Haſſan Baſſa, nôtre compatriote, & de lui preſenter ces remarques ſur les Tartares. Tu peux aiſément copier de ce que je te dis ici, tout ce que tu croiras pouvoir te ſervir à quelque choſe. Il a herité du genie de ſon Pere, qui, comme tu ſais, étoit un des plus grands Chaſſeurs d'Arabie, & ſon caractere ne differoit gueres de celui que je t'ai donné des Tartares. Ce Baſſa prendra beaucoup de plaiſir à ces mémoires, & ſe croira obligé d'en avoir une juſte reconnoiſſance. Il a l'ame grande & genereuſe, & il dépend de lui de t'avancer. Je lui ai déja écrit, pour lui faire l'éloge de ton habileté. Je veux lui écrire encore pour répondre à celle qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire depuis peu, par laquelle il me demande un état de la Chine plus ample & plus circonſtancié. Je l'informerai de pluſieurs paſſages de ton Journal : Et pour éprouver ta ſcience je ſuis perſuadé qu'il ne manquera pas à te faire diverſes queſtions ſur ce ſujet. Cela te donnera occaſion de te faire connoître à ce Baſſa, & de gagner ſon eſtime. Suis mon conſeil ; prens la bale au premier bond, & l'évenement en ſera heureux.

LETTRE LVI.

A Kerker Hassan Bassa.

Il lui donne un état abregé de la Chine pour lui donner envie de s'adresser à son frere pour en savoir davantage.

J'Ai reçû tes ordres, & je suis tout glorieux de l'honneur que tu m'as fait, de me donner occasion de te rendre quelque service, & sur tout un service de cette nature. C'est une marque que la relation de la Chine que je t'ai envoyé, a eu le bonheur de te plaire. Je regarde comme un honneur & comme un bonheur d'avoir un frere qui ait aquis dans les voyages des connoissances considérables C'est à lui que je suis redevable de ce que je sai de ce païs, & des autres parties de l'Orient. Pour mon Cousin Fousi il n'a jamais voulu me faire part de la moindre chose de ses voyages, quoi qu'il ait parcouru toute l'Asie.

Je lui ai écrit diverses fois pour le prier de me faire cette faveur ; mais il ne m'a point fait de réponse : de sorte que je ne sai s'il est mort ou vivant. Mes amis son fort paresseux à m'écrire. Et à moins que les Ministres d'Etat ne me fassent l'honneur de m'écrire ; ce qui arrive très-rarement, à peine reçois-je une lettre en vingt mois de mes familiers amis & de mes parens. Je conclus de là qu'une si longue absence m'a tout à fait banni de leur souvenir.

Et comme tu souhaites d'être plus particulierement informé de l'état de la Chine, je n'ai rien de meilleur à te dire que ce que j'ai appris de mon frere. Il dit qu'il y a dans cet Empire quatre mille quatre cents Villes & citez murées ; trois mille Châteaux &

Forteresses sur les Frontieres, où il y a toûjours un million d'hommes en Garnison, qui sont relevez de tems en tems par le même nombre d'autres. Il y en a aussi un million d'entretenus pour la Garde des Gouverneurs de Provinces, des Ambassadeurs, & des autres Officiers de l'Etat. L'Empereur de la Chine entretient pour la Garde de sa personne cinq cents mille chevaux : Et tout cela se fait en tems de paix. Mais on a des forces innombrables lorsqu'il survient quelque révolte, ou qu'il se fait quelque invasion. Il y a dans la Chine trois cents trente un ponts, plus forts & plus magnifiques qu'en aucun autre endroit du monde. deux mille quatre-vingt-dix-neuf montagnes ; mille quatre cents septante deux lacs, & fontaines medecinales ; mille cent cinquante-neuf Arcs de triomphe, & autres monumens érigez à l'honneur des hommes vaillans & savans ; deux cens septante deux Bibliotheques pourvûës de toute sorte d'excellens livres ; trois cents mille Temples, & autant d'Ecclesiastiques, sans compter les Societez religieuses. Les Chinois venerent trois mille trente-six saints, & deux cents huit saintes. Il y a des Temples dédiez à l'honneur de tous ces saints & de toutes ces saintes, sans parler de ceux qui sont consacrez au Soleil, à la Lune, aux Etoiles, au feu, à l'air, à la terre, & à l'eau ; aux cieux qui comprennent tout ; aux Dieux celestes qui gouvernent tout, & au Dieu souverain qui a créé tout. Ils celebrent dans ces Temples les loüanges de leurs Dieux & de leurs Heros, avec Musique, chansons, encens, & sacrifices ; & croient que tout ce qui est éminent pour l'excellence de sa nature, ou tout ce en general qui fait quelque bien au Genre humain, doit être adoré d'adoration divine. Semblable en cela aux anciens Payens de la Grece, & de Rome, qui avoient autant de Dieux & de Déesses, qu'il y avoit de creatures au monde ; de sorte que leur superstition n'avoit ni commencement ni fin. Les plus savans & les plus contempla- 1649

1649 tifs de leurs Prêtres trouvoient que les ceremonies de leur Religion étoient un Labyrinthe où ils se perdoient. Heureux sont les fidéles Musulmans qui n'adorent qu'un seul Dieu, d'où est sorti tout l'Univers, sans s'embarrasser des absurditez des Infidéles.

Les Chinois sont grands admirateurs d'eux-mêmes, & de leur nation. Ils s'imaginent que personne ne peut leur disputer ni les sciences, ni la sagesse, ni les richesses. Ils mépriſent tous les autres païs, & ceux qui les habitent, & les regardent comme des idiots, ou comme des monstres.

Ils ont bonne opinion d'eux-mêmes, parce qu'ils ne connoissent pas le reste du monde; car rarement ou jamais sorte-ils des limites de leur Empire.

Je pourrois dire beaucoup d'autres choses des Chinois; mais il te sera plus avantageux de l'aprendre de mon frere, qui a été à la Chine, & qui peut te satisfaire amplement sur tout ce qui regarde cét Empire. Je lui ai écrit de t'aller voir, & de baiser la pouſſiere de tes pieds. Si tu veux éprouver sa capacité, tu trouveras qu'il s'est perfectionné dans ses voyages; que c'est un homme propre aux affaires, & en qui tu peux avoir de la confiance, vertu qu'on ne peut assez estimer dans ce tems de corruption.

Sers-toi neanmoins en cela de ta retenuë ordinaire, & fais agir à son égrad la bonté d'un compatriote, & l'affection d'un ami.

LETTRE LVII.

A Cornezan, Baſſa.

Mariage & morts de divers Princes de l'Europe. Remarques ſur les Eclipſes, & ſur ce qui arriva au Soleil du tems de Joſué & d'Ezechias.

SI Ovide vivoit aujourd'hui, les évenemens de cette année lui donneroient matiere à de nouvelles fictions. Ou il nous diroit que la Déeſſe de l'amour a enſorcelé le Dieu de la guerre, & l'a rendu traitable & de bonne affaire, ou il diroit qu'il a bû un ſi grand coup de Nepenté, qu'il a oublié ſon ancien métier de brouïller les mortels par des guerres continuelles. Quoi qu'il en ſoit, il ſemble qu'il ne ſe fait cette année que des mariages : Car au lieu de combats & de ſieges les Nazariens ſe ſont attachez à quelque choſe de plus doux, & n'ont penſé qu'aux affaires de l'amour & du mariage.

Le nouveau Roi de Pologne, qui s'appelle Jean Caſimir, ſe maria au commencement de l'année à la veuve de ſon frere. Le Prince d Hanave épouſa dans la neuviéme Lune la fille du Duc de Holſtein : Et la derniere Lune a été remarquable par deux autres mariages ; l'un eſt du Roi d Eſpagne avec Anne-Marie fille de l'Empereur d'Allemagne ; & l'autre du Duc de Mantouë avec Iſabelle-Clare d'Autriche.

Ces mariez ſont à preſent occupez à travailler à la propaga ion du genre humain, pendant que d'autres perſonnes d'une naiſſance auſſi diſtinguée,

1649 vont grossir le nombre des morts, s'enrôler avec les esprits, & se faire naturaliser dans le Royaume des ombres.

L'Imperatrice d'Allemagne mourut dans la cinquiéme Lune : Le Duc de Bragance dans la neuviéme : La Duchesse de Modene dans la huitiéme : Et un certain Prince Allemand dont j'ai oublié le nom, mourut dans la Lune d'Octobre. Outre ceux-ci sont morts Osfalmski, grand Chancelier de Pologne ; Wrangel General de l'armée Suedoise ; Frederick, Ambassadeur de l'Empereur à Rome ; Ferdinand Electeur de Cologne ; & le Vice-Roi de Boheme, qui se cassa la tête en tombant d'une fenêtre par laquelle ses ennemis les jetterent. Ainsi quoi qu'il semble que Mars n'ait fait que dormir cette année, le vieux Saturne son compagnon en malices, a été trés-remuant, pour parler comme les Astrologues, qui attribuent tous les évenemens à l'influence des astres. Il y a des gens qui croient, que les éclipses de Soleil & de Lune qui sont arrivées cette année, préfageoient la mort de ces grands personnages Ils auroient autant de raison de dire, que le coucher & le lever de ces deux astres étoient des préfages des tragiques événemens qui sont arrivez sur la terre ; puisqu'il ne leur est pas plus naturel de continuer sans variation leur mouvement d'Orient en Occident que de s'obscurcir à certains degrez de leurs cours ordinaires, par le moyen des interpositions qu'ils y rencontrent.

Nous ignorons la Chronologie des Chinois & des Indiens payens : Et nous ne pouvons maintenant rien dire de bon des Archives des anciens Egyptiens & Assiriens. Ces peuples sont plusieurs siécles avant la commune Epoque du commencement du monde.

Mais l'Histoire qui nous est connuë fait mention de deux changemens extraordinaires & surnaturels arrivez au Soleil durant le cours de six mille ans.

L'un eſt, lorſque cet aſtre, s'arrêta du tems de 1649.
Joſué General des Iſraëlites, pour s'accommoder aux fins de la deſtinée, pour allonger du double la lumiere du jour, juſques à ce que l'armée ennemie fut entierement défaite, & que tous les inconcreis euſſent été paſſez par le fil de l'épée victorieuſe des enfans de Jacob.

Ce jour fut une longue nuit aux Antipodes les Iſraëlites; ils ſe tournoient dans leurs lits aprés qu'ils avoient dormi les heures de la nuit qu'ils avoient accoutumé de donner au ſommeil, & diſoient en eux-mêmes. " Le Soleil eſt immanquablement endormi, ou il eſt régal avec les Dieux de " la mer. Thetis le retient peut être entre ſes bras, " pendant que les Tritons l'endorment par les doux " accords de leur agréable Muſique, ou que Neptune le regale dans les Palais du Sommeil. " C'eſt ainſi que raiſonnoient dans leurs chambres ces nations conſternées, allarmées qu'elles étoient des évenemens qui leur étoient inconnus.

Ceux qui demeuroient aux extrémitez de la terre, & qui étoient accoûtumez à marquer au juſte le flux & reflux de la mer, admiroient le retardement des marées ordinaires, & demandoient, *dequoi la Lune étoit devenuë*? Car cette Planette s'arrêta auſſi-bien que le Soleil.

La lumiere de leurs ames s'étoit éclipſée, & leur raiſon étoit plus tenebreuſe que leurs yeux n'étoient obſcurs Ils ignoroient les ouvrages de Dieu, & ne ſavoient pas que les globes celeſtes s'arrêtaſſent au commandement de l'eſprit qui les a formez, & même à la parole du Prophête, qui a été inſpiré d'en haut.

De même du tems d'Ezechias Roi des Juifs, le Soleil recula dans ſa courſe, & toute la fabrique des Cieux retourna en arriere, pour confirmer les bonnes nouvelles du Prophête, qui avoit dit au Roi malade, *que la vie avoit été prolongée de quatre ans.* Cela arriva ſous le regne de Merodach Baladan,

Roi de Babilone qui envoya des Ambassadeurs à Ezechias pour le feliciter de sa gueriſon miraculeuſe.

Depuis cela il n'eſt jamais rien arrivé au Soleil, ou aux autres corps celeſtes, qui ait été contraire au cours d'ordinaire de la nature. Les éclipſes de Soleil & de Lune ne ſont pas plus des préſages des maux qui doivent arriver aux Grands & aux petits, que le ſont les jours chargez de nuages & de broüillads; puiſque les uns & les autres obſcurciſſent également la lumiere des corps celeſtes; & que les premiers nous la dérobent entierement, ce qui eſt la plus grande éclipſe des deux.

Prions Dieu de nous continuer l'uſage de nos ſens, & de ne point faire éclipſer la lumiere de nôtre raiſon: Et nous n'aurions alors que faire de craindre les apparitions ordinaires de la nature.

LETTRE LVIII.

A Muhemmed Hermite, habitant dans la caverne du Prophête en Arabie l'heureuſe.

Il lui demande ſon ſecours & ſes conſeils ſur divers ſcrupules qui embarraſſoient ſa conſcience.

1650 PArdonne à mon importunité, ſi je m'addreſſe encore à toi, pour te demander conſeil ſur les affaires de mon ame. Je me repreſente comme un voyage perdu dans un Deſert de doutes & d'incertitudes, ſans guide & ſans conducteur. Ce n'eſt pas que je doute de la verité de nôtre ſainte Religion, ou que je me défie de l'autorité de l'Envoyé de Dieu. J'ai aſſeurement de la veneration pour le livre de gloire, dont les ſacrez verſets ſont copiez ſur mon cœur.

cœur. Mais il manque à tous les hommes une sagesse 1654
particuliere pour se bien démêler des embarras de cette vie. Je n'ai pas l'art d'apliquer les préceptes generaux de la loi aux conjonctures & aux necessitez particulieres où je me trouve. Il naît de mes affaires journalieres une infinité de difficultez. Le commerce que j'ai avec les Infidéles, & ce que je dois au Grand Seigneur troublent ma conscience. Je suis embarrassé de tous côtez; & pendant que je tâche à me conserver pur, je me trouve encore soüillé.

Je ne suis point Heretique, ni du nombre de ceux qui sont prédestinez aux peines éternelles, pour l'injurieux amour qu'ils ont pour Hali. Je dis injurieux parce qu'il déroge au respect & à la veneration qu'ils doivent avoir pour Omar, Osman, & Ebubeker, qui sont les trois Successeurs de l'Apôtre de Dieu.

Comme je croi fermement à l'Alcoran, j'ai aussi une foi entiere à l'Assonan, (a) & aux écrits des quatre principaux Imaums, qui sont Hanif, Schasi, Melechi, & Hambeli. Je suis resigné à la sentence du Moufti, comme nos Peres l'étoient autrefois aux décisions des Califes de Babilone. Je maudis le Kizilbaschi d'aussi bon cœur, & avec la même dévotion que je fais des prieres pour la santé & pour la prosperité des vrais croyans. Je ne parle qu'avec horreur de ceux qui nient le Chapitre de la *Couverture*, & les versets aportez par l'Ecuyer de l'Ange Gabriel, à l'honneur de la femme du Prophéte. Je n'ai jamais levé la main contre aucun de ceux qui sont décendus de l'Ambassadeur de Dieu: Et si dans l'emportement j'ai jamais maudit un Musulman, j'ai pris de la poudre sous ses pieds, que j'ai mis sur mes levres, avant que l'ombre du Soleil ait avancé de la largeur d'un cheveu, & par ce moyen j'ai empêché celui qui est prompt à écrire toutes nos paroles, d'enregistrer l'impreca-

(a) *Livre qui contient les Traditions des Mahometans.*

1650 tion que j'avois prononcée. Car je croi que cette poussiere a la vertu d'effacer la mémoire de nos mauvaises paroles & actions.

Quand je rencontre un Santon, ou un de ces devins enthousiastes ; je mets en pratique la leçon des *Orchants*, & faisant honneur au saint Frénetique, je me mets à genoux, & adore la vertu cachée sous ce vil masque.

Je ne néglige aucune des purifications, commandées par nôtre saint Legislateur : Mais je grossis au contraire le nombre de celles que nous Arabes avons reçûës par tradition de nos Peres les enfans d'Ismaël. Cependant je croi qu'en cas de négligence, on devroit avoir quelque indulgence pour un Musulman qui est en païs infidèle. Je me sers en tout tems du lavement d'Abdest dans ma chambre, lorsque personne ne peut voir ce que je fais, ou que je puis m'empêcher de donner des soupçons legitimes, capables de faire conclure que je sois Mahometan. Je ne puis pas pratiquer de même le lavement de Tabaret, parce qu'on n'a pas à Paris pour cela les memes commoditez qu'à Constantinople. Mais j'ai soin de suppléer à ce défaut par d'autres lavemens ; autrement je serois abominable à mes propres yeux. Il n'y a aucune necessité que je me baigne, moi qui n'ai jamais touché femme. Cependant je vais souvent à la riviere ; je prens un bateau pour me baigner, & me fais mener à la rame à demi lieuë de cette Ville, où dans une petite Baye ou Anse, je me baigne tout le corps, pour faire par ce moyen quelque chose de plus que je ne suis obligé par la loi, & expier les fautes involontaires que j'ai faites contre mon devoir. Cependant aprés tout cela, je ne puis pas dire que je sois net.

Je prie aux heures ordonnées, ou du moins si les affaires de ma commission m'empêchent de satisfaire à la loi, quant à l'exactitude des heu-

res du jour marquées pour cet exercice de piété, je répare cette négligence en faisant la nuit ce que je n'ai pû faire le jour ; & pour faire voir la sincerité de ma dévotion, je fais plus de prieres que je ne suis obligé d'en faire par la loi. 1658

Je jeûne, & donne l'aumône selon mes facultez. J'employe beaucoup de tems à lire & à méditer l'Alcoran. En un mot, je fais tout ce que ma raison me dit que je suis obligé de faire pour être un bon Musulman. Cependant mon ame n'a point de repos. Il me semble que je vois nôtre saint Prophête fronçant le sourcil contre moi, & me regardant du Paradis avec des yeux de colere. Il me semble qu'il me reproche ma foüillure & mon infidelité. Le jour mon imagination se trouble ; & la nuit je suis effrayé par des songes horribles. Je conclus de là que nonobstant toute mon obéïssance à la loi, & tous les soins que je prens à m'aquiter des devoirs d'un vrai croyant ; je suis néanmoins bien éloigné de mon but, & par conséquent je me mets au rang de ceux qui sont desagréables à Dieu.

Il est impossible d'exprimer l'horreur que cette pensée me fait. Je suis quelquefois accablé de tristesse & de desespoir. Et comme je suis forcé de garder ma douleur dans mon cœur, ne pouvant pas la verser dans le sein d'un ami, elle en est d'autant plus violente & plus cruelle.

Voilà l'état où je me trouve quelquefois ; condition que je trouve aussi méchante, ou pire, que celle de ceux qui sont condamnez à l'*Araf*. Car comme ils ne peuvent joüir des felicitez du Paradis, ils sont asseurez aussi de ne point sentir les tourmens de l'Enfer. Je n'ai pas cette triste consolation, car autant que j'en puis juger, mon partage pourroit bien être l'Enfer. Veux-tu savoir comment je remedie à ce méchant tempe-

1550 rament d'esprit, & ce que je fais pour me guerir de ma mélancolie ? Ne regardes point comme une flaterie si je te dis que tu est mon Medecin, & que l'idée de ton innocente vie est ma medecine. Après avoir roulé dans mon esprit mille pensées differentes, qui ne m'ont apporté aucun soulagement, je ne me suis pas plûtôt fixé sur le solitaire du mont Uriel, qu'un Rayon de lumiere & de consolation se répand tout à coup dans mon ame. Je me promets plus de satisfaction de tes conseils, que de ceux de tous les Imaums & Mollahs de l'Empire.

Dis-moi donc, saint & pieux Hermite, comment je dissiperai les nuages de douleur & de tristesse dont mon esprit est envelopé, & qui menacent de suffoquer mon entendement

Si dans cette obscurité & dans cette confusion, je dois m'adresser pour être instruit aux Disciples d'Alhazan. Ils m'engageront dans mille rafinemens embarrassez sur l'Essence & sur l'Unité de Dieu. Je n'ai pas besoin de cela, & je ne suis déja que trop embarrassé de speculations chagrinantes. Je ne cherche pas à penetrer ce qui est incomprehensible ; mais je cherche à m'instruire de la voie claire & intelligible pour parvenir à la felicité. Qu'importe que Dieu soit bon par sa bonté, ou par son essence ? C'est me jetter aux yeux de la poussiere metaphisique, & me laisser en pire état que je n'étois auparavant.

Je ne puis pas esperer plus de lumiere des Momsconderans : car s'ils sont d'exacts observateurs de la loi, je le suis a ssi par tout où ses préceptes peuvent être appliquez à l'état & aux circonstances où je me trouve. Mais je manque d'instructions pour plusieurs occurences, sur lesquelles il semble que l'Alcoran ne décide point, mais laisse chacun se conduire selon sa prudence. Je suis obligé d'avoüer, qu'en des cas de cette nature, je n'ose me fier à mon discernement.

De plus au lieu de m'expliquer clairement les pre- 1650
ceptes de la loi, ils iront me broüiller la tête des nations sublimes & intelligibles des attributs divins, qui suffisent pour ébloüir l'intelligence du plus brillant Seraphin. Et s'ils peuvent me persuader de m'attacher à leurs speculations, me voilà en peu de tems un dévôt aussi fou, que l'étoit un autre de leurs sectateurs; je veux dire le Poëte Namisi, qui enfoncé dans les profondes speculations de l'Unité divine, & entendant prononcer à un Imaum la sacrée sentence *qu'il n'y a qu'un seul Dieu*, lui donna le démenti, & lui dit qu'il multiplioit la Divinité en lui donnant quelque attribut, supposé même que ce fut cela qui exprimoit son Unité. Son impudence fut punie, & il fut écorché vif.

Je n'en ferois pas mieux de consulter les Muserins; ces infideles masquez, qui faisant les Musulmans, nient l'existance de Dieu, soutiennent que tout arrive par hazard, & vient sans esperer ou sans croire d'autre vie. S'il étoit vrai qu'il n'y eut point de récompense pour les bonnes actions, & de peine pour les mauvaises, ou j'irois d'abord à la felicité mondaine, sans faire scrupule de tous les vices qui pourroient me conduire à cette fin; ou si je ne pouvois y arriver, je ne voudrois pas tranquilement attendre le martire de la part des hommes, je voudrois me défaire moi-même d'une vie, qui n'auroit été suivie que de malheurs.

Les Hairets sont presqu'aussi pernicieux que ceux ci. Ce sont des Mahometans Sceptiques, qui n'osent se fier à leur propre raison, mais sont toûjours chancelans & irrésolus. Si je vais à eux pour être instruit, ils me répondront, que Dieu sait mieux que personne ce qu'il a à faire, & par ce moyen je demeurerai dans la même incertitude où j'étois déja.

Les Guaids valent beaucoup moins. Ce sont

1561 des Interprétes chagrins de la loi douce, qui condamnent irrévocablement un homme aux peines de l'Enfer, pour un seul péché mortel qu'il a commis. Il n'en faut pas davantage pour jetter tout le genre humain dans le desespoir

A la verité la morale des Sabins est de mon goût. Ils sont ce semble de parfaits Mahometans Stoïciens, qui attribuent tout ce qui arrive à la destinée, & à l'influence des astres. J'embrasserois volontiers l'avis des Philosophes qui paroissent si exempts de passion; mais je ne saurois adorer comme ils font, le Soleil, la Lune, & les constellations des Cieux, parce que l'Alcoran, l'a expressement défendu. Quand il ne l'auroit pas défendu, ma raison me convaincroit, que je dois adorer le feu, parce qu'il m'échaufe, & me sert à d'autres choses nécessaires, ou l'eau parce que je m'en sers pour me desalterer, & pour me purifier, ou mes mains parce qu'elles me nourrissent, aussi-bien que ces corps celestes; puisque les uns & les autres agissent selon leur nature.

En un mot de ce nombre infini de Sectes, qui divisent l'Empire des Musulmans, je ne puis esperer d'aucune une satisfaction entiere; car si elles paroissent Orthodoxes en quelque chose, en d'autres elles sont manifestement heretiques. Cependant je ne puis pas m'empêcher de faire plus de cas des unes que des autres à proportion que leurs Principes, & leur pratique approchent le plus de la raison & de la verité. Car je ne suis pas assez méchant Académicien, pour faire cette question ridicule, *qu'est-ce que vérité*?

Nos Peres savoient sans contredit ce que c'étoit que la verité, & l'Ambassadeur de Dieu ne fut envoyé que pour la prêcher au monde. Mais si l'ignorance, la superstition, ou l'erreur l'ont bannie des Cours & des Villes, allons la chercher dans les deserts. Peut-être la trouverons-nous errante sur les rochers & dans les bois, ou peut-être aussi ce

sera-t-elle refugiée dans quelque caverne ou dans 1650
quelque fosse, dans l'esperance d'être plus favorablement reçûë des bêtes feroces, qu'elle ne l'a été des hommes.

Si la verité ne peut se trouver entiere nulle part; si elle s'est divisée entre les differens Sectes & Religions du monde, en ce cas plûtôt que d'être privé de ce divin Bijou, je veux le chercher par fragmens, & embrasser tout ce qu'il y a de raisonnable & de pieux dans chaque Secte, sans me mettre en peine des extravagances & des vices qu'elle peut avoir d'ailleurs.

Il n'y a aprés tout que les seuls Munasihi qui me paroissent Orthodoxes & éclairez de Dieu, & qui évitant les détours des Infidelles, suivent le grand chemin de la premiere justice & piété, marchent sur les pas des Anciens, & obéïssent à des traditions dont ils ne savent point l'origine. Tu parois entre ceux de cette Secte comme un autre Pithagore; Tu les confirmes par ton exemple dans une vie innocente, & tu souffres les dernieres austerirez de l'abstinence plûtôt que de te rendre coupable de l'éfusion du sang des créatures, que le grand & souverain Seigneur de toutes choses a créées, pour vivre de l'herbe des champs, & pour partager avec nous les graces de la Nature.

J'ai donc recours à toi comme à un Oracle. Dismoi je te prie sacré Silvain, ne suis-je pas obligé d'obéïr aux inspirations de ma nature, qui me dit, qu'il y a de la cruauté & de l'inhumanité de manger des bêtes égorgées? Tous les premiers disciples du Prophête qui ont aspiré à la perfection, ne se sont-ils pas abstenus de tuer les brutes; Il est vrai que l'envoyé de Dieu n'a pas positivement défendu de ne pas manger de chair; cependant il a proposé l'abstinence comme un conseil divin: Et ceux à qui il a permis de manger de la chair, il les a astraints à certaines conditions. Toutes les Religions ne préchent-elles pas l'abstinence, tant par leurs pa-

1650 roles, que par leurs exemples ? Je ne doute plus que la corruption des mœurs & la volupté des hommes ne soient cause que cette ancienne sobriété est à present hors d'usage & mépriſée. Ma propre experience me confirme dans ce sentiment, car j'ai souvent voulu pratiquer cette abstinence, mais j'en ai été empêché par la force d'un apetit voracе qui m'a toûjours fait retomber dans mon ancienne intemperance.

J'ai pourtant eu soin en mangeant de la viande, d'observer tant que j'ai pû les défenses de nôtre saint Prophéte. Je n'ai jamais goûté de sang lorſque je l'ai sçû; & n'ai jamais mangé de choſe étranglée ou étoufée. Mais je ne sai ſi je n'en ai point mangé sans le savoir, ou ſi toute la chair que j'ai mangé avoit été tuée en prononçant ce terrible nom qui lui avoit donné la vie. Je n'ai pas pû m'empêcher non plus de manger une fois de la chair de pourceau.

Mais je m'abhorre moi-même pour ces crimes involontaires Et pour éviter à l'avenir la même tentation, je ne veux goûter de rien qui ait reſpiré l'air que reſpirent toutes les créatures, penchant comme je fais à croire la metempſicoſe. Si cette Doctrine eſt veritable, je ne ſouhaite point de plus grand bonheur la premiere fois que je changerai, que de pouvoir faire paſſer mon ame dans le corps du Chameau, qui te portera à la Meque.

LETTRE LIX.

A Minexim Alaph Baſſa.

Pour lui donner avis que trois Princes du Sang avoient été arrêtez en France.

JE ne reçois quelquefois que tard les dépêches qui me viennent de la porte Imperiale : cela arrive ou par la négligence de Kiſur Dramelet, qui eſt chargé du ſoin de les envoyer, ou parce que les chemins ſont ſouvent impratiquables. Cela arrive auſſi parce que les poſtes ſont ſouvent arrêtées dans ce tems de guerre. Delà vient que je ne ſai pas toûjours les changemens qui ſe font dans le Serrail, & dans le gouvernement du brillant Empire, que pluſieurs mois aprés qu'ils ſont arrivez. Qui ſont ceux qui ſont élevez, ou abaiſſez, ce ſont choſes que je n'apprends qu'avec le tems.

Ne ſois donc point fâché je te prie, ſi j'ai tant tardé à te feliciter. Mais ſois aſſeuré que je ſouhaite que ton bonheur aille toûjours en croiſſant comme un rejetton de palme.

Pour te donner des marques de mon obeïſſance & de mon affection, je veux t'apprendre une nouvelle, qui quelque peu importante qu'elle puiſſe paroître au Divan, a neanmoins ſurpris toute l'Europe.

C'eſt l'empriſonnement de trois Princes François ; non des Princes d'un rang ordinaire, mais des Princes du Sang, dont les noms ne ſont pas inconnus au Serrail, qui eſt le ſejour de la renommée. Ce ſont les Princes de Condé & de Conti freres, & le Duc de Longueville leur Beaufrere. Ce ſont les trois premiers Sujets de ce Royaume, tous trois décendus du Sang Royal.

1660 Ils doivent leur empriſonnement au Cardinal Mazarin, ou plûtôt à leur conduite ouverte & ſans artifice. Le Prince de Condé eſt un homme paſſionné, qui n'a jamais appris à cacher ſon reſſentiment. A ſon retour de Flandres après la bataille de Lens, dont j'ai déja parlé, les troubles de Paris commencerent. Le Prince bloqua cette Ville, & promit au Cardinal, contre lequel ſeulement cet orage s'étoit élevé, qu'il le rameneroit à Paris victorieux & triomphant, ou qu'il lui en coûteroit la vie. Il tint parole, & le Cardinal roda par les ruës de Paris en caroſſe avec le Roi, la Reine, & tous les Princes du Sang après que le ſiege eut été levé, & la paix concluë. Le Prince en décendant de caroſſe dit au Cardinal. „ Je m'eſtime, Monſieur, „ le plus heureux homme du monde, d'avoir pû „ ſatisfaire à l'engagement où j'étois entré de ra„ mener vôtre Eminence à Paris, & d'avoir repri„ mé par ma preſence pendant que nous nous pro„ mes promenez dans les ruës, l'averſion que la „ populace a pour vôtre perſonne.

Cela ne toucha que trop vivement le Cardinal. La Reine & tous ceux qui étoient preſens ſentirent bien auſſi que les derniers paroles du Prince alloient trop loin. Le Cardinal neanmoins ne laiſſa pas de repliquer avec une eſpece de modeſtie, qui n'étoit pas tout à fait ſans colere & ſans dédain. „ Vous ne m'avez pas ſeulement obligé à ce degré, „ Monſieur; mais vous avez par cette action rendu „ au Royaume un ſervice ſi conſidérable, que ni „ leurs Majeſtez ni moi ne ſerons jamais en état de „ nous en revancher dignement.

Ceux qui étoient preſens, & qui entendirent ces diſcours, avoient du penchant à prendre le premier pour un reproche, & le ſecond pour une menace. En effet il n'eſt pas extraordinaire aux grands hommes d'eſtimer trop les ſervices qu'ils rendent à leur Roi & à leur Patrie: Et c'eſt aſſez l'ordinaire des Princes de convertir leur reconnoiſſance

en haine, lorsqu'ils ne peuvent pas duëment récompenser les grands services qui leur ont été rendus. 1650

Il est certain que le Prince de Condé a trop présumé du merite de son dernier service ; & il n'étoit pas aisé que la Reine ou le Cardinal en eussent la reconnoissance qu'il esperoit. Il s'imaginoit qu'ils ne devoient rien refuser à un homme, qui avoit si souvent hazardé sa vie pour leurs interêts.

Ce fut sur ce fondement qu'il crût être en droit de s'opoſer au mariage que Mazarin voulut faire d'une de ſes Nieces avec le Duc de Mercœur.

Ce Duc eſt d'une Maiſon qui a été long-tems oppoſée à celle du Prince de Condé. Et c'eſt ce qui donnoit ſujet au Prince de craindre, que le Cardinal qui ne l'aimoit pas ne devint trop puiſſant par ce mariage, & en état de n'avoir plus beſoin de ſa protection ; la ſeule choſe qui faiſoit toute ſon ambition ; car s'il avoit pû une fois réduire le Cardinal à cette neceſſité, il auroit été le Maître abſolu à la Cour. C'eſt pourquoi il s'opoſa à ce mariage avec toute la vigueur & toute l'adreſſe poſſible. Cela piqua le Cardinal, qui s'en plaignit à la Reine. Elle ſe rendit médiatrice, & fit tout ce qu'elle pût pour faire conſentir le Prince à ce mariage. Mais le Duc de Longueville ſon Beau-frere l'avoit ſi fort allarmé du procedé du Cardinal, qu'il n'y eut pas moyen de rien gagner ſur ſon eſprit, & de vaincre l'averſion qu'il avoit pour l'alliance que Mazarin ſe propoſoit de faire avec la Maiſon de Vendôme : (car c'eſt ainſi qu'on appelle la Maiſon d'où eſt ſorti le Duc de Mercœur.) Il médit du Cardinal, & le ſatiriſa dans toutes les compagnies. Cela échaufa ce premier Miniſtre, qui jura ſecretement la ruïne du Prince.

Le Cardinal en cela porta la politique & la malice plus loin que ne meritoient les petits reſſenti-

1650 mens du Prince, qui franc & ouvert qui étoit, se contentoit de railler & de satiriser, pendant que le Cardinal cachoit sa passion sous le masque des civilitez extraordinaires qu'il faisoit. Il ne répondoit qu'avec respect & soumission au mépris du Prince, & paroissoit tout plein d'affection & de zele pour lui.

Le Cardinal a long-tems tâté le pouls à une faction, connuë sous le nom de Frondeurs. Ces Frondeurs étoient ses ennemis, non tant par aversion qu'ils avoient pour sa personne, que par le desir de rendre service à leur Patrie, qu'ils croyoient opprimée sous le Ministere du Prélat.

Il a depuis peu mis les Frondeurs dans son parti, en leur representant le Prince de Condé comme l'auteur de tous les maux qu'ils lui imputoient. Il faisoit en même-tems accroire au Prince que les Frondeurs avoient dessein sur sa personne. Il aveugla par ce moyen les uns & les autres, & les mit dans la necessité de se venger reciproquement; animant secretement les Frondeurs contre le Prince, & le Prince contre les Frondeurs. On obligea le Prince par cet artifice à consentir & à travailler même à son emprisonnement. On lui faisoit accroire qu'on n'en vouloit qu'à ses ennemis, & le peuple qui étoit persuadé que les Frondeurs avoient part au complot, en étoit fort satisfait.

Le dix-huitiéme de la derniere Lune les Princes furent arrêtez, & envoyez à un lieu qu'on appelle le Château du Bois de Vincennes, qui n'est qu'à quelques lieuës de Paris. Le même jour la Reine envoya querir la Ducheſſe de Longueville; mais la Ducheſſe jugea sagement qu'elle ne devoit pas s'aller mettre en cage. Elle prit incontinent la fuite habillée en Matelot, & se rendit dans une Ville maritime appartenant à son Epoux.

On dit que le Prince de Condé fut averti qu'on avoit dessein de l'arrêter; mais qu'il ne voulut pas

se sauver, parce qu'il se promettoit de plus grands 1650
avantages des mécontentemens des peuples, qui le regardoient alors comme un bon compatriote, que d'une liberté clandestine & fugitive. Il est certain que son carrosse se rompit sur le chemin entre Paris & Vincennes ; & l'on croit que ses amis auroient pû le sauver aisément car cet accident fut cause d'un retardement de six heures ; tems suffisant pour assembler mille hommes qui auroient facilement enlevé un prisonnier qui n'étoit gardé que par seize Cavaliers. Mais il semble qu'il n'est pas fâché que le Cardinal le persecute de cette maniere, pour avoir de plus grands & de plus justes sujets de s'en venger. Je ne sai si cette politique est soutenable ou non : Mais je sai bien que si j'étois en sa place, j'aurois de la peine à faire ce qu'il fait pour flater mes ressentimens ; je craindrois au contraire, & il y a toutes les apparences du monde, de n'être en état de les executer qu'aux Calendes Gréques, c'est-à-dire jamais.

LETTRE LX.

Au Reis Effendi premier Secrétaire de l'Empire Ottoman.

Il l'informe de l'indiction du Jubilé à Rome ; parle de l'année Sabathaire des Juifs, & des jeux Séculaires des anciens Romains.

LEs dévots parlent fort ici du Jubilé, qui doit se celebrer à Rome cette année. Ils enrichissent leurs imaginations des esperances de je ne sai-

1650 quel tresor spirituel, que le Mousti ou Pontife Romain doit distribuer aux pelerins qui iront à Rome durant le cours de cette sainte année

On m'a dit qu'on celebre cette ceremonie, à l'imitation de l'année Sabathaire que les Juifs observoient autrefois, après qu'ils furent entrez en possession de la Terre sainte. Les Auteurs Hebreux, comme Josephe & autres, appellent aussi cette année l'année du Jubilé. Leurs Cabalistes de même que les Pithagoriciens prétendoient tirer de grands Misteres de certains nombres : Et les Hebreux avoient une veneration particuliere pour le nombre de sept. De là vient qu'ils observoient le septiéme jour, la septiéme semaine, & la septiéme année. Il n'étoit pas permis de cultiver la terre la septiéme année, de planter des vignes, ou de semer aucune semence. Et après que sept fois sept ans étoient expirez, on publioit l'année du Jubilé, qui étoit toûjours la cinquantiéme. Il étoit publié l'an quarante-neuviéme par toute la Palestine au son des Trompettes. Au commencement du Jubilé les Muezins crioient aux portes de leurs Villes & de leurs Sinagogues „ Que chacun retourne cette „ année à la possession & à sa Tribu, soit esclave ou soit libre. Celui qui a vendu ses maisons „ ou ses terres, & qui n'a pu les racheter jusqu'ici, „ rentre cette année en possession de son heritage. „ Celui qui est esclave d'un autre, & que ni lui-„ même ni ses amis n'ont pû racheter, soit con-„ gedié cette année, & renvoyé dans sa famille; „ car desormais il est libre par l'indulgence de la „ loi. Que personne ne seme son champ, ni ne „ recueille les fruits qui seront venus d'eux-mê-„ mes. Mais que la terre & ceux qui y habitent „ joüissent de la liberté & du repos; car c'est l'an-„ née de grace & de bonté.

C'est ainsi que les Hebreux publioient & observoient leur Jubilé. On dit que c'est de là qu'est venuë la coûtume de celebrer un Jubilé parmi

les Chrétiens, qu'on peut regarder en plusieurs choses comme les Singes des Juifs. Mais il y en a d'autres qui disent, que le Jubilé des Chrétiens est venu des jeux Seculaires que les Payens leurs Ancêtres celebroient autrefois. Ils se fondent sur ce que le Jubilé se renouvelloit autrefois tous les cent ans, de même que ces jeux Seculaires. Delà vient qu'après que ces jeux Seculaires étoient indits, le Crieur disoit, *venez à des jeux qu'homme vivant n'a encore vus, ni ne verra.* Car comme la vie de l'homme est generalement si courte, on ne croyoit pas qu'aucun homme vécut assez long-tems pour voir deux fois la même solennité. 1650

Le premier Jubilé moderne fut publié par Boniface IX. Evêque de Rome l'an 1300 de l'Egire Chrétienne. Il promit pleine & entiere rémission des pechez à ceux qui iroient cette année-là en pelerinage à Rome. Depuis lui il a été celebré de cent en cent ans suivant son institution, jusques au Pontificat de Clement VI qui à l'instance des Romains ordonna qu'il se celebreroit à l'avenir de cinquante en cinquante ans. Depuis Urbain VI. autre Pape le réduisit à la trente-troisiéme année. Et aprés tous Paul II. le mit à chaque vingt cinq ans: & c'est ainsi que ses Successeurs l'ont celebré jusques à ce jour.

Si tu veux savoir pourquoi le tems de cette solennité a été si souvent changé & rechangé, je te dirai que l'interêt en a été la cause: car l'année du Jubilé il y a à Rome un concours d'une infinité de gens, qui accourent là de tous les endroits de l'Europe. Cette grande affluence de Peuple porte à Rome beaucoup plus de tresors, qu'elle n'en emporte. Ce n'est pas qu'on dit que le Pape est fort liberal de celui qu'on appelle le Tresor de l'Eglise. Ce Tresor consiste en un certain fond de merites & de graces surabondantes, dont le Messie & ses saints ont laissé ce Prélat dépositaire pour suppléer aux défauts & aux infirmitez des pecheurs. Et l'on croit

1670 qu'il n'y a que le Pape seul qui puisse disposer de ces biens celestes en faveur de qui bon lui semble. On parle aussi d'Indulgences & de Pardons, par le moyen desquels le saint Pere peut racheter les hommes de tout péché, & des peines qui lui sont duës. Ce merveilleux Privilege, dit on, n'est pas seulement avantageux aux vivans, mais il s'étend même jusques aux morts, que le Pape, à ce qu'on croit, peut délivrer des peines du Purgatoire, & les admettre si bon lui semble aux portes du Paradis.

Nous qui sommes Musulmans, ne pouvons pas déclamer contre la doctrine de ceux qui prient pour les morts; parce que cela se fait par tous les Fidéles Nous ne pouvons pas non plus invectiver contre les Indulgences Mais de dire que le pouvoir d'accorder & de dispenser ces faveurs, ne réside que dans le Moufti des Chrétiens, c'est dire une chose qui ne s'accorde pas avec la foi d'un vrai croyant. Nous savons qui jura par les Sabots de son leger & fidéle Elborach sur lequel il fit en une nuit un voyage de six mois, & nous savons aussi que le même a été depuis le dépositaire des clefs de l'Araf, ou des Prisons. Sans contredit le Tout-puissant peut transferer sa commission quand, & à qui il lui plaît. S'il a donné une fois le pouvoir de pardonner les pechez au Messie, ou à Pierre son Lieutenant, s'ensuit-il que les Califes de Rome Successeurs de Pierre, ayent succedé au même Privilege? Il y a eu plusieurs hommes de bien sur le siege de Pierre, & le nombre des méchans n'a pas été petit. Les uns ont été Prophétes, & les autres Magiciens; & le Catalogue qu'on en a fait est composé de Saints, de Martirs, de Bouchers, & de Démons.

Mais il est certain qu'ils ont dérogé à leur autorité, lorsqu'ils se sont détournez de la verité, de la loüable profession de la divine Unité, & qu'ils ont résisté à l'Ambassadeur du Ciel, envoyé pour corriger leurs erreurs, pour réformer leurs vices, &

pour assujettir le genre humain à une seule loi de 1650.
pureté & de lumiere.

Je n'écris point en homme partial, ni ne suis point passionné contre le Patriarche des Romains. Il est homme comme les autres, & sujet à la volonté de la destinée. Les Califes de Babylone & d'Egypte ont joüi successivement de la même puissance, qui leur fut transferée par le Prophête, qui a scellé toutes les dispensations précedentes. Cependant leurs pechez furent cause qu'ils perdirent leur autorité & leur Empire, lorsque les glorieux Osmans conquirent toutes choses. La charge du Prophête passa alors au Moufti, qui est le conducteur de ceux qui sont en possession du Tombeau de Mahomet. C'est à lui que tout le monde doit avoir recours pour la solution de ses doutes, pour la direction de sa conduite: c'est de lui qu'on doit recevoir l'absolution de ses pechez, & le passeport de l'immortalité, que doivent avoir tous ceux qui entrent dans les portes du Paradis.

Mais tous les hommes sont naturellement attachez à tout ce qui regarde leur honneur & leur interêt. Les Rois affectent de vains titres qui ne leur apportent aucun profit: & les Evéques de Rome auroient regret de se reconnoître dépoüillez des privileges, qui ont été une fois attachez à la Chaire de Pierre. Ils montrent les Clefs, Symboles d'une Puissance qu'ils ont perduë. Les Nazariens crédules sont persuadez, que le Ciel & l'Enfer s'ouvrent & se ferment au gré de leurs Pontifes. La veille de la Naissance du Messie, le Pape d'aujourd'hui frapa trois fois avec un marteau d'or, aux portes de la premiere Mosquée de Rome. Elles furent ouvertes, pour marquer que l'année suivante seroit l'année du Jubilé, durant laquelle les Chrétiens sont persuadez, que le Ciel est ouvert à tous ceux qui vont alors à Rome. Je te souhaite une vie de plusieurs Jubilez.

LETTRE LXI.

Au magnifique Visir Azem.

De la valeur du Bassa de Bude & de son Fils. Remarques sur les Campagnes des François. Il soûtient que la porte Ottomane a fait une action de justice en relâchant le Baile de Venise, & faisant étrangler son interprête.

LEs premieres nouvelles qui me vinrent des troubles de Constantinople, de la déposition de Mahomet, dernier Visir Azem, & de l'élevation de l'Aga des Janissaires à cette dignité, je crûs que c'avoit été Cassim Hali, qui avoit eu ce bonheur. Mais ce brave & vieux Soldat a été élevé à une dignité plus glorieuse & plus magnifique. Il est entré en possession de l'immortalité, & a été transporté dans le Ciel, où je croi qu'il repose en Paradis. Que les misericordes de celui qui est souverainement misericordieux soient sur ce Heros; pendant que je m'adresse à toi, qui lui as succedé, & qui est à present le Lieutenant de l'ombre de Dieu. Je touche trois fois du front à terre quand je te saluë, grand Prince des Visirs, & cela pour marquer mon humilité & ma veneration, aussi-bien que le ressouvenir de mon origine: afin que m'adressant à la vive Image de nôtre auguste Empereur, qui est le type du Soleil, je ne fasse rien d'indécent, moi qui ne suis qu'une production de la poussiere.

En parlant aux personnes qui comme toi ont un pouvoir immense, je fuis également la flaterie & le manque de respect; je tâche de tenir un juste milieu entre ces deux extrémitez, comme font les Ma-

riniers entre Scilla & Charibde. Ce sont des lieux dangereux des mers de Sicile.

Toute l'Europe te louë, & exalte ta justice, d'avoir relâché l'Ambassadeur de Venise, prisonnier depuis la quatriéme Lune de cette année. On dit que depuis ton élevation à cette haute dignité, la Porte s'est réformée & civilisée : (car il faut te dire que les Francs regardent tous les Sectateurs du Prophête, qui ne savent ni lire ni écrire, comme autant de Barbares.)

On parle ici beaucoup de la défaite de nôtre armée en Hongrie. Les François font toutes sortes d'éloges du Bassa de Bude, qui combattit vaillamment, jusques à ce que les deux jambes lui eurent été coupées ; & ne pouvant alors marcher, il se fit porter dans l'armée, tantôt ici, tantôt-là, pour encourager le Soldat. Ils ne diminuent point la gloire que mérite son fils, qui fut tué en défendant son Pere ; & ce fut alors que le vieux Capitaine fut fait prisonnier.

Mais ils condamnent la conduite de celui qui assiégeoit le fort de Clissa, en ce qu'il entreprit ce siége dans une méchante saison. L'imprudence d'un General est souvent fatale à une armée dans ces sortes d'occasions. Les François sont les plus habiles gens du monde à chercher leurs avantages, & les gens du monde qui savent le mieux en profiter. La plûpart des Campagnes se passent avec eux en tranchées, ou en legeres escarmouches : rarement hazardent-ils une bataille, à moins qu'ils n'ayent de grands avantages sur leurs ennemis ; & en ce cas ils ne laissent jamais échaper l'occasion. Cela fait valoir leur Politique ; mais ce n'est pas une grande preuve de leur courage : car la véritable valeur ne regarde jamais les dangers.

Le Juif Donaja me mande que les Vénitiens ont de grandes esperances d'accommoder leurs affaires avec le misterieux Divan, depuis que leur Baile a été relâché. Cependant & les Venitiens en particu-

1650 lier, & tous les Nazariens en general sont outrez qu'on ait fait étrangler l'Interprête.

Ils jugent mal de la conduite de la sublime Porte, pleine de sagesse & de justice. Les Ministres du Trône juste veulent par ces exemples de severité faire peur aux autres, & prévenir pour la suite les méchancetez de la même nature.

Avec un peu d'argent, ou avec un ami de considération on peut aisément se disculper dans les Cours d'Occident, & se faire pardonner les plus grands crimes. On rend ici la justice avec beaucoup de lenteur; & l'on ne sait pas qu'en Orient les ordres sont violens, & que l'execution en est prompte. Outre cela cet Interprête a donné lieu à sa mort par son peu de retenuë à parler. Il prenoit plaisir à se jouër de la Majesté, & à duper par une insolente liberté de parler, celui dont la haute & sublime intelligence ne manifeste sa colere que par les mains de ses Muets. Il ne seroit pas bien-seant à l'Empereur de tout le monde d'user de beaucoup de paroles, comme font les Princes Chrétiens, qui se donnent de grandes peines pour justifier à leurs sujets la justice de leurs actions. Ils ne peuvent condamner un scelerat qu'en lui faisant faire son procez dans les formes, où plusieurs esprits font voir leur adresse à examiner une cause, qui sur des preuves sufisantes peut se décider en deux mots. La justice des Chrétiens n'est qu'une pure Comedie, un franc artifice pour attraper de l'argent; grand secret des Jurisconsultes Occidentaux, qui s'enrichissent aux dépens des fous, & du Monarque qui se pique de Souveraineté.

Si ces Jurisconsultes voyoient cette Lettre, & qu'ils en connussent l'auteur, que ne feroient-ils point pour se venger d'un Musulman?

Tous les hommes sont pleins d'eux-mêmes, & de leurs principes. Les Nazariens Occidentaux en sont si remplis, que tout ce qu'on pourroit leur dire pour les obliger à se réformer ne sauroit y en-

trer. Ils se piquent comme les Chinois de science & de sagesse, & regardent tous les autres hommes comme des ignorans & des aveugles. 1650

Ils sont si serrez dans leurs sentimens, si dogmatiques dans leurs décisions, & si entêtez des uns & des autres, qu'il est difficile à un homme qui a respiré un air plus libre & plus dégagé, de se former sur leurs maximes.

Tu peux juger par ce que j'ai dit, qu'il n'est pas aisé à un Arabe d'origine, élevé dans le Serrail, de se conformer aux humeurs & aux manieres de vivre des François. Je travaille néanmoins autant que je puis, à vaincre le penchant naturel de la naissance, du sang, & de l'éducation, pour pouvoir rendre service au Grand-Seigneur. Je suis *incognito* à tous égards, si ce n'est lorsque je ne puis me cacher : & je changerois cent fois de masque, plûtôt que de manquer à une seule chose qui pût me faire arriver au but que je me propose.

Que puis-je dire de plus à celui, qui ne juge de la valeur d'un esclave que par ses actions.

LETTRE LXII.

A Sedrec Ali Girawin premier Page du Trefor.

De la coûtume des Orientaux de donner préferablement à tous autres, les charges importantes aux gens de mérite, quoi qu'ils soient d'une naissance médiocre. Imprudence des François qui font tous le contraire. Historiette de Pasquin à Rome. Des trois Princes François transferez au Havre de Grace. Révolte de Bordeaux.

TU as raison d'être surpris de ne te souvenir pas d'avoir un homme qui prétend te connoître. C'est mon frere Peschli Hali, autrefois ton Maître, qui m'a appris la nouvelle de ta derniere élévation. Tu es encore bien jeune : mais tous les tems sont bons pour un homme meuri par la vertu & par la sagesse.

Je t'ai connu enfant entre les bras de ta mere, veuve d'un Soldat Arabe, qui a servi mon frere dans les guerres de Perse. Tu donnois dés lors de si grandes marques de l'esprit & de l'adresse que tu aurois un jour, que cela obligea le Capitaine de ton Pere à te prendre sous sa protection : & ta mere avoit tant de charmes, qu'elle trouva bien-tôt moyen de s'en faire aimer.

Je ne t'écris point ceci pour te reprocher l'obscurité de ta naissance. Ton mérite te rend égal à ceux qui sont Nobles d'origine. Ce n'est point la coutume des Orientaux de préferer les gens à cause de leur naissance, ou parce qu'ils peuvent montrer les Statuës poudreuses de leurs Ancêtres. C'est une fau-

te dont les Infidéles seuls sont capables. Les Musul- 1650
mans estiment le mérite par tout où il se trouve, & ne lui préferent pas, comme font les Nazariens, les noms illustres, & les gens sortis d'une maison qui a fait du bruit. Ils rendent toûjours à la vertu les honneurs qui lui sont dûs. Il y a de l'heure qu'il est des familles à Rome, qui se glorifient de leur genealogie, & qui se disent décendus, ou le sont effectivement, de ces fameux Héros dont les Histoires de cet Empire font mention. Mais elles font gloire de leur ignominie, puisqu'elles ont degeneré des grandes qualitez qui ennobliſſoient leurs Ayeux, & qu'elles sont devenuës par leurs sales actions, le sujet continuel des Satires de Pasquin. C'est une Statuë placée dans un certain lieu public de Rome, à laquelle on afiche la nuit les libelles qu'on n'oseroit avoüer. Ils contiennent ordinairement une espece de Satire muette des vices des Grands. Le premier Moufti des Chrétiens n'y est pas même épargné, lorsqu'il fait quelque folie qui mérite d'être daubée.

Il n'y a point eu de raillerie piquante qu'on n'ait fait de cet e maniere du Pape d'aujourd'hui, & d'un de ses Neveux, vers la fin de l'année derniere. Le bon vieux Pere avoit élevé ce jeune homme, qui n'étoit qu'un pauvre ignorant Tailleur, à la dignité de Baron Romain. Il lui avoit donné des charges dont il tiroit assez de revenu pour soûtenir sa qualité. Cela mécontenta tous les anciens Nobles, qui employerent certains Boufons pour tourner en ridicule la conduite du Pape, & l'honneur qu'il avoit fait à son nouveau Baron. Le jour que les Nazariens celebrent avec grande solemnité pour le jour de la Naissance de Jesus fils de Marie, on vit de bon matin la Statuë de Pasquin toute en haillons fort sales, avec un papier à la main, où il étoit écrit: *Quoi, Pasquin? Tout en guenilles un jour de Noël?* Car c'est ainsi que les Nazariens appellent le jour qu'ils prennent pour la Naissance de leur Messie. La réponse de Pasquin étoit au bas en ces ter-

1650 „ mes. Comment pourrois-je être mieux, puis-
„ que mon Tailleur est devenu grand Sei-
„ gneur.

Cependant cet homme malgré l'obscurité de sa naissance, & la bassesse de sa premiere profession, devint un grand Politique, après que le Pape l'eût élevé à cette dignité; & vécut sans reproche, pendant qu'il voyoit tous les jours des Pasquinades contre les vices de la plûpart des anciens Nobles.

Tu peux être asseuré parce que j'ai dit, que je n'ai pas moins d'estime pour toi, quoi que tu ne sois pas fils de Bassa puisque si ton Pere avoit vécu, son bonheur & son courage lui auroient aquis cette dignité, ou quelqu'autre équivalente; & que tu es en beau train de remplir à l'avenir une des grandes charges de l'Empire.

Je n'ai presentement aucunes nouvelles à te dire, sinon que les trois Princes François, de l'empriſonnement desquels j'ai rendu compte à Minezim Aluph, ont été transferez par ordre du Cardinal Mazarin, du Château de Vincennes à une Ville maritime qu'on apelle le Havre de Grace; parce qu'on craignoit qu'ils ne fussent enlevez par le Maréchal de Turenne, qui est fort dévoüé à leurs interêts. Le Prince de Condé s'est retiré à Bordeaux, Ville qui de l'heure qu'il est, est en armes contre le Roi. Le jeune Duc d'Anguien son fils est avec lui.

Le Maréchal de la Meilleraye est en marche avec son armée pour aller assiéger cette Place, & l'on dit qu'il doit être bien-tôt suivi du Roi & de toute la Cour. Tout semble présager que cet Etat s'en va retomber dans la confusion où il a été autrefois.

Mais cela ne nous touche pas de si près, que les démêlez que j'apprens qui sont survenus entre les Janissaires & les Spahis. On dit que tout l'Empire Ottoman a pris parti dans cette querelle, & que le Serrail même est plein de cabales & de factions.

Dions Je suis dans une extrême affliction de ne 1650
recevoir que de tristes nouvelles de la Porte, qui est, ou qui au moins doit être, une source de joye pour toute la terre. Dieu veüille conduire toutes choses; car les Athlètes de la divine Unité ainsi divisez contr'eux-mêmes, ne présagent rien de bon.

Crois-m'en, n'entre dans les secrets ni des uns ni des autres; & te ménageant avec prudence, sois neutre pour toutes choses, si ce n'est pour les intérêts du Grand Seigneur. Sois en cela aussi zélé que tu peux l'être; & attens pour le reste les decrets de la destinée.

LETTRE LXIII.

Au Kaimacam.

Pour lui aprendre qu'il avoit perdu la boëte qui contenoit toutes les lettres qu'il avoit reçûës des Ministres de la Porte, & les allarmes où cette perte l'avoit jetté.

GRaphul Iben Shabenshah, Philosophe Arabe a dit; & l'experience de chacun le confirme; que les précautions humaines ne sauroient prévenir ce que le Ciel a ordonné. Il y a certains momens de nôtre vie, où la destinée se plaît à se joüer de nôtre esprit & de nôtre prudence, à confondre nos plus grandes précautions, & à se moquer de toute nôtre sagesse; afin de nous apprendre par-là à nous résigner à toutes ses dispensations, & à ne pas trop compter sur nous-mêmes.

Lorsque j'ai salué la lumiere du Soleil du matin, mes esprits étoient serains & gais. Aucuns tristes

1650 songes n'avoient laissé sur mon esprit leurs noires impressions : aucunes tristes pensées n'occupoient mon ame. Je me suis éveillé gai & gaillard comme une aloüette. Aprés avoir adoré le Tout-puissant, & fait mes dévotions accoûtumées, je commençois à réflechir sur mon bonheur, qui consiste en ce qu'ayant servi la sublime Porte durant tant d'années, dans un emploi plein de difficultez & de périls, je n'avois jamais trahi le moindre secret de ma commission, quelque disgrace qui eut pu m'arriver. Je pensois avec plaisir, que je passois toûjours pour Tite de Moldavie chez les François, qui sont les gens du monde les plus pénétrans, & même dans l'esprit du Cardinal Mazarin, qui comme Janus a plus de deux yeux. Je m'embrassois moi-même, s'il m'est permis de parler ainsi, en pensant à mes bons succès. Je concluois que j'étois né sous une heureuse planéte, & qu'aucun revers ne pouvoit jamais me nuire.

Mais je jugeois mal des voyes de la destinée, qu'il est aussi impossible de suivre, que celles des vents. En effet avant midi mon Soleil se fut éclipsé ; mon ame fut dans l'agitation & dans le desordre, & toute ma joye se convertit en tristesse & en douleur.

Veux-tu sçavoir le sujet de mon angoisse ? Le voici. L'an 1645. selon le Stile des Nazariens, je reçûs des instructions particulieres du Grand Visir de ce tems-là, qui me representoit les risques que je courois faisant le métier que je fais, & qui m'ordonnoit positivement, de mettre tous mes papiers en lieu de sureté, tant les copies des lettres que j'écrivois aux Ministres de la Porte, & que je gardois pour mon usage, que celles que j'en recevois.

Ce Ministre craignoit que je ne fusse découvert à quelque heure, & que par conséquent on ne visitât ma chambre. Obéïssant donc à ses ordres,

je portai sur le champ tous mes papiers chez le 1650
Juif Echimilia, croyant que sa maison devoit être à couvert des soupçons de l'Etat, & que les secrets du monde les plus importans pouvoient y demeurer un siécle sans être publiez. Mes lettres étoient renfermées dans une boite, & celles que je recevois de l'invincible Porte dans une autre. J'observai toûjours cet ordre depuis. Toutes les fois que j'écrivois aux Ministres du Divan, ou quand j'avois parcouru les lettres que j'en recevois, je mettois les unes & les autres en leur place, & j'en laissois tout le soin à Echimilia.

Mais ni sa précaution ni la mienne n'a pû prévenir les decrets de la Providence. Elle avoit résolu que nous perdrions quelques-uns de ces papiers. Echimilia est venu me voir au jourd'hui avant l'heure *d'Vsanamsi*, tout échaufé, étonné, rêveur, & éfaré comme un homme hors du sens. Il n'a pas été plûtôt entré dans ma chambre, qu'il a déchiré la Veste qui étoit de Cramoisi de soye, & avec une frange d'or autour; & s'est écrié, *nous sommes perdus, trahis & ruinez.*

J'ai songé d'abord à mes papiers, & lui ai demandé, s'ils étoient en lieu de sureté. Il ma répondu en un mot, qu'il avoit perdu la boite, où étoient les Lettres des Ministres de la Porte, & que son Négre ne se trouvoit plus. Imagine-toi, sage Ministre, dans quel desordre m'a jetté cette nouvelle. J'ai soupçonné d'abord le Negre d'avoir pris mes papiers, & de les avoir portez au Cardinal Mazarin. Mais aprés y avoir pensé avec plus de sang froid, & considéré que cet esclave n'entendoit point l'Arabe, que nous parlions toûjours Echimilia & moi dans nos conversations domestiques, & que par conséquent il ne pouvoit avoir rien appris de nos affaires, ni lû les Lettres en question, seules capables de le porter à une telle perfidie. Tout cela pourtant me mettoit en peine; & je n'en suis gueres

1650 mieux à present, quoi que j'aye eu plus de tems à y penser. Je trouve seulement une espece de consolation à croire, que si mes papiers étoient entre les mains du Cardinal, il auroit déja donné ordre d'arrêter le prétendu Tite de Moldavie : car il paroît par quelques-unes de ces Lettres que je me suis donné ce nom. Mais je ne vois pas qu'on aie rien fait de tel, ou que personne se soit enquis de moi à mon Logis : car en partant d'ici avec Echimilia environ midi, j'ai mis des Espions pour observer ce qui se passeroit. Nous sommes à present ensemble chez un ami, où nous demeurons jusques à ce que nous voyions le dénouëment de tout ceci. Nous sommes encore dans les tenebres & dans la peur : mais le tems qui dévelope toutes choses nous apprendra sur quoi nous devons tabler.

Il y a bien peu de nouvelles. On parle seulement d'une certaine convention à Nuremberg, & du grand Jubilé qui se celebre à Rome, où l'on dit que le premier Moufti des Chrétiens lava les pieds à douze Pelerins la semaine d'avant leur Bairam, ou Pâque; & que le Cardinal Ludovisio régala magnifiquement neuf mille de ces Dévots. On dit aussi que le Pape gagnera cette année deux millions de Sequins par le concours des Pelerins qui viennent de toutes parts en cette Ville.

Le Résident du Roi de Danemarck en cette Cour, a reçû une lettre, qui confirme que son Maître a déclaré pour son Successeur au Trône le Prince Christian son fils.

On parle aussi d'un mariage qui s'est fait depuis peu, entre Charles Comte Allemand, & Charlote, sœur du Land grave de Hesse Cassel.

Mais ce qui occupe le plus les oreilles & les langues, sont les guerres civiles de ce Royaume, qui est tout en feu à cause de l'emprisonnement du Prince de Condé & de ses freres. Les Bourgeois de Paris sont fort joyeux des nouvelles reçûe-

rées qu'ils ont reçuës des mauvais succez du Roi : 1650
Car ils ne souhaitent pas que ses armes réüssissent pendant qu'il les employera contre les mécontens.

Illustre & vieux Ministre, je te souhaite les années de Nestor, & mes vœux sont, qu'on compte le nombre des années de ton âge, par le nombre de tes prosperitez. Mais je prie Dieu d'éloigner de toi ces momens, où l'on dit que Nestor étoit travaillé de la Goute, comme je le suis à present. Ce sont des douleurs qu'on suporte avec bien de la peine.

LETTRE LXIV.

Au même.

Il lui apprend qu'un Negre, Esclave d'Echimilia avoit dérobé ses lettres ; & qu'appliqué à la torture, il avoit avoüé qu'il les avoit enterrées.

Je jure par le Dieu que j'adore, & par son ombre, qu'il n'y a point d'infidélité en moi. Ma vie est néanmoins pleine de tentation & de perils. La boite qui contenoit les lettres dont je t'ai parlé dans ma précedente, ne se trouve plus : Elle est cachée dans les entrailles de la terre, s'il en faut croire un homme qui a été examiné jusques au fond du cœur par les tourmens les plus exquis, qui l'ont mis à deux doigts de la mort.

Le Negre d'Echimilia dont j'ai fait mention, prit cette boite pour une autre qui lui ressembloit, & de laquelle il avoit souvent vû son Maître tirer des Joyaux : Car c'est dequoi ce Juif négocie principale-

1650 ment La pesanteur de la boite étoit telle qu'il falloit pour le confirmer dans son erreur. Il fut tenté par le lucre & par le desir de la liberté. L'obscurité, (car il fit ce vol avant le lever du soleil) & ses frayeurs aiderent à le faire équivoquer dans le larcin qu'il avoit dessein de faire. Les boites étoient ensemble, tant Echimilia avoit de soin des secrets de la sublime Porte, qu'il serroit avec ses Bijoux. Le scelerat pressé de se retirer, & ne voyant pas trop clair, prit la boite où étoient les papiers pour la boite aux Bijoux. Il prit sur le champ la campagne dans le dessein d'enterrer son prétendu Tresor, dans un lieu où il en pût prendre quand il voudroit Mais commençant par ouvrir la boite, pour prendre les pierres qu'il se proposoit de mettre en gage pour de l'argent, dont il avoit besoin pour ses necessitez presentes, & croyant par là mieux se cacher; il fut bien surpris de ne trouver que des papiers remplis de caracteres qui lui étoient tout à fait inconnus. Il fit mille résolutions dans cette angoisse d'esprit, sans savoir à laquelle se fixer. Il lui vint en pensée de rapporter la boite où il l'avoit prise, & d'en demeurer là jusques à un autre occasion, puisque son dessein avoit ainsi misérablement échoué Mais il considéra qu'il étoit trop tard pour revenir à son Maître, avant qu'il se fut apperçu de son absence, & de la perte de la boite: Car le Soleil étoit déja fort haut; & Echimilia est matineux. Il crût donc que le meilleur parti qu'il y avoit à prendre étoit d'enterrer la boite, comme il s'étoit proposé de faire si c'eut été celle des Joyaux, & de tirer d'affaire du mieux qu'il lui seroit possible En cachant ces papiers dans un lieu de sureté, il s'imaginoit qu'étant de conséquence il pourroit avec le tems faire sa paix avec son Maître, en découvrant le lieu où ils étoient cachez.

Il a confessé dans les tourmens tout ce que je viens de dire. Echimilia ayant apris que son Negre s'étoit évadé, écrivit à quelques Juifs de ses corref-

pondans, qui le firent arrêter sur le chemin de Lion. 1650
Echimilia n'en eut pas plûtôt reçû avis, qu'il monta à cheval, & se rendit sur le lieu. Il ne crut pas qu'il fut sûr de faire de cette affaire une affaire publique, ou de le faire assigner devant les Juges du pays : Mais comptant sur la justice de sa cause, & sur le droit d'un Maître sur son valet, il lui fit souffrir divers tourmens dans une maison particuliere où il avoit tout pouvoir.

Le résolu Afriquain nia d'abord tout, & dit qu'il ne s'étoit évadé que dans la seule vûë de se mettre en liberté ; Mais enfin sa constance étant vaincuë par des tortures réïtérées, il confessa tout ce que je viens de dire Echimilia craignant toûjours quelque chose de pis & soupçonnant que tout ce qu'il avoit dit n'étoit qu'une fable aparente, inventée pour se tirer d'affaire, ou du moins pour donner quelque relâche aux douleurs qu'on lui faisoit souffrir, lui fit entrer des épines entre la chair & les ongles des mains & des pieds, croyant que des douleurs si grandes & si sensibles lui arracheroient le vrai secret Mais il n'en pût tirer autre chose, quoi qu'il fut sur le point d'expirer, sinon qu'il avoit caché la boite sous terre dans le coin d'un certain champ à quelque distance de la Ville. Il ajoûta que ne pouvant autrement indiquer l'endroit à Echimilia, il le lui montreroit, s'il vouloit le mener en vie à Paris.

Le Juif ne crut pas que la chose fut difficile à executer, parce qu'il n'y avoit que pour deux jours de chemin du lieu où ils étoient alors à la Ville. Mais il fut trompé dans son esperance. Tout ce qu'on pût faire au Negre, tous les remedes qu'on pût lui donner vinrent trop tard & il rendit l'esprit dès la nuit même.

Echimilia étant de retour à Paris, profita du mieux qu'il pût des indications que son esclave lui avoit données, & chercha dans tous les coins des champs des environs de la ville, situez du côté par où l'on avoit vû sortir le Negre : Mais tous ses soins furent inutiles. Il ne trouva rien, & nous n'avons aucune

1690 esperance de revoir jamais nôtre boite. J'ai cependant plusieurs sujets de craindre qu'elle ne paroisse un jour à nôtre desavantage & à nôtre perte.

Je te suplie, sage Gouverneur de la Ville capitale, de m'apprendre comment je dois en user, s'il arrive que je sois découvert. Pour ce qui est de l'autre boite qui contient les copies de mes lettres, je l'ai portée à mon logis. Je croi qu'elle y sera autant en seureté, que chez Ichimilia : puisque ce fidéle Juif n'est pas plus à couvert des accidens que moi, qui n'ai aucun Domestique qui puisse me trahir.

Ce Royaume est à present plein de trahisons & de révoltes. Les François ne font point difficulté de se massacrer les uns les autres pour une passion particuliere, pendant que les Espagnols profitent de ces divisions intestines. Car sous pretexte de secourir les Princes du Sang, ils gagnent pied en Picardie, d'où il ne sera pas aisé de les chasser. Leopold Archiduc d'Autriche est à la tête de l'armée Espagnole ; & il a déja pris diverses places de la dépendance du Roi de France.

Quand les querelles de ces Infidéles finiront, c'est dequoi je me mets fort peu en peine. Mon esprit n'est occupé qu'à trouver les moyens de rendre à l'Empire des vrais croyans tous les services que je dois.

Je ne saurois te dire Adieu, illustre Kaimacam, que je ne t'aye assuré du zéle extréme que j'ai pour le Grand Seigneur.

LETTRE LXV.

A Soliman Kuſlir Aga, Chef des Eunuques Noirs.

De l'affront fait à la Porte par les Tartares qui prétendoient être Tuteurs du jeune Sultan. Des cruautez que les nouveaux Sultans ont ſouvent exercées à l'égard des Princes du ſang Ottoman.

APrés avoir vû la lettre dont tu m'as honoré, je n'ai pas eu moins de joye des marques que tu continuës à me donner de ton amitié & de ta protection, que d'indignation & de reſſentiment de l'affront que le Cham des Tartares a fait à la ſublime Porte, d'oſer lui demander la tutelle de nôtre auguſte Empereur. C'eſt une indignité qui retombe ſur les Miniſtres ſouverains & glorieux, qui ſont les flambeaux du Divan Imperial, & qui doivent connoître de tous les évenemens qui arrivent dans le monde; & ſur les Viſirs qui ſont chargez de l'adminiſtration des affaires du puiſſant & invincible Sultan Mahomet; le Trône duquel Dieu veüille affermir tant qu'il y aura de Lune.

Cette nation a toûjours voulu dominer; & entr'autres vertus de ſes Ancêtres on a remarqué, qu'ils ont agrandi leurs Etats à la pointe de leur épée. Mais on n'a point trouvé dans les Archives de l'Empire, qu'aucun des Tartares ait jamais prétendu être en droit de gouverner nos Sultans dans leur minorité. Il ſuffit qu'ils ayent l'honneur de ſucceder ſuivant les anciens traitez, au Trône des Princes Oſmans, ſi jamais cette ſacrée ligne vient à être éteinte, ce qu'à Dieu ne plaiſe, & puiſſe-t'elle durer au con-

1650 traire jusqu'à la consommation de toutes choses.

Je m'étonne qu'ils n'ayent aussi demandé les freres du Sultan, autres fils de Sultan Ibrahim, pour exterminer d'un seul coup toute la race des Osmans, & se mettre en possession du Trône vaquant.

Il y a plusieurs Lunes que je n'ai point eu de nouvelles de ces jeunes Princes. Je ne sai dequoi ils sont devenus : s'ils sont encore en vie, ou s'ils ont été sacrifiez comme à l'ordinaire à la jalousie du Sultan On en parle ici diversement ; & il y a même des gens qui disent, que tu as emporté Sultan Achmet, & que tu le fais secretement élever chez un certain Georgien. Mahomet te benisse, & te comble de joye, si tu as eu soin de conserver la vie à un Prince Osman ; vie mille fois plus précieuse que celle de cent mille particuliers.

Quant à Soliman, & à ce qui reste de cette sublime race, les François disent que s'en est fait, & je ne puis dire le contraire, parce que je ne sai pas au vrai ce qui en est. Au contraire j'ai sujet de croire qu'ils ne disent que trop vrai ; parce que la pratique de la plûpart de nos derniers Empereurs a été, ou de faire massacrer leurs freres aussi-tôt qu'ils ont été sur le Trône, ou de les faire mourir en prison d'une mort plus lente.

Il est vrai que nôtre present Souverain, n'est pas encore parvenu à l'âge où les enfans perdent communément leur innocence naturelle. Je croi qu'il ne soupçonne aucun de ses freres, ni n'a aucun dessein contre leur vie. Cependant sa Mere artificieuse comme elle est, peut abuser de sa jeunesse, & lui inspirer des sentimens de cruauté contre ceux principalement qui sont du sang de son Pere, & qui n'ont aucune part au sien. Car comme tu sais, la Sultane Valede ne fut pas la seule dont Ibrahim eut des enfans.

Les Maltois s'imaginent qu'ils ont un de ces Princes entre les mains. Tu sais toutes les circonstances du voyage que ton Prédecesseur voulut faire en

Egypte avec cette belle Eſclave & ſon fils, à qui ces Infidéles rendent les mêmes honneurs, que s'il étoit deſcendu du Grand Seigneur. Tu ſais auſſi que cet enfant & ſa mere furent bannis à la ſollicitation & par ordre de la Mere de Sultan Mahomet nôtre glorieux Souverain ſur un ſoupçon de jalouſie Quand je me ſouviens de cet évenement, je tremble pour ces jeunes Princes, ſi tant eſt qu'il y en ait encore quelqu'un de vivant. Tu peux m'aprendre ce qui en eſt, & ſi tu le fais, tu me tireras d'une grande inquietude. 1650

Je ne ſuis que l'eſclave des eſclaves qui ſervent le Grand Seigneur; & il ne me ſied pas bien de trouver à redire aux actions de nôtre très-abſolu Monarque, dont la volonté ſert de loi: Mais je ſuis homme, & j'ai encore quelque humanité & quelque raiſon D'ai leurs tu eſt mon ami particulier, & tu me permets de te parler librement. Ne fut-ce pas un feſtin ſanglant que celui auquel Mahomet III Grand Pere de nôtre Roi invita dix neuf de ſes freres le jour de ſon inſtalation? Ne fut-ce pas une action cruelle de faire étrangler tous ces Princes avant qu'ils quitaſſent la table? Mahomet dernier Viſir Azem fit quelque choſe d'auſſi inhumain, de tenir la main de nôtre Souverain d'aujourd'hui, qui n'avoit alors que ſix ans, incapable par conſequent de connoître ce qu'il faiſoit, pour lui faire ſigner l'ordre pour l'execution de ſon Pere. C'eſt avec raiſon que les Nazariens nous appellent barbares, lorſqu'ils voyent que l'Empire des Muſulmans ne ſe ſoûtient que par des voyes contraires à la nature.

Toi qui as le ſuprême honneur d'être le premier Gardien de nôtre jeune Empereur, pardonne moi la liberté que je prens. Attribuë tout à la force de mon zele & de ma fidelité Tu es vaillant & ſage. Cheris ta charge comme tes yeux, & ne ſouffre pas que la pouſſiere des ruës lui donne aucune atteinte.

LETTRE LXVI.

A Dinet Golou.

Il se plaint d'avoir été injustement censuré par le Reis Effendi au sujet de Kenan-Bassa, & justifie sa bonne foi.

AVec toute ma Philosophie je ne suis pas assez maître de ma passion, pour en faire un secret à un homme, qui a toûjours pris part à ma mauvaise fortune. De quelque grandeur d'ame dont je me sois piqué autrefois durant ma maladie, je ne souhaite à present rien tant que le repos. Je me souviens que des considerations Stoïques m'obligeoient alors à te cacher les cruelles douleurs que je sentois. Je tâchois de déguiser mes souffrances, & de dépeindre mon malheur, de maniere qu'on eut de la peine à le distinguer de la felicité. Mais à present je n'ai pas assez de courage pour te faire un secret de mes aprehensions. Toute la morale de Seneque n'est pas capable de m'empêcher de me plaindre de l'incertitude que l'experience nous fait voir tous les jours dans les affaires humaines. Ce sujet est si ordinaire, que si mon malheur particulier n'étoit pas extrêmement pressant, je deviendrois malade si j'étois obligé de dire la moindre chose sur un sujet qui a fait la matiere des conversations, depuis que nôtre premier Pere parut entre les arbres. Tu peux donc compter que je ne vais point déclamer, ou faire l'Orateur, pour m'étendre en longs discours sur l'instabilité de toutes choses. Ce que j'ai à te dire me touche personnellement, & personne plus à la réserve de ceux qui sont cause de mon chagrin.

La dixiéme Lune de l'année derniere, j'écrivis à

Kenan Bassa qui avoit été fait Hasnadarbassi. J'ai 1695.
une copie de la lettre : car soit que j'écrive aux Ministres publics, ou à mes amis particuliers, j'en garde toûjours autant que je leur en envoye.

J'ai lû cette lettre plusieurs fois depuis quarante-huit heures, & je ne saurois deviner pourquoi ce Ministre s'est formalisé : Car je n'y trouve rien dont il puisse justement s'offenser ; à moins qu'il ne se soit choqué de ce que je l'ai prié d'avoir soin de me faire passer de l'argent. Quant au reste je n'ai fait qu'obéïr aux instructions particulieres que j'avois reçûës de Mahomet dernier Visir Azem ; qui m'avoit commandé de ne point épargner le premier Ministre de la Porte, si j'avois des conseils à lui donner, ou des reproches à lui faire. " C'est pour cela, disoit-il dans sa lettre, qu'on t'a mis où " tu est, afin qu'outre le service que tu rends à nô- " tre souverain en découvrant les secrets des Infidé- " les, tu écrives aussi librement tout ce que tu ju- " geras pouvoir contribuer au bien de ses affaires, " sans te mettre en peine du ressentiment des " Grands. Voilà précisément en quels termes m'a écrit ce premier Ministre de l'Empire Ottoman.

Je n'ai fait que parler au Hasnadarbassi de certains abus de ses prédecesseurs, & l'exhorter à se conduire sagement & avec œconomie. Ou il s'est choqué de la liberté que j'ai prise de lui parler de la sorte, ou il s'est offensé de ce que j'ai eu devoir lui dire l'ordre qu'il devoit observer pour mes lettres de change. Quoi qu'il en soit, j'ai essuyé une severe reprimande du Reis Effendi, que j'ai tous les sujets du monde de regarder comme mon ami.

Je ne m'en serois pas chagriné, s'il meut écrit à cœur ouvert ; & n'eut point déguisé ses sentimens. Mais tout étoit obscur hormis une seule expression brusque, qui m'a convaincu, qu'il n'est fâché qu'à cause que j'ai écrit à Kenan pour le prier d'avoir soin de m'envoyer de l'argent.

Ce Ministre peut-il me blâmer d'avoir peur de

1650 manquer dans un païs étranger, & parmi des Infidéles, où je n'ai de commerce qu'avec les Courtisans & les Etrangers, qui me mettroient d'abord en prison si je leur devenois suspect le moins du monde; ce qui seroit capable de faire découvrir les sublimes secrets? Ne sait-il pas, que l'argent est le maître absolu de toutes choses, & que les plus grands Potentats rendent hommage à sa puissance? On ne peut pas s'imaginer qu'un homme de ma profession trouve mille occasions pressantes, où il a besoin d'argent, & dont il ne parle qu'avec répugnance. J'ai bien mal jugé de mon emploi, si je mérite pour cela des réprimandes & des menaces, faites d'une maniere si enigmatique, & avec de telles circonlocutions politiques. Le Secretaire m'accuse de ne vouloir plus servir la Porte toûjours heureuse; comme s'il étoit persuadé qu'on eut corrompu ma fidélité, ou que j'eusse du penchant & de la bonne volonté pour les Nazariens.

Je puis te dire avec verité, cher Dinet, que j'ai toûjours eu de l'horreur pour la perfidie. Elle me paroît le plus terrible & le plus odieux de tous les vices. Je pourrois soûtenir le sentiment & les reproches de plusieurs grands crimes où il y a moins de malice. Je ne me fais point de honte de plusieurs petites foiblesses où je tombe tous les jours, quoique la loi les condamne sévérement. Mais si quelqu'un pouvoit m'accuser de trahison & d'ingratitude volontaire, je prierois avec ardeur, que les Luminaires des Cieux fussent éteints, & qu'aucune substance terrienne n'eut desormais en soi la moindre lumiere; afin de n'être vû ni de moi-même, ni des autres. Et pour mieux éviter la confusion où me jetteroit un crime si horrible, non-seulement je renonçerois à la societé de tous les hommes; mais je renonçerois à moi-même, s'il étoit possible.

Il semble après tout cela qu'il n'y a aucune nécessité de me soupçonner d'une inclination si con-

traire aux interêts du Prince à qui j'ai si solennellement juré fidélité. 1650

Ie n'aurois pas voulu t'entretenir d'aucune autre affliction qui eut pû m'arriver ; mais j'ai le cœur outré de douleur de me voir soupçonné d'un crime dont je ne fus jamais coupable, & menacé en termes obscurs & énigmatiques, non par un ennemi, mais par un ami, qui est le Dépositaire des immortelles archives de mon zele & de mon integrité : Et dans cette extremité le seul soulagement qui me reste, est de te faire part de mon angoisse.

Si quelqu'un des Ministres m'accusoit de foiblesse ou d'incapacité, je n'aurois rien à dire ; parce qu'il n'y a personne qui ait plus mauvaise opinion de moi, que moi-même. Je ne me pique de rien, sinon d'être fidele à mon Maître, & incapable de me laisser corrompre.

Mais j'oublie que je suis Musulman, & que par conséquent je dois être résigné en toutes choses à la volonté du Ciel. D'ailleurs j'ai à plusieurs égards des obligations infinies au Reis Effendi ; & partant il lui est permis de profiter de ses avantages. Ses réprimandes sont peut être justes, & c'est peut-être le chagrin où je suis qui m'empêche d'en connoître la justice. Cependant je souhaiterois qu'il exprimât desormais ses ressentimens avec moins d'obscurité, & qu'il ne me donnât pas sujet d'aprehender la perte de de son amitié. Car quand une fois j'aime, il me fâche de n'aimer plus. Si tu est du même sentiment, nous nous aimerons tous deux jusqu'au tombeau.

LETTRE LXVII.

Au Reis Effendi, premier Secretaire d'Etat de l'Empire Ottoman.

Il se plaint du crime qu'il lui fait d'avoir écrit librement à Kenan Bassa; & l'informe des ordres qu'il avoit reçû sur ce sujet du Visir Azem, & des autres principaux Ministres du Divan. Ambassadeur d'Angleterre assassiné à Madrid. Combat entre les Ecossois & les Anglois.

LEs Laboureurs disent, qu'il ne sert de rien de labourer les champs, dont le terroir infertile ne produit que des Ronces & des Buissons. On peut dire la même chose de ce qui sert de fondement aux amis pour s'emporter & pour se chagriner. Le mensonge & la fausseté n'y manquent jamais. Peut-être me trouveras-tu présomptueux de prétendre qu'il y ait entre nous une telle relation, ou si tu conviens de la qualité d'ami, peut-être prétendras-tu être en droit de me réprimander. De quelque maniere que la chose soit, il est certain que les réprimandes font bien plus d'impression lorsqu'elles sont faites avec douceur & modération. Elles ne doivent pas sur tout être fondées sur une mépriſe ou sur un mal-entendu; car elles sont alors comme des fléches tirées dans l'obscurité; elles vont où le hazard les porte, blessent mal à propos ceux qui ne le méritoient pas, font un ennemi d'un ami, ou du moins font soupçonner un ami d'être ennemi.

Je ne veux point souffler les cendres d'un feu, dont il y a long-tems que la flâme est éteinte, &

duquel j'espere qu'il ne reste pas la moindre fumée 1650.
de l'heure qu'il est. Je n'ai jamais aime à irriter les choses dans ces sortes d'occasions. Si dans le fort de mon ressentiment je t'avois fait une réponse aussi aigre que ta lettre, j'aurois fait l'Incendiaire. La matiere & la passion ne me manquoient point : Et c'est ce que tu sais fort bien.

Le sens le plus favorable que je puisse donner à ta lettre est, que l'Hasnadarbassi s'est offensé de la liberté que j'ai prise de lui donner des conseils. Ne sait il pas que j'ai des ordres positifs d'en user ainsi quand l'occasion s'en presente, à l'égard même du premier Ministre d'Etat ? Pour décharger sa colere il t'a mal representé la chose, esperant par ton moyen de m'épouvanter, & de m'obliger à confesser d'une maniere flâteuse le prétendu crime qu'il m'impute. Si telle a été ton intention en m'écrivant durement comme tu as fait, je ris de son erreur : mais je suis fâché de la tienne, parce que je te regarde comme mon ami. Vous vous êtes équivoquez tous deux ; & je consens que cela passe pour une équivoque.

Je fais cas de ton amitié, & je ne refuse pas la sienne, non plus que celle de tous les Officiers du Serrail. J'ai du respect pour tous les Bassas & Ministres de la Porte Imperiale. Je témoigne à chacun la vénération qui est duë à sa qualité : Mais j'ai ordre d'écrire librement à tous, & de ne point leur parler comme si j'avois sur la langue un épi barbu d'orge, qui pût me faire bégayer, ou même m'étoufer en devalant plus bas. Le premier qui m'a donné cet ordre, est Mahomet dernier Visir Azem ; & il a été depuis renouvellé par d'autres grands Ministres. Ils me disent tous d'un ton de confiance, qu'une des principales raisons qu'on a eu de m'envoyer ici, est, qu'étant hors des limites de l'Empire Ottoman, avec lequel néanmoins j'entretiens un commerce constant & réglé, je puisse librement & sans crainte censurer les vices, & loüer

1650 les vertus de ceux qui occupent les premieres charges entre les Musulmans. On me menace même de punition & de l'indignation du Sultan, si je neglige aucune occasion de cette nature, ou que je paroisse partial & craintif dans les réprimandes que je leur ferai.

On a crû, ce semble, que c'étoit le moyen le plus prompt & le plus éficace de réformer la corruption qui s'est glissée à la Cour, à l'armée, & dans la Ville; parce que chacun est obligé de communiquer les lettres qu'il reçoit de moi. Et comme tu as le soin de les enregistrer toutes, les Grands sont obligez par là, ou de se contenir dans les bornes de la justice & de leur devoir, ou d'être les dénonciateurs de leurs propres fautes: Ce qui les feroit inévitablement tomber en disgrace, supposé qu'il ne leur en coûtât pas la vie & la liberté; ou les mettroit au moins dans la necessité de faire de grands & riches presens pour expier leurs fautes. Or tu sais qu'il y a des gens qui aimeroient presqu'autant perdre la vie, que leur bien, qu'ils regardent comme leur divinité.

J'espere aprés cela que tu ne seras pas fâché que je fasse mon devoir. Je ne dois pas me laisser épouvanter par les menaces, ni corrompre par les promesses. Mon integrité est à l'épreuve de l'orgueil des unes, & de la bassesse des autres. J'ai néanmoins beaucoup d'estime pour le Tresorier & pour toi, aussi-bien que pour tous les autres Ministres qui m'honorent de leur amitié. Je risquerois volontiers pour leur service ma vie, ma fortune, & tout ce que j'ai au monde à la réserve de mon honneur, que j'estime infiniment plus que ma vie.

Tu peux enregistrer comme une verité, que l'Ambassadeur d'Angleterre fut assassiné dans la sixiéme Lune de la presente année, dans sa chambre à Madrid, capitale de l'Espagne. Il s'est aussi donné un combat en Ecosse entre les Ecossois qui soutiennent les interêts de leur Roi, & les forces de la nouvel-

le République d'Angleterre. Les Républiquains ont remporté une victoire complete. Trois mille Ecossois ont été tuez sur la place, neuf mille faits prisonniers. Les vaincus ont perdu quantité d'armes, deux cens Drapeaux, tout leur Canon, & bagage. Ce sont d'heureux commencemens pour cette République, qui font beaucoup d'honneur à Cromwel General des Anglois, dont tout le monde parle comme d'un Galant homme. Je puis t'asseurer que les Nations Occidentales ne sont pas steriles en Héros. 1650

Je souhaite, premier Scribe des Musulmans, que ton cœur soit une copie des plus excellentes copies.

LETTRE LXVIII.

A Soliman Aga, premier Chambellan des appartemens des femmes du Serrail.

Des mutineries des Janissaires. Des Gardes Suisses du Roi de France. Fâcheuses nouvelles de Candie. Bravoure des Chevaliers de Malte. Mort du Prince d'Orange.

LEs Tartares dont je t'ai parlé dans ma précedente, sont des gens qui vivent d'une étrange maniere. Mais nous ne devons pas les censurer, parce que nous sommes leurs parens. Ce n'est pas de moi que je parle: Car quoi que je sois Arabe, la plûpart néanmoins de ceux qui servent dans les armées du Grand Seigneur, j'entens les Spahis & les Timariots, sont descendus des Crims. Tu sais l'origine de cette milice, & tu n'ignores pas qu'elle est plus honorable que celle des Janissaires, qui étant

1650 étrangers ont été élevez au leurre du Serrail. Ils ne connoissent ni leur pere ni leur mere, (je parle de ceux qui sont pris d'entre les enfans du tribut) & n'ont aucun attachement particulier pour leur patrie. Ils sont élevez dans une parfaite soumission au Grand Seigneur, & à ses principaux Ministres. Cependant ils desobéissent souvent & à lui, & à eux, & les mettent en risque de la vie. Combien de Visirs sacrifiez à un rusé Janissaire Aga, qui pour prévenir sa perte a fait mutiner ceux qu'il commande, & pour réparation de ses prétendus griefs n'a pas voulu se contenter de moins, que de la vie du premier Ministre. Ceux qui aiment plus la Maison Ottomane que ces fanfarons bâtards, n'oublieront jamais la cruelle destinée de Sultan Osman, oncle de nôtre present Souverain. L'Empire des vrais croyans doit-il être ruiné par des Renégats? Outre que leur discipline s'est extrémement corrompuë, ils se marient, & professent des arts mécaniques; ce qui répugne à l'austérité des mœurs des premiers Gardes, qui se donnoient tout entiers aux exercices de la guerre.

Si ce que je viens de dire étoit sû de l'Aga des Janissaires, il me condamneroit à des peines qui n'ont ni milieu ni fin. Cassim Hali Officier de cet ordre a pourtant été autrefois de mes amis. C'étoit un brave homme & du même sentiment que moi. Il voulut réformer cette milice débauchée; mais il fut traversé par les gens sages qui avoient du crédit. Il auroit volontiers sacrifié sa Grandeur & ses intérêts au bien de l'Empire; mais il eût peur de ceux qui n'avoient d'autre intérêt que de le perdre.

Tu sais de qui je veux parler; & je n'ignore pas non plus la valeur héroïque du fidèle Soliman, qui affronta sur ce sujet le Bostangi Bachi. Ce Jardinier étoit de la faction, fils de Janissaire, & élevé dans toutes les pratiques des séditieux. J'ai honte de voir que les Infidèles accusent d'imprudence le

plus sage des Sages, je veux dire le Souverain Monarque de la terre, de permettre que cette milice insolente & mutine subsiste encore dans l'Empire : Et je tremble quand je songe, que la célebre postérité d'Ertogriel devia un jour sa ruine à ces infidéles Viperes qu'elle nourrit dans le Serrail. 1651

Le Roi de France compte beaucoup plus seurement sur ses Gardes Suisses, dont la fidélité a toûjours été sans reproche, & qui n'ont jamais pris les armes contre celui dont ils mangent le pain. C'est une milice mercenaire, qui quitte son païs natal pour aller servir les Princes étrangers ; & qui répandroit jusqu'à la derniere goute de son sang plûtôt que de rien faire qui soit contraire à la confiance qu'on a en elle. C'est pourquoi elle fait garde dans les Palais, & près des chambres du Pape & du Roi de France, qui se reposent entierement sur sa valeur & sur sa bonne foi.

Ces braves gens sont d'un païs stérile & pauvre, où il n'y a presque que des rochers & des deserts. De-là vient que la jeunesse en general robuste & hardie cherche à subsister ailleurs, & va servir dans les Gardes & dans les armées des Princes & Etats voisins.

Les Vénitiens ont à present en Candie quelques Régimens Suisses à leur service.

Il est arrivé depuis peu dans les ports de France des Vaisseaux, qui ont apporté nouvelles que nos affaires ne vont pas bien au siége de Candie, Capitale de l'Isle de ce nom. On parle comme si plus de deux mille Musulmans avoient été enlevez dans la neuviéme Lune ; & que Chusaein Bassa découragé par cette perte, & par les autres incommoditez de l'hiver prochain, fut contraint de lever le siége au mois d'Octobre dernier.

Les François vantent la valeur des Chevaliers de Malte, qui se sont signalez durant ce siége par plusieurs actions héroïques. Et si tout ce qu'on dit de ces Champions Chrétiens est vrai, nous ne pou-

1650 vons pas en justice leur refuser les loüanges qui leur sont duës, & en mettre au rang des Heros quelques-uns pour le moins.

Si nous en usions autrement, nous serions moins genereux que les Nazariens d'Occident, qui ne parlent pas moins avantageusement du courage & de la constance invincible de l'illustre Chusaein, aussi-bien que du zéle & du plaisir avec lequel tous les Soldats Musulmans servent nôtre grand Maître.

Cependant ils ne peuvent s'empêcher de dauber la poltronnerie des Janissaires. Si après ce fatal coup ils eussent courageusement soutenu leurs postes, ce brave Bassa n'auroit pas si-tôt abandonné le siége de cette importante Place.

J'ai peu d'autres nouvelles à te dire, si ce n'est qu'il semble que le calme commence à se rétablir en France, qui durant la plus grande partie de l'année a été fatiguée de guerres civiles & de carnages. Bordeaux qui étoit la principale Ville qui tenoit contre le Roi, est à present réduite à son obéissance. Le Roi s'est retiré, & il y a des apparences pour la Paix.

Nous apprenons que la Reine de Suede fut solennellement Couronnée dans la dixiéme Lune de l'année derniere, & qu'elle a déclaré pour son Successeur Charles Gustave, Prince Palatin, son Cousin.

Dans le même tems mourut le Prince d'Orange, & bien tôt aprés le Comte d'Avaux, Grand de France & Ministre d'Etat.

Je me réjoüis d'apprendre, que mes vieux amis soient vivans & florissans; & que le nœud qui nous avoit liez dans nôtre jeunesse ne soit pas encore rompu. Puisse t il être indissoluble jusques à ce que les fondements de la terre soient ébranlez, & jusqu'à un tems illimité.

1650.

LETTRE LXIX.

A Kisur Dramelec, Secretaire des affaires des Nazariens à la Porte.

Il le raille de sa lettre emportée.

DIs moi au nom de Dieu & de son Prophête; qui t'a obligé à m'écrire avec tant d'emportement ? Tu n'est non plus que moi que l'esclave de celui dont le trône est plus haut que l'Aigle ne sauroit voler. Crois-tu m'épouvanter & m'inspirer une lâche complaisance pour ton ambition ? Sache que rien n'est capable de me faire peur dans un tems où ma conscience ne me reproche aucune infidélité. Je suis, croi moi, comme un autre Achille, invulnérable par tout, si ce n'est à la plante des pieds, qui sont l'emblême de nos plus tendres affections. C'est par là que tu peux me blesser des fléches d'une feinte amitié Mais tu ne te produiras pas plutôt en ennemi déclaré, que je serai incontinent sur mes gardes.

Tu m'accuses de plusieurs crimes, dont je ne fus jamais coupable; tu me charges de mille reproches que je n'ai point méritez; & tout cela pour donner l'essor à ta passion. Tu me menaces parce que je me suis excusé d'avoir tant tardé d'écrire à Mehemezim Aluph Bassa, qui avoit alors éprouvé tout de nouveau les effets de la libéralité du Sultan; & d'en avoir rejetté la faute sur les méchans chemins, ou sur l'insolence du Soldat, qui arrêtoit souvent les Courriers durant la guerre; ou enfin sur ta négligence à me donner plus promptement avis de ce qui se passe. Il est aisé de connoître par là que j'ai eu dessein de t'accuser le dernier envers ce Ministre,

1651 quoique tu sois le plus blâmable : Car j'appris dans la suite que les Courriers n'avoient été ni retardez par les mauvais chemins, ni arrêtez par les gens de guerre ; mais qu'ils étoient arrivez ici au tems accoûtumé. Tu n'as donc aucun sujet d'être fâché contre moi, à moins que ce ne soit parce que mon accusation étoit courte & sans malice.

Dois tu trouver mauvais que pour ma propre défense, je me plaigne au Grand Visir de ta fréquente négligence à cet égard ; Mais je ne veux pas me venger aux dépens de la fortune, & de la vie d'autrui. Je te conseille seulement de ne plus me menacer. Tu fais tort à ta prudence de menacer un homme, qui n'a d'autre ressentiment de ton emportement, que de confesser qu'il s'est obligé de le lui avoir manifesté. Veux-tu savoir au vrai l'état de mon cœur ? Je me ris de toi. Tu m'as rendu aussi enjoüé que Démocrite. Si tu ne sais pas ce que je veux dire, sache que c'étoit un Philosophe goguenard, à qui les actions de tout le monde étoient des sujets de joye. Il y avoit un autre Philosophe dolent, qui pleuroit perpetuellement. Les sujets les plus comiques qui faisoient rire tout le monde, lui arrachoient des torrens de larmes. Son nom étoit Héraclite. Il est dificile de décider lequel des deux avoit raison. Mais je croi que je n'ai pas grand tort de rire un peu de toi. Peut-être en deviendras-tu de meilleure humeur. Cependant je ne voudrois pas que tu fusse mécontent de toi-même, pour être d'un tempérament si chagrin. On remarque que les gens emportez ont toûjours le naturel excellent ; & le cœur sans malice. La colere nous est aussi nécessaire que le sang. Sans le dernier nous ne pourrions vivre ; & sans le premier nous serions aussi immobiles que les Limaçons ou les Huitres. Nous serions absolument des stupides.

Le fameux Medecin Hipocrate dit, que ce tempérament est le plus noble des quatre qu'il transforme les

les hommes en Heros ; qu'il rafine ce que nous avons 1651
de terrestre, & en forme une constitution semblable à celle des Dieux immortels, dont les corps, s'il en faut croire les Poëtes, ne sont composez que d'une flame aërienne.

Ne te décourages donc point, & ne sois point fâché d'être d'une complexion, qui te met au rang de ceux à qui l'on fait des sacrifices. D'un autre côté ne trouve pas mauvais si je te dis, que je ne suis pas assez dévot pour me rendre volontairement ta victime.

Si neanmoins je ne puis pas être assez obéïssant, pour me résoudre à confesser des crimes ausquels je n'eus jamais de part, & pour lesquels j'ai naturellement de l'horreur, sois au moins content de la protestation que je te fais, de vouloir te rendre tous les services que je puis sans faire tort à ce que je dois au Grand Seigneur : Et sois assuré que je ne te ferai aucun mal, tant que tu observeras cette maxime.

Je te conseille enfin de marcher comme un homme, qui passe par les foudrieres d'Egypte ; il prend garde aux traces de ceux qui l'ont précedé, & passe seurement par ce moyen : Mais si le pied lui glisse, il tombe dans la bouë. Telle est la vie des Courtisans.

1651

LETTRE LXX.

Aminezim Aluph Bassa.

Les trois Princes François sont élargis, & le Cardinal Mazarin se retire secrettement de la Cour.

JE t'écrivis au commencement de l'année passée, & te mandai que les trois premiers Princes du Sang de France avoient été mis en prison. Je t'écris aujourd'hui pour t'aprendre qu'ils ont été mis en liberté. Ils furent relâchez le treiziéme jour de cette Lune, & arriverent en cette Ville hier seiziéme, accompagnez d'un nombreux cortége, composé de quelques Princes, de divers Seigneurs & Gentilshommes, & on auroit dit de la moitié des Bourgeois de Paris. Ceux-mêmes qui triomphoient l'année passée, & qui faisoient des feux de joye de ce que ces Princes avoient été arrêtez, sortoient hier en foule pour les recevoir avec des acclamations de joye, & les feliciter sur leur élargissement. Tant est inconstante & legere la multitude, qui se laisse mener ça & là au moindre artifice d'un homme d'Etat, ou sous prétexte de la moindre faction.

Mais il y avoit divers Princes & Seigneurs, qui dés le moment que les trois Princes furent arrêtez, avoient résolu de mettre tout en œuvre pour leur procurer la liberté. Les Grands qui étoient de leurs amis, se retirerent dans leurs Gouvernemens, & exciterent des rebellions dans les Provinces. Tout le Royaume fut déchiré par les guerres civiles. Le Parlement rendit un arrêt contre la Cour : Et il y avoit des Courtisans seditieux qui faisoient des

cabales jusques dans le Palais du Roi même, pour 165
saper l'autorité Royale que le Cardinal avoit cru établir en emprisonnant les Princes. Par tout les affaires du Roi alloient à reculons.

Tu n'en seras pas surpris quand tu sauras que les Princes de France ne sont point esclaves du Roi, comme les Bassas du Sereniſſime Empire qui sont redevables de toute leur Grandeur à la seule faveur & liberalité de nos Sultans. Ces Princes jouïssent par succession de ce que nos Grands n'aquierent que par leur merite, & par la bienveillance de leur Souverain. De sorte que leur interêt est rivé par maniere de dire dans le cœur du peuple, qui a de la vénération pour le Sang Royal en quelqu'endroit qu'il se trouve.

Ainsi les gens sages blâment le Cardinal dans cette affaire, & disent que cette action est sans justice & sans politique. A la verité s'il faut juger de la capacité d'un homme par le succés de ses entrepriſes, la censure de ces gens est juſte. Car il semble que le Cardinal se soit rendu un panneau à soi-même.

Il ne s'aperçût pas plûtôt que le Roi s'étoit laiſſé vaincre aux importunitez du Duc d'Orleans son Oncle, & du Parlement de Paris, & avoit consenti à l'élargiſſement des Princes : Il n'eut pas plûtôt appris en même-tems que ce Duc & le Parlement avoient instamment demandé au Roi que le Miniſtre se retirât de la Cour, qu'il fit empaqueter ses Meubles, & s'en alla secrettement au lieu où les Princes avoient été confinez. Il espereit qu'encore qu'il eut perdu le premier jeu, il pourroit neanmoins se tirer assez bien de la partie, en allant en personne aux Princes priſonniers, & en les assurant que c'étoit à lui qu'ils étoient redevables de leur liberté ; puiſqu'il dépendoit de lui de les emmener avec lui, auſsi-bien que ceux qui avoient porté l'ordre du Roi. Car il ne voyageoit jamais qu'il n'eut une Garde conſiderable.

1651 On dit qu'il fut reçû des Princes le plus honnêtement du monde ; & qu'ils promirent leur amitié à cet exilé volontaire, qui étoit alors plus à plaindre qu'eux-mêmes.

Il paroît fort étrange qu'un si grand Ministre, qui avoit à la Cour toute l'autorité absoluë de Richelieu son prédecesseur, abandonne ainsi sa fortune tout à coup. Les uns croyent qu'il a fait une folie, les autres soutiennent qu'il n'a fait que reculer pour mieux sauter.

Quoiqu'il en soit, en s'éloignant aussi à propos qu'il a fait, il s'est épargné le chagrin de se voir exilé par un arrêt du Parlement, qui fut rendu deux jours aprés son départ, portant ordre de sortir du Royaume dans quinze jours.

Ce sage Ministre a prévû cette disgrace, & a cru qu'il lui étoit plus glorieux de se bannir soi-même. Il a toûjours l'avantage de pouvoir se plaindre de l'ingratitude de l'Etat, d'avoir réduit à ces extremitez un homme, qui par sa sageſſe a élevé la France à une Grandeur extraordinaire.

Tu peux comprendre par-là, illustre Bassa, qu'il n'y a rien de solide dans la Grandeur humaine, & que la vie d'un Courtisan est remplie d'inégalitez. Tantôt il tombe dans le bourbier, tantôt il est sur le point d'échoüer tout à fait ; & de tomber du faîte des honneurs dans une abîme de misére. Je te conseille de t'armer de moderation contre ces caprices de la Fortune ; puisqu'il est vrai que personne ne peut éviter sa destinée.

LETTRE LXXI.

A Fousi son Cousin, à Fez.

Il lui parle de ses voyages en Asie ; le somme de lui envoyer la Relation d'Afrique qu'il lui avoit promise. Diverses remarques sur cette partie du monde.

JE suis bien aise d'apprendre que tu vis encore. Ta lettre est venuë à la bonne heure ; car j'ai une véritable affection pour mes parens, & j'ai été fort en peine de toi depuis plusieurs années. Le Soleil a fait neuf fois le tour des signes du Zodiaque depuis que j'ai reçû ta précedente, & que je n'ai eu aucunes nouvelles de toi. Il semble que depuis ce tems-là tu ayes voyagé dans la plûpart des païs du monde.

Tu as fort bien fait de te souvenir pendant que tu étois à Alep, de la priere que t'avoit fait ton Oncle malade, de faire des oblations pour sa santé au Santon Sheigh Boubac ; & de distribuer le Corban aux pauvres à l'honneur de Santonne Fissa.

Tu m'as envoyé une ample & satisfaisante Relation des remarques que tu as faites en Asie. Je suis pourtant fâché, que tu n'ayes pas eu le tems de pénetrer dans la Religion & dans les Secrets des Brachmanes Indiens. J'ai plus d'envie d'être instruit de la sagesse & du savoir de ces Philosophes, que d'aucune autre espece de science. Il me semble que c'est quelque chose de triste, que les Archives d'une si prodigieuse antiquité, soient cachées à tout le reste du monde, & ne soient connus que des seuls

1651 Ecclesiastiques. Je te proteste qu'il m'est impossible de penser à cela sans envie. Mais peut-être est-ce la volonté du Ciel, de renfermer ces misteres dans les Provinces les plus éloignées de l'Orient, comme pour les récompenser de la constance avec laquelle elles se sont toûjours attachées aux traditions de leurs Peres, dont on ignore l'origine; & comme pour reprocher aux autres Nations d'avoir changé en matiere de Religion aussi souvent que les vents.

J'ai parlé à plusieurs Jesuites & autres, qui ont été aux Indes; mais il semble que tout ce qu'ils disent est interessé, & se sent de l'aversion naturelle qu'ils ont pour les mœurs des Orientaux. Je ne savois comment leur contredire jusques à ce que mon frere m'ait eu détrompé. Il a aussi visité ces païs-là, & a demeuré un tems considerable à la Chine. Il est difficile à un Voyageur, de renfermer ses Relations dans les bornes de la verité; mais je suis persuadé qu'il l'a fait. Ton Journal ne touche que legerement les affaires des Indes, n'ayant pas eu le tems, me dis-tu, d'en remarquer davantage. Tu as neanmoins réparé ce défaut en parlant de la Perse, de la Tartarie & du païs des Curdes.

J'attens l'effet de la promesse que tu m'as faite de m'envoyer le Journal de tes voyages en Afrique. Je suis fort ignorant pour ce qui regarde cette partie du monde; n'ayant trouvé aucune Relation authentique des païs Meridionaux.

Il semble que tu ayes été en Ethiopie, en Libie, en Egypte, & enfin dans tous les païs de la Zone torride.

Les Historiens disent des merveilles de ces païs-là. Herodote en parle de certains Africains, qui sont plus venimeux que les Serpens. Ces gens affronterent un jour les vents, car ayant emporté des sables de la Libie en leur païs; & en ayant rempli leurs Puits & leurs Rivieres, ils entrerent en guerre

contre le Royaume d'Eole ; mais un vent de Midi 1651
les ayant surpris dans leur marche les ensevelit sous des montagnes de poussiere.

Je ne te donne pas ceci pour une vérité, quoi que cela soit attesté par ce savant Grec. Tu peux le regarder comme une fable, & c'est ce que je fais aussi. Mais que ce passage te fasse connoître que je n'attens de toi que des remarques solides.

Je voudrois fort être certain d'une chose, dont tu as peut-être entendu parler pendant que tu étois en Barbarie. Des Auteurs très-dignes de foi rapportent, que quand les Phéniciens furent chassez par les Israëlites ; & poussez jusques dans ce coin de l'Afrique, ils éleverent deux colonnes de marbre, sur lesquelles on lit ces paroles qu'ils y graverent pour être un monument durable de leur exil. NOUS SOMMES LES RESTES DE CEUX QUI ONT FUI DE DEVANT JOSUE' LE VOLEUR, FILS DE NUN.

On dit que ces peuples ont été les premiers inventeurs des Navires ; & que la nécessité leur apprit à chercher du repos sur l'Ocean turbulent, puisque les enfans de Jacob plus turbulens encore troubloient celui qu'ils avoient sur la terre, les ayant fatiguez d'un lieu à l'autre, tant qu'enfin ils les pousserent jusques aux bouts de la terre. Tu sais que les Chinois prétendent avoir inventé l'usage des Navires long-tems avant ces ravages des Israëlites. Chaque nation veut passer pour la plus ancienne. Il y eut autrefois dispute sur ce sujet entre les Egyptiens & les Scithes ; mais la question fut décidée en faveur des derniers. Il est certain que la Chronologie des Chinois & des Indiens est plus ancienne de beaucoup que celle de tous les autres peuples de la terre. Ils sont ce semble plus anciens que le tems même, au moins leur antiquité va-t-elle au delà de l'époque ordinaire de la création du monde.

1651 J'ai entendu dire à un Voyageur, que traversant les deserts de Libie, il avoit vû un autel de pierre, avec cette inscription en caracteres Grecs: IPOLISTRATES D'ATHENES A CONSACRE' CET AUTEL A TOUT CE QU'IL Y A DE BON AU CIEL: ET SI CELA N'EST QU'UN, COMME DISENT QUELQUES-UNS, QUE CET UN PUISSE ACCEPTER MES VOEUX.

Je te prie de me mander si tu as vû ou entendu parler de cet Autel en ces païs-là. Les Voyageurs sont exposez à ces sortes d'importunitez de la part de leurs amis. La curiosité est naturelle à tout le monde, & chacun est bien aise d'apprendre.

Tu me feras plaisir aussi de m'envoyer en abregé l'état present de Fez. Je serois bien aise d'apprendre qu'Abdel Melec Mulic Omar, Supérieur du magnifique Colége de cette Ville, bâti par Ali Habu Ennor, Roi de ce païs, est en bonne santé. On dit que ce Colége a coûté deux cents quarante mille Sequins à ce Prince.

On ajoûte qu'il y a à Fez une Mosquée, qui a près de demi-lieuë de circuit: Qu'elle a autant de Portes, que la Lune de révolutions: Que le nombre de colonnes qui la soutiennent égale l'année de l'Egire où elle fut fondée: Qu'elle est entourrée de dix-sept hauts Minarets, & d'un nombre infini de Domes & de terrasses: Qu'il y a la nuit neuf cents Lampes allumées, & trois cents fenêtres par où elle reçoit la lumiere du jour. On fait monter le revenu annuel de cette fameuse Mosquée à trente six mille cinq cents Sequins. On dit plusieurs autres choses de Fez, & des Provinces qui en dépendent. Je te prie de m'envoyer de tout cela une Relation ample & circonstanciée.

J'avois presque oublié un passage que j'ai lû dans les Anciens, au sujet d'un certain Africain ingenieux, qui s'appelloit Psaphon. Il avoit appris à un Perroquet à répeter souvent ces paroles; *Psa-*

phon eſt un grand Dieu. Après que l'oiſeau eut parfaitement appris cette leçon, il le laiſſa aller. Comme il étoit accoûtumé dans la cage à une vie domeſtique, il ne prit pas d'abord la campagne, mais alla s'apuyer ſur le temple de la Ville, où les Habitans l'entendirent prononcer, & prononcer fort ſouvent & fort haut, la ſentence dont je viens de parler. Ces gens ne ſachant pas ce que les Perroquets ſavoient faire, & ſuperſtitieux de leur naturel, regarderent cela comme un Oracle envoyé du Ciel. Dans cette prévention ils coururent en foule chez Pſaphon, lui firent des ſacrifices, & lui rendirent tous les honneurs dûs à la Divinité. 1658

Que cela ſoit vrai ou non ; il eſt certain que la ſuperſtition n'eſt fondée que ſur l'artifice & ſur le menſonge ; ſi mieux nous n'aimons conclure avec les Poëtes, *que la crainte a fait les premiers Dieux dans le monde.* Qu'il y ait entre nous, Couſin, un commerce fréquent. Nous en profiterons tous deux,

LETTRE LXXII.

A Kerker Hassan Bassa.

Il se plaint des outrages qui lui ont été faits par Ikingi Gouverneur des Pages, & autres ; & le supplie de demander son rapel, lui protestant qu'il est las du métier qu'il fait.

C'Est une coûtume à la Cour de Rome, que chaque nation Occidentale ait un protecteur entre les Cardinaux, qui sont Princes de l'Eglise Romaine. Je te regarde comme mon protecteur à la Cour la plus auguste de l'Orient.

C'est en Arabie que tu as pris naissance : mais c'est ton mérite qui t'a élevé à la dignité de Bassa, c'est à-dire de Prince de l'Empire Ottoman ; dont les limites excedent de beaucoup celles de la nouvelle, & même de l'ancienne Rome.

C'est delà que nos compatriotes s'adressent à toi comme à leur Patron, qu'ils ont recours à ton autorité dans tous leurs besoins, & qu'ils te suplient de vouloir interceder pour eux envers le Grand Seigneur.

Ne sois pas surpris si moi entr'autres, qui suis le plus humble de tes esclaves, & le fils du voisin de ton Pere, viens me jetter à tes pieds dans le tems de mon angoisse, dans l'agonie de mon esprit, & dans un tems où non-seulement ma fortune est en peril ; mais même mon honneur, qui m'est plus précieux que la vie.

Je ne me plains point des mépris & des mauvais traitemens fréquens de certaines personnes du

Serrail, qui ne doivent pas se mêler de ce qui 1651
est hors de leur sphere, & beaucoup moins encore de décourager les fidéles Agents & Missionnaires du Grand Seigneur. Les persécutions que ces gens-là m'ont faites sont si grandes, qu'elles porteroient un homme moins patient & moins sensible aux injures que moi, ou à la vengeance, ou au desespoir.

Je n'ai rien fait dans le poste où je suis, sur quoi ces personnes malignes n'ayent répandu le venin de leurs calomnies. Elles m'ont fait des crimes de mes meilleures actions, & m'ont régalé en toutes occasions des honorables épithetes d'imprudent & de perfide. Elles ont parlé des moindres peccadilles, pour lesquelles le Moufti m'a donné dispense, sous l'odieux titre d'infidelité & d'athéisme. En un mot elles en veulent à ma vie, & il n'y a que ma mort qui puisse assouvir leur malice.

Je n'ai jamais eu peur de mourir, parce que j'ai parfaitement compris ce que c'est que vivre. Je ne souhaite point de prolonger ma vie, si mon grand Maître qui me l'a donnée pour son service, veut que je la lui rende. Mais ce seroit mourir d'une mort bien tragique, & entrer dans l'autre monde par un chemin jonché d'épines, si je sortois de celui-ci comme un Traître, moi qui y ai toûjours vécu sans reproche.

Ikingi ce savant Gouverneur des Pages, a été le premier qui m'a attiré cette foule d'ennemis; je ne me souviens plus de la prévarication de Shashim Isthan Eunuque Noir, & je l'oubliai d'abord qu'il eut reconnu sa faute avec beaucoup de candeur & d'esprit. Ce fut cet Athénien Sophiste qui débaucha mon Cousin Soliman, & persuada à son imprudente jeunesse, qu'il devoit entrer dans une conspiration tramée contre son Oncle. Mais j'écrivis à mon Cousin, & lui remontrai sa folie. Sa réponse vint un peu tard;

1651 mais elle vint cependant assez à temps pour me convaincre, qu'il y avoit moins de malice dans ce qu'il avoit fait, que d'imprudence & de crédulité. J'eus beaucoup d'obligation au Kaimacam de la bonté & de l'amitié qu'il me témoigna dans cette affaire. Le bon vieux Ministre a une véritable amitié pour moi, & il se donna beaucoup de peine à penetrer les causes de la violente passion de mon Cousin, & du mal qu'il me vouloit. Il vit enfin que ce n'étoit que les intrigues d'Ikingi, qui ayant pris avantage du tempérament de Soliman, également loyal & flexible, avoit inspiré à ce jeune esprit des idées monstrueuses à mon égard, & l'avoit enfin porté à me calomnier de la maniere du monde la plus violente dans tous les lieux où il se trouvoit. Ce sage Bassa ouvrit incontinent les yeux à mon Cousin, le remit sur les bonnes voyes; & le dénouëment de tout cela fut, que Soliman m'écrivit une lettre d'excuse.

Le Gouverneur des Pages a fait depuis contre moi une nouvelle batterie, & a attiré dans son parti beaucoup plus de gens. Il a corrompu Mustapha Guir, Eunuque & Page de la vieille Reine, & avec lequel il entretient correspondance, & a contracté, je croi, une familiere amitié. Mais il semble qu'il n'y a en cela que des apparences, & rien de réel & de solide. Je pourrois te faire une longue liste de ceux que cet Académien a appris à me calomnier; mais je ne veux pas paroître si vindicatif. Outre que ce n'est pas le seul mal dont j'ai à me plaindre.

Te dirai je, très-excellent & serenissime Bassa, la véritable cause de mes souffrances? Je suis las de demeurer parmi des Infidéles. Favorise-moi de ton assistance & de ton intercession, pour me procurer la permission de me retirer d'ici, & d'aller me justifier aux yeux de mes ennemis; afin qu'après avoir eu cet honneur je rende aussi un fidéle compte des affaires

qui m'ont été confiées, je visite mon païs natal, 1651
& passe le reste de mes jours en Arabie, le theâtre de toutes les grandes actions de nôtre Prophête, & le lieu où j'ai commencé à respirer. Je languis aprés l'air aromatique d'Admoïm, les claires fontaines, & les frais ombrages de cette heureuse Province. Je languis de voir les bocages qui environnent le village de ma naissance, les touretes de la maison de ton Pere, & la Mosquée du Prophête Hasen. Quoique je n'aye pas pris garde à ces choses dans mon enfance cependant comme je les ai vûës dans un âge plus avancé, où j'étois capable de faire des réflexions plus solides & plus durables, je n'oublierai jamais tant que je vivrai ces agréables objets.

Si c'est une foiblesse, je te prie, illustre Arabe, de me la pardonner, puisqu'elle est naturelle à tous les hommes. Tu as eu toi-même le plaisir de visiter ce délicieux pays. Plains un homme qui meurt d'envie d'en faire autant.

Si l'on croit que ce seroit avoir trop d'indulgence pour un pauvre exilé, il te sera aisé, toi qui est Favori, d'obtenir du Grand Seigneur, qu'au moins je sois rapellé, & qu'un autre vienne remplir ma place. Il y a de mes ennemis qui aiment la fatigue, & Ixingi mon vieux ami changeroit toutes les dignitez qu'il possede au Serrail, pour un emploi comme le mien, qui tout obscur qu'il est, ne laisse pas d'être périlleux.

Mais si aprés tout ce que je viens de dire, mes Superieurs jugent à propos de me laisser encore ici, j'y suis tout résigné. Je desirerois seulement une chose, c'est que mes calomniateurs fussent desormais regardez, comme gens mal intentionnez pour la sublime Porte, de difamer comme ils font un homme, qui au travers de mille difficultez, de mille tentations, & de mille périls, a servi l'Empire Ottoman durant tant de tems, sans changer de poste, sans faire une fausse démarche, ou sans

1651 outre passer mes instructions dans la moindre chose.

J'apprens que Chusaien Bassa a été fait Visir Azem. Les François ont fort bonne opinion de sa valeur. Ils sont en general des Critiques desintéressez sur les matieres de la guerre, & croyent qu'il y a de la petitesse à refuser à un brave ennemi l'encens qu'il mérite.

Nous sommes à present steriles en nouvelles. Tout ce que je puis te dire est, que le Parlement a rendu un arrêt contre le Cardinal Mazarin, ses Parens, & ses Créatures, par lequel ils sont déclarez ennemis de l'Etat, & chargez d'un long catalogue de crimes, dont peut-être ils ne furent jamais coupables.

On fait courir aussi le bruit que le Cardinal est mort. On dit qu'il s'est empoisonné soi-même de déplaisir d'avoir si mal réüssi à la Cour. Mais je regarde cela comme l'écume de la malice de ses ennemis, qui souhaitent effectivement sa mort, & qui la font publier pour décourager ses amis.

Je remets mes affaires à ta protection, & je te supplie, Sereniſſime Bassa, de rendre un office de compatriote & d'ami, à un homme qu'on trahit parce qu'il soutient les interêts de Dieu.

1658

LETTRE LXXIII.

A Chusaein Bassa, magnanime Visir Azem, & invincible General des Forces Ottomanes en Candie.

De l'instabilité des choses humaines. Cruautez exercées sur certains Sultans, Visirs, Bassas, & autres Ministres de l'Empire. Réflexions sur la mort de la vieille Reine. Remarques sur l'agréable exil des Princes du sang d'Ethiopie.

QUoique je ne sois pas fort vieux, j'ai vû pourtant de grands changemens dans le monde, plusieurs terribles révolutions dans les Royaumes, & Etats, & la mort de plusieurs Monarques Souverains, & de plusieurs illustres Generaux, & sages Politiques. Il est certain que toutes les choses sublunaires sont sujettes au changement. Il ne paroit rien de ferme & de constant que les cieux & les astres. Ils perséverent à la vérité dans l'immutabilité de leurs cours, ne changent jamais de globes, & ne quittent jamais leurs postes. Le Soleil se leve & se couche aux heures accoutumées, & la Lune observe exactement les périodes qui lui sont marquez pour croître ou pour décroître. Tout cela ne varie que comme les Saisons de l'année, c'est à dire avec une admirable régularité, & des retours constans & fixes.

Mais ici bas il y a une generale transmigration & métemsicose des Etats & des formes des choses. Les affaires humaines sont dans un flux & reflux perpétuel. Il meurt des gens à toute heure, & à toute heure il en naît d'autres en leur place. Un Siécle suit de

1651 prés l'autre, & lui marche par maniere de dire sur les talons. Et comme nous qui vivons aujourd'hui, marchons sur les traces de nos Peres, nous irons aussi sur leurs pas au tombeau, où nos corps par une nouvelle metemsicose passeront dans le corps des vers, des insectes, & des serpens. Dequoi deviendront nos ames, c'est ce que nous ne savons pas.

Je naquis sous le régne de Sultan Achmet, depuis lequel nôtre present Souverain est le sixiéme Empereur qui ait monté sur le glorieux Trône des Ottomans. Dieu lui donne une vie longue, & une suite d'années accompagnées d'une santé continuelle, & de victoires non interrompuës. Je prie aussi le Ciel de perpetuer ta nouvelle dignité jusqu'au dernier période de la vie du Sultan. En faisant ce souhait je dis tout ce qu'on peut esperer.

Mais quand je fais réflexion aux fréquentes & sanglantes Tragédies, qui ont été faites dans le Serrail, d'aussi loin que je puis me souvenir, & à tant de Sultans, Visirs, Bassa & principaux Ministres d'Etat qui ont été sacrifiez, sans parler des gens inférieurs qui ont été massacrez, je deviens triste au milieu de la joye que je conçois de ton élevation, & je tremble de peur que les bons souhaits que je fais pour le Grand Seigneur & pour toi, qui est sa main droite, ne soient pas un sinistre decret de la destinée presqu'aussi-tôt rendus inutiles que prononcez. Dieu veüille détourner mes tristes présages.

La nouvelle de la mort de la vieille Reine, qu'on vient de recevoir en cette Cour, me fait encore apprehender de plus sanglantes Tragédies dans la suite. Un acte de cruauté est toûjours la cause d'un autre. La vengeance est féconde & les malins ne sont jamais dans l'inaction. Il n'est pas de la bienseance, il est vrai, d'insulter les cendres des personnes illustres; mais on peut dire qu'un fidelle Musulman n'a pas grand sujet de s'affliger de la chûte d'une femme qui avoit consenti que Sultan Ibrahim son fils, & nôtre grand Maître fût la victime de l'indi-

gnation du Moufti. Ce fut une action bien dénaturée 1651
pour une Mere. On peut dire que la justice divine l'a surprise, en faisant signer à son petit fils l'ordre de sa mort, avec le consentement du même Moufti, à l'instigation duquel elle avoit consenti à la mort de son Pere.

Cependant ne peut-elle pas après tout avoir laissé dans le Serrail, ou du moins dans l'Etat des gens de son parti, qui tâcheront à se venger de sa chûte, ou du moins à faire du mal, pour empêcher qu'on ne leur en fasse? Mais me dira-t'on, il semble que tu te contredis, & que pendant que tu déclames contre la vengeance & la cruauté, tu parois faire l'apologie de ces deux cruelles passions. Je ne parle point des créatures de cette malheureuse Reine encore vivantes, pour te faire naître des sentimens de fausse justice, & des craintes chimeriques d'une conspiration, où il n'y a rien d'impossible; & te porter par là à les punir à l'avance pour des crimes qu'elles ne commettront peut-être jamais. Je te represente plûtôt ces choses, afin qu'après tant de Tragedies dont la Maison Royale a été le theatre, tu puisses arrêter à present les malheurs dont elles pourroient être suivies, de peur que chacun travaillant à se venger en particulier la contagion ne vienne à se répandre, & la cruauté ne soit generale & infinie.

C'est assez que trois de nos Sultans ayent été déposez & étranglez depuis trente ans; pour ne rien dire du déluge de Sang Royal qui a inondé les chambres particulieres du Serrail, qui sont les prisons des freres des Princes Ottomans, ou des fils des Empereurs qui ont autrefois regné.

Ce furent là de cruels remedes pour guerir des soupçons & des ombrages hors de saison; & il seroit triste de voir encore renouveller ces massacres. Pourquoi les décendans des Princes Ottomans seroient-ils en cela, les seuls malheureux Princes du monde? Ne seroit-il pas plus noble & plus prudent de faire comme en Ethiopie, où pour prevenir la sédition &

1651 la discorde au sujet de la succession, on renferme, il est vrai, les Princes du Sang, qui ne laissent pas de joüir d'une très-agréable liberté. Ils ont en leur disposition des Palais, des Parcs, & une large campagne ; ils ont un train de Prince ; & pourvû qu'ils ne sortent pas du circuit de leur enceinte, on ne leur défend ni refuse aucuns divertissemens. Il y a en ce païs-là une très-haute montagne, dont le sommet est si spacieux, qu'il contient une grande étenduë de terre, & plusieurs beaux Serrails fournis de tout ce qui peut contribuer au divertissement de ces Princes, ou qui peut au moins les dédommager de n'avoir pas plus de liberté. Cette montagne est environnée d'une haute & forte muraille. On n'entre que par une porte, où il y a des troupes qui font garde ; de sorte que personne ne peut entrer ou sortir sans un ordre de l'Empereur, ou du moins sans la permission du premier Ministre d'Etat. L'Empereur n'est pas plûtôt mort, que le premier Ministre assemble un conseil composé d'Officiers generaux, qui choisissent entre les Princes prisonniers celui qu'ils croyent le plus digne de succeder à la Couronne. Les autres qui n'ont jamais senti le desir de regner, (car on les renferme dès leur enfance, sans leur donner aucune connoissance des affaires de l'Etat,) passent le tems sans envie & sans déplaisir de l'élevation de leur frere ; s'attachant entierement aux plaisirs innocens de la vie champêtre ; ou à la lecture des bons livres dont ils ont quantité, qui traitent tous des choses divines ou naturelles. De là vient qu'encore qu'ils ne sachent ce que c'est que les artifices de la Politique, & les intrigues des Cours, ils deviennent d'habiles Philosophes, & des gens bien versez dans tous les arts liberaux.

Plût à Dieu que nos Princes Ottomans, je veux dire les freres puisnez de nos Sultans n'eussent que la moitié de cette liberté. Les Infidéles n'auroient alors aucun sujet d'appeller la sublime Porte un nid de Vautours.

Mais nous ne devons pas trouver à redire aux ac-

tions de nos Souverains, quoi qu'elles aillent au 1651
ſcandale & à la ruine de l'Empire Muſulman. Mais je ſais à qui j'écris ; & je me ſouviens de t'avoir entendu déclamer contre cette barbare coutume, de renfermer les Princes du Sang dans un Dongeon, où ils ſont pendant toute leur vie ſans lumiere & ſans conſolation, & où leur mort eſt ſouvent anticipée par la main d'un Bourreau

Mais détournons les yeux des Tragedies qui ſe joüent en Orient, & enviſageons les affaires des Nazariens en Occident.

On parle principalement aujourd'hui d'un mariage qui s'eſt fait depuis peu entre l'Empereur d'Allemagne, & la Ducheſſe de Mantouë. Elle eſt ſucceſſivement la troiſiéme de ſes femmes ; car la Polygamie eſt deffenduë en ces quartiers aux Souverains mêmes, & les Eccleſiaſtiques y ont tout pouvoir.

Les Couriers venus de Suede nous ont appris la mort du General Torſtenſon. Tu as ſouvent entendu parler des exploits qu'il a faits en Allemagne. Cet Empire eſt fort malheureux de perdre ſon tems & ſes forces à des aſſemblées & à des conſultations inutiles : pendant que ſes ennemis toûjours en action lui enlevent ſans peine ſes Provinces. Mais c'eſt dequoi nous ne devons gueres nous ſoucier.

Grand Atlas de l'Empire Ottoman, je te ſouhaite la continence d'un Scipion, le bonheur d'un Alexandre, & la temperance d'un Caton. Celui-ci traverſant à la tête de ſon armée les ſables de Libie, ſe vit ſur le point de mourir de ſoif. Dans cette extremité un de ſes Soldats lui apporta plein ſon bouclier d'eau, croyant lui faire un rare preſent dans cette angoiſſe gererale. Ce ſage Commandant récompenſa le Soldat de ſon preſent, & répandit l'eau, diſant, que puiſqu'il n'y en avoit pas aſſez pour toute l'armée, il ne vouloit pas en gouter, & qu'il étoit indigne d'un General de ne pouvoir pas ſuporter autant de fatigues & d'incommoditez, que le moindre de ſes Soldats.

LETTRE LXXIV.

A Nasuf, Bassa de Natolie.

Du démêlé des Ducs de Brandebourg & de Nienbourg.

LEs Nazariens d'Occident sont toûjours en querelle, graces à Dieu, Seigneur des sept cieux, & de tout ce qui est dans leur enceinte. Ils sont résolus de contribuer à l'accompliſſement des Prédictions des Musulmans, & de leurs propres Prophêtes. Je ris de les voir en armes les uns contre les autres, se chicanant sur des petits droits, & sur des interêts de rien, pendant qu'ils negligent la deffense generale de la Chrétienté, attaquée par les impetueux torrens de nos invincibles armées.

L'Electeur de Brandebourg est entré dans le Duché de Mons avec une armée considerable, sous pretexte d'ajuster je ne sai quels démêlez entre ceux qu'on apele Catholiques & Protestans.

Il seroit trop ennuyeux de remonter dans une lettre à l'origine de cette guerre, & de repasser sur ce qui s'est fait depuis plus de deux cens ans jusqu'à present Qu'importe aux Musulmans ce long détail de mariages, de morts, d'heritiers, & de procez de ces petits Princes Infidelles? Cependant afin que tu en saches quelque chose, je te dirai tout l'affaire le plus brievement qu'il me sera possible.

L'an 1546. Guillaume Duc de Mons, de Juliers, & de Cleves, se maria à Marie fille de Ferdinand I. Empereur d'Allemagne, & en faveur de ce mariage il obtint de l'Empereur, qu'on apele Cesar, comme on faisoit autrefois les anciens Empereurs Romains, dont ceux d'Allemagne prétendent être Successeurs, certains priviléges au sujet de la succession de ses

enfans, & du droit qu'ils avoient à ses Etats ; & 1652
particulierement que ce vaste Etat ne seroit point partagé, mais demeureroit tout entier aux mâles, ou au défaut de mâles aux femelles ; ce qui est, dit-on, la coûtume d'Allemagne, & cela pour conserver les grandes maisons, & soutenir leur autorité

Je ne t'embarrasserai point d'un examen particulier, qui me feroit faire un volume au lieu d'une lettre. Mais il paroît en gros, que nonobstant les grandes précautions qu'on prit, ou qu'on pût prendre, ce grand Etat après avoir subsisté uni durant soixante ans, fut enfin partagé entre deux Princes, qui prétendoient tous deux avoir le même droit sur le tout : Cependant pour éviter la guerre & l'éfusion de sang, chacun se contenta de la moitié. L'un de ces Princes fut Wolfgang Duc de Nieubourg ; & l'autre Ernest Marquis de Brandebourg. L'un & l'autre sont encore aujourd'hui en possession de cette succession partagée.

La Religion est le sujet de la querelle qu'ils ont à present, parce que le Duc de Nieubourg est Catholique, & le Marquis de Brandebourg Protestant. Il semble que les Brandebourgeois eussent autrefois fait des courses dans les Etats de Mons & de Juliers, emmenant Prisonniers les Prêtres & les Dervis, & les arrachant des Autels & des Convens, les avoient retenus durant plusieurs années, contre les traittez faits entre ces deux Puissances. Ils les avoient aussi traittez avec beaucoup de cruauté, & par tout où ils avoient rencontré des Ecclesiastiques Romains, & en avoient été les maîtres, ils leur avoient fait mille insolences.

Les choses furent sur le même pied jusqu'au traité de Munster. Depuis ce tems-là le Duc ne Nieubourg se mit en devoir de délivrer ses sujets des maux auxquels ils avoient été exposez jusques-là, & de rétablir les choses dans l'état où elles étoient autrefois.

1651 L'Electeur de Brandebourg prenant occaſion de là d'entrer en guerre, s'eſt emparé des Etats de ce Duc. Il n'a point marché en perſonne ; mais il y a envoyé un brave homme, qu'on nomme Otho Sparr, auquel il a donné quatre mille hommes pour commencer la Campagne. On dit qu'il ſera bientôt ſuivi d'une armée plus conſiderable.

Avant que Sparr ſe mit en campagne, l'Electeur de Brandebourg eut une conference ſur cette affaire avec le Duc de Saxe, qui eſt auſſi Proteſtant. De ſorte qu'on croit que ce démêlé va beaucoup brouiller l'Empire Sujet de joye, & eſperance de paix pour les vrais croyans.

L'Electeur de Brandebourg a fait publier par tout un manifeſte rempli de pretextes ſpecieux, croyant rendre par ce moyen ſa conquête plus aiſée. Il ne parle que de rétablir les Habitans de Iuliers & de Mons dans les drois & dans les libertez dont ils joüiſſoient anciennement, tant pour le civil que pour l'Eccleſiaſtique. Il promet les plus belles choſes du monde à ceux qui lui obéïront, & recevront favorablement ſes armées : & menacent au contraire de traiter ceux qui lui reſiſteront avec toute la ſeverité avec laquelle on a accoûtumé de traiter des Traîtres & des Rebelles. Et tout cela à cauſe de deux ou trois ceremonies & opinions inutiles qui les diviſent ; pures bagatelles, diſputes de mots, fantaiſies de leurs Docteurs, & productions de cerveaux malades & débauchez C'eſt ce qu'on peut dire raiſonnablement & ſans rien outrer de l'origine des premiers démêlez qui ont diviſé les Lutheriens & ceux de l'Egliſe Romaine. Les uns veulent qu'on ſoit ſauvé par la force de ſon imagination, qu'ils nomment foi, ſans être obligez de faire aucunes bonnes œuvres pour cela : Les autres veulent qu'on travaille toute ſa vie pour meriter le Ciel, & croyent qu'on ne ſauroit aſſez faire pour cela. Ceux-ci uſent le pavé des Egliſes, & comme le chameau ils ſe pélent les genoux à force de s'agenouiller & de prier devant des images & des peintures:

Mais après tout les uns & les autres peuvent être damnez, autant que j'en puis juger, parce qu'ils vivent également mal. Ils se déchirent & se devorent mutuellement comme des bêtes feroces, & s'imaginent de gagner le Paradis par un zele si dénaturé & si barbare. 1651

Le Duc de Nieubourg a publié un autre manifeste contre le procedé de l'Electeur de Brandebourg, & a demandé secours au Duc de Lorraine, & à l'Archiduc d'Autriche. Personne ne sait quel sera le dénouëment de ce grand démêlé : Mais on sait bien qu'une petite étincelle allume souvent un grand feu : Et il n'est pas impossible que cette petite querelle n'embrase toute l'Empire.

Je prie Dieu, puissant Bassa, qu'il te fasse joüir de paix, de santé, & du revenu qui t'est dû : Et s'il faut quelque chose de plus pour te rendre heureux, je te souhaite augmentation d'honneurs, & toutes les glorieuses fatigues ausquelles les mortels aspirent pour parvenir au bonheur.

LETTRE LXXV.

A Useph, Bassa.

De la mesintelligence de la Reine de France & du Prince de Condé depuis son élargissement. Sa fuite de Paris.

QUe je ne te sois point suspect, je te prie : Je n'ai pas moins d'estime pour toi, que pour les autres Bassas, & Ministre du Divan. Mais je trouve qu'il est difficile de plaire à tous. Il y en a de capricieux, chacun voudroit que je n'écrivisse qu'à lui seul ; comme si j'étois ici pour servir les particuliers, & non le public. Cependant je ne saurois m'empêcher de reconnoître l'honneur qu'ils me font tacitement, de vouloir entretenir correspondance avec moi. Je voudrois être en état d'être plus partial en ce cas. Je se-

1651 rois connoître sans retardement à toi, & à quelques autres qui sont ceux pour qui j'ai des égards particuliers.

Mais les choses étant comme elles sont, je dois agir selon mes instructions, & écrire à tous, chacun à son tour.

Si en cela je me trompe à compter, j'en ferai réparation par les regles de Geometrie. Si je n'écris que rarement à quelques-uns, je souhaite de les en dédommager par la longueur de mes lettres, par l'importance, & par la solidité des matieres.

Mais tu n'as aucun sujet de te plaindre à cet égard, à moins que ce ne soit de toi-même, qui voyages dans les pays éloignez, où je n'ai sû comment te suivre par mes lettres, ou autrement. Outre que l'ancienne amitié qu'il y a eu autrefois entre nous, est un assez bon rempart de mon côté pour me garentir du soupçon de négligence; moi qui te suis mille fois obligé des faveurs réïtérées que j'ai reçûës de toi. Pour l'amour de Dieu donc, & pour l'amour de tout ce qui est bon, ne me fais plus des reproches que je merite si peu, & qui me blessent jusques au cœur: Mais sois fortement persuadé, que je ne saurois jamais être ingrat & faussaire.

Ta lettre est un mélange de plaintes obligeantes & de complimens. Tu fais un portrait de moi auquel je ne prétens rien, & dans lequel je ne me connois nullement. Il est vrai que je ne suis pas né aveugle, sourd, ou muet; & c'est dequoi je rens graces à Dieu, & à mes bons astres. La nature m'a donné des sens, qui n'ont aucun défaut qui paroisse; & j'ai une assez bonne memoire. Etant jeune j'aimai à lire, & la Fortune m'a fait naître depuis plusieurs occasions de me satisfaire. Mais j'ai trouvé que l'étude la plus profitable est celle de moi-même. Les peines & les travaux qu'on se donne dans les Ecoles & Academies ne servent à cette derniere étude que comme de degrez & de certaines regles. On peut même se passer de ces regles, & apprendre sans elles tout ce qui est necessaire à la perfection de sa nature; comme firent les

les premiers Philosophes avant que les caracteres 1651.
fussent inventez, & qu'il y eut de livres. Si tu veux être parfaitement sage, lis l'Alcoran, & l'Univers: Après cela lis toi même. Tu trouveras dans chacun de ces livres dequoi a limiter & dequoi apprendre; mais particulierement dans le dernier, car l'homme est un mélange composé de toutes choses.

Si l'on avoit appris cette leçon & qu'on l'eut bien pratiquée à la Cour de France il n'y auroit pas tant de petites querelles entre ces Infidéles, ou du moins de si petits commencemens ne seroient pas suivis de tant de consequences fatales.

Depuis que le Prince de Condé & ses freres eurent été mis en liberté, comme je le mandai à Minezin Aluph, il parut beaucoup de froideur entre la Reine & eux. Les uns & les autres ne savoient comment faire. Toutes les civilitez qu'ils se faisoient étoient forcées. Il est vrai que les apparences furent belles dans cette reconciliation: mais tout cela s'évanoüit. Leurs passions comprimées, s'il faut ainsi dire, éclaterent peu à peu, & dégénererent enfin en haine ouverte.

La Reine paroît pleine de complaisance & de bonté. Mais le jeune Prince de Condé qui se souvient des grands services qu'il a rendus à la Couronne, n'est pas moins plein de son merite, & de ses braves exploits. Il craint de plus que les excez de bonté que la Reine fait paroître ne soient que des appas pour l'endormir, & lui faire une autrefois donner dans le panneau avec plus d'avantage. Il se souvient avec horreur d'avoir été mis en prison, & il ne sera pas aisé de l'éfacer de sa memoire. Trois des principaux serviteurs de la Reine ont été exilez pour rassseurer le Prince parce qu'il les regardoit comme des gens par le canal desquels la Reine entretenoit correspondance avec le Cardinal Mazarin son ancien ennemi. Cependant elle a rendu une déclaration portant, que le Cardinal sera banni pour toûjours, non seulement de la Cour; mais aussi du Royaume.

1651. Le Roi étant en âge, & ayant invité le Prince il y a quelques jours aux ceremonies qui se font en pareille occasion, il a crû que c'étoit un piege, & dans ce préjugé il est sorti de Paris.

Le tems nous apprendra ce que la destinée fera de tout ceci : Mais selon toutes les apparences il en résultera une guerre civile. On consulte, on cabale, & on fait des partis de part & d'autre. Toute la poudre de Paris a été enlevée & transportée, sans qu'on sache par qui. Les uns disent que le Prince est en Flandres ; d'autres assûrent qu'il s'est retiré dans son gouvernement pour y lever une armée. Les plus entendus soûtiennent, qu'en quelque endroit qu'il soit, il a deux cens mille Sequins en Banque, pour soûtenir ses nouveaux desseins, quels qu'ils puissent être.

Ne t'imagine pas, Serenissime Bassa, que cette nouvelle soit de peu d'importance. Mais quand tu entendras parler de guerres civiles entre les Chrêtiens ; & sur tout dans le Royaume de France, le premier & le plus victorieux Empire d'Occident, regarde alors à droit & à gauche ; car nôtre saint Prophête, ou son Heraut, n'est pas éloigné.

LETTRE LXXVI.

A son Cousin Soliman, à Constantinople.

Il le blâme d'avoir été autrefois Libertin, tâche de rectifier l'opinion qu'il a de l'Enfer, & lui donne un bon conseil.

TU vois ce que t'a produit ton Libertinisme. Pour moi quand je lis ta lettre je suis plein de mélancolie, & du plus méchant enthousiasme.

Si tu avois suivi mon conseil, ou que tu eusses eu autant de soin que tu en as eu peu, d'obéïr aupr é

de ton pere, qui étoit un honnête homme, & un homme qui est décendu en paix au tombeau, tu aurois vecu aussi heureusement que les autres; au lieu qu'à present tu est accablé de vapeurs hipocondriaques, & d'imaginations qui marquent un cerveau malade. Je te conseil e de prendre un peu d'hellebore, car tu as plus besoin de cela que de livres. Depuis que je me connois je n'ai jamais vû Musulman parler de la Religion avec si peu de bon sens, que tu m'en parle dans ta lettre. 1654

Je ne suis pas assez patient pour repeter dans cette lettre toutes les impertinences de la tienne, encore moins pour répondre à ton galimatias. Mais dismoi je te prie, au nom de Dieu, pourquoi t'épouvanter en te faisant de l'enfer une fausse idée ? C'est une maxime commune dans la nature, *que les choses violentes ne sont pas de durée.* Sur ce pied là, ou les peines des damnez ne sont pas infiniment grandes, ou elles ne sont pas éternelles. Tu me diras que l'Alcoran même dit que ces tourmens sont éternels. Mais entens-tu bien la façon de parler figurée employée dans ce divin livre, & dans tous les écrits des Orientaux ? N'est-il pas ordinaire d'apeller une trés-haute montagne, la montagne de Dieu ? Comme si toutes les montagnes & vallées de la terre n'etoient pas également siennes. De même pour exprimer une incertaine longueur de tems, on se sert ordinairement de l'épithete d'éternel. C'est ainsi qu'on dit en Arabie dans les conversations ordinaires, *je vous aimerai éternellement; je vous servirai; je combattrai pour vous &c. éternellement.* On dit la même chose des passions contraires. Nous savons cependant tous, que nous n'avons que quelques années à vivre.

Mais supposé que l'Alcoran parle des peines des damnez en un sens propre & litteral, il ne s'ensuit pas pour cela que ces peines soient continuelles & sans aucuns intervales de repos. Nous lisons qu'il y a trois Zacons qui croissent dans le centre de

1651. l'Enfer : Mais qui peut expliquer ce qu'on entend par cette plante ?

Sers-toi de ta raison, Cousin, & fais ce qu'il y a de meilleur. Quant à l'état où nous serons après cette vie, ne t'en embaraſſe point ; car perſonne ne ſait dequoi il deviendra après qu'il aura quitté le monde. Cependant pouvons-nous croire que celui qui eſt ſouverainement miſericordieux ſe faſſe un plaiſir de la cruauté ?

Il y a un ſentier par où l'aigle n'a point volé, & que le ſerpent n'a point tracé, quoi qu'il ſoit ordinaire à l'un & à l'autre. Mais leur malice les aveugle & les empêche de diſcerner la voye du ſage. Il y a des gens d'une profonde & ſublime ſpeculation, & d'autres d'un artifice extrême ; cependant ni les uns ni les autres ne peuvent ſuivre le droit chemin de la felicité. Laiſſe-toi conduire à la nature, s'il m'eſt permis de te donner encore des conſeils. Ne fait que ce que l'humanité t'inſpire. C'eſt cela ſeul qui te diſtinguera des animaux. Fais honneur à la memoire de tes parens qui ne ſont plus ; aime tes amis, & aye de la generoſité pour tes ennemis ; rens juſtice à tout le monde ; obſerve les purifications & les prieres que la loi preſcrit, & n'ajoûte point foi aux fables des Infidéles. I eſt ordinaire chez les Chrétiens de peindre l'Enfer avec des flâmes horribles, & les Diables courans çà & là avec des fourches de fer toutes rouges pour baloter les Damnez d'un feu à l'autre. Leurs Predicateurs font de longs & lugubres diſcours ſur ce ſujet : Mais ni eux ni nous ne ſavons au juſte ce que c'eſt que l'Enfer, où il eſt, & de quelle maniere les méchans ſeront punis.

Il n'y a que les éclairez de Dieu qui ayent ce caractere de verité, & qui croyent, qu'après cette vie les peines & les plaiſirs ſeront proportionnez à nos vertus & à nos vices. Le Createur de toutes choſes eſt bon, & il n'y a en lui ni malice ni injuſtice.

Encore un coup, Cousin, tiens tes sens éveillez, & ne permets pas que ta raison songe à des choses qui n'ont rien de réel. Dieu est sans contredit le juge du monde le plus desinteressé. 1651.

LETTRE LXXVII.

A Enden Al' Zadi Jaaf, Beglierbey de Dierbekir.

Il le felicite du bonheur qu'il a d'être maître du Paradis terrestre. D'un arbre en Dierbechir qui a cinq cens milles de hauteur. Des premiers Peres du genre humain selon la tradition des Indiens, & autres matieres.

JE n'ai pas l'honneur de te connoître personnellement, mais ta reputation est parvenuë jusqu'à moi. De même quoi que les mortels ne sachent pas les secrets des étoiles fixes, ils ne laissent pas de remarquer l'éclat & la figure qu'elles font, aussi-bien que le rang où elles sont dans ces régions éloignées.

Les exploits que tu as faits chez les Curdes & Georgiens ne sont pas inconnus dans ces quartiers. Les Francs qui voyagent en Orient ont fait un si magnifique portrait de tes genereuses actions, que tous les gens d'honneur ont de l'amitié pour toi. Pour moi j'ai une veneration particuliere pour tes vertus. Dieu veüille en augmenter le nombre à toute heure, & t'accorder abondance de graces & de faveurs.

Tu es dans un séjour charmant, & tu peux être apellé avec raison le Seigneur des Seigneurs, comme porte ton nom, car tu es en possession du Pa-

1651. radis terrestre, si nous en croyons la tradition des Anciens Ils disent qu'Adam demeura-là durant quelque tems avec sa seconde femme ; & que le lieu particulier de sa résidence étoit une Isle environnée de rivieres, qui sont l'Euphrate, Tigris, Pison, & Gehon. De-là vint que les Grecs l'appellerent Mesopotamie, qui signifie païs environné de rivieres.

Toute l'Asie Occidentale a un profond respect pour ce païs. Les Juifs disent des choses surprenantes d'un arbre qui étoit en Dierbekir, & qui avoit cinq cens mille de hauteur du tems d'Adam. Ils disent que cet arbre fut coupé par un Ange de peur que l'homme ne s'en servit pour monter au Ciel avant son tems. Il semble que l'ambition est un vice aussi ancien que nôtre nature ; car Adam ne se fut pas plûtôt aperçû qu'il étoit homme, qu'il aspira à être Dieu, ou quelque chose de semblable: Tant sont grands les charmes de l'honneur & de l'autorité.

Les Juifs disent aussi, qu'Abraham nâquit en ce païs là. Quoiqu'il en soit, si l'on peut compter sur l'Histoire, il est certain qu'il y demeura long-tems; mais tu sçais mieux que personne quelles sont sur cela les traditions de tes sujets.

Les Chinois & les Indiens se moquent de tout cela, & le regardent comme un Roman plus nouveau que leurs Chroniques, qui portent que ces extrémitez de l'Orient étoient le séjour des premiers hommes. Ils soutiennent que les premiers parens du genre humain s'apeloient Panzon & Panzona, & non Adam, & Eve, ou Adileth. Ils disent que les décendans de Panzon & de Panzona subsisterent dix millions d'années ; & qu'enfin le Ciel envoya une tempête qui les détruisit. Aprés cela, ajoûtent-ils, Dieu créa Lontizam, homme qui avoit deux cornes, chacune desquelles étoit aussi large & aussi haute qu'un arbre de ce païs-là, qu'ils apellent la plante de Dieu, & qui est le plus

grand & le premier de tous les Vegetaux. Les Cornes de cet homme qui avoient selon eux le don de fecondité, produisirent du côté droit mille hommes par jour durant l'espace de cent ans ; & autant de femmes du côté gauche durant le même espace de tems C'est delà, disent-ils, que sont décendus tous les mortels de l'un & de l'autre sexe jusques à ce jourd'hui ; quoi que nous soyons beaucoup diminuez en grandeur par la décadence de la nature humaine. En effet ces nations soûtiennent, que les premiers hommes étoient des Geans Mais qu'à cause de leur intemperance & de leurs vices, leurs décendans devinrent peu à peu plus petits, tant qu'enfin devenus de la taille dont ils sont à present, ils parurent des pigmées en comparaison des premiers enfans de Lontizam. Pour prouver cela, les Indiens font voir aux voyageurs quelques-uns de leurs Temples taillez dans le roc ; & des statuës de ces Geans, qui furent, disent ils, employez à cet édifice. Ils honorent ces hommes-là comme des Heros, ou demi-Dieux. 1631.

Je ne te donne pas cela pour veritable : Je le dis seulement pour te divertir, & pour te faire voir les differentes opinions des hommes. Il n'y a que Dieu seul qui sache démêler le vrai d'avec le faux.

Mais je reviens à Diarbekir. Ce païs est fameux par la tour de Babel, bâtie par Nimrod & ses Partisans. Ce fut alors, comme le dit Moïse, que les langues furent confonduës. Il est celebré aussi par le combat qui se donna à Harran entre les Parthes & les Romains, & par la mort de Caracalla, fils de Severe, Empereur de Rome, qui y fut massacré par Macrin General des Romains Les Empereurs de Rome, s'apelloient tous Césars, comme les Rois d'Egypte s'apelloient Pharaons & Ptolomées. Il semble que le mot de César fut premierement appliqué à Jules Dictateur Romain ; car sa mère mourant dans les peines qui devoient lui donner la vie, un Chirurgien lui ouvrit le ventre, & lui tira

1651. l'enfant. Et memoire dequoi lui & tous ses Successeurs furent tous appellez Cesars, parce que ce mot signifie tiré par force De quelque maniere qu'arrivât cette naissance, il est certain que lui & quarante de ses Successeurs furent arrachez du monde par une mort anticipée : Car ou ils s'égorgerent de leurs propres mains, ou ils furent assassinez par des Traîtres.

Si tu veux savoir des nouvelles de ces païs ici, il faut te dire qu'on n'y parle presque à present que d'une grande victoire, remportée par les Polonois sur les Cosaques & les Tartares. Je souhaiterois que ce fut-là tout : Mais les Nazariens sont continuellement en joye pour les progrez que les Venitiens font tous les jours contre les armes de l'invincible Empire. Ils nous battent par mer, & rendent par terre tous nos desseins inutiles Nous n'avons pas gagné un pouce de terre en Candie la campagne passée ; mais nous y avons perdu plusieurs milliers d'hommes, & exposé au mépris la réputation de la sublime Porte, & des Victorieux Musulmans. Dieu sait à qui en est la faute. Le sujet est trop triste pour insister davantage.

Dom Juan d'Autriche a aussi assiegé Barcelone par mer & par terre.

On publie ici divers arrêts du Parlement contre le Prince de Condé & ses Adherans ; & l'on dit que le Roi va rappeller le Cardinal Mazarin.

Illustre Prince & Gouverneur d'un heureux païs, je te prie d'expliquer favorablement la liberté que je prens : Je finis par respect, en faisant des vœux trés-ardens pour ta prosperité.

LETTRE LXXVIII.

A Abdel Melec Muli Omar, Président du Colége des sciences, à Fez.

Il raisonne en Sceptique sur la difference des Religions.

TU as autrefois reçû de moi une lettre, où je faisois mention des sentimens d'un certain Philosophe François qui soûtient que la terre est mobile, aussi-bien que les Planetes; & que le Soleil qui est au centre de nôtre monde est immobile. Car il soutient qu'il y a plusieurs mondes. 1652.

Ce sage se nomme Descartes célébre pour son savoir par tout le monde Il établit pour fondement de toute sa phisolophie, *je pense, donc je suis.* C'est-là la base de toute sa doctrine; encore permet il de douter des déductions qui se tirent de ce principe dans toutes les choses où il nous paroît de l'incertitude.

Pardonne-moi, divin sage, si je t'expose ainsi mes infirmitez. J'ai un penchant naturel à douter de tout. Ce qui fait que je pense perpetuellement: Et cela même que je pense me convainc que je suis, comme dit ce Philosophe Mais quoi que je sois bien persuadé que je suis, je ne sai pas pour cela ce que je suis. Je m'imagine quelquefois que je ne suis qu'un songe, ou une idée de toutes les autres choses que les hommes croyent d'ordinaire exister réellement. Une pure imagination de possibilitez: Et que tout ce que nous appellons le monde, n'est qu'une grande chimere, où un rien manque

Quelquefois aussi lorsque ces pensées feroces se sont évanoüies, que mes esprits fatiguez de la poursuite de ces imaginations abstraites, comme cent à

1652. se relâcher, & que mes sens éveillez par le sentiment d'une douleur ou d'un plaisir present, excitent mes desirs assoupis Quand je sens la faim, la soif, le froid, ou le chaud, je trouve alors par experience, que je suis quelque chose de plus qu'une simple pensée, ou un songe; mais un composé qui a besoin de viande, de boisson, d'habits, & autres choses neceſſaires. Alors sans m'embaraſſer dans des recherches vaines & sans fin, je conclus humblement que je suis ce qu'on apelle homme, je mets le Pirrhonisme à l'écart, & sans douter davantage, je me mets à manger & à boire, ou à prendre les autres rafraichiſſemens que la nature demande.

Mais à peine ai-je goûté ces plaisirs, que je retombe dans mon premier état. Je me considere alors comme un être susceptible de bien ou de mal, à mesure que j'aurai ou n'aurai pas les plaisirs dont je viens de joüir. C'est un grand chagrin à un homme sage, de savoir qu'il a besoin de choses qui ne sont pas en lui; mais bien plus grand encore, lorsqu'il se donne la peine de suputer tous ses besoins particuliers, & qu'il considere qu'il n'est pas sûr d'avoir toûjours dequoi y supléer.

Cela me fait incontinent conclure, que comme je suis redevable aux autres creatures du bon-heur que je sens, je suis aussi de mon être à quelqu'autre chose qu'à moi-même. J'examine mon origine, & je trouve que je suis né d'hommes & de femmes, qui étoient dans le même cas que moi. Cela n'est pas seulement vrai de ma maison en particulier, mais aussi de tout le genre humain. Car il est incontestablement vrai que tous les hommes sont nez mendians. Aussi-tôt que nous voyons la lumiere, nous commençons à pleurer, & à demander par ces prieres inarticulées le secours & la protection d'autrui & sans cette genereuse assistance nous ne pourrions pas subsister un seul moment; tant pauvre & miserable est l'homme en naissant.

C'eſt-là la condition de tout le monde, & les Rois 1652.
n'en ſont pas plus exempts, que les eſclaves qui nétoyent les ruës.

Si je pouvois en demeurer-là, je ſerois heureux, car par cette penſée, ou je ſerois convaincu, que je dois être content de la condition, dans laquelle je ſuis né, ou que je dois ſortir par la mort d'un état ſi mépriſable.

Mais une penſée en amène une autre, & de la contemplation de l'état miſerable où nous ſommes durant cette vie, je viens à penſer dequoi nous deviendrons après nôtre mort. Car comme nous ne ſavons ce que nous étions, ou où nous étions avant que de naître, nous ne ſavons auſſi où nous irons, & en quel état nous ſerons après nôtre mort. Sur ce pied-là ce ſeroit une faute impardonnable, de me jetter à corps perdu dans une condition dont je ſuis tout-à-fait ignorant; & de me précipiter dans des tourmens, qui autant que j'en puis juger, ſont inſuportables & éternels, pour éviter les petites miſeres de cette vie, qui finiront à quelque heure.

J'entens parler les Philoſophes de l'Immortalité, les Poëtes des Champs Elifées, les Eccleſiaſtiques Chrêtiens du Ciel, de l'Enfer, & du Purgatoire, les Brachmantes Indiens de la Tranſmigration. Mais je ne ſçai ce que je dois croire de tout cela.

Je parle à la maniere des Philoſophes: Car ſi nous venons à la foi, ce n'eſt plus la même choſe. Ne crois pas, je te prie, que je doute des ſacrez Oracles, les révélations de l'Envoyé de Dieu. Je t'aprens ſeulement comment ma raiſon naturelle m'inſpire des doutes.

Je vois par tout des gens faiſant profeſſion de quelque Religion, rendant des honneurs divins à quelque être, ou êtres ſuperieurs, ſelon qu'ils ont été élevez. Cette diverſité me donne ſouvent envie de croire, que la Religion n'eſt autre choſe que l'effet de l'éducation.

Je ſuis alors ſurpris, que les hommes parvenus

1651. à l'âge de discretion, & ayant aquis une raison capable de discerner les choses probables d'avec les fables, demeurent encore dans les erreurs de l'enfance. Il est naturel aux enfans de se laisser emporter par ménagement ou par crainte à croire ce que leur enseignent leurs parens, leurs Nourrices, ou leurs Tuteurs. Mais lorsqu'ils sont en âge, ils reforment leur entendement qui s'étoit trompé, & se rendent raisonnables en tout, si ce n'est en ce qui regarde la Religion. En ceci ils sont toûjours enfans, toûjours attachez aux fables sacrées de leurs Prêtres, & obstinez à les soutenir, quelquefois aux dépens même de leur vie.

J'aide la peine à découvrir la cause d'un effet si bizarre. Les hommes par tout ailleurs jugent sagement & mûrement; ils font paroître dans toutes les autres choses une penetration extraordinaire. Mais sur le fait de la Religion ils sont des étourdis & des extravagans, qui croient des choses incompatibles avec le sens commun & la raison.

Je ne croirois jamais les Histoires des anciens Payens, qui nous parlent de l'adoration religieuse qu'ils rendoient à certains ouvrages de Peinture, ou de Sculpture, si je ne voyois que les Chrétiens font aujourd'hui la même chose. Je ne croirois jamais non plus que les Sages de l'antiquité eussent été capables de gober ce que leurs Prêtres ont inventé au sujet de leurs Dieux & de leurs Déesses, si je n'étois témoin oculaire de la bigoterie des Nazariens modernes au sujet des Legendes de leurs saints, & de l'attachement plus bigot encore que les Juifs ont pour les fictions de leur Tamud.

Je suis fâché de voir le genre humain en general plongé dans de si profondes tenebres, qui sont moins un effet de l'ignorance, que de la superstition! De voir des gens bien versez dans les sciences, & dans toute sorte de litterature humaine, & qui cependant soutiennent des contradictions manifestes dans les matieres de Theologie, aimant

mieux en uſer de cette maniere, que de s'oposer 1652.
aux traditions de leurs Peres, ou ſeulement de les examiner.

Quand je vois le genre humain diviſé en tant de Religions Quand je vois que chacun travaille vigoureuſement à la propagation de la ſienne, & qu'il y emploie ou l'artifice, ou la violence; & que cependant il y a ſi peu de gens, pour ne pas dire perſonne, qui faſſent connoître par leur pratique qu'ils croyent ce qu'ils profeſſent avec tant d'ardeur; peu s'en faut que je ne croye que tant de cultes différens ont été d'abord inventez par les Politiques, chacun accommodant ſon modéle aux inclinations des peuples qu'il avoit deſſein de tromper.

Mais lorſque je conſidere d'un autre côté, qu'il paroît quelque choſe de ſi naturel & de ſi peu fardé dans le zéle furieux, & dans l'opiniâtreté inſurmontable de la plûpart des gens, je ſuis prêt de conclure aprés Cardan, que toute cette varieté de Religions dépend de la differente influence des aſtres. Cardan a été un fameux Philoſophe de l'Europe, qui ſoutenoit que la Religion des Juifs étoit redevable de ſon origine à Saturne, celle des Chrétiens à Jupiter, & la nôtre à Mars Pour celle des Payens il lui aſſigne pluſieurs conſtellations & aſpects

Il y a dans chaque Religion une ſi égale apparence de verité & de fauſſeté, que je ne ſai ſelon la raiſon humaine, en faveur de laquelle me déterminer.

La ſuperſtition rend un homme fou, & le Pirrhoniſme ſuffit pour en faire un furieux. Croire tout, eſt au-deſſus de la raiſon, mais ne croire rien, eſt au-deſſous. Je veux prendre un juſte milieu, & diriger ma foi par ma raiſon.

Cette faculté me dit, que ſi j'avois du penchant à adorer le Soleil, la Lune & les Etoiles, à cauſe de leur beauté & de leur influence, je pourrois par le même raiſon adorer mes yeux ſans le ſecours

1632. desquels je ne pourrois pas voir ces objets de tentation : Ou je pourrois rendre des honneurs divins au toucher le plus exquis de mes sens, ou aux quatre autres, qui me rendent capable de connoître la vertu de ces Luminaires. On peut dire la même chose des Elemens, & de tous les êtres visibles.

Qu'adorerai-je donc, ou à qui rendrai-je graces des biens dont je joüis (car dés que cette vie même j'ai quelque goût de la felicité) A quel être, dis-je, adresserai-je mes vœux & mes suplications, pour tous les biens que je possede & ne possede pas? Est-ce à tout ce que j'ai vû, ou puis voir, ou que je puis me representer sous quelque figure? Est-ce où n'est-ce pas à une partie de l'Univers? Non. Est-ce à tout l'Univers ensemble? Non. J'ai mille differentes idées du Soleil, de la Lune, des Etoiles, des Elemens, & de plusieurs autres creatures composées. Mon ame & l'ame du monde sont Unissons. (a) Mais c'est la profonde profondeur de l'éternité, l'infini & l'immortel, qui est le Diapason, & qui fait une parfaite harmonie.

A cet être qui n'a point de ressemblance, qui n'est ni divisé, ni borné; dont le centre est par tout; & la circonférence nulle part: Au seul Tout-puissant, d'où émanent toutes les autres choses, & auquel elles retournent: A cet être, dis-je, je suis redevable de tout ce que j'ai; & je veux lui rendre ce que je puis.

(a) *L'union de deux sons. Terme de Musique.*

LETTRE LXXIX.

A Kaimacam.

Sentiment de Isouf Eben Hadrilla, Philosophe Arabe, sur l'origine du genre humain, né dans un état de guerre. Des cent cinquante mille livres de récompense promises à ceux qui prendroient le Cardinal Mazarin mort ou vif. Retour de ce Ministre à la Cour.

ISouf Eben Hadrilla Philosophe Arabe soûtenoit que tous les hommes furent d'abord créez dans un état de guerre. Ce sage n'ajoûtoit aucune foi aux écrits de Moïse, Historien & prophête des Juifs; & il n'y avoit point des raisons capables de le persuader, que tous les mortels étoient descendus d'Adam. C'étoit un article de sa foy, que dans l'enfance du monde, les hommes étoient formez de la matiere visqueuse de la terre, échaufée, & corporifiée, s'il faut ainsi dire, par la grande chaleur du Soleil; & que c'étoit de la même maniere qu'étoient formez tous les autres animaux, mais que par succession du tems, la richesse de cette terre feconde s'étant épuisée par sa production continuelle des creatures vivantes, le seul moyen de perpetuer les diverses especes d'êtres, & de multiplier les individus, fut la generation ordinaire. C'est pour cela qu'il semble que la nature ait subdivisé toutes les especes en deux sexes.

Ce Philosophe conclud de là qu'il n'y avoit d'abord pas plus de relation entre un homme & un homme qu'il n'y en a maintenant entre un Lion & un Mouton, ou autres animaux de differente espe-

1652. ce ; A cela prés seulement, que comme ceux-ci sont distinguez par leur forme en bêtes à quatre pieds; en oiseaux, en poissons, & en reptiles, les hommes l'etoient aussi par le moyen de la raison. La conservation de soi-même fut selon ce Philosophe, le premier fondement de la ligue tacite & commune que les hommes firent contre les autres animaux leurs Colégues ; & principalement contre ceux qui se faisoient plus craindre que nous sur la terre, & qui paroissoient avoir du penchant à la rapine & au mal en general, comme sont par exemple les Dragons, les Tigres, les Ours, les Lions, &c.

Mais nonobstant cette association generale des hommes contre les bêtes sauvages & feroces, les hommes ne laissoient pas d'être en garde les uns contre les autres. Tous les enfans de la terre generalement tâchoient de se maintenir dans les postes que la nature avoit assignez à chacun ; c'est-à-dire dans le lieu où il avoit été formé, & où il avoit commencé à voir la lumiere. Mais les choses ne pûrent pas subsister long-temps dans cet état Car les hommes soit par l'instinct ou par raison, comme vous voudrez l'appeller, dit cet Auteur, se trouvant reduits à l'étroite faute de fruits, ou animez par quelque secret desir de nouveauté, sortirent bientôt de leurs limites, & en vinrent aux mains les uns contre les autres plûtôt par hazard, que par dessein. Et c'est de là que sont venus les premiers sujets de guerre actuelle. Chaque Etranger étoit regardé comme un Usurpateur : on se faisoit peur & on se soupçonnoit les uns les autres : la passion & la colere étoient mutuelles; & chacun pour prevenir l'effet de sa peur & de son apprehension se jetta sur son voisin qui de son côté étoit aussi prêt à se défendre, qu'on l'étoit à l'attaquer. C'est ainsi qu'on commença dans le monde une guerre generale, qui se faisant de jour en jour plus fixement & avec plus de methode, passa de generation en generation, & subsiste encore aujourd'hui.

Il est difficile de marquer précisément l'origine 1652.
des Gouvernemens : mais on peut supposer, que les hommes en general sentant l'incommodité de ces combats particuliers, & ayant acquis peu à peu plus d'experience, se formerent d'abord en petites societez, à mesure qu'ils se trouverent voisins, ou semblables en inclinations. De ces petites societez ils se répandirent par degrez en plus grandes communautez, liez par certaines Loix & obligez à garder une paix mutuelle, à se tendre justice, & à se deffendre les uns les autres contre leurs ennemis communs. Les uns s'établirent en forme de Republique ; les autres en forme de Monarchie ; chaque societé s'établissant sur le modelle qui convenoit le mieux à ses interêts & à ses besoins. Delà est venuë la distinction des Nations, des Royaumes, & des Empires. Voilà comme parle le Philosophe Arabe.

Mais sans examiner si ces principes sont vrais ou faux, on diroit que certains Nazariens Occidentaux ont été disciples de ce Philosophe : & de vrai il semble que toutes les dissensions civiles sont fondées sur les mêmes maximes lorsqu'on voit que les hommes sur le moindre mécontentement ou sur le moindre ombrage, comptent pour rien l'obéïssance qu'ils doivent à leurs Souverains, & prétendent avoir je ne sai quel droit naturel de se défendre contre les attentats & les usurpations d'autrui.

On n'a pas plûtôt crû ici, que le Roi avoit dessein de rappeller le Cardinal Mazarin, que le Parlement de Paris, ami secret du Prince de Condé, a donné un arrêt contre cette Eminence, par lequel il est défendu à toutes sortes de personnes de contribuer au retour de ce Ministre ; & ordonné que sa Bibliotheque & tous ses meubles seront vendus ; & que de l'argent qui en proviendra, on levera la somme de cent cinquante mille livres, qui sera promise pour récompense à ceux qui le prendront prisonnier, ou qui le tueront. Le Duc d'Orleans est aussi prié d'employer toute son autorité contre

1652. le Cardinal. Sur cela le Parlement a levé une armée considerable, dont il a donné le commandement au Duc de Beaufort.

Le Cardinal n'est pas oisif ; & quoi qu'il n'ait pas beaucoup de troupes pour se deffendre, il ne laisse pas neanmoins de faire des actions considerables. Il a fait prisonnier un Conseiller du Parlement de grande consideration. Le Parlement a envoyé un Trompette demandant qu'il fût relâché : mais la proposition a été rejettée. Ce qui fait que le Parlement travaille à prendre de nouvelles mesures.

Le Prince de Condé a écrit au Parlement pour le prier de suspendre l'execution de l'arrêt publié contre lui, attendu que le temps qui lui étoit donné pour mettre bas les armes n'est pas encore expiré, & que le Cardinal étoit retourné dans le Royaume contre la défense du Roi.

Malgré toutes ces traverses Mazarin est de retour à la Cour, qui fait presentement sa residence à Poitiers. Le Roi, la Reine & tous ses amis l'ont reçû avec tous les honneurs & toutes les caresses imaginables. Les differens partis deviennent de jour en jour plus animez les uns contre les autres. Un mécontentement general s'est emparé du cœur de tous les François. Les œillades des uns & des autres les allarment & les offensent. Si quelqu'un rit trop ou trop peu en s'entretenant avec ses amis, il n'en faut pas davantage pour le faire regarder comme un ennemi, ou du moins comme suspect. Ainsi ceux qui veulent vivre ici en paix dans la conjoncture presente, ont besoin d'être bien versez dans tous les secrets de la Phisionomie ; & d'avoir souvent recours à son miroir, de peur que quelque œillade oblique, ou quelque satirique, tordement de nez, ne soit regardé comme des marques & des symptomes d'une malice cachée. Car à present il n'y a point de traits sur le visage, où l'on ne croye découvrir quelque trahison.

Pour moi quand je sors, je me conforme à tout le 1652.
monde, sans rien changer à ma conduite ordinaire. Je ne fais ni le Singe, ni la Statuë; mais gardant un juste milieu, j'en use civilement avec tout le monde, sans être ni flateur ni brutal, & cette conduite est celle qui convient le mieux à la conjoncture. De là vient que personne ne soupçonne le negligé, le laid bossu Tite de Moldavie, d'être ce qu'il est effectivement, c'est-à-dire l'esclave de la sublime Porte.

I. ETTRE LXXX.

Au Reis Effendi premier Secretaire d'Etat de l'Empire Ottoman.

Continuation des Guerres Civiles de la France.

LE Prince de Condé en prenant les armes a plus surpris le Conseil du Roi de France & plus embarasse ses affaires, que rien qui soit arrivé depuis la mort de son Pere.

J'ai déja informé le Kaimacam, & autres, de tout ce qui est arrivé jusqu'ici par rapport à ces broüilleries intestines. Il semble qu'elles ont depuis degeneré en guerre, où toutes les Nations étrangeres prennent parti. Aprés que le Cardinal fut de retour à la Cour, le Prince de Condé fut réduit à de grandes extremitez, & obligé par les grandes marches de l'armée du Roi à se retirer à Bordeaux.

Ce fut-là que considerant qu'il lui étoit moins avantageux de garder cette Ville, que d'augmenter les forces, il envoya des Ministres au Roi d'Espagne, & à l'Archiduc Leopold en Flandres pour leur demander du secours.

Le premier donna d'abord ordre à un corps considerable de troupes de s'aprocher des frontieres de

1652. Gascogne, où le Prince avoit un gros parti ; & le dernier lui prêta huit mille hommes pour agir du côté de la Flandres & vers Paris s'il l'occasion s'en presentoit.

Le jeu particulier des Espagnols, est de tirer avantage des guerres civiles de ce Royaume, afin qu'en secourant le parti le plus foible, ils balancent par ce moyen les forces de la nation, & fomentent leurs querelles : cependant ils gagnent pied, recouvrent les places que les François leur avoient enlevées durant la paix, & disposent ainsi les choses pour de nouvelles conquêtes.

Le Parlement a député au Roi, pour le prier de se souvenir de la parole Royale, pour lui representer qu'il avoit promis de bannir pour toûjours le Cardinal Mazarin, & lui remontrer les fatales consequences de cette guerre, qui ne venoit selon les apparences que du retour de ce Ministre à la Cour. Mais le Roi au lieu d'écouter leurs remontrances, & d'y avoir égard, a fait publier un Arrêt du Conseil pour justifier sa conduite en cela.

Il a aussi écrit au Parlement pour se plaindre qu'il n'avoit fait jusqu'alors aucune démarche pour empêcher que les Etrangers n'entrassent dans le Royaume Mais cela n'a rien produit, parce que le Parlement avoit pris son parti, & qu'il étoit résolu de soutenir le Prince de Condé contre leur commun Souverain. Le Roi a bien peu de gens dans le Parlement sur lesquels il puisse compter ; & encore ce peu-là craint le reste. Outre que le Duc d'Orleans a beaucoup de pouvoir & dans le Parlement, & dans le païs.

Les Bourgeois d'Orleans ont fermé les portes de leur Ville à l'instigation du Prince, dés qu'ils ont appris que le Roi y devoit passer pour s'en retourner à Paris. Cependant le pays est ouvert pour le Prince de Condé, tout sujet qu'il est. Il a couru toutes les Provinces pour y former de nouveaux

partis, & afermir ceux qu'il y avoit déja. Il a laissé 1652.
au Prince de Conti son frere le Commandement de son armée qui est en Guyenne.

Il y a eu plusieurs escarmouches entre les troupes du Roi & celles des mécontens, & un rude combat, où le Prince de Condé a défait l'avant-garde de l'armée du Roi, comme elle marchoit pour s'aprocher de cette Ville, par là il prit les devans sur tout Souverain & arriva ici, où il fut reçû au Parlement, pendant que le Monarque étoit forcé de camper.

Le Prince fut diferemment reçû selon les diferentes inclinations des gens La plûpart étoient de son parti, & il reçût mille caresses des Bourgeois de Paris. Des personnes plus distinguées par leur naissance, & plus fideles à la Couronne lui firent quelque resistance. Le Duc d'Orleans est son plus grand ami, & une personne pour laquelle le Parlement a beaucoup de déference; non tant à cause de son esprit & de sa politique, que parce qu'il est fort alié de la Couronne, étant Oncle du Roi regnant. Cela fait qu'il est en droit de prendre plus d'autorité que les autres pour reformer les desordres de la Cour dont le retour du Cardinal Mazarin passe pour le plus grand de tous.

En un mot, les uns & les autres se servent de ceux qui ont le plus de credit, & qui paroissent les plus propres à pacifier les choses. La Reine d'Angleterre & son fils qui pour se mettre à couvert des persecutions de leurs sujets se sont refugiez en ce Royaume se font une affaire de se rendre médiateurs entre le parti de la Cour, & la faction des Princes.

Le Prince de Condé a aussi envoyé des Députez, pour representer au Roi que le veritable moyen de donner la paix à l'Etat, étoit de bannir le Cardinal Ministre. Comme ces députez exposoient leur commission, le Cardinal entra. Quand ils le virent ils le chargerent de nouveau & dirent au Roi en sa presence, *qu'il étoit la cause de tous les maux du Royaume.* Le Cardinal les interrompant se tournant vers le Roi, lui dit. Il ne seroit pas juste, Sire, qu'un si flotis-

1652. » sant Royaume, & la grandeur duquel j'ai contri-
» bué de tout mon pouvoir. Je ne ménagerai pour l'amour
» de moi. Ainsi je supplie très-humblement votre
» Majesté de trouver bon, que je me retire en mon
» païs, ou ailleurs où la Fortune m'appelera? Non,
» non, repliqua la Reine, avec quelque émotion;
» on ne peut pas vous accorder cela. Vous n'avez
» jamais été plus necessaire au Roi, que vous l'êtes
» à present. On ne peut pas consentir à l'exil d'un
» homme si necessaire, dans la seule vûë de con-
» tenter ses ennemis. Ainsi qu'on n'en entende plus
» parler.

Les Députez ne voïant aucune esperance de succez, s'en retournerent à Paris. Le Parlement envoya alors d'autres Députez, pour remontrer au Roi le triste état où étoit le Royaume. Tout cela s'est fait depuis quelques jours.

Nous n'étions cependant pas sans peur à Paris, que la populace ne se soulevât à cause de certains ordres secrets que le Duc d'Orleans avoit envoyez au Prevôt des Marchands, concernant sa charge & l'avantage de la Ville. La populace prit les choses de travers, & comme elle n'a pas assez de sens pour distinguer les bons offices d'avec les mauvais, il n'en fallut pas davantage pour mettre tout le monde en rumeur. Le Prevôt des Marchands passant dans les ruës fut attaqué dans son Carosse; & s'il ne s'étoit sauvé chez un Apoticaire, il auroit peut-être été mis en pieces dans cette fureur populaire.

Je suis las de voir les malignes querelles de ces Infideles. Mais quand je considere que leurs divisions serviront aux futures conquêtes des vrais Croyans, j'ai de la patience & de la resignation.

Quoi qu'il en soit, c'est une consolation pour moi au milieu de tant d'orages, de pouvoir esperer qu'au lieu du son perpetuel des Cloches de Paris, j'aurai un jour le bon-heur d'entendre encore les Muezins criant dans les Minarêts à Constantinople, *il n'y a qu'un seul Dieu, & Mahomet son Prophète.*

Si je ne vis pas assez pour joüir de l'effet de mon 1652.
souhait, j'entendrai néanmoins le même cri dans l'état invincible, & j'aurai la confirmation des choses, dont je n'ai en cette vie aucune certitude.

LETTRE LXXXI.

A Cara Hali, Medecin du Grand Seigneur.

Divers exemples, qui prouvent que les Brutes ont de la sagesse, & des vertus morales.

LEs Chrêtiens, ont ce semble, trop bonne opinion d'eux-mêmes, & estiment la nature humaine plus que de raison. Ils soutiennent que toutes choses ont été faites pour l'homme, qu'ils appellent Seigneur de toutes les autres créatures, comme si Dieu lui avoit donné l'empire absolu sur le reste de ses ouvrages, principalement sur les animaux capables de generation; & que tous les oiseaux de l'air, toutes les bêtes de la terre, & tous les poissons de la mer, n'avoient été créez que pour satisfaire son appetit, & fournir aux autres besoins de la vie. Je me souviens de t'avoir écrit, & entretenu des Philosophes Carteſiens, & du mépris qu'ils font des bêtes, qu'ils regardent comme étant sans ame & sans raison.

Permets-moi à present de te divertir, & de me divertir moi même par de nouvelles remarques sur ce sujet. C'est un preservatif contre la mélancolie, de pouvoir ainsi librement décharger mon cœur à un ami, qui ne sera point partial, j'en suis persuadé, & qui donnera les mains à la verité.

J'ai été long-tems le défenseur des Brutes; j'ai tâché de ne leur faire aucun mal, & d'inspirer le même desir & la même équité aux autres. J'en suis re-

1652. devable à l'exemple & à la Philoſophie de Muhemmed, Hermite en Arabie, la lumiere & la gloire des Devots. Et ſans que je ſuis d'humeur à douter de tout, l'influence de ſa converſation me rendroit un Pitagoricien de profeſſion, un Diſciple de Brachmanes Indiens, un Partiſan de la tranſmigration des ames.

La penultiéme lettre que j'écrivis à ce Solitaire, étoit ſur ce ſujet; & il n'en falloit pas d'autre pour le divertir dans ſa Caverne. Elle contenoit la relation de la maniere de vivre de nos premiers Peres, la deſcription du ſiecle d'or, l'hiſtoire de l'innocence humaine & les démarches que firent les hommes pour commencer à uſer de violences & de cruauté envers les autres creatures. J'ai maintenant à te faire faire d'autres remarques reſtées de l'ancienne verité, glanées des Philoſophes & Hiſtoriens, & dégagées des ordures de l'erreur & de la ſuperſtition.

Qui ne croiroit pas les bêtes douées de raiſon, quand on leur voit faire toutes les actions des creatures raiſonnables, & les faire avec plus d'adreſſe, & moins d'orgueil que l'homme? Elles ſont plus prévoyantes que nous, & beaucoup plus habiles à fuir l'affliction ou le danger. Témoin la Mule de Thalés le Philoſophe. Il ſe ſervoit ſouvent de cette bête pour porter du ſel à un certain marché: mais la fine Mule ſe trouvant trop chargée, ſe couchoit en traverſant la riviere, & par ce moyen l'eau entrant dans les ſacs fondoit le ſel, & diminuoit d'autant le poids de ſa charge. La Mule en uſa toûjours ainſi juſques à ce que le Philoſophe s'appercevant que ſa bête le trompoit, ſe réſolut à la tromper d'une autre maniere. Au lieu donc de la charger de ſel, il la chargea de laine; dont il ſavoit que la peſanteur augmenteroit ſi elle étoit mouillée. Mais la fine Mule ſentant la diference de ſa charge, ne ſe coucha plus dans l'eau; mais voyant qu'il n'y avoit point d'autre remede, elle prit patience, & continua ſon chemin.

Qui n'admirera la sagesse du Renard dans les païs 1655
froids. Il sert de guide aux Habitans pour passer un lac ou une riviere glacée. Cet animal va devant, met l'oreille contre la glace, & écoute si l'eau ne fait point quelque bruit: s'il entend du bruit, il ne se risque point sur la glace; mais s'il n'entend rien, il conclud en Philosophe, que la glace est assez épaisse pour porter les passagers; & alors il continuë son chemin, & les hommes le suivent.

Lorsqu'un chien chasse dans le fort, & qu'il vient par hazard en un lieu où il rencontre trois chemins, il porte d'abord le nez sur l'un, puis sur l'autre; & enfin sentant que le gibier n'est point allé de ce côté-là, il prend incontinent le troisiéme sans sentir davantage. Preuve évidente qu'il fait ce que nous ferions nous-mêmes.

Aprés avoir parlé du chien, je ne puis m'empêcher de loüer sa vertu & sa fidelité. Nous en faisons tous les jours l'experience, & nous en trouvons mille beaux exemples dans les Historiens graves.

Tel est celui d'Hircan, chien de Lisimachus, qui ne voulut jamais quitter le corps de son maître: mais le suivit jusqu'au bucher funebre, se jetta dans le feu, & brûla avec lui.

Mais la reconnoissance qu'eut un lion à Rome pour un certain esclave, est un exemple incomparable. Cet esclave etoit un de ceux qui devoient combattre sur l'Amphiteatre avec les bêtes feroces, selon la coûtume des anciens Romains dans les Spectacles publics qu'on donnoit au peuple. On n'eut pas plûtôt lâché le Lion, qu'il courut tout furieux contre l'esclave; mais s'étant approché de plus prés, il s'arrêta tout à coup, comme s'il eut été surpris: Ensuite il s'avança doucement vers l'esclave, le flatant, & lui léchant la main; ce qui fit écrier tout le monde. L'Empereur étant present, & voyant l'apparente amitié & connoissance qu'il y avoit entre l'esclave & le Lion, fit venir l'esclave, & lui demanda la cause d'un accident si surprenant; voicila réponse que l'esclave lui fit.

1652. » Je m'appelle Androde, dit-il, & je suis esclave d'un certain Proconsul, qui ayant résolu de me » tuer, je m'évadai, & me cachai dans une caverne. A peine y eus-je demeuré quelque tems que » ce Lion que vous voyez, entra boitant d'un pied. » D'abord qu'il m'apperçût il vint à moi clochant, » & me donna la grife malade, comme s'il m'eût » demandé du secours. Epouvanté que j'étois, je » pris sa grife, & en tirai une grosse épine qu'il y » avoit. Après cela je lavai la playe de mon urine, & il attendit fort patiemment que tout cela » fut fait. Le soulagement qu'il sentit par mes soins » le fit endormir. Etant éveillé il me lécha les » mains, & me fit plusieurs autres signes d'affection » & de reconnoissance. Je fus trois ans avec lui dans » la caverne, & tous les jours il m'apportoit une » partie de sa proye, dont je me nourrissois. Las » enfin de ce genre de vie, je pris mon tems, & » m'évadai le Lion étant en campagne. Je courus » çà & là durant trois jours, & fus rencontré par » des Soldats, qui sachant à qui j'étois, me prirent » & me ramenerent à mon ancien maître, qui m'a » condamné à cette mort cruelle. Mais il semble » que la fortune en ait ordonné de maniere, que » ce Lion ait été pris à peu prés dans le même » tems, & choisi pour être aujourd'hui mon Bourreau. Tu vois cependant qu'il refuse de faire » son office, parce qu'il a de la reconnoissance des » services que je lui ai autrefois rendus.

L'Empereur surpris, & charmé d'un pareil événement, donna à l'esclave la vie & la liberté; il lui donna aussi le Lion qui le fit vivre, parce qu'il le faisoit voir au monde, qui ayant entendu parler d'un si admirable accident, étoit bien aise de voir le Lion & son Vassal: car c'est le nom qu'on donnoit à l'esclave, que quelques-uns appelloient aussi le Medecin du Lion.

Je croirois n'en avoir déja que trop dit pour lasser ta patience, & pour te faire jurer de ne lire plus mes

lettres, si je ne connoissois bien ton genie, & que 1653
je ne susse pas combien te plaisent les Relations de cette nature, & combien peu tu es ennemi des innocences brutes.

Quelque jugement que tu puisses faire de celles dont je viens de te parler, j'ose dire à coup sûr que tu es de mes amis, & que tu souffriras mon importunité, puisque je tâche de convaincre tout le monde, & de me confirmer moi même dans cette verité, que les Bêtes feroces ne sont point sans raison & sans vertu morale.

LETTRE LXXXII.

Au Capitan Bassa.

Il se plaint du mauvais succez des Flotes Ottomanes, & lui raconte une vision qu'il avoit euë à Paris. Il lui conseille de faire décente en Italie, & lui donne avis du terrible combat naval des Anglois & des Hollandois.

AU nom de Dieu souverainement bon & misericordieux, Seigneur d'armées innombrables, conservateur de l'Empire fondé sur sa propre Unité, loüange à celui qui n'a ni commencement ni fin. Dis-moi, je te prie pourquoi nous sommes le joüet continuel des Infidéles Nôtre auguste Empereur a tous les ans de puissantes armées de terre : on donne à nos flotes le nom d'invincibles ; cependant elles sont toûjours vaincuës par les Chrétiens. Toi & les Generaux qui avez le commandement de tout savez mieux que personne à qui en est la faute.

Mon esprit en est dans l'inquietude ; le jour je m'en afflige, & je ne trouve aucun repos durant la nuit. Dans les chaleurs de la saison je monte sur la terrasse de mon logis à l'heure du sommeil,

1652. croyant que la fraicheur de l'air me procurera le repos ; mais je n'en trouve point. Je me tourne tantôt à droit, tantôt à gauche, & cela inutilement ; car toutes les situations me sont égales. Le sommeil a abandonné mes yeux, & le zele que j'ai pour pour l'Empire des Fidéles va me consumer.

Je me préparai une nuit pour recevoir la Lune selon la maniere de mes compatriotes, aussi-tôt que je la verrois paroître. Je versai de l'eau sur le pavé de la terrasse, dont je nétoyai toutes les ordures avec un Balai neuf ; je remplis une Lampe de l'huile la plus prétieuse que je pûs trouver à Paris : aprés l'avoir allumée comme le Soleil se couchoit, je la plaçai directement à l'endroit le plus proche de la Méque. Ensuite je me prosternai, & priai la source éternelle des lumieres, qu'au moment que la Lune commenceroit à paroître sur nôtre horison, il fit briller dans mon cœur un rayon d'intelligence, où comme dans un Miroir je pûsse voir la future destinée des Musulmans, & les évenemens qui étoient encore cachez dans le sein tenebreux de la possibilité.

Ma priere fut exaucée. La nuit étendoit ses sombres voiles ; les Astres faisoient leur faction accoûtumée, & le tems distilloit comme d'un Alambic les minutes du silence. Enfin le moment vint où la Planete voisine commença de paroître sur le sommet des montagnes. Dans l'instant je vis & entendis, ou du moins je crus voir & entendre des choses, ausquelles je n'avois seulement jamais songé auparavant ; & dont je ne saurois rappeller la milliéme partie.

Croi-m'en, souverain Commandant des forces Navales, je ne tire de ceci ni vanité ni joye. Je suis persuadé au contraire qu'il n'est point de plus grand & de plus juste sujet d'affliction, que d'avoir eu un pareil avantage, & de l'avoir perdu presqu'aussi tôt l'avoir aquis. Je me souviens encore pourtant avec assez de confusion de quelque chose de cette vision.

Je croyois voir les armées des Musulmans, « 1652.
(car je les prenois pour tels à leurs Turbans) fai- «
sant des decentes sur les côtes d'Italie. Je m'ima- «
ginois les voir prosternez ces Musulmans jusques «
à terre, & qu'après un long silence j'avois enten- «
du une voix dans l'air disant *Allah*, *Allah*. Cette «
voix étoit fort semblable au bruit que font les «
grandes cascades & les jets d'eau «

Il m'a semblé ensuite que les Musulmans se sont «
dispersez dans le pays en divers corps. Les Ro- «
mains parurent dans une grande consternation. Le «
premier Moufti de Rome sorti dans les ruës, sui- «
vi de ses Cardinaux & Dervis, & accompagné «
d'une innombrable foule de peuple. Ils avoient «
avec eux leurs Dieux d'or & d'argent, & vétus «
d'habits de crin, ils se jettoient des cendres sur la «
tête pour marquer leur humilité; & pour apaiser «
la colere de celui qui étoit irrité contr'eux. «

Mais le Ciel étoit sourd à leurs cris & à leurs «
vœux, & avec toute la pompe de leur superstí- «
tieuse solemnité ils ne pûrent ébloüir des yeux qui «
sont mille fois plus brillans que le Soleil, & qui «
penetrent tous les plis & replis du cœur. En un «
mot, ces Infideles me parurent quelque tems après «
dans une grande confusion, & dans un desordre «
extréme, courant tantôt d'un côté, tantôt d'un au- «
tre, pour cacher leurs Dieux, & se mettre à cou- «
vert eux-mêmes des victorieux Etrangers. Je vis «
enfin les Croix ôtées des Minarets des Mosquées «
de Rome, & les Croissans mis en leur place. «

Je ne te raconte pas ceci, comme si j'ajoutois foi aux visions & aux extases. Il se peut faire que tout cela ne soit qu'un songe. Cependant ces sortes de songes sont fort ordinaires à nos compatriotes qui font les mêmes ceremonies. Tout ce que je puis te dire est, que je ne dormois pas alors; & qu'il me semble à present, que les Musulmans pourroient fort bien mettre en mer une puissante Flote, y embarquer une armée considerable, & mettre pied à terre sur les

1652. riches côtes d'Italie, où vrai-semblablement ils ne trouveroient que peu ou point de resistance. Si l'on ne croit pas qu'il vaille la peine de se mettre en devoir de faire de nouvelles conquêtes; ce qui est difficile à soutenir; il est cependant vrai que quand nos troupes ne feroient que piller les Eglises, & les riches Convents des Nazariens, ils en pourroient remporter des Tresors inestimables.

J'écrivis autrefois sur le même sujet à un de tes prédecesseurs, auquel je proposai comme une entreprise facile à executer, de surprendre Lorette, & lui representai que le butin surpasseroit infiniment la peine & la dépense. Mais mes amis sont toûjours mépriſez, & l'on n'y fait attention que lorsqu'il n'est plus tems Nous perdons des milliers d'hommes, & dépensons des millions à conquerir des isles de peu de valeur que les Chrétiens défendent à la verité avec une vigueur apparente; mais c'est plûtôt pour nous amuser, que par aucune veritable estime qu'ils fassent de ces places.

Les Occidentaux ont pour maxime, de faire diversion aux armes qui sont destinées à la conquête de toutes les nations; & ce n'est que dans cette vûë qu'ils défendent ces isles. Ils se font un plaisir de voir la fleur de la milice des Orientaux se consumer à faire des tranchées devant l'imprenable forteresse de Candie, qui ne nous dédommageroit pas quand même nous la prendrions, des dépenses qu'il nous faudra faire à un siege si long, si penible & si ennuyeux. Au lieu qu'en nous tournant de l'autre côté nos invincibles armées traverseroient toute l'Italie, & y consumeroient la moitié moins de tems.

Tu ne regarderas pas cette entreprise comme un dessein impraticable, si tu consideres les divisions des Princes d'Italie, la securité des Italiens & la volupté où ils se sont tous generalement plongez; & si d'un autre côté tu fais attention à l'oppression & à la tirannie où ils vivent. Ils sont plumez, s'il faut ainsi dire, & dépouillez de toute leur substance; &

c'eſt leurs dépouilles qui ſoutiennent la grandeur 1652.
de leurs Souverains, & l'orgueil des Eccleſiaſtiques, également odieux aux peuples, qui dégoûtez d'une vie ſi ſervile, ſouhaitent tous un changement. Il n'eſt pas difficile après tout cela de s'imaginer, que les victorieux Muſulmans feroient aiſément une telle conquête, ou du moins des ravages & des dégats qui les enrichiroient.

La meilleure nouvelle que je puiſſe t'apprendre, eſt d'un combat naval qui vient de ſe donner entre les Anglois & les Hollandois. On dit que les Generaux des deux partis ſont de braves gens. Celui des Anglois s'appelle Blaque, & l'autre ſe nomme Tromp. On ne ſait pas au vrai qui a eu du meilleur. Tout le monde en parle en gens intereſſez. Cependant on dit que les Hollandois ont perdu deux Vaiſſeaux; quoi que leur Flote fût de beaucoup ſuperieure en nombre à celle des Anglois.

Si j'étois digne de donner des conſeils à mes Superieurs, je leur propoſerois une expedition de conſequence par terre: Car Dieu a donné la terre aux vrais Croyans, & la mer aux Chrétiens.

LETTRE LXXXIII.

Au Kiaya Bey, ou Lieutenant general des Janiſſaires.

De la corruption qui s'étoit gliſſée dans la diſcipline de cette milice, qu'il lui conſeille de reformer. D'un ſoulevement à Paris, &c.

J'Ai été autrefois intime ami du brave Aga Caſſim Hali, qui n'eſt maintenant plus au monde. Cet honnête & vieux General meritoit l'amour de tout le monde. Suis ſon exemple & avec le tems ſa dignité te tombera en partage. Tu n'as plus qu'un pas à fai-

1652. te pour y parvenir ; que l'air du vice ne te faſſe point tourner la tête, & enfin tomber. On dit communément que la ſanté, la longue vie, & l'honneur viennent d'enhaut. Mais s'ils en viennent, je te dis qu'ils décendent comme la pluye, qui ne fait de bien en tombant, que quand elle penetre la terre & humecte juſqu'à ſa racine. Un cœur humble eſt comme un terroir bien préparé qui reçoit la roſée du Ciel avec avantage & profit : mais l'orgueilleux reſſemble à un Rocher qui écarte les biens que le Ciel fait pleuvoir ſur lui.

Tu t'offenſeras peut-être de ce que je t'écris ſi bruſquement. Sois neanmoins perſuadé que je t'honore plus que ne font mille flâteurs. On ne m'a pas envoyé ici pour étudier la politeſſe des expreſſions, mais pour ſervir fidélement le Grand Seigneur. Je ſai de plus que tu n'eſt pas accoûtumé aux douceurs qui ſe débitent auprès des Dames, mais à la dureté du langage de la guerre. Il t'eſt glorieux d'ignorer les délicateſſes du diſcours, des viandes, ou de la parure, qui ſont choſes propres à énerver le courage & à éfeminer. Tu ſais manier la Cuiraſſe, & la Lance, le Sabre & le Bouclier, la Fléche & le Fuſil, & eſt parfaitement bien verſé dans tous les termes de l'art militaire. Tu prens plus de plaiſir à entendre parler, de Sieges & de Campagnes, de Forts emportez d'aſſaut, & de Camps pillez, que de toute l'éloquence de Ciceron, ou du ſtile le plus ſublime des Poëtes Perſans. Je ſuis donc aſſuré, que tu ne trouveras pas mauvais que je m'adreſſe à toi d'un ſtile exempt d'artifice, & plein cependant de reſpect & de veritable amour.

Si je te donne des conſeils, c'eſt pour ton bien ; & j'ai ordre de dire librement ce que je penſe. De plus comme je ſuis de tes amis, je ſuis perſonnellement en droit de te donner des conſeils. Tu reconnoîtras que je ſuis veritablement de tes amis, aprés que je t'aurai dit, que j'ai autrefois eu le bonheur de te ſauver la vie en voyageant enſemble en Arabie.

Il n'eſt pas poſſible que tu ne te ſouviennes de cette circonſtance, & que tu ayes oublié comment jeune & boüillant que tu étois alors, tu obligeas un Emir à ſe mettre en devoir de te tuer à la vuë de la Caravane; ce qu'il auroit executé, ſi je n'euſſe couru me jetter à ſes pieds, & lui dire que tu ne ſavois pas les coûtumes du pays. 1653

Je ne te dis pas ceci pour te faire aucun reproche, mais je m'en ſers comme d'une bonne raiſon, pour te convaincre, que le même motif qui m'obligea à m'interpoſer alors entre toi & une mort certaine, m'oblige aujourd'hui à t'avertir de t'éloigner d'un précipice qui te menace. Tout le monde parle de toi comme d'un brave homme, & perſonne ne t'eſtime moins pour avoir un air auſſi bruſque qu'un Tartare Tout cela ſied bien à un homme d'épée Auſſi dit-on que tu fais tout avec une grace Martiale.

Mais on dit en même tems que tu eſt avare, & que pour de l'argent tu mets ſur la liſte des Janiſſaires, des gens qui ne ſont pas propres pour le ſervice; comme des Chefs de famille, gens embarraſſez de femmes & d'enfans, de dettes, & autres incommoditez: que tout ce qu'ils font eſt de ſe faire voir en habit de ſoldat les jours de revüë, & qu'enſuite il retournent à leurs affaires Domeſtiques ſans ſe mettre en peine de la Diſcipline des chambres Royales, ou ſans ſe croire obligez d'apprendre l'art militaire. Que cependant tu reçois leur paye, & pluſieurs autres preſens illegitimes, & qu'ils ſe contentent du titre & des privileges de Janiſſaire, pour ſe mettre à couvert des pourſuites de la juſtice, & pour pouvoir faire impunément des brigandages & des rapines.

Si cela vient à être ſu, & que tu en ſois bien convaincu, te voilà perdu. Mais je juge plus favorablement de toi, & je regarde tout cela comme les inventions de tes ennemis. Tu ſais bien que perſonne ne doit être reçû dans cet ancien ordre de milice,

1651. que les enfans Nazariens du tribut ; qui étant dés leur enfance mis au Colége , ne reconnoissent ni pere ni mere , que le Grand Seigneur , qui est le Pere & le Protecteur commun de l'Empire des Osmans. Ils bornent leur zele & leur courage à le servir n'ayant aucun penchant particulier , qui les fasse détourner de la fidelité qu'ils doivent à leur Grand-Maître. Ils sont dévoüez durant toute leur vie aux peines & aux fatigues.

Voilà quelle étoit la premiere institution des Janissaires : mais par la corruption des tems ils ont fort dégeneré de leurs premiers réglemens. Toi qui es honoré d'une charge éminente , signale ta vertu & ta fidelité ; reforme tous ces abus , & ne souffre pas que le Colege des gens de guerre devienne l'asile des scelerats & des fripons.

Des abus de cette nature ont causé les troubles de ce Royaume. Je ne dis pas qu'ils en soient les causes originales : mais je dis que c'est une grande diminution de l'autorité & de la gloire de la Majesté souveraine , lorsqu'il arrive , comme il arrive aujourd'hui en France , que les propres armées du Prince se soulevent contre lui. Combien de mutineries & de rebellions la licence des Janissaires n'a-t-elle point causé à Constantinople ? Lorsqu'ils sont sortis du respect & du devoir , le Serrail même n'a pas été à couvert de leurs insultes : ils ont forcez ces sacrées murailles avec des troupes de gens armez , & ont tout mis sens dessus dessous : ils se sont emparez du Tresor de l'Empire : ils ont changez les domestiques de leur Souverain , & l'ont quelquefois chassé de son Palais ; & s'il n'y a pas perdu la vie , il a au moins couru risque de la perdre.

Si tu veux savoir ce qu'on fait ici , je te dirai que les gens de guerre s'égorgent les uns les autres , pendant que la populace chasse ses voisins & brûle leurs maisons pour les en faire sortir.

Il y a deux jours qu'il se fit dans les ruës un grand amas de peuple , qui aprés avoir assiegé un certain

Palais, y mit le feu, résolu de tuer tout ce qui 1652
entreprendroit de se sauver au travers des flames. Une personne de qualité étant sortie pour appaiser les mutins, fut la victime de leur fureur démesurée. Et si le Duc de Beaufort, dont j'ai souvent fait mention dans mes lettres, n'eût pas interposé son autorité, ils auroient massacré tous ceux qui étoient dans cette maison suspecte.

Quelque-tems avant cette émotion populaire, le Maréchal de Turenne prit une place forte sur le Prince de Condé, qui s'en dédommagea par la prise de saint Denis, place près de Paris, & où il y a une Eglise, la plus riche, disent les François, qu'il y ait en Europe. Mais les Italiens s'en moquent, & soutiennent qu'il y en a de plus riches à Venise, à Milan, à Naples, & à Rome.

Le Duc de Lorraine n'en use pas de bonne foi à l'égard du Prince de Condé. Il étoit entré dans le Royaume avec une armée sous prétexte d'épouser sa querelle; mais la Reine a bientôt trouvé moyen de le faire reculer; aussi s'en retourne-t-il en Flandres, & par sa retraite il ouvre le passage à l'armée du Roi commandée par le Maréchal de Turenne, qui étoit comme bloquée par les troupes du Lorrain.

Il y a quatre jours qu'il y eut un sanglant combat entre les troupes du Prince, & celles du Maréchal de Turenne, dans un des Fauxbourgs de Paris. Personne ne peut se vanter d'avoir eu la victoire, quoique le combat ait duré cinq heures. Mais enfin les troupes de Condé se retirerent dans la Ville, craignant d'être chargées par le gros de l'armée du Roi, qui parut sur les hauteurs voisines.

Illustre Janissaire, fortifie ton cœur de toute sorte de vertus heroïques, qui sont les veritables retranchemens d'un brave soldat; & plûtôt que de te rendre aux tentations du vice à des conditions peu honorables, cours les risques d'un assaut.

LETTRE LXXXIV.

Au Juif Nathan Ben Saddi, à Vienne.

Duel des Ducs de Beaufort & de Nemours. Divisions du Parlement de Paris. La Religion Catholique Romaine rétablie à Cologne.

NOus sommes ici tous bandez les uns contre les autres : on se tuë, on se brûle & on se ruïne mutuellement, pendant que vous avez en Allemagne l'abondance & la paix. Le sujet de nos querelles est le retour du Cardinal Mazarin, dont le Duc d'Orleans & le Prince de Condé sont ennemis jurez. Le premier a été déclaré Lieutenant General du Roïaume par le Parlement de Paris, qui publie que le Cardinal tient le Roi prisonnier. Il a aussi donné au Prince de Condé le Commandement de toutes les forces sous l'autorité du même Duc.

Le principal & seul pretexte de ces troubles, est que le Cardinal est retourné auprés du Roi, qui le consulte comme auparavant. Le tems nous apprendra quel sera le dénouëment de tout ceci.

Les Ducs de Beaufort & de Nemours se sont batus en duel depuis peu. Ils sont tous deux grands amis du Prince de Condé.

Le Roi s'est retiré dans une ville nommée Pontoise, peu éloignée de Paris, & y a attiré plusieurs Présidens & Conseillers du Parlement, gens fidéles & attachez à ses intérêts. Le Roi encouragé par là, a fait publier une Déclaration, par laquelle il ordonne au Parlement de s'assembler à Pontoise. Le Parlement de son côté a rendu un arrêt contre cette

Déclaration. Ainſi les choſes s'aigriſſent de plus 1652.
en plus

Mais il eſt arrivé de Cologne des nouvelles, qui ſurprennent beaucoup. Je ne ſai point le veritable ſujet de cette ſurpriſe; Mais il ſemble que les Eccleſiaſtiques en ſoient fous de joye. Tout ce que je puis en apprendre eſt, le rétabliſſement de la Religion Catholique Romaine dans cette Province. On ne s'attendoit pas à cette nouvelle; & ſur tout au rétabliſſement de la grandeur Eccleſiaſtique, qui avoit beaucoup ſouffert depuis plus de trois cents ans. Je ne te dis que ce qu'on m'a dit. Il dépend de toi de me confirmer ces choſes.

On dit auſſi que le fameux General Jean de Werdt eſt mort; comme auſſi l'Archevêque de Treves. On ajoûte que Frankendal a été rendu à l'Electeur Palatin conformément au traité de Munſter; & qu'on a déja commencé la Diete à Ratiſbonne.

Je te prie de m'informer de tout cela en particulier, & de tout ce qui ſe paſſe à la Cour où tu réſides.

Ne ſois pas trop ſoigneux pour les affaires de Religion. La pieté eſt renfermée dans peu de maximes: Cependant l'homme eſt naturellement curieux, & voudroit fort ſavoir tout. Je te conſeille de jetter ſouvent les yeux ſur la terre qui eſt ſous tes pieds, de viſiter les bois & les campagnes, les montagnes & les valées, les rochers & les rivieres. Regarde enſuite vers les cieux, & examine attentivement les Etoiles: Conſidere la beauté & l'ordre de toutes choſes; & me dis aprés cela, ſi tu peux t'imaginer, que le grand & immenſe Createur de cette admirable fabrique, a formé toutes les nations de la terre, pour les damner éternellement, à la réſerve de la nôtre.

Fils d'Iſraël, je te dis Adieu de tout mon cœur.

LETTRE LXXXV.

Au Kaimacam.

Retour du Roi de France à Paris, qui y répand une joye universelle. Rebellions de Sirie & d'Egypte.

IL semble que les Parisiens songent, ou qu'ils soient tous en extase. Ils ne savent ce qu'ils disent, ou ce qu'ils font, ou du moins ne se soucient gueres de le savoir. Telle est la joye immense que cause le retour du Roi en cette ville. Les démarches qu'on a faites pour produire un changement si subit, a été d'éloigner le Cardinal Mazarin de la Cour. Cette démarche a été secondée d'une Déclaration portant Amnistie generale pour tout ce qui s'est fait durant ces troubles, à la reserve des sacrileges, incendies, & autres crimes de même nature. Cette Déclaration a fait des effets surprenants sur les Parisiens. Le Prince de Condé qui dans cette Amnistie ne trouve aucune satisfaction sur ses interêts, appella à son secours l'armée du Duc de Lorraine. Les forces du Roi se virent par là reduites à de si grandes extrémitez, que le Parlement sentant que la conjoncture étoit avantageuse, en a profité, & envoya des Députez au Roi pour le prier de perfister dans la bonne résolution qu'il avoit prise avant ces malheurs.

Le Monarque se laissa vaincre par une douce violence, & se rendit à la priere du Parlement. Les amis du Prince de Condé se refroidirent incontinent aprés & commencerent à changer de sentiment. Ils se résolurent en un mot d'abandonner leur nouveau maître, & allerent se jetter aux pieds de leur Souverain. Les Grands qui avoient été les plus attachez aux in-

térêts du Prince de Condé se défirent de leurs char- 1652.
ges. Les armées étrangeres d'Espagnols & de Lorrains sortirent du Royaume. Les Parisiens firent une députation composée de soixante-six personnes d'honneur, pour inviter le Roi à venir à Paris, & pour l'assurer de leur future fidelité. Tous les Officiers militaires firent la même chose. Le Roi satisfait de la repentance de ses Sujets, & ayant fait faire quelque changement dans les charges de confiance, fit son entrée à Paris le vingt-uniéme de la précedente Lune, avec toute la joïe & toutes les acclamations que pouvoient exprimer l'amour de son peuple, & le regret qu'il avoit eu de son absence.

Tu vois illustre Ministre qu'encore que par les artifices d'une faction un Roi devienne odieux à ses Sujets, soit chassé de son Palais, & que les portes de ses Villes lui soient fermées, comme il est arrivé à ce Prince; les inconveniens qu'ils sentent à prendre les armes contre lui les en font repentir tôt ou tard; ravis qu'ils sont de solliciter le retour de celui qu'ils avoient chassé depuis peu par leur desobéïssance, pour satisfaire l'ambition d'un jeune Prince du Sang, qui promettoit & hazardoit tout dans l'esperance d'avoir une Couronne. On ne peut pas s'imaginer que le Prince de Condé songeât à moins lorsqu'il commença cette guerre; quoique les prétextes en fussent specieux, qui étoient seulement d'éloigner du Roi le Cardinal Mazarin, & autres méchans Ministres, & de défendre les François des machinations & des conseils des Espagnols & des Italiens: Pendant qu'il paroissoit visiblement que le Roi d'Espagne avoit apuyé depuis un bout jusqu'à l'autre la rebellion du Prince & de ceux de son parti. Il y a dequoi s'étonner, qu'une nation aussi fine & aussi spirituelle que la Françoise ait pû s'en laisser imposer de cette maniere. Mais le proverbe Arabe dit, *qu'il n'y a point de gens plus aveugles, que ceux qui ne veulent pas voir.*

Quoiqu'il ne me paroisse que stupidité parmi les

1652. Francs, il me semble qu'il ne doit y avoir que lumiere, que raison dans ce que font les Musulmans, & je suis confus d'entendre parler des rebellions en Sirie & en Egipte. Ne donnera-t'on jamais de repos à la bannerie du Prophête ? Le Ministre suprême doit-il être toûjours occupé à publier le *Nesiraum* ? Quel tort a-t'on fait au Bassa de Damas, ou à celui du grand Caire.

Sage Président de la Ville Imperiale, je suis confus devant les Infideles, quand j'entens parler de ces Tragedies d'Orient.

Mais que peut-on esperer, lorsque les mœurs des fideles sont entierement differentes de celles de leurs Peres. Les Musulmans portent le vice & la débauche presque plus loin que les François.

En lisant cette lettre, tire ton cimetere, & lui fais un fourreau du corps du premier homme, qui dira un seul mot contre nôtre legitime Souverain.

LETTRE LXXXVI.

A Dinet Golou son Ami.

Du malheur des Rois. Réflexions particulieres sur la déposition de Sultan Ibrahim & sur la minorité de Sultan Mahomet.

JE puis te dire que je ne suis à present ni mélancolique ni joyeux & que j'ai un peu de joye & un peu de tristesse Je suis Democrite à demi, & Heraclite à demi, également disposé à rire & à pleurer de la vanité de toutes les choses humaines. Cette pensée me touche sensiblement ; mais elle ne me touche pas assez pour me porter à l'extremité Les miseres & les malheurs qui suivent la vie humaine depuis le commencement jusqu'à la fin, sont des sujets dignes de passion. Quelque chose que nous souffrions com-

me mal, ou que nous possedions comme bien, tout 1652.
cela est de si peu de durée, que comme nous ne devons pas nous affliger du premier jusqu'à l'excez, nous ne devons pas non plus nous trop rejoüir de l'autre. Un soûpir ou une larme suffit pour le premier, & c'est trop d'un souris pour l'autre. Mon esprit est à present dans l'équilibre.

Qu'est ce que la naissance du plus grand Monarque, ou dequoi sert il qu'il puisse se vanter d'être decendu d'une longue suite de Rois? Il est né pour le travail & pour la peine, aussi bien que les autres hommes; & tous les charmans plaisirs qui accompagnent la Couronne, ne sufisent qu'à peine pour le récompenser des soucis & des fatigues, compagnes inseparables du Sceptre; des hazards, & des embaras, & des risques perpetuels qu'il court & dans la paix & dans la guerre.

Si sortant du berceau il monte sur le Trône, ce n'est qu'un faux honneur, c'est être couronné d'une couronne d'épines, enfoncée dans sa tête tendre par les trompeuses mains de ses Tuteurs & de ses Ministres, qui n'ont en vûë que de s'établir sur ces ruines, & ne songent qu'à profiter du tems de sa minorité. Pendant qu'ils ont l'autorité en main, ils font comme les Chimistes; ils tirent la quintessence de la substance des sujets, & la font passer dans leurs cofres, ne laissant que la matiere terrestre à leur maître, lorsqu'il est venu en âge, & presque toûjours accompagnée du mécontentement de son peuple. Je souhaite que la même chose n'arrive pas à Sultan Mahomet à present regnant, qui comme tu sais a été élevé avant le tems sur le Trône de son Pere, & par des moyens qui ne peuvent être justifiez. Ce fut un effet de la conjuration du Moufti, qui est l'Oracle de la loi, & auquel les Musulmans aquiescerent. Mais je remarque que ces sortes d'infidelitez demeurent rarement impunies. Quoique Sultan Ibrahim ait été dépose & mis en prison pour ne rien dire d'une chose qui choque l'o-

1652. reille de tous les fideles Ottomans : Quoi que son fils aîné ait été mis sur son Trône pour servir aux desseins d'une faction ; néanmoins il peut arriver qu'un plus jeune que lui survivra, pour venger le tort qui a été fait à son Pere, & pour rétablir l'Empire des fideles dans sa premiere grandeur. Il y a aujourd'hui trois ans passez depuis le changement qui s'est fait dans les affaires du Serail. Mais ne remarques-tu point le mécontentement des peuples ; & une froideur & une indifference generale dans les discours de ceux qui futent les plus ardens aprobateurs du procedé du Moufti ? On commence de toutes parts à refléchir sur la révolution presente, & sur ses fatales suites. La guerre contre les Venitiens, a dit-on, entierement épuisé les richesses de l'Empire La décadence du commerce, la disette d'argent, & mille autres choses, sont des plaintes qu'on entend faire tous les jours à Constantinople. Je sçai cela de bonne part, puisque je le tiens de Marchands de diverses nations qui commercent dans cette Capitale ; gens entierement désinterressez. La curiosité naturelle à tout le monde, & sur tout aux Etrangers, les a obligez à étudier l'esprit des peuples pendant le séjour qu'ils y ont fait, pour tâcher de découvrir ce que pensent les Musulmans de l'état present des affaires. Quoi que je n'aprouve pas la présomption de ces Infidéles, je ne laisse pas d'en profiter pour m'instruire de divers évenemens importans, que je n'aprendrois pas sans cela dans l'éloignement où je suis de l'auguste Porte.

Ils me disent que le Soldat n'est pas content, qu'on ait sacrifié tant de monde en Candie & en Dalmatie ; pendant qu'on perd dans le Continent autant qu'on gagne dans cette Isle. En effet il semble que les Venitiens soient encore trop forts pour nous d'une maniere ou d'autre. Il n'est pas moins mécontent faute de payement, ce qui fait que les troupes n'ont pas assez de pain pour s'empêcher de mourir

de faim. Un certain Grec m'a assuré, qu'il avoit en- 1652.
tendu jurer solemnellement plusieurs Spahis, qu'ils avoient convenu entr'eux, de n'aller pas en Dalmatie la campagne prochaine. Mais j'ai regardé cela comme un trait naturel aux Grecs, qui comme tu sçais donnent fort dans le Roman. Quoi qu'il en soit, j'entens dire assez de choses, & à eux, & aux autres voyageurs d'Orient & d'Occident, pour demeurer convaincu, que certains Grands de la Ville Imperiale commencent à chanceler.

Tout cela sert à confirmer ce que j'ai dit d'abord, qu'il n'y a rien sur la terre qui merite qu'on y pense, puisque tout est de si courte durée.

Le monde ressemble en un mot à un jardin, dans lequel croissent confusément des roses & des buissons. Les premiers sont si fortement entourées d'épines, qu'il est impossible de les cueillir sans se piquer: Si on le peut faire avec plus de facilité en coupant les buissons, toûjours est-il certain, qu'elles sont mauvaises & de mauvaise odeur, & qu'elles obligent un homme à se purifier autant de fois qu'il les a touchées.

Ne passons, cher Dinet, toi & moi, que dans les allées de ce Jardin, considerons-en les beaux & les vilains endroits avec un esprit toûjours égal, & ne nous donnons point la peine d'en cueillir les fleurs, ou ne nous laissons point tenter à ses doux plaisirs. Que tout ce que nous verrons & entendrons dans ce lieu enchanté, soit autant de sujets de contemplation pour nous, bien persuadez de cette verité, que toutes ces choses, toutes belles & charmantes qu'elles paroissent, ne sont que de vaines idées, & de simples ombres des plaisirs réels & solides, qui ne se trouvent qu'en Paradis.

Tu peux dire au Kaimacam nôtre ami, que le Roi de France commence à present à faire le Monarque sur le fond de son propre esprit & de son propre courage, sans le secours ou le conseil de ses Tuteurs. Il a mis le Parlement sur un pied d'avoir-

1652. une obéïssance absoluë. Il a purgé ce Senat des membres mal intentionnez, & a exilé de la Cour le Duc d'Orleans, qui prétendoit être en droit de donner la loi à son Souverain. Cependant le Prince de Condé a pris Rethel & Sainte Menehoult, pendant que Barcelone est rentrée sous la domination des Espagnols. Ainsi l'on a perdu d'un côté, & gagné de l'autre. Certainement il n'y a rien de stable dans le monde.

LETTRE LXXXVII.

A Melec Amet.

D'un Seigneur François, qui se voyant vivement poursuivi de ses ennemis, s'étoit sauvé en traversant un bras de mer, à la faveur de la vigueur de son cheval, qu'il tua incontinent aprés qu'il lui eut rendu ce service. De Carabuluc cheval de Sultan Selim. Remarques sur la naissance d'Alexandre le Grand, & sur l'embrasement du Temple de Diane à Ephese. Emprisonnement du Cardinal de Rets. Dunkerque & Casal repris par les Espagnols.

TOn aventure & la maniere merveilleuse dont tu t'est sauvé au travers du Danube, me font souvenir de ce qui arriva à un certain Seigneur François du Parti du Prince de Condé. Cet homme se voyant vivement poursuivi au Printems passé par des Cavaliers de l'armée du Roi, & se sentant parfaitement bien monté, sauta des hayes & des fossez pour s'empêcher d'être pris & fut enfin poussé dans un coin de terre, dont il lui étoit impossible de

sortir, qu'en traversant à la nage un petit bras de 1652.
mer. Que ne risque-t-on point pour l'amour de la liberté? Cet homme comme un Cerf échauffé qui voit les Chasseurs à ses trousses, se jetta dans la mer tout à cheval; aimant mieux périr dans les eaux, que de tomber entre les mains de ses ennemis.

Personne n'eut la hardiesse de le suivre: Et comme son cheval étoit d'une vigueur incomparable, il le porta sain & sauf sur le rivage opposé. Il ne fut pas plutôt arrivé à la Ville prochaine, où il rencontra plusieurs de ses amis, qu'il leur raconta la merveille de son passage. Mais au lieu de cherir son cheval qui lui avoit rendu un si fidel & inestimable service, il tira son épée & tua sur le champ la bête qui lui avoit sauvé la vie: Disant qu'il en usoit ainsi pour l'amour de la renommée, & pour empêcher que son cheval ne rendit jamais à personne le même service.

Ce fut un caprice plein d'ingratitude. Sultan Selin fils de Bajazet n'en usa pas de même. Carabuluc son fidel cheval lui ayant un jour sauvé la vie par sa viteſse extraordinaire, pour marque de reconnoissance il lui fit bâtir une Ecurie dans l'enclos d'une vaste prairie, assigna une pension à un Palfrenier pour avoir le soin d'une bête qui l'avoit si bien servi, & voulut qu'il se divertit durant tout le cours de sa vie, deffendant qu'on ne le contraignit jamais à travailler. Pour rendre complet le bonheur de son cheval, il choisit les plus belles jumens d'Arabie pour lui tenir compagnie, commandant de plus que les portes de l'Ecurie fussent toujours ouvertes, afin que le cheval pût entrer & sortir, & aller & venir quand & où il lui plairoit. Ce fut-là une generosité digne d'un Monarque d'Orient, que tu as imité en partie, comme ta lettre me le marque.

Il y a des gens si ambitieux & si entêtez du vain desir de faire parler d'eux qu'ils ne se mettent gueres

1652. en peine que les moyens qu'ils employent soient barbares, pourvû qu'ils réüssissent dans leur dessein. Ce fut un motif de cette nature qui porta Erostrate à brûler le fameux Temple d'Ephese, qu'on avoit été deux cens ans à bâtir, & qu'on comptoit entre les sept merveilles du monde.

Cela arriva la nuit même qu'Alexandre le Grand nâquit. Le scelerat interrogé pourquoi il avoit fait un tel sacrilege, répondit; *pour s'immortaliser par un crime si horrible, n'esperant pas de le pouvoir faire par sa vertu.*

Plutarque fait mention d'une plaisanterie qu'on fit sur la ruïne du Temple de Diane. Tout le monde disoit communément, que la Déesse ayant été appelée aux couches d'Olympias mere d'Alexandre, avoit été si occupée cette nuit-là, qu'elle n'avoit pû être dans son Temple pour l'empêcher de brûler. Car les Payens croyoient, que Diane, qu'ils appeloient aussi Lucine, assistoit d'une façon invisible à la naissance des enfans.

Les Prêtres ne plaisantoient point là-dessus; mais ils couroient par ci par là, hurlant & se balafrant, pour presager que la destinée étoit occupée ce jour-là à signer le decret de la ruïne de l'Asie. Il est certain que cette même nuit-là nâquit celui qui devoit subjuguer toute l'Asie, & élever la Monarchie des Macedoniens sur les ruïnes de l'Empire des Perses. Le scelerat qui avoit brûlé le Temple, n'eût pourtant pas ce qu'il souhaitoit; car il fut défendu par toute l'Asie de le nommer, ni dans l'histoire, ni dans aucun écrit public.

On dit d'un certain Gouverneur d'une Ville d'Italie, qu'étant sur le sommet d'une haute tour, sans autre compagnie que le Pape, l'Empereur d'Allemagne, & l'Ambassadeur de Venise, il eût envie de jetter le premier par les creneaux, dans le tems qu'ils étoient tous occupez à considerer la Ville: Ce qu'il auroit pû faire d'autant plus aisément

qu'ils étoient tous âgez, & incapables de resister à 1652.
à sa force. Il confessa le fait à son saint Pere : Et interrogé qui l'obligeoit à vouloir faire une si horrible trahison, il répondit ; *afin qu'on pût dire qu'il avoit fait une chose qui n'avoit jamais été faite, & qui selon toutes les apparences ne se feroit plus, puisqu'il n'y auroit point de Prince, qui ayant entendu parler d'un semblable évenement, voulut jamais s'exposer au même danger, sans autre garde que lui-même.* Cependant il n'eût pas assez de résolution pour exécuter son dessein.

J'aprens que tu vas aquerir de la réputation par des moyens bien differens de ceux-ci, & que tu es en beau train de t'élever par tes vertus aux charges considerables de l'Empire. Dequoi je me réjoüis autant que toi.

En attendant je te ferai peut-être plaisir, de t'aprendre quelques nouvelles de ces quartiers, qui te donnent accez auprés des Grands. Ils aiment la societé de ceux qui peuvent les informer des affaires des Etrangers

Ce qu'il y a ici de plus nouveau, & dont par consequent on parle le plus, est l'empriſonnement du Cardinal de Rets, qui fut arrêté par ordre du Roi le dix-neuviéme de cette Lune. Je ne sçaurois te dire quel est son crime, à moins que ce ne soit de n'être pas aimé du Cardinal Mazarin Il passe dans l'esprit du peuple pour un fort honnête homme. Mais tu sçais que l'honnêteté est reputée vice dans les Cours des Princes d'Occident. La fourbe & l'artifice tiennent lieu de vertu, & de merite parmi les Infideles.

Tu peux dire aussi comme une verité, que les Espagnols ont repris Dunkerque en Flandres, & Cazal dans le Duché de Mantouë. On dit que cette Ville est la clef de toute l'Italie Je ne sçaurois te dire, ni je croi les Infideles non plus, qui est la serrure de cette clef Mais j'ai remarqué que quand le Roi de France assiége une place, il n'y a ni clef,

1652. ni serrure, ni verroux, entre les mains de qui ils puissent être, qui puissent long-tems l'empêcher d'y entrer. Et je gagerois dix contre un, qu'il trouvera bien-tôt moyen de rentrer dans cette place, aprés que le Roy d'Espagne se sera fait quelque tems un plaisir de cette possession imaginaire.

Ma lettre & l'année finissent précisément en même tems, à compter comme font les Chrétiens. Je te souhaite une scene de nouvelles felicitez.

LETTRE LXXXVIII.

Au même.

De la Comete qui parut alors sur la Sphere du Soleil.

1653. PUisque j'ai un jour ou deux avant le départ de la poste, j'en profite pour te demander, si l'on a remarqué en vos quartiers une Comete, qui paroît nouvellement au dessus du cercle du Soleil? Il n'y a que quelques nuits qu'on s'en est aperçû ici. Nonobstant le froid de la saison, qui est je t'assure assez violent, les Astronomes sont fort occupez à examiner avec leurs Telescopes la figure de ce meteore, & à observer ses mouvemens. Ils se donnent beaucoup de peine, & souffrent toutes les rigueurs de la gelée & de la neige, dans l'esperance de faire quelque nouvelle découverte.

Le vulgaire regarde cela comme un grand prodige. Il y a mille sentimens sur les conséquences de ce Pheneoméne. Chacun s'érige en Astrologue judiciaire. Les savans mêmes, & ceux qui passent pour de grands Philosophes en jugent aussi differemment. Les uns soutiennent que la matiere des cieux est

sujet-

sujette à la corruption & au changement, & que 1653.
c'est de cette corruption & de ce changement que cette Comete s'est formée. D'autres soutiennent le contraire : Ainsi ils sont tous divisez, & disputent avec chaleur en termes aussi inintelligibles, que le sont les langues de l'Amerique aux Habitans de ce Continent. Ils amusent les uns les autres, & s'amusent eux-mêmes par des mots inconnus & recherchez : Cependant autant que j'en puis juger, les plus sages d'entr'eux ne sont pas moins jusqu'ici dans l'erreur, que ceux qui n'ont jamais étudié ces matieres. Pour venir au secours des yeux on a étalé tous les instrumens d'Optique ; cependant on est autant dans les tenebres, que l'étoient ceux qui étoient dans la caverne de Platon. Je croi comme un article de foi, que les mortels ont très-peu de connoissance de ces êtres éloignez. Mais les François sont les gens du monde qui abondent le plus en leur sens : Pas un n'a la modestie de croire qu'un autre a autant de raison que lui. Chacun s'érige en Docteur, & veut que les autres soumettent leur jugement au sien, quoi qu'il n'ait peut-être formé que par les préceptes de ses Parens, par les impressions de ses jeunes ans, par la force de l'éducation, par la mode de son pays, ou par quelque notable accident de sa vie ; choses également sujetes à la fausseté & au mensonge Combien y a-t'il de partisans des Philosophes anciens, qui soutiennent opiniâtrement leurs differens sentimens ? Les uns disent que les cieux sont de cuivre : D'autres qu'ils sont de fer, & d'autres enfin qu'ils sont de fumée. Les uns veulent qu'ils soient solides ; d'autres fluides : Ainsi il n'y a point de fin à leurs disputes.

Personne cependant ne sait dequoi les cieux sont composez, ou quelle est la figure du monde : s'il est rond, ou quarré, ou au dessus de toutes dimensions : si la matiere du dernier atome est divisible, ou indivisible. Qui peut m'assurer s'il y a un monde seulement, ou s'il ne peut pas y avoir aussi

1653. mille millions de mondes ? Si les Etoiles sont des corps opaques comme la terre, & s'ils sont habitez ou non ? Je te dis encore une fois qu'il n'y a rien de certain en cela. Les sens des hommes sont trop foibles, son imagination est trop fragile, & toutes ses facultez sont trop bornées, pour concevoir les ouvrages du Tout-puissant, qui est seul sage & parfaitement savant.

Veux-tu que je te dise ce que je pense de cette Comete ? J'ai du penchant à croire que c'est quelque globe composé de matiere combustible, tel que paroit être nôtre terre, & peut-être chargé d'autant de pecheurs. Que le feu qui y étoit renfermé est sorti de ses bornes, ou par le cours de la nature, ou par le decret de la destinée, & a répandu ses flames sur la surface. Ces flames s'étant réduites en corps dans la Piramide de la fumée sortie d'un si grand embrasement, fait paroître le Phenomene, que nous apellons queuë d'Etoile ardente Et autant que j'en puis juger, c'est de cette maniere que nôtre globe paroîtra aux mortels de ce bas monde au jour du jugement universel.

Je ne suis point déciſif sur ces matieres, ni ne veux point interdire à mon ame les lumieres qu'elle peut acquerir à l'avenir : Mais laissant les choses comme je les ai trouvées, c'est-à-dire pleines de misteres, & ayant double face, je n'attendrai pour une meilleure destinée que celle de Socrate : comme j'ai vécu dans le doute aussi y mourrai-je, & n'esperant de satisfaction entiere que dans l'autre monde.

1654.

LETTRE LXXXIX.

A Pestelli Hali son frere, Directeur des Doüanes du Grand Seigneur.

Il le felicite de son nouvel avancement, & lui conseille de ne pas se presser de s'enrichir. Retour du Cardinal Mazarin aprés son second exil.

TU commences à present à recueillir le fruit de tes voyages. Puisses-tu vivre assez pour faire une moisson complette. Je me crois infiniment obligé à l'illustre Bassa nôtre compatriote, qui t'a témoigné dans cette affaire une amitié particuliere. Ton merite à la verité te recommandoit assez ; mais quelle lumiere peut donner une chandéle renfermée dans une sombre lanterne ? Aussi épais étoit le voile que ta modestie avoit mis sur l'éclat de tes grandes vertus.

Fils de ma mere, fais en sorte, que ce que je viens de dire ne passe point pour les paroles d'un flateur. Tu sais que la flaterie n'est pas mon vice, non plus que l'envie. C'est seulement l'affection que j'ai pour toi qui conduit ma plume, quand je te dis que j'ai une veritable joye de la prosperité de mon frere, & que le Grand Seigneur a un fidéle Serviteur. J'espere que le Souverain des Souverains trouvera sujet un jour de reconnoître que le noble Kerker Hassan lui a rendu un bon service en lui presentant un tel esclave. Que ta conduite ne trompe pas mon esperance.

Ce sera une gloire éternelle à la tribu d'où nous sommes décendus, si tu t'acquittes bien de ton devoir, & que nôtre grand Maître te croye digne d'un emploi plus considerable. Ne regarde donc celui que

1692. tu as que comme une épreuve de ta fidelité, & comme une marque que tu es capable de servir le Sultan dans un poste beaucoup plus important: Sois habile, mais sans affectation, à faire connoître ton habileté. Vas par degrez; car les démarches les plus lentes vers la grandeur, sont toûjours les plus seures. N'aye point en vûë de devenir riche & puissant tout d'un coup. Une élevation rapide est souvent suivie d'une chûte précipitée. S'il est loüable dans les autres choses de menager le tems, & d'employer chaque minute à se perfectionner dans la vertu, tu trouverras neanmoins qu'en matiere de s'agrandir, il est bon de suivre d'autres maximes: Et qu'être liberal dans l'état de patience, ne sera pas dans l'état d'abondance une frugalité inutile; puisque ce qui s'aquiert le plus promptement, se perd presque toûjours le dernier: & que celui qui aquiert des honneurs ou des richesses, est le plus souvent exposé à l'envie, & en est souvent la victime.

La nature même te convaincra de cette verité, si tu consideres seulement ses ouvrages les plus ordinaires. Entre les autres plantes jette les yeux sur le Chêne. Il n'y a point de vegetable qui dure plus long-tems, ni qui soit plus utile à l'homme: cependant cet arbre d'une si vaste grandeur, dans le vieux & caverneux tronc duquel j'ai vû seize hommes autour d'une table ronde, dont les branches duquel est bâtie la maison d'Arom, Eb'niel Eben Shemophaim, premier Emir d'Arabie, qu'on voit encore aujourd'hui, cet arbre, dis-je, n'étoit dans son commencement pas plus gros que le pouce de ta main droite: & si les Naturalistes disent vrai, il lui a falu cent ans pour devenir aussi grand qu'il est; il s'est maintenu autant de tems dans cet état fixe & florissant; & il ne lui en faudra pas moins à se pourrir & à se ruiner entierement.

Ils disent aussi qu'un Elephant, le plus gros & le plus grand de tous les animaux brutes, vit deux

cens ans, & croît en stature durant la plus grande 1651.
partie de ce tems là. Ils disent la même chose des Crocodilles & des Dragons.

Mais pour ne pas t'ennuyer par des exemples de cette nature, contentons-nous de considerer, que tout ce qu'il y a de grand & de durable, d'illustre, & d'excellent dans la nature, vient lentement, & meurit tard. Considere toutes les Monarchies qui ont fait tant de bruit dans le monde, & tu trouveras, qu'elles n'ont duré qu'à proportion du tems qu'elles ont mis à s'agrandir. La naissance & la chûte de l'Empire des Perses ont été également rapides Les Macedoniens ne furent pas plûtôt parvenus au faîte de la grandeur, qu'ils commencerent à tomber. Il n'y a point d'Etat qui puisse se vanter d'une domination si durable & si universelle, que la Republique Romaine; cependant c'est de Rome qu'on disoit communément, *qu'elle n'avoit pas été bâtie en un jour*

Mais nous n'avons pas besoin des exemples des Etrangers, puisque nous en avons chez nous. Combien est durable & perpetuellement victorieux l'Empire sacré des Musulmans ? Cependant ses commencemens furent petits; il eut plusieurs traverses, & ce n'est que peu à peu qu'il est parvenu à la formidable grandeur où nous le voyons aujourd'hui. Car tu sais que nous comptons la mille & soixante-troisieme année depuis la sainte fuite de l'Envoyé de Dieu.

Ce que je viens de dire peut s'appliquer à proportion aux progrez personnels que les hommes font dans les dignitez & dans les richesses du monde. Contente-toi donc des saisons où la destinée trouvera à propos de t'avancer, & ne te mets point en tête de rien anticiper.

Tout ce que je puis te dire de nouveau est, que le Cardinal Mazarin revint de son second exil le 13. de la Lune passée Tu peux le dire aux Ministres d'Etat comme un fait averé.

1653. Nous sommes en ce monde autant d'exilez. Dieu nous rétablisse dans un païs plus agréable, & nous reçoive dans son Paradis, où nous puissions recevoir les caresses de nos amis.

LETTRE XC.

A Kerker Hassan Bassa.

Il le remercie de la faveur qu'il avoit faite à son frere. Des honneurs faits par le Roi de France au Cardinal Antoine Barberin. De certains prodiges.

LEs benedictions de Dieu & de son Prophête descendent sur toi de mille côtez. Tu es un veritable ami, & toute la famille t'est obligée des faveurs sans nombre qu'elle a reçûës de toi. Mais personne ne l'est plus que mon frere & moi. Nous t'avons également obligation; puisque je regarde le bon office que tu lui as rendu en le recommandant à la faveur du Sultan, pour lui faire obtenir une charge honorable & lucrative, comme un service rendu à moi-même: car mon frere & moi partageons mutuellement nôtre bonne & mauvaise fortune, comme font d'ordinaire les proches parens, qui s'aiment autant que nous nous aimons. J'ai une raison particuliere de te remercier, puisque c'est à ma priere que tu as fait cette faveur à mon frere. Quoi qu'il soit mon frere, je n'aurois jamais parlé en sa faveur, si je ne l'avois pas connu homme de merite. Les charges importantes qui doivent être remplies par des gens de confiance ne doivent pas être données par faveur, ou par affection. Nous sommes obligez de sacrifier tous nos intérêts particuliers à ceux du Grand Seigneur; & il ne faut pas

faire comme les François qui parviennent souvent 1653.
aux charges les plus importantes, parce qu'ils sont d'un parti opposé à la faction de leur Roi.

Depuis que le Cardinal Mazarin est de retour en cette Cour, c'est-à-dire depuis le mois passé, le Roi a reformé plusieurs abus de cette nature. Il commence tous les jours à sortir de plus en plus sa force & son autorité.

Le frere du Cardinal de Richelieu, qui étoit Evêque de Lion & grand Aumônier de France, mourut au mois de Décembre. Le Roi a donné toutes ses charges au Cardinal Antoine Barberin, qui se refugia en cette Cour il y a prés de dix ans, pour se mettre à couvert des persecutions du Pontife Romain qui regne à présent. Il a toûjours été à Rome de la faction Françoise; aussi le Roi l'a reçû par reconnoissance avec beaucoup d'afection; & pour lui faire encore plus d'honneur, il l'a fait Chevalier du Saint Esprit. C'est le premier ordre de Chevalerie de ce Royaume.

On vient de recevoir ici la nouvelle de la mort du Duc de Nieubourg, qui est un grand Prince en Allemagne. On parle aussi de certains prodiges qui ont été vûs depuis peu en Angleterre, en Irlande, & en d'autres lieux de l'Europe, comme par exemple d'une pluye de sang chaud, d'étain, & de cuivre. On dit encore comme chose certaine qu'on a vû trois Soleils tout de nouveau à Dublin, Capitale d'Irlande.

Il s'est donné un combat naval entre les Anglois & les Hollandois sur les côtes d'Italie. On dit que les Hollandois ont remporté la victoire; qu'ils ont coulé à fond deux vaisseaux de leurs ennemis, & pris un sans avoir fait aucune perte considerable.

Il n'y a pas à présent d'autres nouvelles qui meritent de t'être mandées. Les yeux de tous les Nazariens d'Occident sont attachez sur l'azile du monde, où tu résides, & sur ce que fera nôtre invincible Visir en Candie.

1653. On parle de certaines ouvertures de paix, que ce grand General a fait aux Venitiens, s'ils vouloient rendre la Ville de Candie aux victorieux Osmans.

Si cela est, on diroit qu'une si grande clemence devroit donner envie aux orgueilleux Infidéles d'accepter le parti, & de se soumettre. Mais si la destinée en a autrement ordonné, je souhaite que nous puissions leur faire sentir la force de nos armes qui paroissent plus rongeantes, que le tems qui dévore toutes choses.

LETTRE XCI.

Au Juif Nathan Ben Saddi, à Vienne.

Il tâche de le ramener des préjugez de l'éducation, & de le convaincre que les autres peuples peuvent être aussi-bien sauvez que les Juifs.

JE vois par ta derniere lettre que tu souhaites de nouvelles instructions & qu'en même tems tu est toujours entété de tes vieux préjugez. Je ne suis pas surpris des difficultez que tu trouves à te défaire des enseignemens de tes Rabins vrais Comediens en matiere de Religion. Les influences de l'éducation ne sont pas moins puissantes, que celles de la naissance ; & les habitudes qui se sont enracinées en nous durant la jeunesse, moins difficiles à arracher, que les affections naturelles de nôtre sang. C'est ce qu'a voulu faire entendre le proverbe Arabe, qui dit, *que les Directeurs des jeunes gens dominent sur les astres de leur naissance.*

Je sai qu'on a regardé comme un honneur particulier à ta nation, d'avoir été de rigides observateurs des traditions de vos Peres. Vous n'avez pas même manqué de gens, qui plûtôt que de se

détourner de cette route, se sont exposez gayement, 1653.
& ont courageusement souffert les tortures, les foüets, les flames, & toutes sortes de tourmens, & mêmes les plus cruelles morts que la malice des Tirans ait pû inventer. Mais ne sais-je pas aussi, que dans certains points les plus importans de vôtre loi, vous avez eu plus de zele que de prudence; Je ne parle point de la bigoterie d'un petit nombre de particuliers; mais de la bigoterie de ceux qui representent tout le corps de vôtre nation. Combien vos armées étoient-elles étourdies & superstitieuses du tems de Mattathias, lorsqu'attaquées par leurs ennemis un jour de Sabath, elles ne voulurent jamais tirer l'épée pour leur défense, & aimerent mieux se laisser tailler en pieces par l'armée d'Antiochus? Ce n'est point une remarque que l'envie ait fait faire aux ennemis de vôtre Religion, c'est une observation de Josephe, qui est de la même foi que toi, & Israëlite comme toi.

Dis-moi un peu ce que tu penses sur cela: crois-tu que vos Peres firent bien de se sacrifier ainsi, & de sacrifier les interêts de leur nation, à un zéle indiscret d'obéïssance qu'ils devoient ou ne devoient pas à leur loi? Si tu dis qu'ils firent bien, il s'ensuit que Mattathias fit mal d'ordonner comme il fit, qu'il seroit desormais permis de se défendre le jour du Sabath; & que tous les Juifs qui obéïrent à ce commandement, & combattirent le jour du Sabath, furent autant de violateurs de la loi. Mais si tu dis qu'ils firent mal de ne pas combattre dans un tems où il étoit défendu de le faire, & défendu sous les plus severes peines, il s'ensuit par conséquent, qu'il n'y a aucun point de vôtre loi, dont on ne puisse être dispensé, & dont même on ne le doive, pour les interêts de l'Etat, & l'avantage de la République. Sur ce pied-là donc la Religion à laquelle vous avez tant d'attachement, ne paroîtra qu'une forme de gouvernement divinement inventée pour des raisons purement

1653. humaines. Je ne doute point que vôtre loi n'ait été miraculeusement donnée sur la montagne de Sinaï ; & je ne voudrois pas que tu me soupçonnasses de partialité. Mon dessein n'est point d'invalider le Testament de Moïse & des Prophêtes. Sans contredit le Trés-Haut décendit du Ciel accompagné de plusieurs millions d'Anges, & de trente-deux mille chariots de feu. Il étoit sur le sommet de la montagne, que l'arriere-garde de son cortege n'avoit pas encore passé les portes argentées de la Lune. Le Soleil parut étonné dans son circuit. Il rougit, & se détourna de l'éclat de l'Eternel, incapable de soutenir la splendeur d'une gloire qui surpassoit la sienne. Les étoiles furent éblouïes du brillant de l'Immortel, elles s'égarerent dans leur course, & tout épouvantées se choquerent les unes les autres. Pour monument de cette glorieuse décente, les Anges laisserent les brillantes impressions de leurs pieds dans ce chemin celeste, qu'on distingue encore aujourd'hui par sa blancheur de tout le reste du firmament ; ce qui fait que les Astronomes l'appellent *la voix lactée.*

Les nations de la terre eurent peur de ce spectacle & de l'horrible bruit qui se fit : la montagne fut toute en feu ? la flame alla jusques aux nuës, & la fumée jusqu'au Ciel. Le monde fut ébranlé par les épouventables tonnerres, & éclairs qui penetrerent les abîmes de l'enfer. Les esprits infernaux furent surpris & éfrayez de tant de feux extraordinaires, ils se demanderent les uns les autres, *si le jour du jugement étoit venu.* Les eaux se cacherent dans les fontaines, & l'Ocean fit un grand bruit. Il n'y eut rien dans la nature qui ne fût frapé d'admiration & de peur ; & Moïse même étoit tout brillant & rayonnant de lumiere quand il décendit de la montagne.

Tu vois, Nathan, que je ne suis pas Infidéle & que je crois comme toi, que la loi de Moyse a été apportée du Ciel. Mais s'ensuit-il delà, que cette

foi est universelle & éternelle ? N'y a-t-il que les 1653.
enfans d'Israël, & ceux qui embrassent leur Religion, qui puissent être sauvez ? C'est une erreur sans contredit ; & tu en conviendras toi-même après que tu auras bien examiné la chose. Change un peu de situation, ne fût-ce qu'en imagination ; ôte-toi de devant les pieds de tes Docteurs, qui t'ont prévenu contre tous les enfans d'Adam, à la réserve de ceux de ta race. Tien-toi pour quelque tems à l'écart, & regarde les quatre vents : mais attache tes yeux sur l'Orient ; car c'est delà que la sagesse tire son origine. Le même Dieu qui a créé les Juifs, n'a-t-il pas créé aussi toutes les nations de la terre ? Est-il possible que tu sois assez aveugle & assez endurci pour croire qu'un Dieu que tu conçois comme souverainement misericordieux, ait créé tant de millions d'Ames pour les damner ? Peux-tu te mettre dans l'esprit, que ce même Dieu leur fera un crime de n'être pas nées de la semence de Jacob ? Dépendoit-il d'elles de recevoir la vie d'un pere plûtôt que d'un autre, ou d'être conçûës d'une mere plûtôt que d'une autre ? Combien sont absurdes les consequences qui se tirent d'une opinion si bornée ? C'est un orgueil & une malice qui ne meritent point de pardon, de mépriser & de juger de cette maniere des gens composez des mêmes ingrédiens que les Juifs.

Il est certain que Dieu a envoyé des Prophétes à toutes les nations, pour les conduire dans le bon chemin, & non dans le chemin des Infidelles. Ceux qui croyent aux Prophétes, & qui vivent selon leurs préceptes, seront sauvez. Ces Prophétes prêchent l'unité de l'Essence Divine, la résurrection des morts, le jour du jugement, les joyes du Paradis, & les tourmens de l'enfer. Ils enseignent la necessité de la justice, de la sainteté, & des bonnes œuvres ; & exhortent tout le monde à pratiquer la régle d'or sans s'embarasser le cerveau de subtilitez qui n'ont point de bout, & qu'on ne peut regar-

1653. tier que comme des innovations dans la pieté, & comme des productions superfluës de la vie religieuse. Telles sont la plûpart des penibles & ridicules ceremonies observées par vos Devots, dont je sai que les plus sages d'entre vous se mocquent. Ces petites superstitions semblables à des rejettons inutiles, consument les esprits de la Religion, & ne lui laissent qu'un tronc sans sève, dont on ne peut esperer aucun fruit. Si ces ceremonies étoient commandées dans la loi de Moyse, on pourroit dire quelque chose pour leur deffense; mais comme ce ne sont que les visions de vos Rabins, un homme sage n'ira pas sans examen se mettre sous un joug inutile, pur stratagéme de vos artificieux conducteurs, qui prétendent par là vous tenir dans la dépendance, dans une crainte servile de leur autorité, & dans une timidité religieuse pour une chose que vous ne connoissez pas.

Ta lettre répond à cela par avance : car supoſant que j'argumenterois ainsi, & que je vous accuserois d'avoir ajoûté les traditions de vos Peres aux commandemens positifs de la loi, tu me dis que ceux se trompent grandement, qui croyent que tout ce qui fut donné à Moyse sur la montagne, fut écrit dans les deux Tables, ou compris même dans le Pentateuque ; comme si le Prophête n'avoit fait durant quarante jours & autant de nuits, que demeurer les bras croisez. Car il est évident, ajoûtes-tu, que si Dieu n'avoit eu autre chose à donner que la loi écrite, il ne lui auroit fallu pour cela qu'une heure ou un jour tout au plus. Par consequent tu conclus, que le jour il donnoit à Moyse la Loi écrite, & que la nuit il lui en expliquoit les misteres, que vous appellez la loi Orale : que Moyse l'enseigna à Josué son successeur : Josué aux soixante dix anciens, qui la transmirent ainsi commentée à leurs décendans, & même au dernier des Prophétes, de qui le grand Sanederin la reçût. Depuis ce temps-là les Peres l'ont fait passer à

leurs enfans, comme ils l'avoient reçûë de leurs 1633.
Ancêtres : & c'eſt ce qui ſe pratique encore aujourd'hui, & qui eſt la regle de vôtre conduite dans les cas où la Loi écrite eſt muette. A la verité, Nathan, il paroît une grande apparence de raiſon dans ce que tu dis : & certes on ne ſauroit ſuppoſer que Moyſe employa tout ce tems à ne recevoir que la Loi écrite. Mais je ne ſaurois croire d'un autre côté que l'Eſprit Eternel ait été occupé durant tant de jours à preſcrire les rites & ceremonies ridicules qu'on trouve dans le Talmud, & dans les écrits de vos Rabins. Si tu peux me convaincre de cela, je ceſſerai de te ſolliciter à changer de Religion.

J'aurois beaucoup d'autres choſes à te dire ; mais l'heure du départ du Courrier m'oblige de finir. La premiere fois que je te récrirai, je répondrai à tous tes argumens. En attendant n'abandonne pas ta raiſon à la coûtume & aux préceptes de la Sinagogue ; mais ſouviens-toi que tu es homme.

LETTRE XCII.

A Abul Recowawn, grand Aumônier du Sultan.

De la difference qu'on doit faire entre les Mendians effrontez, & les veritables pauvres. Exemple remarquable de la charité d'un Cardinal. Il lui recommande en particulier un Timariot.

TU es placé ſur un haut ſiége, tu es éminent entre les Fidéles ; & les affligez jettent les yeux ſur toi. Tu es le protecteur de tous les miſerables,

1653. A toi comme à un azile ont recours ceux que la mauvaise fortune a dépoüillez de toute autre esperance, & qui dans leur accablement ne peuvent trouver de consolation qu'en toi. Leur seul & dernier refuge est vers toi, qui est le fidéle dispensateur des liberalitez du Grand Seigneur. Ne permets pas qu'un excez de prudence interrompe ta charité. Tu est également accessible au coupable & à l'innocent, & tu dois être tel ; car personne ne peut d'abord distinguer à la vûë un homme d'avec un autre. Un peu d'examen & de conversation peut neanmoins en faire connoître la difference.

Il y a des gens qui amassent de grands biens sous le masque de la pauvreté. Il y a des Mendians éfrontez, qui font profession d'en imposer à la compassion des hommes, & se font un plaisir de duper le monde avec humilité, & d'attraper de l'argent. On s'imagine qu'on donne à de vrais pauvres, & c'est à des scelerats & à des infideles masquez.

D'ailleurs j'ai vû de veritables objets de pieté ; gens réduits aux dernieres extrémitez, qui auroient mieux aimé perir, que de parler de leur pauvreté qu'aux Grands & aux Nobles. Ils regardent les gens de ce rang comme des gens sages, genereux & considerant les accidens qui arrivent ordinairement aux mortels. Ils croyent pouvoir librement décharger leurs cœurs aux personnes d'un tel caractere, leur exposer leurs besoins, & leur demander du secours sans s'exposer aux reproches, beaucoup plus sensibles qu'un prompt refus.

Tu peux connoître ces bons pauvres-là à la modestie qui paroît sur leur visage, au moins c'est ce que dit nôtre saint Prophête ; on les connoît encore en ce qu'ils ne sont pas importuns, & qu'ils se rebutent promptement. Donne gayement de grosses aumônes aux pauvres de ce caractere. Il en est des charitez qu'on fait de cette maniere

comme des marchandises qu'on envoye dans les pays étrangers : elles courent plusieurs risques sur le plus incertain de tous les Elemens, & ne laissent pas enfin de rentrer dans leur tems, & de produire par la speciale benediction du Ciel un très-gros interêt.

Donne à tous ceux qui te demandent ; car il vaut mieux donner l'aumône à neuf personnes indignes, que de la refuser à un veritable pauvre. De plus il n'est pas glorieux à un Monarque souverain que quelque affligé que ce soit se retire de la Cour triste ou mécontent faute de secours.

J'ai parlé dans quelques-unes de mes lettres des vices des Nazariens d'Occident ; & je n'ai pas tout à fait gardé le silence au sujet de leurs vertus ; entre lesquelles la charité est très-éminente & très-remarquable.

Les François disent quelque chose d'assez beau d'un certain Cardinal, fort homme de bien, & qui par le grand nombre de ses charitez s'étoit fait appeller dans le monde, le Pere des pauvres.

Ce Prince Ecclesiastique avoit pour coûtume constante, de donner audience publique une ou deux fois la semaine dans la Sale de son Palais, aux pauvres qui se presentoient ; & de donner à chacun plus ou moins à proportion de ses besoins, selon les mouvemens de sa charité.

Une pauvre Veuve encouragée par le bruit de la generosité du Prélat, vint un jour dans sa Sale, avec sa fille unique, qui étoit belle, & âgée d'environ quinze ans. Son tour étant venu pour avoir audience, entre tant de demandans le Cardinal reconnut une modestie extraordinaire sur le visage & dans la conduite de cette femme, & de sa fille, & la pria de lui dire librement ses necessitez. Elle rougissant & pleurant, lui parla de cette maniere. Monseigneur, je dois cinq écus de rente pour « ma maison, & mon malheur est si grand, que «

1653. » je n'ai pour les payer qu'un moyen qui me navre-
» roit le cœur. Mon Hôte me force d'avoir re-
» cours à ce moyen, c'est-à-dire, de lui prostituer
» cette fille qui est mon unique, que j'ai élevée jus-
» qu'ici à la vertu, avec beaucoup de soin, & à
» qui j'ai inspiré de l'horreur, pour un crime si
» odieux. Ce que je demande à vôtre Eminen-
» ce est, qu'elle interpose son autorité sacrée,
» & nous mette à couvert de la violence de
» ce barbare, jusques à ce que nous ayons ga-
» gné par un honnête travail de quoi le satis-
» faire

Le Cardinal admirant la vertu & l'innocente modestie de cette femme, la pria de prendre courage. Puis il écrivit incontinent un Billet qu'il donna à la Veuve, & lui dit: » Portez ce papier à mon Maître
» d'Hôtel, qui vous donnera cinq écus pour payer
» vôtre rente.

La pauvre Veuve ravie de joye, fit mille remercimens au Cardinal, & alla droit au Maître d'Hôtel, à qui elle rendit le Billet. Il ne l'eût pas plûtôt lû qu'il lui compta cinquante écus. Elle en fut surprise, & croyant que c'étoit un artifice du Maître d'Hôtel qui vouloit éprouver son honnêteté, elle n'en voulut prendre que cinq, disant qu'elle n'en avoit pas demandé davantage à son Eminence, & qu'elle étoit assurée que c'étoit une équivoque.

Le Maître d'Hôtel de son côté ne doutant point de l'ordre de son Maître, vouloit absolument l'exécuter. Mais tout ce qu'il pût faire fut inutile, & il n'y eût pas moyen de lui faire prendre au delà des cinq écus. Pour finir la dispute, il lui offrit de retourner avec elle vers le Cardinal qui décideroit la chose. Etant donc venus au Prélat, & l'ayant pleinement instruit du fait. » Il est vrai,
» dit-il, je me suis trompé en écrivant cinquante
» écus: Donnez-moi le Billet pour le réformer.
» Il en fit un autre, & dit à la femme en le lui

donnant : Tant de candeur & de vertu mérite re- « 1653.
compense. Je te donne cinq cens écus. Si tu peux « en épargner quelque chose, garde le pour marier « ta fille. «

Ce Cardinal, si je ne me trompe, s'apeloit Farnese. Mais quel que fut son nom, il fit en cela une action vraiment heroïque ; & d'autant plus heroïque, qu'il s'en fait peu de la même nature.

Il sera fort glorieux & fort avantageux à la sublime Porte, que tu éleves quelquefois les gens de merite par des liberalitez extraordinaires, & les mettes en état par ce moyen de rendre service au Grand Seigneur. Un bien fait de cette nature les obligera du moins à ne pas le désservir.

Permets-moi de te recommander entr'autres Ebnol Berwana Kayemas, ton compatriote. Il a eu autrefois un beau Timar ; (a) mais il en fut dépossedé par Sultan Ibrahim, qui voulut favoriser une creature de Shechit Para. Tu sçais la vie de cette infame Je ne t'en dis pas davantage.

(a) *C'est le revenu de certaines terres que le Grand Seigneur donne à des particuliers, à condition de servir dans ses Armées. Ceux qui possedent ces revenus portent le nom de Timariots. Vid. Mor.*

LETTRE XCIII.

Au Capitan Bassa.

Diverses batailles Navales entre les Anglois & les Hollandois, notamment celle où fut tué l'Amiral Tromp.

COmme tu est homme de guerre, tu prens sans doute plaisir d'entendre parler des combats & des batailles. Depuis que les Anglois & les Hollandois sont en guerre, il s'est donné des combats de mer plus sanglans que tous ceux dont on a entendu parler depuis que le monde est fait. Il semble que les derniers agissent par émulation, & qu'ils disputent aux Anglois un titre qui leur a été donné de tout-tems, d'être les plus braves gens du monde sur cet Element.

Il se peut que leur querelle soit fondée sur d'autres raisons que je ne sçais pas. Ce qu'il y a de certain est, qu'ils sont fort animez de part & d'autre. Quel que soit le sujet de cette guerre, les Hollandois sont encore les perdans.

Je t'ai envoyé la Relation du combat de l'année passée: ils se sont depuis batus plusieurs fois. On dit ici que durant cette guerre les Anglois ont pris aux Hollandois près de deux mille Vaisseaux Marchands, coulé à fond & brûlé autant de Navires de guerre, tué quelques-uns de leurs principaux Commandans, ruïné leur commerce, & réduit cette nation à des extrémitez presqu'aussi grandes, que lors qu'elle fut obligée à demander la protection des Anglois contre le Roi d'Espagne son Souverain, de l'obéïssance duquel elle s'étoit nouvellement soustraite.

Mais le plus terrible combat qu'il y ait eu entre 1673.
ces deux nations, eſt celui qui s'eſt donné le ſecond de ce mois. Les Hollandois y ont eu vingt-ſept de leurs plus gros Vaiſſeaux brûlez ou coulez à fond. Ils y ont perdu deux mille Matelots & Soldats, mille autres ont été faits priſonniers avec pluſieurs Capitaines. Le grand & fameux Amiral Tromp, dont j'ai parlé dans ma précedente, y a été tué après avoir fait des prodiges de valeur.

Les François diſent que Tromp ayant une ſoif extrême durant la chaleur du combat, demanda un verre de vin ; & que ſon valet ne le lui eût pas plûtôt donné, que voulant retirer la main, un boulet vint, & la lui coupa. Ce brave General touché d'une heroïque compaſſion, répandit le vin ſur le pont, & dit, *il n'eſt pas juſte que je me deſaltere du ſang d'un fidéle Domeſtique.* A peine avoit-il achevé, qu'un ſecond boulet vint & le tua.

Si le même accident t'arrive en combatant contre les Infidéles, ſois aſſuré que tu ſeras incontinent tranſporté ſur les verds & ombrageux rivages des fleuves de vin du Paradis, où tu pourras boire à ſouhait éternellement à couvert de toutes ſortes de diſgraces. Car quiconque meurt en combatant pour la foi, eſt martir,

LETTRE XCIV.

A Sale Ticheni Emin, grand Maître de l'Artillerie, à Constantinople.

D'un admirable Vaisseau bâti à Roterdam par un Ingenieur François, qui devoit faire des merveilles. De ces especes de tourbillons marins qu'on appelle cataractes.

JE me souviens que la derniere fois que je t'écrivis, je te promis de te parler plus amplement de Pachicour, fameux Pirate de la mer Noire. Il me seroit aisé de te tenir parole; mais je suis tenté de t'entretenir d'autre chose.

Je me souviens de t'avoir entendu parler quand tu étois Chiaoux du Royaume de Tunis, où Sultan Amurat t'avoit envoyé, pour ajuster les differens survenus entre le Dey & le Divan de cette Ville. Tu parles en même-tems de je ne sçai quelle admirable machine, inventée pour tirer les Vaisseaux, ou tout autre chose du fond de la mer; ajoûtant à cela que le Divan de Tunis avoit donné à l'inventeur une récompense de cent mille Piastres.

J'ai lû un Auteur François qui fait mention d'une semblable machine qu'il y a à Venise, inventée pour tirer la fameuse Carraque, qu'on apelloit le Château de la mer. Ce Vaisseau étoit d'une prodigieuse grandeur, & plus magnifique qu'utile. Etant à l'ancre il se renversoit par son propre poids, & couloit à fond. Ni la machine dont je viens de parler, ni aucune autre adresse humaine ne pouvoit le retirer de-là. Cela n'empêcha pas qu'on ne loüât beaucoup l'habileté de l'inventeur, que le

Senat ne l'honorât du titre de *Clarissimo*, & ne lui 1553.
assignât une grosse pension pour toute sa vie.

La question est de sçavoir si les Etats de Hollande feront la même liberalité à un Ingenieur François, qui a fait à Roterdam un Vaisseau, qui fera, dit-on, plus de miracles que l'Arche de Noé.

On ne parle presentement à Paris que de ce Vaisseau. Nos Marchands reçoivent des Païs-bas des lettres pleines de merveilles, au sujet de ce Vaisseau, qui doit se mouvoir au son de la cloche, sans voiles, sans rames, sans gouvernail. & autres choses dont on se sert d'ordinaire dans la Marine; cependant il doit aller plus vite que la Lune dans le Firmament, ou qu'un boulet sortant d'un Canon. C'est ainsi que parlent ceux qui aiment à avancer tout ce qu'ils entendent dire, & le porter jusqu'au prodige & au Roman. Ce qu'il y a de certain est, que l'Artiste a promis, qu'il iroit aussi vite que certains oiseaux peuvent voler, & qu'il feroit douze lieuës en une heure. Ni les vents, ni les marées, ne pouront ni l'avancer, ni le retarder: Et comme la machine roule sur un principe interne du mouvement perpetuel, elle doit seulement être dirigée au gré de celui qui en gouverne les ressorts & les rouës. Ainsi le Maître du Vaisseau pourra d'un coup de main le tourner au point du Compas qu'il jugera à propos malgré l'orage le plus violent.

Cet Ingenieur s'oblige de plus, que son Vaisseau fera le voyage des Indes Orientales dans la révolution d'une Lune; & qu'il ira en certains païs de l'Amerique dans la quatriéme partie de cet espace de tems. S'il fait autant qu'il promet, il fera sur ce pied-là le tour du monde en trois mois.

Pour faire encore plus valoir cette machine, on dit qu'avec le secours d'une nouvelle invention, elle ruïnera imperceptiblement sous l'eau, quelque Vaisseau que ce soit, pourvû qu'il ne soit qu'à la portée du Canon; & cela si subitement, que dans

1653. l'espace de six heures, elle coulera successivement à fond une Flote de cent Navires de guerre.

D'ailleurs cet Artiste pour ne paroître pas moins habile à resister aux efforts du Ciel, qu'à surpasser toutes les inventions de la terre, promet que ce merveilleux Vaisseau, coupera à la distance d'une lieuë toutes les cataractes d'eau, qui menacent d'ordinaire les Mariniers sur la Méditerranée & sur les autres mers.

Tu sçais peut-être ce que c'est que ces cataractes, & les dangers où sont les Vaisseaux qui s'en trouvent proches. Permets-moi cependant de te dire ce que j'en ai apris d'un certain Corsaire qui en a souvent rencontré au Levant.

Ces cataractes, dit le Corsaire, sont des especes d'aqueducs, situez entre les nuées & la mer. Par le moyen de ces nuées ces citernes suspenduës sont remplies de l'eau de l'Ocean, qu'elles tirent comme par un tuyau, qui semble descendre exprès à certaines saisons, & en certains lieux particuliers, où la surface de l'eau commence à boüillir, comme pour avertir ces vessies alterées de descendre & de se remplir.

Si cela est, qui sçait si la pluye qui rend la terre fertile, ne vient pas originairement de la mer? Car dès qu'elle a traversé l'air, ou après qu'elle a été reçûë par les nuées, ne peut elle pas se décharger de son sel, & devenir fraiche, par une vertu secrete de cet Element, ou par la force naturelle de la moyenne region? Ou au moins par quelque vertu inconnuë, qui n'est peut-être pas inferieure à celle qui à la priere de nôtre saint Prophête, adoucit les eaux ameres du desert, dans un tems où toute l'armée des premiers Musulmans étoit sur le point de mourir de soif?

Que feront après cela les Philosophes Occidentaux des vapeurs qui s'exhalent, disent-ils, de la terre, & qui se condensent ensuite en nuées? Je soûtiens que ce n'est qu'une idée mal liée des corps

retentifs, s'il m'eſt permis de parler ainſi, tels 1655
qu'il ſemble que ſoient les nuées Et il me vient envie de demander à ces Philoſophes, dequoi ſont faits les Vaiſſeaux qui contiennent ces exhalaiſons condenſées; & d'où vient qu'ils ne tombent pas ſur nos têtes, & ne nous accablent pas; mais qu'ils ſe contentent de diſtiler peu à peu, & goute à goute, autant qu'il eſt néceſſaire pour rafraîchir les parties ſteriles de la terre, & fournir aux beſoins des hommes? J'ai encore envie de leur demander, d'où vient qu'il pleut dans les Indes & autres païs de l'Orient, des mois entiers ſans interruption, le reſte de l'année étant ſec; Au lieu qu'ailleurs les periodes des changemens de tems ſont incertains, & qu'en quelques endroits il pleut rarement ou jamais?

Les Ouvrages du Tout-puiſſant ſont impenetrables ſans contredit: Et quoi que ce ſoit une marque de grand eſprit de pouvoir rendre raiſon, ſinon ſolidement, au moins ingenieuſement, de pluſieurs choſes merveilleuſes que nous voyons dans la nature; c'eſt auſſi une preuve de peu de pieté ou de jugement, de décider de tout, ſi ce n'eſt du ſentiment de nôtre propre ignorance.

J'ai fait une digreſſion de la nature de celle que fit autrefois un homme, qui commença une Oraiſon à la loüange de l'Arche de Noé, & finit par un conte de la broüette d'un Armenien.

Mais je n'oublierai pas que je parlois de ce qu'a promis l'Ingenieur de Roterdam au ſujet de ſa Machine, qu'elle romproit toute la force des cataractes; ce qui ſeroit fort avantageux aux Négocians, & leur ſerviroit comme de convoi pour les garantir de ces phantômes ſi redoutables aux Vaiſſeaux. Car le Corſaire m'a dit que ces cataractes cauſent trés-ſouvent des naufrages, ſoit en embarraſſant les mâts du Vaiſſeau, & par ce moyen le renverſant, ſoit en le choquant rudement & l'empliſſant d'eau, & par conſequent le coulant à fond.

1653. Il dit aussi que les Pirates Chrêtiens ont de coutume de se servir de certains charmes contre les cataractes Ils ont un couteau, dont le manche est de l'os du bras droit d'un homme : Et que chaque Vaisseau est obligé de se pourvoir en mettant à la voile d'un ou deux de ces couteaux, qu'ils achetent de gens qui passent pour Magiciens Quand on voit ces cataractes à certaine distance, le Maître du Vaisseau, ou quelqu'autre que ce soit, prend ce couteau enchanté de la main droite, & tenant de la gauche le livre de l'Evangile, en lit quelques Chapitres : Et venant à un certain Verset, où il est parlé de l'Incarnation du Messie, il fait un mouvement de son couteau du côté de la cataracte, comme s'il vouloit la couper en deux. Sur cela elle se partage incontinent par le milieu, & toute l'eau qui y étoit renfermée retombe dans la mer.

Je soûtiens que quiconque ajoûte foi à tout ce qu'on dit des charmes, ou aux projets des gens qui prétendent exceller par dessus tout le monde, a plus de foi qu'il n'en faut à celui qui lit les fables d'Esope, puisque lisant ces ingenieuses fictions, on ne demande de nous, sinon que nous soyons persuadez du sens moral.

Quelques-uns croyent que cet Ingenieur, sera beaucoup plus leger que son Vaisseau, quand il sera question de joüer des talons pour fuïr les maux qui le suivront, si son visionnaire projet ne réüssit pas. Je te parlerai de Pachicour à la prochaine.

LET-

LETTRE XCV.

A Murat, Bassa.

Remarques sur la nouvelle République d'Angleterre, sur le jeune Roi des Ecossois, & sur les affaires de la France.

IL n'y a point de nation en Occident qui fasse plus de figure & plus de bruit que les Anglois. L'Espagne, le Portugal, & même la France font la cour à cette Isle, depuis que ses Habitans se sont érigez en Republique. Il semble que les Anglois soient revenus nouvellement d'un assoupissement, & qu'ils commencent à sentir leurs forces; & qu'en s'éveillant ils ayent donné l'allarme à tous leurs voisins.

Quoi qu'il en soit, le Roi de France a envoyé un Ambassadeur à la Cour d'Angleterre, pour y traverser la négotiation des Espagnols, & pour faire un traité de paix s'il est possible entre la France & l'Angleterre.

On ne sait que juger des maximes des Infidéles; car dans le même tems que tout cela se fait l'héritier de la Couronne d'Angleterre se réfugie en France, où on lui fait accroire qu'on fera des merveilles pour son rétablissement. Mais tous les motifs d'affection & de consanguinité cedent à l'interêt. Cette Cour a plus de soin de faire réussir la négociation de son Ambassadeur, que de soûtenir les droits du pauvre Prince exilé On l'apelle Roi d'Ecosse, parce qu'il y a été solemnellement couronné depuis la mort de son Pere. S'étant mis en devoir de revenir en Angleterre à la tête d'une armée d'E-

cossois, il fut mis en déroute ; & ce ne fut qu'à peine qu'il évita les pieges qu'on avoit tendus à sa vie & à sa liberté. Cependant il arriva enfin dans ce Royaume, où il a été reçû en apparence avec beaucoup d'affection. Mais comme on craint les victorieuses armes de la nouvelle Republique d'Angleterre, on commence à dire qu'on le fera bientôt sortir de ce Royaume.

Le Prince de Condé a pris Rocroi : Et ç'a été la premiere place où il a signalé ses armes depuis environ dix ans que regne ce Roi enfant. Les superstitieux regardent cela comme une chose d'un mauvais présage pour le Roi. Ces sortes de gens se conduisent par des maximes destituées de raison ; & partant il ne faut avoir aucun égard à leurs observations. Cependant ceux qui ont plus de discernement croyent que la guerre sera longue.

Ce qui amuse le plus les gens, est le peu d'interêt que le Prince de Conti & la Duchesse de Longueville prenent aux affaires de leur frere. Car pendant que le Roi étoit en marche contre le Prince de Condé, ils vinrent se soûmettre, & furent reçûs en grace. Les gens naturellement soupçonneux & qui veulent qu'il y ait de l'intrigue par tout, disent que cette reconciliation n'est pas de bonne foi de leur côté, & qu'ils ne l'ont faite que pour rendre service à leur frere persecuté avec moins de danger & plus de succez. D'autres croyent qu'elle est sincere, & sur tout de la part du Prince de Conti ; & disent pour raison que son frere & lui n'ont jamais été de bonne intelligence.

Les François & les Espagnols se sont batus depuis peu en Italie. Les Espagnols ont perdu douze cens hommes, & les François la moitié moins, mais de leurs meilleures troupes. Ainsi le Roi de France peut dire après un fameux General, *que les victoires suivies de si peu d'avantage, sont plus nuisibles que profitables.*

Au milieu de ta grandeur je te souhaite, Bassa,

une parfaite santé qui adoucisse les plus fâcheux 1653.
évenemens Pour moi je suis comme un homme chancelant entre les deux mondes.

LETTRE XCVI.

A Assis Bassa.

Divers prodiges & desastres arrivez dans les Païs-Bas. De la Baleine & de son guide. De l'accident qui pensa arriver au Roi de France aprés avoir tiré une Perdrix.

ON diroit que le Dieu des Nazariens s'érudie à inquieter ses adorateurs L'Occident abonde en prodiges & en évenemens surprenans. Les Païs-Bas sur tout ont senti le coup d'une main, qui en les frapant semble leur representer, que leurs pensées sont trop hautes.

Il y a plusieurs semaines que nous ne recevons de ces païs-là que des nouvelles de naufrages, d'inondations, de tempêtes, de tonnerres, & d'éclairs extraordinaires pour la saison. On voit sur les mers, sur les lacs, & sur les rivieres des spectres monstrueux; & en l'air des armées, des cometes, & autres apparitions miraculeuses.

Les Etats des Provinces Unies ont perdu par naufrage seize Vaisseaux de guerre, & trente-sept Vaisseaux marchands. Il semble qu'Eole & Neptune, les principaux Dieux des Hollandois se sont liguez pour les punir de vouloir forcer leur destinée, pendant qu'ils ont en mer une flote pour braver & piller les Anglois, sous l'ombre desquels ils ont commençé de monter à la puissance qu'ils possedent aujourd'hui.

Outre la perte de leurs vaisseaux, les vents & les

1653. vagues ont conspiré de rompre leurs digues, les seuls boulevards qu'ils ayent pour se mettre à couvert de la violence des eaux. Tous les Païs-bas sont inondez ; & tellement inondez, qu'à cinq milles en terre on a trouvé du côté d'Ostende une Baleine que la mer y a nouvellement jetté, & qui est sept fois plus longue qu'un homme.

Les Infidéles regardent cela comme un grand prodige, & comme l'avant-coureur de quelque grande révolution ; quoique cet évenement soit purement naturel, & qu'on en voye souvent de semblables sur ces mers, où il y a quantité de Baleines. Les Naturalistes disent, que ce Roi de la gent à écailles ne marche jamais sans son guide, qui est un certain petit poisson, qui nage toûjours devant pour l'avertir des sables & des goufres contre lesquels il donne souvent & quelquefois contre les hautes terres, s'il arrive que son petit guide soit devoré par quelqu'autre poisson, ou qu'il lui survienne quelqu'autre accident. Delà vient peut-être qu'on trouve tant de Baleines échouées quand la mer décend. On dit aussi que quand ce petit poisson veut se reposer, il se retire dans le ventre de la Baleine, où il se repose quelque tems, pendant lequel la Baleine se repose aussi, n'osant avancer jusques à ce que son guide sorte & la conduise. Ne semble-t-il pas cela étant que ces deux poissons ayent fait amitié ensemble, & qu'ils se rendent mutuellement tous les offices necessaires d'amour & de reconnoissance ? Je ne puis pas comprendre que cela se fasse sans quelque espece de raison.

Qu'on m'appelle à la porte *Mynesih*, ou tout ce qu'on voudra, je ne saurois m'empêcher de rendre justice à ce poisson marin, aussi bien qu'aux autres animaux de la terre, & de reconnoître, ou qu'ils sont doüez d'une espece de raison, ou que cette faculté que nous apellons raison dans l'homme, n'est autre chose que le sens. Si les brutes font plusieurs choses sans aucune déliberation ou conseil, les hom-

mes n'en font pas moins ? Et personne ne peut 1655.
prouver démonstrativement, que ces êtres muets ne déliberent & ne consultent point, avant que d'entreprendre quelque chose d'important pour leur propre conservation, ou pour l'avantage des autres. S'il y a des choses qu'ils fassent ce semble mal, on peut attribuer cela à la promptitude & à la vivacité de leurs sens, qui n'ont point besoin de la méthode des hommes lents & flegmatiques dans leurs actions.

Pardonne-moi ces digressions, genereux Bassa; & puisque je t'ai mené si loin, fais encore un pas, & je te ferai voir un grand Monarque, qui commande à tant de millions d'hommes, emmené captif par une innocente bête.

Le Roi de France chassant l'autre jour tira une Perdrix en volant. L'oiseau tomba, & le Monarque courant ramasser son gibier, lâcha la bride à son cheval, qui courut demi lieuë au travers d'une large pleine: & si le Roi n'étoit pas tombé à fix pas d'une profonde fosse, il auroit été tenir compagnie autant que j'en puis juger, à Horace Curtie, fameux Romain, de l'exploit duquel tu as entendu parler: car le cheval fougueux ne s'étant point apperçû du danger où il couroit, n'eut pas plûtôt jetté le Roi qu'il alla se jetter à toutes jambes dans le precipice, sans qu'on ait depuis entendu parler de lui.

Les gens d'Eglise publient que c'est un miracle, & un presage que la Providence destine ce Prince à de grandes choses.

Le Roi de Portugal a ici un Ambassadeur, qui propose au nom de son Maître de marier le Roi à l'Infante de Portugal, avec offre de quatre millions d'écus de dot. Mais la Cour n'y paroît pas fort échauffée; & le Cardinal a des raisons secrettes de s'y opposer; car au reste l'Infante passe pour une illustre Princesse, & l'on sait qu'elle est d'une vertu incomparable.

1653. Ce Ministre négotie un mariage auquel il a plus d'interêt, qui est celui d'une de ses Niéces avec le Prince de Conti, frere du Prince de Condé. On dit que ce Prince a reçû la proposition du Cardinal avec moins de mépris, que ne fit autrefois le Comte de Soissons celle du Cardinal de Richelieu en semblable occasion.

Il se répand ici un bruit comme si le Prince de Condé avoit été condamné par arrêt du Parlement, & qu'il dût être executé en éfigie.

Cette indignité est commune parmi les Infidéles, qui regardent l'honneur ou le deshonneur fait aux images; comme fait à la personne de ceux qu'elles representent. Tout ce qu'ils disent pour excuser le service religieux qu'ils rendent aux choses faites par des hommes comme eux, est que ce culte est purement relatif, & se raporte comme à son centre à la chose signifiée.

Cependant les amis du Prince de Condé se moquent de cette mort imaginaire; persuadez qu'ils sont, qu'à moins qu'un coup de la destinée ne l'enleve du monde, il sera le printems prochain à la tête d'une puissante armée, pour ôter effectivement à la pointe de son épée, la vie à plusieurs de ceux qui sont armez pour ses ennemis.

Un homme s'est fait ici mettre en prison tout nouvellement par sa propre folie, c'est-à-dire pour avoir volontairement déclaré, qu'il avoit reçû de l'argent du Prince de Condé pour assassiner le Cardinal Mazarin.

J'ai parlé autrefois du Comte d'Harcourt, & de la disgrace où il étoit tombé, pour n'avoir pas continué le siege de Lerida, forte place de Catalogne appartenante aux Espagnols. Ce General est un brave homme, & a rendu des services trés-considerables à la Couronne de France. Il n'est pas surprenant sur ce pied-là, qu'il ait senti vivement la froideur & le mépris de la reception qu'on lui fit au retour de cette malheureuse campagne. Les

personnes qui ont l'ame grande doivent être careſ- 1653.
ſées avec une affection extraordinaire lorſque la Fortune leur eſt contraire ; on ne doit pas reprocher à des ſerviteurs fidéles le premier faux pas qu'ils font, ou le premier malheur qui leur arrive. Le Comte piqué au vif de la maniere dont le Roi l'avoit traité, a quitté la Cour, & enſuite le Royaume, réſolu à ce qu'on croit, d'aller ſervir l'Empereur d'Allemagne.

Ses deux fils qu'on retenoit ici pour ôtages, ſe ſauverent la ſemaine paſſée, ſur la promeſſe que le Duc de Lorraine avoit fait de donner ſa fille en mariage à l'aîné.

Ce Duc comme un Avanturier, rode par-ci, par-là, à la tête d'une armée de Bandits

Celebre Aſis, je prens la liberté de t'aſſurer de mes reſpects & de mon affection, & je te ſouhaite autant d'années de vie, que tu peux en paſſer ſans ſouhaiter la mort.

LETTRE XCVII.

A Dgebe Naſir, Baſſa.

Il le felicite d'avoir ſuccedé aux dignitez de Chiurgi Muhammet Baſſa. Priſe de Sainte Menehoult. De Cromvvel Protecteur d'Angleterre.

TU ſuccedes à Chiurgi Muhammet, qui étoit un Miniſtre ſage & droit. Je te ſouhaite ſurcroît de bonheur. Cela ne te manquera point, ſi tu hérites des vertus de ce Baſſa, auſſi bien que de ſon office. Puiſſe ſon ame recueillir à préſent le fruit de ſa bonne vie ; Je ne doute pas qu'il n'ait fait l'heureuſe experience de mes ſouhaits. Il ſe repoſe

1653. assis tranquilement sous les arbres d'Eden, la tête environnée d'une guirlande de fleurs qui ne se flétriront jamais : vêtu de l'immarcessible pourpre du Paradis. Il repose sur son lit de délices, pendant que des Pages beaux & bien-faits le servent en vaisseaux d'or, enrichis de Saphirs & d'Emeraudes. Il boit du delectable vin qui n'enivre jamais, & mange des fruits, dont chaque morceau prolonge la vie de mille siecles. Il n'entend que la voix de ceux qui sont pleins de benediction & de joye. Les vierges de Paradis le saluent avec une grace qu'on ne sauroit exprimer. Elles chantent à l'esprit nouvellement venu, les chansons d'un amour immortel. Elles entretiennent cet Etranger de leur passion, d'une maniere qui ravit son cœur. Il tombe en mille extases. C'est-là la récompense d'un pieux Musulman, d'un sage Ministre, d'un juste Juge des fidéles. Suis son exemple, & tu seras transporté en sa compagnie : car il est dans un lieu de délices, prés du chef & de la source de la civilité parfaite.

Tu attens des nouvelles de moi comme une preuve de mon respect. Je ne saurois dire pour excuse qu'il n'y en a point, dans un tems où toute cette partie du monde est en action, ou du moins en consultation.

On a fait ici depuis peu de grandes réjoüissances pour la prise de Sainte Menehoult, place forte qu'on a enlevée au Prince de Condé. Tous les Generaux du Roi ont tâché de le détourner du siége de cette place ; mais le Cardinal Mazarin l'a emporté sur leurs raisons. Aprés leur avoir reproché leur vaine crainte il fit investir & attaquer la place le vingt-deuxiéme de la dixiéme Lune. Quelques-uns disent qu'il y avoit des Partisans. Cependant la place a tenu jusqu'au vingt-septiéme du mois passé, qu'elle se rendit au Roi, qui étoit au siege en personne avec son frere, le jeune Duc d'Anjou, la Reine, le Cardinal, & toute la Cour. On revint de ce siege en cette Ville le neuviéme du présent mois.

La Cour a été reçûë avec de grandes acclamations

& apparences de joye, de ceux mêmes qui auroient 1653.
triomphé du meilleur cœur, si elle avoit été battuë, & forcée de lever le siege. Car les Bourgeois de Paris font de bons souhaits pour les armes du Prince de Condé : Non pas tant parce qu'ils l'aiment, que parce qu'ils haïssent le Cardinal Mazarin son ennemi. Ils sentent bien que comme la place a été investie par les seuls ordres du Cardinal, il aura aussi tout l'honneur de ce siége.

On parle comme si ce Ministre avoit un nouveau dessein pour la conquête du Royaume de Naples. Il est certain qu'on équipe une puissante Flote : Où elle va, c'est ce que personne ne sait, que ceux qui sont du cabinet, dont le Cardinal est le Chef.

Tout cela n'empêche pas que le vulgaire ne soit attentif à certains prodiges qui ont paru en l'air. On dit qu'on a vû depuis peu au Ciel une épée, qui alloit du Septentrion au Midi. Les peuples font delà plusieurs prédictions, selon leurs passions ou leurs intérêts. Les uns croïent que c'est un présage que ce Roi fera la conquête de Naples. Les autres l'apliquent à la nouvelle République d'Angleterre, & à la victorieuse épée de Cromwel, qui de General de l'armée des Anglois, vient de s'élever tout de nouveau au faîte de la souveraine grandeur, gouvernant l'Angleterre, l'Ecosse, & l'Irlande sous le titre de Protecteur.

Il y a en cette Ville plusieurs de ses sujets, & autres Anglois, Ecossois & Irlandois, qui embrassent les intérêts de Charles, fils du Roi défunt, qui a été couronné depuis peu Roi des Ecossois. Ils parlent diversement de Cromwel. Cependant tous conviennent unanimement qu'il est un sage politique, & un grand General.

Les Partisans du Roi d'Ecosse parlent avec mépris de la naissance & de l'éducation de Cromwel : Mais comme tu sais cela n'empêche pas qu'il ne puisse être homme de courage & de vertu. Ils racontent plusieurs vilains endroits de sa jeunesse, qui sont ce me semble autant de preuves évidentes qu'il a un

1653. genie extraordinaire, & un jugement vaste & profond

Il a mis dans ses intérêts diverses factions de Religion en faisant le dévot Il s'est mis par ce moyen en réputation parmi les dévots de sa nation qui le regardent comme un très-saint homme, que la providence a destiné à de grandes choses

Il eut incontinent un commandement considerable dans l'armée des Rebelles, où il se signala par plusieurs actions de valeur, qui font voir qu'il avoit un courage invincible, & une prudence admirable. On crut enfin qu'il n'y avoit personne qui fut plus capable que lui d'être General. Il le fut, & s'aquitta si bien de cette charge, & a sû si bien gagner l'affection des peuples, qu'on le regarde comme un Prophête, ou comme le Messie Le Divan ou Parlement de cette nation l'a revêtu de l'autorité souveraine.

Les Anglois de sa faction en parlent magnifiquement. Ils l'appellent un autre Moyse, ou Josué. Ils le mettent au-dessus d'Annibal, & même d'Alexandre le Grand. Ils n'en peuvent parler sans Hyperbole. On dit que le Roi de France demandera son amitié; & de vrai les progrez de ce Heros le rendent redoutable aux Etats voisins. Les Hollandois qui sont les seuls qui ayent osé s'engager à faire la guerre à la Republique d'Angleterre, demandent la paix depuis que Cromwel a été revêtu de l'autorité suprême.

Cependant le pauvre Roi des Ecossois s'est refugié en cette Cour, avec la Reine sa Mere, & son frere qu'on apelle le Duc d'York. Le Roi de France leur donne à tous des pensions considerables: Et le dernier a quelque commandement dans l'armée de Flandres. Il y a aussi un autre frere dont on parle encore peu, parce qu'il est le plus jeune de tous.

Ils sont genereusement entretenus ici; & la gloire particuliere de cette Cour est, d'être l'azile des

Princes affligez. Les gens sages disent neanmoins, 1653.
que le Roi se lassera avec le tems de ses Hôtes, parce qu'il est de grands frais d'entretenir eux & leur suite. On ajoûte que la raison d'Etat l'obligera de les congedier, s'il fait alliance avec Cromwel, nouveau Souverain de l'Angleterre qu'on recherche de toutes parts.

Le Juif Echimilia dont tu entendras parler au Divan, vient d'entrer tout presentement, & m'apprend qu'il vient d'arriver un Exprés pour faire savoir à la Reine, que les Espagnols ont été défaits proche une Ville qu'on nomme Roses qu'ils avoient assiegé en Catalogne. Les François marchoient au secours de la place: Les Espagnols les ont chargez dans leur marche, & ont été repoussez jusques dans leurs Tranchées, d'où ils se sont enfuis de nuit, après avoir laissé trois cents dès leurs sur la place, près de deux mille prisonniers, & tout leur Canon de Bagage.

Cette nouvelle à mis la Cour de bonne humeur: Elle ne s'occupe qu'aux danses & aux divertissemens. Le jeune Roi aime fort le Bal, la Masquarade, & autres semblables récreations. Il ne chasse plus depuis que son cheval s'échapa, aprés qu'il eut tiré une perdrix. J'ai parlé de cette avanture dans quelqu'une de mes précedentes.

Dieu te préserve de précipice, de poison, de sortilege, & fasse que tu ne sois jamais martir du Cordon. Quant aux autres morts, tu as assez de vertu pour t'en défendre en galant homme.

LETTRE XCVIII.

A Brededin, Superieur du Convent des Dervis à Cogni en Natolie.

Remarques sur la naissance & sur la vie du Messie. Caractere des Esseniens.

1654. D'Abord que j'ai ouvert ta venerable lettre, mon cœur est tout à coup devenu frais comme un jardin de Roses, ou comme un champ de Cinamome & de Myrrhe, dont l'odeur se répand à la faveur d'un vent d'Occident. Ce cœur est une source de joye, dont les eaux sont aussi belles que le cristal, & aussi rafraichissantes que les eaux de l'Euphrate.

Je te regarde comme un Cedre entre les arbres de la forêt, ou comme le durable chéne du Desert. Puisse le Ciel prolonger ta vie jusqu'au son de la Trompette.

Les commandemens dont tu m'as honoré m'ont fait plaisir, & je les ai reçûs avec une joye que je ne saurois exprimer. J'ai regardé ta lettre avec tant d'attention, que j'ai été long-temps sans en pouvoir détourner mes yeux. Tu as donné dans le blanc de mon affection, en m'employant à écrire ce que les Historiens les plus desinteressez disent de Jesus fils de Marie, Messie des Chrétiens.

Ce saint Prophête a été honoré par ses propres ennemis. Josephe savant Juif, qui vivoit de son tems en a parlé avec éloge. Autant en font divers Philosophes Payens, tout opposez qu'ils étoient à ses Disciples & Partisans. Porphire que les Chrétiens regardent comme l'ennemi juré de leur Religion, donne neanmoins à Jesus les Epithetes de Sage, de Saint, & de Divin. Ce Philosophe s'étoit

déchaîné contre une certaine secte de Nazariens qui 1654
vivoient de son tems, & qu'on nommoit Gnostiques. Ces gens corrompoient la Philosophie de Platon, & la Theologie des Anciens; mêlans bizarrement les fables humaines avec les veritez divines. Porphire écrivit contr'eux: Et comme il confondit les autres Chrétiens avec les Gnostiques, il devint l'aversion des uns & des autres également. Il conserva neanmoins une profonde vénération pour le Messie.

Veux tu savoir les circonstances de la naissance de ce saint Prophête? Elles furent glorieuses jusques dans l'obscurité même. Quoique son pere & sa mere fussent alors en chemin pour se rendre à Jerusalem; qu'ils fussent étrangers à Bethléem, & que ne pouvant avoir de chambre à l'auberge, ils fussent contraints de loger avec un bœuf & un âne dans une écurie, où naquit le Messie, qui fut mis dans une créche; cependant dans cet état contemptible, il vint des Mages de Perse & de Chaldée, qui apporterent des presens à ce saint enfant: Et aprés avoir mis à ses pieds de l'or, de la mirrhe, & de l'encens, ils se prosternerent, & loüerent Dieu, le trés-haut & trés-puissant Roi de tout le monde de ce qu'il leur avoit fait l'honneur de voir le Messie.

Cela arriva l'an 43. du régne d'Auguste Cesar Empereur Romain. Herode étoit alors Gouverneur ou Président de la Judée. Cet homme ayant eu avis que certains Etrangers de consideration étoient venus d'Orient à Jerusalem, les envoya querir; & leur ayant demandé le sujet d'un si penible & si long voyage, ils lui répondirent:

Paix te soit, ô Sultan! Il y a eu autrefois en « nôtre païs un Prophête celebre, qui entr'au- « tres prédictions, qui depuis ont été accomplies, « nous a laissé celle-ci. Que dans la Palestine il « naitroit un enfant de celeste origine, qui domi- « neroit sur la plus grande partie du monde. Et que « par le moyen de ce signe nous saurions le tems & «

1654. » le lieu de sa naissance : Il paroîtra au Firmament
» une Etoile surprenante, qui vous conduira au lieu
» où vous pourrez le trouver. Quand donc vous
» verrez cette Etoile, prenez de l'or, de la mirrhe,
» & de l'encens, & suivant l'Etoile, allez & offrez
» ces presens à l'enfant ; & retournez incontinent
» après dans vôtre pays, de peur qu'il ne vous arri-
» ve quelque chose de fâcheux. Et comme nous
» avons vû cette Etoile, nous venons nous acquitter
» de ce qui nous a été commandé.

Herode leur dit : » Vous avez bien fait. Allez
» donc, & cherchez l'enfant avec soin ; & après que
» vous l'aurez trouvé, revenez m'en donner avis,
» afin que j'aille aussi lui rendre mes hommages.

Herode fâché que les Mages ne fussent point revenus, & jaloux de ce qu'ils lui avoient dit de cet enfant, fit étrangler tous les enfans de Bethléem, qui n'étoient pas au dessus de deux ans. Mais le Pere & la Mere de ce saint enfant s'enfuïrent, & l'emporterent la même nuit qu'arriverent les Mages, dans le pays où il ne pleut jamais.

Je ne te dis rien ici, sage Brededin, qui ne soit tiré d'Historiens aprouvez ; car outre les Auteurs Chrétiens, plusieurs Payens ont écrit les mêmes choses.

Il y avoit environ ce tems-là un Philosophe Romain, fort estimé de Cesar. Il écrivit à l'Empereur, & lui parla de la venuë des Mages, en ces termes. » Certains Persans Orientaux, dit-il, sont venus
» dans ton Empire, & ont aporté des presens di-
» gnes des Rois, à un certain enfant nouvellement
» né en Judée. Nous ne savons pas encore qui, &
» de qui est cet enfant.

Tu vois, sage Dervis, que le Messie parut avec éclat, même dans son berceau. Etant encore tout jeune, il entra au Temple, & disputa avec les Rabins Hebreux, les convainquit de s'être entierement détournez de la loi de Moyse, leur déclara qu'il étoit le Messie, & leur dit avec une profonde humilité qu'après lui il viendroit un Prophéte, qui seroit preferé à lui, & du-

quel il n'étoit pas digne de baiſer la pouſſiere des ſou- 165
liers. Les Chrétiens donnent un autre ſens à ce paſſage : mais les vrais fideles, ſçavent que cela ne fut dit que de Mahomet, qui eſt le ſceau des Prophêtes.

Le tems me manqueroit ſi je voulois raconter toutes les admirables circonſtances de la vie de cet homme. En l'appellant homme je ne fais que ſuivre ſon exemple, puiſque dans tout l'Evangile il ne s'eſt jamais apelé Dieu, ou le fils de Dieu, comme les Chrétiens le qualifient : mais s'eſt donné très-ſouvent le titre de fils de l'homme. Il convertit de l'eau en vin, nourrit cinq mille hommes de cinq tourteaux & de deux petits poiſſons, guerit toutes ſortes de maladies, redonna la vûë aux aveugles, reſſuſcita les morts, paſſa ſans être vû au travers de la foule de ſes ennemis, & fut enfin enlevé en Paradis.

Si tu veux en ſçavoir davantage de ce ſaint Prophête, je puis te dire encore qu'il y a des Hiſtoriens qui diſent qu'il fut initié dans les miſteres des Eſſeniens, ſecte celebre entre les Juifs.

Il ſemble qu'alors cette nation étoit diviſée en ſept Claſſes, entre leſquelles celle des Eſſeniens n'étoit pas la moins conſiderable, parce que les plus religieux obſervateurs de la loi étoient de cette ſecte. Ils étoient pleins d'humanité, & pour leurs freres, & pour les Etrangers : Ils fuyoient la volupté comme étant ennemie de l'eſprit, & regardoient la chaſteté comme le ciment de toutes les vertus. De là vient qu'ils mépriſoient le mariage comme un embarras aux hommes conſacrez à la contemplation. Ils n'avoient pas moins de mépris pour les richeſſes, & vivoient dans une parfaite communauté de biens.

Entre leurs autres miſteres ils avoient de coûtume de s'oindre ſouvent le corps d'huile, & de le laver auſſi ſouvent d'eau courante. Ils n'achetoient, ni ne vendoient, ni n'alloient aux lieux publics : Mais chacun faiſoit volontiers part de ce qu'il avoit, à celui qui en avoit beſoin. Ainſi l'on ſe faiſoit du bien, &

1654. l'on se secouroit mutuellement chacun selon ses facultez. Ils étoient extrémement assidus au lavement, au jeûne, & à la priere: Curieux à remarquer les divers noms des Anges, qu'ils repetoient souvent. Ils invoquoient ces heureuses Inteligences, comme Ministres du Roi éternel. Et ceux qui s'exerçoient à ce genre de vie religieuse, aqueroient une grande constance & fermeté d'esprit, que ni les tortures, ni le feu, ni le fer, ni autres tourmens ne pouvoient les obliger à renoncer à leur loi, ou leur faire dire la moindre chose contre leur institution. Ils auroient même mieux aimé souffrir le martire, que de goûter d'aucune chose qui eût vie. Tant ils étoient rigides observateurs de la loi, qui défend de jamais manger de la chair des animaux.

C'étoit un article de leur foi, qu'aussi-tôt que la mort avoit séparé l'ame d'avec le corps, celle-là suivant sa pente naturelle, montoit au ciel, de même que les étincelles dégagées de la matiere terrestre & grossiere qui les tenoit emprisonnées.

Je t'ai fait un court & fidelle portrait des Esseniens Tous les Chrétiens reconnoissent que le Messie favorisoit cette secte, si tant est qu'il n'en fût pas membre. En éfet il ne paroît nulle part qu'il l'ait censurée, comme il a fait celle des Pharisiens, des Saducéens, des Herodiens, & autres.

Le tems ne me permet pas de t'en dire davantage à present au sujet de ce veritable Prophête. Mais si tu veux avoir une parfaite idée de toutes ses vertus & de la sainteté de sa vie, jette les yeux sur toi-même & considére bien ton cœur. Car tu est une copie vivante de ce divin Jesus.

CASAL dit de S. Vas, Ville forte d'Italie, capitale du Monferrat, située sur la riviere du Po à 44. degrez 45. minutes de Latitude, et à 30. degrez 20. minutes de Longitude, avec titre d'Evêché et de Cité. Sa Citadelle est la meilleure d'Italie. Elle a souffert plusieurs Sieges et a été la pierre d'achoppement des Espagnols en Italie. le Duc de Mantoue qui y avoit garnison depuis l'an 1652. la ceda au Roy le 30. Septembre 1681.

LETTRE XCIX.

Au Venerable Moufti.

D'une lettre écrite par les Jésuites d'Armenie à des Religieux du même ordre d'Espagne, sur ce que la terre s'étoit ouverte, & avoit englouti de Tombeau de Mahomet.

TU as entendu parler des Jésuites, qui sont un ordre de Dervis Chrêtiens. Toute l'Europe est pleine de ces Moines: ils ont même tâché de s'établir à la sublime Porte, & en divers lieux de l'Asie. Ils sont actuellement établis dans les Indes, où ils sont nombreux & puissans. Ils passent pour les Moines les plus riches de l'Eglise Romaine, quoi qu'ils soient obligez à une perpetuelle pauvreté par les constitutions de leur fondateur. Mais à quoi la sacrée faim des richesses ne porte t'elle point les hommes? En faveur du plus charmant de tous les métaux ils sont capables de se dispenser des loix anciennes, & de violer les vœux les plus sacrez.

Ces Religieux ont répandu depuis peu une lettre imprimée, qu'ils prétendent avoir été écrite par un Moine de leur ordre en Armenie. Elle contient la Relation d'un accident surprenant, arrivé au Tombeau de nôtre saint Prophête, sur lequel reposent les faveurs de l'Eternel. On assure que la chasse qui contient le corps de l'Envoyé de Dieu, tomba dans la huitiéme Lune de l'année derniere de la voute de la sacrée Mosquée, où l'on prétend qu'elle étoit enlevée par une grosse pierre d'Aimant; & que le pavé du Temple s'étoit en même-tems ouvert, & avoit englouti le venerable cercuëil, où reposoient les plus saintes Reliques du monde. Qu'il en sortit

1654. une flame semblable à celle du souphre, avec tant de fumée, & une puanteur si insuportable, que tous les Pelerins qui se trouverent presens étoient tombez en défaillance, sur quoi plusieurs s'étoient faits Chrêtiens.

Ceux qui gobent sans examen comme des veritez tout ce que les Prêtres leur disent, croyent ici cette fourbe. Le commun peuple se félicite d'être né Chrêtien, & non Disciple de cet Imposteur. Ces Infidéles blasphement ainsi l'homme en qui sont confirmées les promesses de leur Messie, quand il a dit, *qu'il prieroit Dieu d'envoyer un Prophète qui les conduiroit en toute verité.*

Ils ne se donneront jamais la peine d'examiner, si le fondement de cette histoire est vrai ou faux. Tous les Musulmans qui ont été à ce Saint des Saints, sçavent que le corps de nôtre Divin Legislateur repose dans un Tombeau, bâti comme ceux de nos augustes Empereurs, & autres Dortoirs des personnes éminentes avec cette seule diférence, qu'il surpasse tous les monumens du monde pour la magnificence, pour les richesses inestimables, & pour les dons des Devots Princes Musulmans. Il paroît toûjours à chaque angle de ce misterieux réduit un si insuportable éclat d'or & de pierres précieuses, que les yeux des mortels spectateurs peuvent en être ébloüis, puisque les Anges mêmes sont forcez de se voiler dans ce majestueux enclos.

Il n'est donc pas difficile de croire, que la reverberation du brillant de tant de joyaux, forme la figure d'un Tombeau suspendu en l'air, ou attaché à la voute de ce superbe édifice, & que cette ressemblance trompe les yeux des ignorans, quoique Musulmans devots: & c'est de-là que vient la fable de l'Aimant. Quoi qu'il en soit, il n'y a point d'homme si crédule, & si peu sensé, qui puisse croire que Dieu qui a protegé durant tant de siécles le Tombeau de son Apôtre & favori, verifiant en cela la Prophetie de Mahomet même, qui a prédit,

somme ont fait les autres Prophêtes qui l'ont pré- 1654.
cedé, que le lieu de son repos seroit glorieux, & « que les plus grands Monarques de la terre vien- « droient le visiter: il n'y a, dis-je, point d'homme qui puisse croire que Dieu ait enfin permis qu'il soit arrivé une telle disgrace au Tombeau de son Ambassadeur, l'azile & le refuge des pecheurs.

Mais les Nazariens croyent tout à la reserve de la verité. Ils sont abandonnez à l'esprit d'illusion & d'erreur, & par consequent incapables de lumiere & d'instruction.

Je les laisse donc à eux-mêmes jusques au jour redoutable & à l'heure d'examen, que les Anges examinateurs entreront dans les Tombeaux, & & qu'ayant fait recherche des actions de la foi de chacun, ils donneront à la main droite des justes le regist're de leurs vertus, & aux méchans le noir catalogue de leurs pechez qu'ils tiendront de la main gauche.

Je me prosterne neanmoins devant toi, te supliant que quand tu tourneras ta face du côté de la maison d'Abraham, & du Tombeau du Prophête, tu fasses une priere ardente pour moi, & demandes à Dieu, qu'il me preserve des erreurs des Infidéles.

LETTRE C.

A Cara Hali, Medecin du Grand Seigneur.

De l'estime & de la veneration que les hommes avoient pour les bêtes. Divers exemples sur cela.

PUisque ce que j'ai écrit en dernier lieu en faveur des brutes est si fort de ton goût, j'obéïrai à ta priere, & continuerai de parler sur ce sujet.

Il est certain que les Anciens ne jugeoient pas des bêtes comme font les Philosophes François, qui leur refusent l'usage de la raison. Socrate avoit de coûtume de jurer par la generation des animaux, comme faisoit Rhadamanthe avant lui. Les Egyptiens representoient leurs Dieux sous la forme des bêtes, ou des oiseaux, ou des poissons. Les Grecs mettoient les cornes d'un Belier sur la tête de la Statuë de Jupiter, & les cornes d'un Taureau sur celle de Bacchus. Ils composoient l'image d'un homme & d'un bouc, & peignoient les Muses & les Graces avec des aîles. Le Poëte Pindare represente tous les Dieux avec des aîles, & les déguise sous la forme de diverses bêtes, lorsque dans ses hymnes il les introduit chassez par Typhon. Tu sçais aussi que nos saints Docteurs soûtiennent que l'Ange Gabriël a des aîles, & que ce fut d'une de ses aîles qu'il fit les marques qui paroissent dans la Lune.

Quand les Poëtes introduisent Jupiter faisant la cour à Pasiphaé, ils le representent en forme de Taureau: & si nous les en croyons il prenoit dans ses autres amours tantôt la forme d'un Cigne,

tantôt celle d'un Aigle. Ils disent aussi qu'il fut alai- 1654.
té par une chevre.

C'est pour ces raisons & pour d'autres que les Anciens s'abstenoient non-seulement de faire du mal aux bêtes, mais qu'ils les traitoient même avec une affection particuliere. Un Pigeon étoit les délices de Semiramis. Un Chien faisoit la joye de Cyrus: un Cigne celle de Philippe de Macedoine: & nôtre saint Prophête avoit de coûtume de se divertir d'un Chat. Il aimoit cet animal parce qu'il étoit propre & actif: & c'est pour cela même que les Musulmans ont generalement beaucoup d'estime & de veneration pour cette bête.

Ce Favori de Dieu entendoit le langage des bêtes, & s'entretenoit aussi familierement avec elles qu'avec les hommes. C'est sur ce pied-là que la renommée a parlé de Melampe & de Tiresias, comme aussi d'Apollonius Tianeus qui soûtenoit à un de ses amis qu'il avoit auprès de lui, qu'un Moineau qu'il entendoit chanter, avertissoit ses camarades qu'il avoit vû tomber un Asne sous sa charge à quelque distance delà. Il est aussi parlé d'un jeune Garçon qui entendoit la voix de tous les oiseaux, & prédisoit par ce moyen les choses à venir, que sa mere en versant de l'urine dans ses oreilles comme il dormoit, l'avoit dépoüillé de cet incomparable don, de peur qu'on ne le lui enlevât pour le presenter au Roi. Il ne faut pas douter que plusieurs nations n'ayent une connoissance certaine du langage de certains animaux. Mes compatriotes, par un don particulier fait à nos Peres & transmis pour jamais à leur posterité, entendent le jargon des Corneilles & des Aigles. Les Anciens étoient si habiles dans cette science, que quand ils conversoient avec les oiseaux, ou qu'au moins ils les entendoient parler en leur langage des présages de ce qui devoit bien tôt arriver, ils étoient fortement persuadez que ces oiseaux étoient les Messagers des Dieux. Ainsi on croyoit que l'Aigle l'étoit de Jupi-

1654. ter, la Corneille & le Faucon d'Apollon, la Cigogne de Junon, la Choüette de Minerve, & ainſi des autres.

Il eſt évident que nos chaſſeurs ordinaires connoiſſent les differentes voix de leurs Chiens, lorſque bien éloignez ils leur marquent par une eſpece de cri qu'ils cherchent le liévre, & par une autre qu'ils l'ont trouvé, par un troiſiéme qu'ils l'ont pris, ou qu'il a pris à droit ou à gauche. De même ceux qui gardent le bétail, connoiſſent par la voix du Taureau, lorſqu'il a faim ou ſoif, ou qu'il eſt las, ou bien quand il eſt en rut. De même par le rugiſſement du Lion, par le hurlement du Loup, par le bêlement de la Brebis, on connoît leurs differens beſoins, leurs inclinations & leurs paſſions differentes.

Ces animaux de leur côté entendent nôtre langage: Ils connoiſſent à nôtre voix & à nos paroles ſi nous ſommes fâchez ou de bonne humeur, lorſque nous les appellons ou chaſſons Nos bêtes domeſtiques nous obéïſſent avec autant de promptitude & de legereté, que nos Valets & Servantes. Tout cela ne pourroit ſe faire, ſi elles n'étoient pas doüées de facultez ſemblables aux nôtres Les oiſeaux aprenent à leurs petits à chanter avec art. Par le même art les chaſſeurs connoiſſent les meilleurs chiens d'une portée. Ils les ôtent à la chienne, & les tranſportent dans un autre lieu; ils remarquent enſuite ceux qu'elle remporte les premiers, & ceux-là ſont toûjours les meilleurs D'où vient que cette chienne diſtingue ainſi ſes petits ? Cela ſe fait par raiſon, ou par une faculté qui lui reſſemble.

Nous voyons viſiblement, que toutes les creatures vivantes connoiſſent leur fort ou leur foible, & ſavent ſe ſervir avec beaucoup d'adreſſe des armes que la Nature leur a donné pour leur défenſe. Elles connoiſſent auſſi les lieux où elles peuvent demeurer plus ou moins commodément. Les plus

foibles, comme les chiens & les chats demeurent 1654.
avec les hommes dans les maisons & dans les Villes, pendant que les Lions, les Tigres & autres bêtes feroces se tiennent dans les Deserts. Les Moineaux & les Hirondelles sont presque domestiques, pendant que les Aigles, les Faucons, les Vautours & autres oiseaux de proïe, font leurs nids dans les bois ou sur les rochers. Il y a des oiseaux qui changent de demeure dans certains tems de l'année, parce qu'ils le jugent nécessaire pour leur commodité. Il y en a d'autres qui demeurent toûjours dans les mêmes lieux. On remarque la même chose des Poissons. Il est aisé de connoître que toutes les créatures vivantes sont sages & prévoyantes pour leur conservation. Que ce soit instinct de la Nature, ou raison, il est constamment vrai, qu'il y a une exacte conformité & ressemblance entre ces facultez des bêtes, & ce que nous appellons raison, sagesse, ou prudence dans les hommes. Et nous n'avons pas plus de sujet de conclure qu'elles n'ont pas de raison, parce qu'elles ne l'ont pas dans la même perfection que nous, que nous en aurions de conclure, que nous sommes aveugles ou sourds, parce que nos yeux ne sont ni si perçans, ni nos oreilles si fines que les leurs : & que nous n'avons pas de jambes, parce que nous ne courons pas aussi vite que les Lievres, les Cerfs, les Chevaux, &c.

Les brutes ont sans contredit de la raison aussi bien que nous ; mais cette faculté est foible & imparfaite en elles faute de discipline & d'art, qui polissent toutes choses. Cela paroît par les bêtes qu'on apprend à danser, & à faire mille jeux, à compter de l'argent, à tirer un fusil, à chercher des choses cachées, & à les apporter à leurs Maîtres après les avoir trouvées, comme font les Epagneux bien dressez. Quelle plus grande preuve peut-il y avoir des progrez qu'ils ont fait dans la raison & dans la science qui leur

1654. a été enseignée N'aprend-t'on pas aux Elephans l'art militaire, & ne les met-on pas à la tête d'une armée ? Les Princes Indiens ne comptent-ils pas autant sur la conduite & sur la sagesse de ces animaux, que sur les services de leurs plus braves & plus sages Generaux ? Cette bête est aussi docile, & aprend aussi promptement tant qu'elle est jeune tout ce qu'on veut, qu'un enfant peut faire à l'Ecole : ce qui ne sçauroit se faire sans l'usage de la raison.

Pour finir je passe sous silence plus de cinq cens argumens, qui prouveroient tous que les brutes ont une ame aussi-bien que nous, & des facultez & des affections conformes aux nôtres. Ainsi il n'est gueres moins injuste de les tuër & de les manger, parce qu'elles ne peuvent nous parler & converser avec nous, qu'il le feroit à un Canibale de nous tuër tous deux, & de nous manger, parce que nous n'entendons non plus son langage, qu'il entend le nôtre.

Dieu qui renferme les vents pendant que l'Alcion couve ses petits, pour faire connoître par-là qu'il aime cet oiseau, nous donnera très-assurément un repos perpetuel, si nous nous abstenons de faire du mal aux animaux nos compagnons.

LET-

LETTRE CI.

A Mustapha Barbier du Grand Seigneur, au Serrail.

De l'empriſonnement du Duc de Lorraine.

TU m'as autrefois entendu parler du Duc de Lorraine, & des diverſes pertes qu'il a faites. La plûpart des gens avoient crû qu'elles finiroient par l'excommunication décernée contre lui par le Mouſti Romain, de laquelle je t'ai donné avis. Mais l'experience nous apprend qu'un malheur n'arrive jamais ſeul ; mais que les diſgraces attaquent en foule ceux dont la deſtinée a réſolu la perte.

On peut dire neanmoins que l'inconſtance de ce Prince eſt la cauſe de tous ſes malheurs. Il n'a fait que courir de parti en parti entre les Rois de France & d'Eſpagne, prenant ſucceſſivement les armes pour l'un, & cabalant ſecrettement avec l'autre ; toûjours infidéle à tous deux, & ne faiſant jamais moins que ce qu'il étoit de ſon propre intérêt de faire.

C'eſt-là le vrai caractere de ce Prince. On peut ajoûter qu'il étoit d'un eſprit intraitable, & d'une avarice inſatiable ; auſſi amaſſa-t-il de grands treſors d'or, d'argent & de joyaux, & il n'épargna pour cela ni la rapine, ni la violence De là vint qu'il ſe broüilla avec divers Monarques : mais enfin s'étant rendu ſuſpect au Roi d'Eſpagne ſon dernier Maître, odieux à ſon propre frere, qu'on appelle le Duc François ; & execrable à tous les lieux où ſon armée avoit été en quartier, l'Archiduc Leopold l'a fait arrêter, & conduire au Château

1654. d'Anvers. Cette nouvelle a été si agréable aux Habitans des Pays-Bas, qu'ils en ont fait par tout des feux de joye. Il fut renfermé le vingt-cinquiéme de la derniere Lune. On fit bien-tôt aprés arrêter sa seconde femme, afin de savoir par son moyen où étoient les papiers & l'argent; mais sur tout l'argent qu'on avoit principalement en vûë, le Duc passant pour un Prince prodigieusement riche, & les cofres d'Espagne ayant besoin de ce secours. Les Espagnols ont donné les mains à ses brigandages: il n'a rien laissé qu'il n'ait pillé, & ils l'ont laissé faire tant qu'ils ont vû qu'il accumuloit: mais à present qu'il a fait son coup, ils le puniſſent pour des crimes qu'ils lui ont fait commettre, & s'emparent par ce moyen de toutes ses richesses.

On dit qu'il a d'abord souffert sa prison avec beaucoup de patience; mais voyant depuis qu'on lui refusoit la liberté de voir les Remparts du Château, il est devenu furieux, a jetté à la tête du Gouverneur un chandelier, la seule arme qu'on lui avoit laissé, & rompu les fenêtres de son appartement. Aprés cette violence on a été contraint de le confiner dans un cachot, où il n'a de lumiere, que celle qui lui vient d'une grille qui lui est sur le toit.

François de Lorraine son frere lui a succedé au Commandement de l'armée. Il se pique de grande fidelité pour la maison d'Autriche; mais au bout du compte il peut être aussi chancelant que son frere. Le Roi de France a des appas capables de tenter la vertu d'un Ange; cependant rien ne pourra jamais corrompre un Musulman comme moi, sur le front duquel la destinée a gravé cette devise, *prêt à souffrir.*

Je rougis, serenissime Aga, quand je songe, que je suis si denué de vertus, que je ne puis me vanter de rien que de fidélité, pendant que mille ames illustres couronnées de mille & mille bonnes actions montent tous les jours au Ciel. Quoi

qu'elles n'ayent fait au monde qu'une fort petite 1654.
figure, & pour tout dire en un mot, une figure aussi obscure & aussi méprisable, que celle que je fais à Paris ; elles ne laissent pas neanmoins d'être à present assises avec les cent vingt-quatre mille Prophétes, qui sont les Favoris de l'Eternel.

Puisses-tu grossir cet heureux nombre, aprés que tu seras rassasié de biens sur la terre, & que tous les plaisirs dont tu joüis ici bas te seront devenus comme le parfum, qui plaît pendant quelque tems, mais dont on se lasse à la fin.

LETTRE CII.

Au Juif Nathan Ben-Saddi, à Vienne.

Des traditions non écrites de Moyse, & de la Loi écrite. Eloge de l'Alcoran.

NE me soupçonnes point de partialité, ou d'être entêté de faire des Proselites, parce que je me donne beaucoup de peine à t'amener à la raison, & à te faire sentir que tu es homme. Ce n'est point par intérêt que je veux te rendre ce bon office ; & je ne suis pas d'humeur à m'empresser beaucoup à faire des convertis L'amour de la verité est le seul motif qui me fait prendre la plume. J'ai toûjours cru que le seul moyen de revenir des erreurs de Philosophie ou de Religion, est d'étudier ces matieres volontairement & sans sollicitation. Peut-être suis-je dans le même cas que toi,

1654. car afin que tu le sachés, je ne cherche pas plus à te détromper, qu'à me satisfaire moi-même, en te communiquant franchement ce que je pense, car on remarque ordinairement qu'on apprend soi-même à mesure qu'on enseigne les autres. Nôtre memoire est foible & infidéle; & nous pensons plusieurs excellentes choses qui nous échapent dans la suite pour n'avoir pas fait en nous une profonde impression. C'est en vain que nous courons aprés une idée confuse, & que nous foüillons tous les réduits de nôtre ame pour retrouver une pensée perduë, qui n'a laissé aucune trace. La rapide production de l'esprit s'est évanoüie, elle est morte aussi-tôt que née; que dis-je morte aussi-tôt que née, elle avorte souvent dans le moment qu'elle a été conçûë. Le seul moyen donc de retenir nos pensées, c'est de les renfermer en des paroles, & de les enchaîner par des écrits. C'est pour cela que je t'importune de lettres de cette nature. En t'instruisant je puis perfectionner ma raison, & me confirmer dans la methode que j'ai prise, de vivre selon mon naturel; c'est-à-dire, de ne pas laisser assoupir ma raison, pendant que mes passions sont actives & vigoureuses à travailler à ma perte. Je suis persuadé que le plus grand opprobre ou le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme, est d'être privé de sa raison.

Ce que je viens de dire de l'infidélité de nôtre memoire, peut servir d'une bonne introduction aux objections que j'ai à faire contre vos traditions.

Si quelqu'un vous demande, pourquoi cette Loi ne fut pas écrite aussi-bien que l'autre, vous répondrez que Dieu en a usé ainsi, de peur que les Gentils trouvant moyen d'en avoir des copies, ne les corrompissent, & n'en renversassent le sens, comme ils ont fait de la Loi écrite. Mais d'où vient qu'il

permit qu'on en rédigeât une par écrit ? Avoit-il 1654.
moins de soin de celle-ci que de l'autre ? Ou les Gentils en alterant & corrompant les traditions moins importantes, pouvoient-ils faire plus de mal, que de corrompre la loi essentielle & fondamentale ? Car vos Docteurs mêmes avoüent que ces loix non écrites ne contenoient que des circonstances. Y a-t-il donc d'homme de bon sens, qui puisse se contenter d'une réponse si triviale ? Ou direz-vous que Dieu a eu plus de soin d'empêcher que les Gentils ne corrompissent ces traditions, que de les conserver dans leur pureté parmi les Juifs ? Le veritable moyen de conserver la pureté de leur origine, étoit de les rédiger par écrit ; ce qui paroît évidemment par la conservation de la loi écrite, qu'on prit tant de soin de transcrire, que s'il y avoit une lettre, ou un point d'ajoûté, de diminué, ou de mal placé, on prenoit cela pour un fatal présage de calamité, & les copistes en étoient severement punis : Même toute la congregation étoit obligée d'expier ce crime par jeûnes, par prieres & par aumônes. Desorte qu'il étoit en quelque maniere impossible, qu'avec tant de circonspection, il se fit la moindre corruption ou alteration dans la loi écrite.

J'en apelle à ta propre raison, s'il n'étoit pas beaucoup plus sûr de transcrire les loix pour en conserver la pureté, que de les confier à la foible memoire des hommes.

D'ailleurs je voudrois fort savoir, dequoi devinrent ces traditions durant les diverses captivitez des Juifs, & les diferens dépeuplemens de la Terre-Sainte ? Qui prit soin de faire passer à la posterité ces traditions dans leur pureté, lorsque les Juifs se trouverent sans Sacrificateurs, sans Prophêtes & sans Sinagogues ? Lorsqu'ils furent dispersez dans les Provinces éloignées de la Mede, de la Perse, de l'Egypte, & de Babylone ? Vos Peres étoient alors esclaves des Rois Payens de l'Asie. Il n'y avoit point

1654. alors d'Anciens assis au Sanedrin, qui pûssent prendre ce soin-là. Je ne vois pas même qu'Esdras le Scribe prit aucun interêt à ces traditions, après que lui & les Juifs ses fréres furent revenus de leur longue captivité de Perse & de Babilone. Leur plus grand soin fut de recouvrer les livres de la loi écrite qui s'étoient perdus, sans se mettre en peine, & même sans faire aucune mention des traditions non écrites Je conclus delà, que ces traditions n'étoient pas de grande importance; ou que si elles l'étoient, elles avoient été entierement changées, ou s'étoient perduës pour la plûpart plusieurs siecles avant que le Talmud eut été composé; livre qui selon toi, contient ces sacrées instructions. En disant cela tu te contredis toi-même; car si ces traditions devoient être transmises aux enfans de generation en generation par la bouche de leurs Peres, comme tu le supposes, quel besoin étoit-il donc de les écrire dans le Talmud, ou dans quelqu'autre livre? Cependans les écrits de vos Rabins en sont pleins. Ainsi, tu te confonds toi-même, & tu te jettes aveuglement dans un cercle d'absurditez.

Rapelle donc ta raison, & ne te laisse pas ébloüir aux fables de tes Rabins, habiles compilateurs de contes de vieille. Il est certain que ces traditions dont vous faites tant de bruit, ne sont autre chose que les visions de vos Cabalistes, qui prétendent voir plus de misteres dans l'ordre de deux ou trois lettres ou points Hebraïques qu'ils n'en sauroient démêler dans des volumes entiers Ils se cassent la tête à tirer de loin des interpretations prises de la maniere particuliere de placer chaque trait de plume. Ils embarrassent & amusent leurs Disciples en leur enseignant à la faveur de vingt-quatre lettres, une Theologie plus envelopée & plus Romanesque, que ne fit jamais Pithagore avec tous ses nombres mystiques. L'Alphabet est pour eux l'Oracle de la Theologie. Ils ont fait de la loi une enigme parfaite,

N'ajoûte donc point foi à ces pieux Charlatans, 1654.
à ces fourbes devots, qui avec leurs sacrez tours de passepasse font de vous autant de singes, pour se moquer dans le particulier de vôtre folie, lors qu'avec tant de dévotion ils vous voyent ramper, sauter, danser, hurler, braire, & faire dans la Sinagogue toutes vos autres postures & actions antiques, à la pratique desquelles vous avez donné tant d'application & d'exactitude, que vous avez entierement negligé les points importans de la loi.

Je croi que ce que je viens de dire suffit pour te convaincre, que les traditions qu'on veut vous faire accroire avoir été données à Moyse sur la montagne de Dieu, ne sont autre chose que les Songes creux de vos aveugles conducteurs, qui ne s'apliquent à rien tant, qu'à vous embarasser dans un Labirinthe perpetuel de superstition & d'erreur.

Il n'y aura pas plus de peine à démontrer, que la loi écrite même, toute divine qu'elle est de sa nature, n'est pas d'une obligation universelle pour tous les peuples; mais qu'elle n'oblige que vôtre nation en particulier, & les peuples voisins de la terre qui ont voulu se joindre à vôtre communion.

Comme le tems me presse, je n'insisterai que sur un argument, dont je te laisserai la décision: Je te demande donc s'il étoit possible à tout le genre humain d'aller une fois l'an à Jerusalem, pour y sacrifier dans le Temple de Salomon, comme vôtre loi le requeroit? Qu'il n'étoit pas permis de sacrifier nulle part ailleurs, c'est ce qui paroît évidemment par la loi-même, qui le défend; par l'exemple de vos Peres durant leurs diverses captivitez, & par la pratique que vous observez encore aujourd'hui; vous, dis je, qui n'avez fait aucun sacrifice depuis Tite Vespasien, Empereur Romain, qui ruïna vôtre Ville, & brûla vôtre Temple.

1654. Cela peut servir à te convaincre encore, que la loi de Moïse n'étoit pas d'obligation perpetuelle aux Juifs mêmes, puisqu'il est constamment vrai, que vous n'avez pas été en état de l'observer depuis seize cens ans. Or il n'est pas moins constant, que Dieu ne voudroit pas exiger des hommes une chose qu'il leur seroit impossible de faire.

N'aye donc plus de si hautes idées de ta nation, comme si elle étoit la seule qui fut élûë de Dieu, & la seule capable d'en recevoir des faveurs. Cesse d'insulter tout le reste du genre humain, & de maudire tes freres, enfans d'un même Pere, qui est Noé homme juste, & Prophête de Dieu. Regarde le Soleil & la Lune, & toute la constellation du Ciel, leurs influences se répandent également sur tout le monde. Regarde les Elemens, ils servent également aux enfans d'Adam; ils sont sans partialité pour les mortels, & il n'y a point de faction qui puisse détourner les vents & la pluye. Tout cela arrive au tems & au lieu assignez: Et les quatre Saisons de l'année reviennent successivement de la même maniere, & se font sentir aux habitans des quarre coins du monde. Les plantes ne connoissent point de difference entre les circoncis, & les incirconcis; mais elles donnent leurs fruits aux uns & aux autres avec une égale indifference. Aussi les brutes reconnoissent également pour leurs Souverains les circoncis & les incirconcis. Les oiseaux de l'air sont aussi-tôt pris par un Oiseleur Payen, Chrétien, ou Mahometan, que par un Juif. Les poissons de la mer lorsqu'ils avalent l'hameçon, ou se jettent dans le filet, ne regardent point de quelle Religion sont ceux qui les prennent. Tout arrive à chacun selon sa nature, & comme il plaît à la destinée. Il n'y a que l'homme qui transgresse la condition de son être. Mais ceux qui obéïssent au Legislateur interne, je veux dire à la loi de la

conſcience, vivront ſans doute heureuſement, & 1654.
mouront paiſiblement, de quelque nation ou Religion qu'ils puiſſent être.

De peur que l'homme n'errât faute de connoiſſance, une lumiere eſt ſortie d'Orient, je veux dire le livre de gloire qui confirme la loi écrite, & inſtruit les hommes de la verité. Ce livre ſans contredit a été apporté du Ciel. Il porte ſa propre évidence, & les caracteres de ſa divinité dans la majeſté de ſon ſtile. Il y a dans chaque parole un eſprit & une énergie qui ſubliment l'entendement du pieux lecteur, & qui purifient ſes affections. Il eſt écrit en Arabe, langue ſi pure & ſi parfaite, que les plus rigides Critiques n'y ſauroient trouver une faute depuis le commencement juſqu'à la fin. Une partie s'accorde exactement avec l'autre, & il eſt exempt de contradictions. Tous les Chapitres de ce glorieux livre ſont d'une piece. Beautez qu'on n'a pû trouver enſemble ſans miracle dans un livre publié par un homme qui ne ſavoit ni lire, ni écrire.

Les progrez qu'il a faits dans le monde, prouvent qu'il eſt deſcendu du Ciel. La plus grande partie de l'Aſie & de l'Afrique, & pluſieurs Royaumes de l'Europe ont obéï à l'Alcoran durant plus de mille ans. Pareille choſe pouvoit-elle arriver ſans le décret du Ciel? Quand le Prophête & favori de Dieu reçût ſa premiere commiſſion, il étoit comme le Pélican dans le Déſert, ſolitaire, & ſans compagnon. Il ne perdit point courage pour cela, mais obéït aux ordres du Ciel. Il ſe voyoit au milieu des rochers & des ſables, environné de tous côtez de redoutables bêtes. Cependant il ne deſeſpera point de l'aſſiſtance du Ciel, mais ſe conſola ſur la promeſſe de l'Eternel. Il commença ſa Miſſion par prêcher aux Lions & aux Tigres, qui comme s'ils avoient entendu un nouvel Orphée, devinrent doux & ſociables à ſa parole puiſſante. Ces fiers habitans des forêts vinrent ſe

1654 p osterner devant l'Envoyé de Dieu : Ils lui lécherent les pieds pour marquer leur sonmission, ils environnerent le li-u de son repos comme s'ils avoient été ses Gardes, & lui apporterent à manger soir & matin. Le Prophête fut surpris qu'on fit tant de grace aux bêtes de la terre. Il loüa le Createur de toutes choses, & sa bouche fut pleine de benedictions. Il benit le jour & la nuit, & l'obscurité qui est entre-deux. Il benit la rosée qui tombe au lever de l'odoriferente étoile, & les vents frais qui font branler à minuit les feuilles des arbres. Au matin il pria que tous les hommes devinssent vrais croyans. Dieu sans doute eut exaucé sa priere, si l'Ange qui la portoit au Ciel n'eut rencontré le Diable un peu en deçà de la Lune, qui lui déroba une partie des paroles de Mahomet; desorte que sa priere monta toute imparfaite au trône du Tout-puissant. La plûpart des hommes devinrent neanmoins croyans; & beaucoup plus le deviendront encore.

En peu de tems ce solitaire Prophête se vit à la tête d'une nombreuse armée, toute composée de Volontaires, qui vinrent le trouver dans le desert, inspirez qu'ils furent par celui qui gouverne tout. Les Puissances d'Arabie s'opposerent au sacré Heros : Elles menerent contre lui la fleur de l'Orient: mais elles ne firent que précipiter leur destinée, & irriter leurs Astres courroucez. Les Elemens prirent les armes contre elles, & les Méteores combatirent pour la défense de l'Ambassadeur de Dieu. La foudre, la grêle, & des pierres de feu, ruïnerent les troupes des Infidéles, & l'horrible vent de tempête qu'il fit enterra toute leur armée dans les sables. Ainsi celle des Musulmans vainquit sans tirer l'épée, & les Empires des méchans tomberent entre les mains des vrais croyans. La Perse, Babylone, & l'Egypte, furent subjuguées, & embrasserent la pure foi. L'Alcoran fut reçû depuis l'Inde jusqu'en Ethiopie; Depuis le Soleil levant,

jusques au Soleil couchant, on fit unanimement 1654.
cette sainte profession de foi, *qu'il n'y a qu'un seul Dieu, & Mahomet son Prophête.*

Considére à present, Nathan, si la Loi de Moyse a jamais eu un tel pied dans le monde, ou si les enfans d'Israël peuvent se vanter de conquêtes si universelles. Il y a déja long-temps que vôtre petit Royaume a pris fin; & que tant lui, que tous les Empires de l'Asie & de l'Afrique, ont été engloutis par la Monarchie des Osmans. Vôtre Tabernacle, vôtre Temple, vôtre Ville, & vos Sacrifices ne subsistent plus. Vôtre nation est dispersée par tout le monde, sans terres ou possessions qu'elle puisse appeller siennes: & vous n'avez ni Prince, ni Sacrificateur, ni Prophête, à qui vous puissiez avoir recours pour vous délivrer des calamitez qui vous accablent.

Sors donc de la Sinagogue que le Ciel châtie; Secouë-toi de la malediction; & aprés t'être purifié viens te joindre aux vrais croyans qui sont benis en ce monde, & qui seront heureux en Paradis. Ou au moins tiens-toi dans la réserve, & suis tes propres lumieres.

LETTRE CIII.

A Dichen Hussein, Bassa.

De la politique du Cardinal Mazarin de marier ses Niéces aux Princes du Sang.

LA politique du Cardinal Mazarin n'est point un secret à la Cour Imperiale. Il travaille à présent à son chef-d'œuvre. Il y a long-temps qu'il entretient des Pensionnaires au service des Grands de France. Il n'y a point d'homme de la premiere qualité qui puisse compter qu'il n'a point à sa table une creature de ce Ministre. Toute sorte de déguisement soit pour le corps, soit pour l'esprit, n'ont jamais manqué aux gens habiles à trahir, & officieux à faire du mal.

Il se sert à présent d'autres Espions auprés des Princes du Sang, & de la premiere Noblesse de France. Les femmes sont devenuës ses Agents secrets; femmes du même sang que lui; veritables Italiennes, & élevées sous ses soins & sous sa direction particuliere : En un mot ses Sœurs & ses Niéces.

Cinq sont arrivées tout de nouveau en cette Ville. Le Secretaire du Cardinal les y a conduites, & elles ont été accompagnées par une longue suite de Courtisans, qui sont venus les recevoir à quelques lieuës de Paris. On dit qu'il y en une d'une singuliere beauté; & que le jeune Roi de France ayant vû son portrait, s'est rendu amoureux de l'original.

Il est vrai que le Prince de Conti en a épousé une, & que le Cardinal lui a donné son Palais, & deux cens mille écus en mariage.

On dit que l'autre se mariera avec le Duc de Candale & une troisiéme avec le fils du General d'Harcourt.

Le Cardinal Mazarin comme s'il vouloit être à la Cour de France ce qu'étoit Joseph à la Cour de Pharaon, a mandé à son frere de venir le trouver, & d'amener en France toute sa famille. Il est résolu de peupler ce Royaume de Siciliens de la race des Mazarins. Ces gens continueront & par instinct & par regles les desseins que le Cardinal a commencez, & éleveront cet Etat chancelant aussi haut que s'est proposé ce Ministre, ou le ruineront absolument. Car ce Prélat dont l'esprit est toûjours en mouvement ne sauroit suivre les voyes moyennes. 1654

On dit que le Duc d'Orleans est fort mal satisfait de l'ambition qu'a le Cardinal de vouloir marier ses Niéces aux Princes du Sang. Ce Prince ne se laissera jamais engager à s'aprocher de la Cour. Il favorise au contraire le Prince de Condé, & les autres mécontens. Il y a des gens qui augurent de là, qu'il y aura bien-tôt du changement dans les affaires : car la plûpart des François penchent à prendre le parti du Prince.

Il y a de grandes cabales par tout le Royaume; & le Cardinal met en œuvre tous les rafinemens de la politique pour avancer ses affaires. Il connoît trop le Prince de Condé pour songer à un racommodement. Il a un double interêt à ruiner cet infortuné General : car il y va de sa propre conservation, & de la grandeur de la Princesse de Conti sa Niéce, qui par la chûte de son Beaufrere deviendroit la maîtresse de son bien.

Il tâche aussi de se racommoder avec le Cardinal de Rets, son ennemi déclaré, & à qui le Pape a donné la pourpre pour balancer la puissance de Mazarin à cette Cour, où il est soupçonné d'animer le Roi contre la Cour de Rome.

Ce Cardinal de Rets est maintenant prisonnier d'Etat, & l'a été long-temps. Ce fut par les ordres de Mazarin qu'il fut d'abord arrêté. Mais le sage Ministre croit à présent que le plus sûr, est de composer avec un homme, qu'il ne peut persecu-

1654. ter long-tems, sans s'exposer au ressentiment de tous les Ecclesiastiques, & sur tout aux foudres de la Cour de Rome.

Pour pacifier donc les choses, & fortifier son parti, il a proposé le mariage de son Neveu avec la Niéce du Cardinal de Rets. La Cour n'est occupée qu'à faire des alliances de cette nature : preuve évidente qu'elle sent que sa puissance diminuë, & craint qu'elle ne diminuë encore plus, si le Prince de Condé se met une fois en campagne.

Il n'importe guéres aux intérêts des Musulmans de quel côté soit l'avantage : car les uns & les autres sont également ennemis de l'Envoyé de Dieu.

Si je puis par quelque heureux artifice fomenter les divisions de ces Infidéles, je ne desservirai point la sublime Porte. Quoiqu'il en soit, je prierai toûjours Dieu, que les Infidéles tournent les uns contre les autres des armes, qui réünies dans les mêmes intérêts, feroient periclier l'Empire des vrais croyans.

Que ta presence au Divan, soit, illustre ami, comme un fort bastion, sous le couvert duquel je puisse trouver un azile contre l'artillerie des langues malignes & fiâteuses.

LETTRE CIV.

A Dinet Golou.

Il lui apprend qu'il avoit perdu par accident l'usage de ses yeux durant deux jours. Digression sur la sagesse qu'on trouve dans les brutes.

TU n'ignores pas qu'aussi-tôt que j'eus reçû avis de l'execution de la sentence de nôtre ami Gery Boinou, à qui le Createur fasse grace, j'écrivis à

Ismaël Monta Faraca, son Successeur, une lettre de 1654
condoléance. Pour garder un juste milieu entre la tendresse que je devois à la perte que mon ami avoit faite de ses yeux, & la défiance que j'avois d'un Etranger, je remplis ma lettre des expressions consolantes dont je me serois servi si j'avois parlé à Boinou même, ne doutant pas qu'Ismaël ne lût ma lettre à son aveugle prédecesseur.

Je fis le Stoïcien outré, ou du moins je donnai je ne sçai combien de conseils Philosophiques presque impratiquables. Rien ne sortit de ma plume qu'une Morale severe. Et tout cela pour couvrir la veritable part que je prenois aux souffrances de Gery, que toi & moi, comme tu sçais, n'étions pas les seuls à aimer. Je t'ai dit dans ma précedente, que je n'avois pas osé confier mes sentimens, tout déguisez qu'ils étoient, à un homme, qui sous prétexte de son nouvel avancement pouvoit être plus clairvoyant qu'auparavant, & penetrer incontinent le foible voile des paroles, & voir quelque chose dans ma lettre qui m'auroit été desavantageux, si je m'étois hazardé d'exagerer la severité du Sultan, ou le merite de Gery.

Je crus donc qu'il valoit mieux affecter de l'indifférence, personnage que je sçai aussi peu faire que personne, dans les occasions qui touchent les sens de trop prés. Il est aisé de donner aux autres des conseils, que nous pratiquons fort mal quand nous nous trouvons dans le même cas. Quand il s'agit d'autrui la Sagesse & la Morale ne nous coutent rien; mais quand il s'agit de nous mêmes toute nôtre Philosophie s'évanoüit. On ne voit plus en nous que l'humanité & la sensibilité sans vertu & sans patience.

L'experience que j'ai faite depuis deux jours m'arrache cette confession. J'ai perdu par un malheureux accident l'usage de mes yeux durant quarante-huit heures. Il est vrai que quand ils n'auroient pas été malades, je ne m'en serois pas beaucoup servi pendant le tiers de ce tems-là: A moins que tu ne dises

8654. qu'ils nous servent à dormir, & qu'ils sont un secours à l'ame, pour appercevoir les sombres chimeres de la nuit. Quoiqu'il en soit, je me souviens que ce n'étoit pas un médiocre chagrin durant même cette absence du Soleil, de n'en sentir la privation que par l'oreille : car tant que les fenêtres de mon ame ont été fermées, il étoit inutile d'ouvrir celles de ma chambre, qui avant ce malheur m'auroient convaincu par la reverberation de la lumiere de la Lune ou des Etoiles, que la nuit étoit venuë, sans consulter les Horloges, & les choses des Convens.

Cela fut cause que je me retractai de tout ce que j'avois écrit à l'Eunuque au sujet de l'aveuglement, & regardai comme un fou le Philosophe qui se creva les yeux pour penser avec moins de distraction. J'enviai le bonheur de ces fous bien plus heureux qui ne pensent point, & qui ont l'usage de la vûë, qui sert à former & à regler les conceptions des personnes les plus sages & les plus intelligentes.

Ma tristesse fut si grande durant cette petite éclipse de mes yeux, que je préferai à ma vie celle de ces animaux muets que les hommes ont apris à appeller irraisonnables, & qui expriment leur sentiment par des sons inarticulez ; langage que nous n'entendons point. Je souhaitois presque d'être métamorphosé, ne fut-ce qu'en chien, pourvû que j'eusse l'usage des yeux, dont la privation rend la vie non seulement defectueuse ; mais même incommode à elle-même. Si tu me condamnes d'avoir fait un tel souhait, je te répons pour une bonne fois que je ne saurois m'empêcher de croire qu'un chien que j'ai vû menant un aveugle dans les ruës par une corde, étoit plus heureux que son maître, ce fidelle chien faisoit sa charge avec beaucoup de prudence, & évitoit les obstacles qui traversoient son passage, comme par exemple chariots, carosses, ou foule de peuple. Il en étoit redevable à ses yeux, qui le rendoient plus sage que son Maître,

lequel autant que j'en puis juger, ne seroit pas con- 1654.
duit plus sagement que la brute quand il auroit eu les yeux bons.

Puisque je suis tombé sur la sagesse des brutes, il ne faut pas que j'oublie un fait que j'ai lû dans Plutarque, & dans un certain Auteur François, d'un chien qu'avoit un des Courtisans de Vespasien Empereur Romain. Cette bête faisoit au naturel toutes les agonies & tous les symptomes de la mort par l'ordre d'un Charlatan, qui lui avoit apris plusieurs tours faceceux pour divertir les Grands de Rome.

Le même Auteur François où j'ai lû cette avanture parle de certains bœufs, qui avoient ce semble apris l'Arithmetique. On s'en servoit cent fois par jour à tourner la rouë d'un puits : Mais leur tâche étant achevée, il n'y avoit pas moyen de leur faire faire un pas de plus. Ils n'avoient pas plûtôt repassé ce nombre dans leur tête, qu'ils quittoient d'eux-mêmes la rouë, sans qu'on pût les obliger par aucune violence à travailler davantage. Qui peut nier que ces bœufs n'entendissent les Mathematiques, ou que le chien de Vaisseau dont je vais te parler eût besoin d'étudier les Elemens d'Euclide? Ce chien ayant fort grande envie de goûter d'une huile qu'il voyoit dans un Vaisseau de terre, où il ne pouvoit mettre la tête assez avant, parce que le cou du pot étoit long & étroit, & ayant essayé plusieurs fois inutilement, courut à fond de cale où il y avoit du gravier qui servoit de lest. Il fit plusieurs tours aportant à chacun sa pleine gueule de gravier qu'il mettoit dans le pot. Il y revint si souvent, que le pot étant enfin à demi plein de gravier, l'huile monta jusqu'aux bords, & le chien en lapa autant qu'il en voulut. Plutarque donne ceci pour un fait dont il a été témoin oculaire. N'étoit-ce pas à ton avis l'Archimede des Chiens: Les Chévres de Candie ne sont-elles pas Medecins absolument parlant? Ces animaux aiant été blessez courent sans interruption toutes les

1654. plaines de cette Isle fertile, jusqu'à ce qu'elles ayent trouvé une certaine herbe qu'on apele, si je ne me trompe, Dictame, avec laquelle elles se gueriſſent.

Si les François liſoient ceci, & ce que j'ai écrit ſur ce ſujet à Cara Hali, auſſi-bien qu'au grand Muhammed du Deſert, ils me condamneroient comme un heretique, comme un fou, ou comme un extravagant: Ou du moins ils concluroient que je ſuis un trop importun Avocat des bêtes. Ils m'appelleroient brute moi-même, & diroient déciſivement que je ſuis décendu de quelque brute.

Mais toi qui as été élevé en Orient dans des principes plus humains, & qui as eu l'honneur de verſer de l'eau ſur les mains de l'auſtere Hermite, tu auras une autre opinion de ce que je dis pour défendre les animaux nos alliez.

Celui qui a donné la ſageſſe & le langage aux fourmis, & qui leur a apris à ſe parler en langage muet; de ſorte que l'allarme ne fut pas plûtôt donnée dans leur petit territoire, qu'elles s'enfuïrent toutes avec leur petit bagage, à l'aproche de l'armée de Salomon; celui, dis-je, qui a donné la ſageſſe aux fourmis nous faſſe la grace d'entendre le langage des bêtes, ou du moins de ne pas nous croire plus ſages qu'elles qui entendent le nôtre.

LETTRE CV.

A Aſis, Baſſa.

Des préparatifs qui ſe faiſoient pour le couronnement du Roi de France. Nouveaux mécontentemens à Paris aprés la mort de l'Archevêque.

CEtte Cour n'eſt occupée à preſent, qu'à faire les apréts néceſſaires au Couronnement du jeune

Roi. Rheims est la Ville où doit se faire cette cé- 1654
rémonie On dit que le Duc d'Orleans ne s'y trouvera pas, quoi que le Roi ait fait dire à tous les Princes & Grands de l'accompagner suivant l'ancienne coûtume. Ce Duc n'est pas content de la grande autorité que le Cardinal Mazarin prend à la Cour. Outre que sa fille qui n'a pas peu de pouvoir sur lui, est du parti des mécontens. C'est par ses conseils que le Duc son Pere, s'absente ainsi du Roi son Neveu. Il y a néanmoins des gens qui disent, qu'il changera de sentiment avant le tems marqué pour le Couronnement, & qu'il aimera mieux dissimuler son mécontentement, pour avoir plus d'avantage à ruïner le Cardinal, qui entretient le Roi dans un cercle de plaisirs conformes à son âge, pour lui ôter par ce moyen le loisir & l'envie d'entrer dans l'examen de son administration.

La Cour est à present à Fontainebleau, Maison de plaisance du Roi, où l'on ne songe qu'à se divertir. Cependant les Princes du Sang qui ne dorment pas, songent à de nouveaux moyens de retirer la Cour de la léthargie où elle est tombée & d'aprendre au jeune Monarque que le son des Trompetes & des Tambours, sera bien-tôt une musique plus nécessaire, que le concert des ruelles.

Sur ces entrefaites le Prince de Condé ayant été condamné, la Princesse son Epouse a demandé au Parlement, que sa dot lui fut assurée. Mais l'affaire a été renvoyée au Roi. Il semble que son Epoux soit perdu à tous égards, si ce n'est du côté de l'affection des peuples, qui favorisent tous ceux qui sont ennemis du Cardinal Mazarin.

Monsieur Broussel, l'un des Conseillers du Parlement, l'empriſonnement duquel j'ai ci-devant dit avoir été la cause des premiers troubles de Paris, est nouvellement mort. Cependant le parti dont il étoit défenseur, n'est pas mort avec lui: Au contraire il reprend de nouvelles forces à la fa-

1654. veur des sujets de mécontentemens qu'on a tous les jours.

Il s'est ranimé d'une maniere particuliere depuis la mort de l'Archevêque de Paris. Le Clergé a choisi pour nouvel Archevêque le Cardinal de Rets, prisonnier d'Etat & en disgrace à la Cour. Cette élection a été déclarée nulle par une Déclaration du Conseil : Cependant les Ecclésiastiques persistent dans leur premier choix. Le Cardinal Mazarin les menace des peines dûës à ceux qui méprisent l'autorité du Roi. Mais ils ne font aucun cas de ses menaces, & comptent sur les armes du Prince de Condé, & esperent qu'avec le tems il les délivrera de l'oppression de ce grand Ministre.

Les gens habiles cabalent, & le vulgaire prend aisément parti selon son penchant. On n'entend ici que murmures & sourdes satires contre le Gouvernement. Chacun tâche d'avoir des armes, qu'il amasse comme pour se garantir de quelque invasion publique. Les Bourgeois mêmes ne sortent point sans épée, qu'ils cachent sous leurs habits ; comme s'ils avoient dessein de faire un massacre, ou qu'ils en craignissent un. Tout présage ce semble, que la fureur du peuple éclatera tout à coup, & en peu de tems ; & les plus sages ne sçavent quel sera le dénouëment d'un fracas si menaçant.

Il n'y a que moi tout environné d'Infidéles, qui suis resigné à la destinée, sçachant comme je fais que toute la force humaine n'est pas capable d'avancer ou de reculer les decrets signez au Ciel.

1654.

LETTRE CVI.

A Murat, Bassa.

De certains Sorciers arrêtez en France, d'un Magicien d'Egypte, & d'un autre Allemand nommé Zyto.

IL semble que les Demons ayent été tirez depuis peu de leurs cachots, & qu'ils se soient répandus en Occident, si nous en croyons les dépositions de ceux qui ont accusé certains prétendus Sorciers.

Plus de quarante vieilles femmes ont été arrêtées & empriſonnées en Bretagne, Province de ce Roiaume, accusées d'entretenir correspondance avec les puissances infernales. La plûpart ont été condamnées à la mort : Dieu sçait avec quelle justice.

Les unes sont acusées d'avoir ensorcelé leurs voisins, d'autres leur bétail : & d'autres enfin d'avoir rompu le charme des premiers & des seconds. Toutes en general sont acusées de s'être assemblées la nuit, & d'avoir fait certaines ceremonies diaboliques qui commencent & finissent, dit-on, par baiſer le posterieur d'un bouc, ou du diable travesti en bouc.

Je ne sçai jusqu'où va le tort qu'on a fait à ces pauvres vieilles. Je ne sçai pas non plus si leurs juges ont toûjours raison. Un visage maigre & ridé, un œil enfoncé, & une grande pauvreté, sont souvent les principaux sujets de leurs soupçons. Ces soupçons grossis par la superstition, par l'ignorance & par la malice, ont souvent emporté ceux qui doivent administrer la justice, à condamner de pauvres malheureux plus innocens qu'eux, comme coupables de sortileges.

Cependant on ne sçauroit disconvenir, qu'il n'y ait eu des hommes & des femmes habiles dans l'art ma

1654. gique comme on l'apele ordinairement; art qui n'eſt autre choſe, ce me ſemble, que ce qu'il y a de plus miſterieux dans la ſcience de la nature. Tels étoient Zoroaſtre, grand fils de Noé, & Roi de cette partie de l'Aſie, qui s'apeloit de ce tems-là Bactrie; Apollonius Tianeus, Philiſtides Siracuſain, & pluſieurs autres de plus vieille date. Ces gens connoiſſent la vertu cachée des Elemens, l'influence des aſtres, la ſpecifique operation des métaux, des mineraux, & autres corps ſouterrains, auſſi-bien que la vertu de tous les vegetables. Ils ſavoient faire parfaitement des figures aſtrales & Taliſmans, par le ſecours deſquelles ils faiſoient des merveilles. Et tout cela peut-être ſans ſonger aux eſprits infernaux, ou ſans avoir le moindre commerce avec les démons.

Je crois que Lucien Auteur ancien qui n'a jamais parlé de rien ſerieuſement, ſe croyoit à peine ſoi-même, lorſqu'il racontoit l'aventure de Pancrates, fameux Magicien d'Egypte, qui par le moyen de ces Taliſmans pouvoit transformer les choſes inanimées, & leur donner au moins l'aparence de creatures vivantes. Ainſi il auroit converti un bâton, ou un morceau de bois en la reſſemblance d'un homme, qui auroit marché, parlé & fait toutes les actions d'un être raiſonnable.

Un certain Etranger allant un jour avec lui à Memphis, & couchant enſemble dans le même Caravenſera, ou Auberge, ils ne furent pas plûtôt décendus de leurs Chameaux, que Pancrates prit une planche de chêne, qu'il toucha de ſon Taliſman; & après avoir prononcé deux ou trois ſillabes, le tronc ſe remua d'abord, ſe tint debout, marcha, & prenant les Chameaux par la bride, les mena à l'écurie. Après cela cet homme de bois entra, fit leur lit, & alla par tout où Pancrates voulut l'envoyer. Au départ le Magicien ayant fait certaines cérémonies particulieres, cet officieux Valet redevint planche. C'eſt ainſi qu'il en uſa tout le long de la route.

Son compagnon de voyage résolu de voir s'il ne pourroit point faire la même chose, profita de l'absence du Magicien, qui étoit allé au Temple, & qui avoit laissé son Talisman. Le curieux voyageur qui avoit été souvent le témoin oculaire du miracle de Pancrates, prend une piece de bois, & la toucha du Talisman de Pancrates, repetant les syllabes qu'il lui avoit entendu prononcer. Incontinent la piece de bois devint homme, & homme parlant. Le voyageur surpris de l'évenement, commanda à son nouveau Valet de lui aporter un baquet d'eau. Le tronc enchanté obéït. Le voyageur lui dit que cela suffisoit, & lui commanda de redevenir piece de bois; mais au lieu de le faire il continua d'apporter de l'eau jusques à ce que la maison fut pleine. Le voyageur craignant la colere de Pancrates crut rompre le charme en fendant le bois en deux; mais cela ne fit qu'augmenter son embarras. Chaque morceau prenant un baquet, se mit à puiser de l'eau, de sorte qu'au lieu d'un Valet il en eut deux. Cela dura jusques à ce que le Magicien vint à son secours, qui ayant fait à son Compagnon une rude censure, fit retourner d'un seul mot les deux Valets à leur premier état d'immobilité 1654.

Je ne te fais pas ce conte pour te le faire croire, ou pour le croire moi-même. Imitons Lucien qui en est l'Auteur, & mocquons-nous comme lui de ceux qui prennent plaisir à de pareilles fables. Mais excusons les Chrétiens si comptant sur les fictions des Poëtes & des Orateurs, ils croyent qu'un morceau de pain se convertit en chair & en sang après que les Prêtres ont prononcé quatre paroles.

J'ai le Journal de Racoa, autrefois resident à Vienne, en qualité d'Agent secret de l'heureuse Porte. Quelques-unes de ses lettres parlent de la superstition & de la crédulité des Allemans dans les choses de cette nature. Cependant dans une lettre qu'il adresse au Moufti il se confesse vaincu par

1654. les dépositions incontestables de ceux qui ont été témoins oculaires de la vie & de la mort d'un certain Faustus, qui faisoit mille tours diaboliques, comme on parle devant l'Empereur même.

Il parle aussi d'un autre Magicien, qui vivoit du tems de l'Empereur Charles-Quint, & qui s'apeloit Zyto. Le fils de l'Empereur à qui étoit Zyto devant se marier à la fille du Duc de Baviere, ce Duc pour obliger son Gendre qui étoit fort attaché à la Magie, comme l'étoient tous les Allemans, fit venir aux nôces quantité de fameux Sorciers. Pendant qu'un de ces Magiciens travailloit à faire quelque chose de rare, Zyto entr'autres, qui comme j'ai dit, étoit le Magicien du Prince, vint à son confrere avec une gueule aussi grande en aparence que celle d'un vieux Crocodile, & l'avala tout d'un morceau. Cela étant fait, il se retira & le vuida dans le bain, puis le produisit ainsi moüillé à la compagnie, défiant tous les autres Magiciens de faire la même chose: Mais tout le monde fut muet.

Je n'aprens pas que les Sorciers François dont on parle tant à present, ayent fait aucuns tours de cette nature. L'accusation la plus atroce qu'on leur fait, est d'avoir ensorcelé les cochons de leurs voisins qui ont enragé; ce qui peut être, comme tu sçais, une maladie naturelle.

Je prie le Ciel de nous preserver des enchantemens d'une imagination abusée, afin que nous & l'Incube de chaque mortel, n'ayons sujet de craindre ni les Sorciers, ni les Magiciens.

LET-

LETTRE CVII.

A Cornezan Mustapha, Bassa.

Propositions de mariage entre la Reine Christine, & le Prince Charles Palatin son Successeur.

TU as sans doute entendu parler de Christine Reine de Suede. J'ai fait mention de cette Princesse dans plusieurs de mes lettres. Cette fille Reine est sur le point de resigner sa Couronne à son Cousin, qu'on apelle le Prince Charles Palatin. C'est une resignation volontaire, & l'on dit qu'elle le fait par le grand penchant qu'elle a pour la solitude & pour la vie privée. Elle passe pour la Princesse du siecle la plus accomplie & la plus savante. Ceux qui prétendent être plus éclairez que les autres, disent que la veritable raison qui lui fait abandonner le Royaume, est la résolution qu'elle a faite de changer de Religion, & d'embrasser la foi du Mousti Romain, qui est défenduë par les loix de Suede. 1654

Tu riras de la proposition qu'elle a fait faire à celui qui doit lui succeder, & de la réponse qu'elle en a reçûë.

Elle veut premierement se reserver la plus grande partie du Royaume avec les revenus. «

En second lieu, elle ne veut point être sujette, mais elle prétend être entierement indépendante & libre. «

En troisiéme lieu, elle veut avoir la liberté de voyager dans les païs étrangers, ou en quelque endroit de Suede qu'il lui plaira. «

Enfin elle ne veut pas que son Successeur fasse aucun changement dans les charges importantes qu'elle «

1654. aura données à ses favoris, ni qu'il revoque aucuns des dons qu'elle leur aura fait.

Le Prince Charles a répondu.

» Premierement qu'il ne veut pas être un Roi » titulaire, sans Royaume & sans revenu qui puisse fournir tant en paix qu'en guerre aux dépenses necessaires.

» Secondement, qu'il ne veut souffrir aucun » Competiteur, égal, ou Souverain, dans son » Royaume.

» En troisiéme lieu, qu'il ne veut point s'exposer à ses intrigues dans les Cours étrangeres.

» Et qu'enfin s'il est Roi, il prétend disposer de » toutes les charges comme il le jugera à propos; » qu'il ne veut point être l'ombre d'un Roi, & » n'avoir point les privileges essentiels à la Souveraineté.

» On dit que quand la Reine apprit sa réponse, elle dit tout haut. Je n'ai fait ces propositions que pour connoître son esprit. Je croi à » present qu'il merite de regner, puisqu'il connoît si bien les incommunicables droits de la » Royauté.

Cette nouvelle vient d'un Secretaire envoyé à l'Ambassadeur d'Espagne, & nouvellement arrivé en cette Cour pour y negocier une tréve de dix ans entre la France & l'Espagne.

Il y a encore ici un Ambassadeur de Portugal, qui a donné avis à la Cour, que les Portugais ont chassé les Hollandois des Places qu'ils tenoient dans les Indes Orientales. Mais si nos Marchands disent vrai, les Tartares vont exterminer tous les Francs qui sont à la Chine.

Le jeune Roi de France passe toûjours le tems à danser, à voir des jeux, & autres recreations que le Cardinal Mazarin lui fournit à grands frais, pour l'empêcher d'entrer dans les affaires publiques, & de penser trop serieusement à l'arrêt que le Parlement a rendu contre le Prince de Condé.

On ne sait comment s'y prendre pour blâmer le procedé du Prince de Condé, ou pour accuser le Roi d'injustice. Il seroit mal à un Musulman de décider la question. Nos principes & nos loix ne sont pas comme les leurs; & celui qui passe ici pour un bon compatriote, seroit condamné sans hesiter comme un rebelle dans tout l'Orient, où l'on ne reconnoît qu'un Dieu au Ciel, & un Souverain sur la terre dans chaque Etat ou Empire. 1654.

Mais en France les Princes du Sang ont une autorité si grande, qu'ils sont autant de Monarques souverains dans leurs gouvernemens. Cependant il n'y en a point qui en ayent un pareil à celui du Bassa d'Egipte, ou superieur à celui d'Alep.

J'ai parlé autrefois de ces Princes aux heureux Ministres de celui qui peut, quand il veut, se faire tenir l'étrier par les plus grands Souverains.

Il seroit donc inutile d'insister davantage sur ce sujet. Il suffira de te dire que la Cour de France, quoi qu'elle n'ait pas sujet de se repentir de la severité avec laquelle elle a traité le Prince de Condé, semble neanmoins disposée à entrer en traité avec le jeune Duc d'Anguien son fils, pour fraper en même-tems deux coups en faveur de l'Etat par ce subtil stratagême. Un grand Duc de ce Royaume a été envoyé tout de nouveau au Duc d'Orleans pour proposer de marier Mademoiselle avec l'heritier du Prince de Condé. Par ce moyen les biens du Prince de Condé seront administrez par le Duc d'Orleans durant la minorité des jeunes mariez. C'est un artifice pour racommoder le Roi & son Oncle qui sont broüillez depuis si long-tems. Mais on croit que le mécontentement du dernier est si vif & si profond, qu'il faut pour l'effacer quelque chose de plus que de l'eau benite de Cour.

Voilà tout ce que j'ai de nouveau à te dire, si ce n'est la mort d'un certain Prince qu'on appelle le Duc d'Elbœuf. Qu'importe au Divan que cent de ces Princes Infidéles meurent tous les jours, ou ne

1654. meurent pas ; tant que le Grand Seigneur est plein de vie, & qu'il a toujours de bons & de fidéles Ministres.

C'est pour sa santé que je prie avant que le Soleil commence à poindre sur le sommet des montagnes d'Orient, & aprés qu'il s'est caché dans les valées d'Occident. Et à genoux que je suis une fois, je ne me leve jamais sans prier pour Cornegan, & pour les autres Bassas de la Porte.

LETTRE CVIII.

A Sale Tircheni Emin, Grand Maître de l'Artillerie à Constantinople.

De l'embrasement de Gravelines causé par un Magasin à poudre qui avoit sauté ; d'un Moulin qui avoit brûlé.

COmme tu est chargé des munitions destinées à la conquête du monde, je dois t'apprendre préferablement à tout autre le terrible coup qui a été frapé depuis peu sur une Ville des Infidéles de Flandres.

La place s'apelle Gravelines, & j'en ai déja parlé dans quelques-unes de mes précedentes. Le vingt-neuvieme de la derniere Lune le feu prit aux poudres du magasin. Si ce fut par accident ou par dessein, c'est ce qu'on ne sait pas au juste. Ce qu'il y a de sûr est que le mal est trés-grand. On dit que le tiers de la Ville a sauté, aussi-bien que les principales Fortifications, & les dehors de la Citadelle. Trois mille hommes ont été étoufez par la violente convulsion de l'air, & envoyez en l'autre monde bien & dûëment assaisonnez de salpêtre. Plusieurs au-

étés ont été enſevelis ſous les ruïnes des maiſons. 1654

Les uns diſent qu'une certaine perſonne étant venuë pour acheter de la poudre, comme on travailloit à ouvrir un barril, le marteau a fait feu. D'autres diſent, que celui qui faiſoit ſemblant de vouloir acheter de la poudre, étoit un Eſpion, ou un Emiſſaire ſecret du Cardinal Mazarin. Que par ordre de ſon Maître il avoit préparé un certain feu d'artifice, qu'il avoit renfermé dans une boëte, & qu'à une certaine heure l'artifice devoit prendre feu, mettre la boëte en pieces, & répandre des flâmes auſſi ſubtiles & auſſi penetrantes que celles de la foudre.

L'Eſpion ayant donc ce petit inſtrument de malheur tout prêt, bien inſtruit qu'il étoit de toutes choſes, eſt entré avec le Directeur du magaſin dans les caves où étoit la poudre, ſous prétexte de vouloir en acheter pour le Gouverneur de Bruxelles. Aprés avoir ouvert un barril, il mit la main dans la poudre, comme s'il en eut voulu examiner la qualité, & en même-tems il trouva moyen de gliſſer adroitement ſa petite boëte dans le barril, bien perſuadé qu'elle ne tarderoit pas long-tems à faire ſon effet. Faiſant enſuite ſemblant que ce barril ne l'accommodoit pas, on en ouvrit un autre, qu'il acheta, & puis il s'en alla. Une heure aprés tous les lieux circonvoiſins furent ſurpris du terrible coup qui fit trembler la terre. On dit que le bruit en fut entendu juſques en Angleterre.

On accuſe Mazarin d'avoir été l'Auteur de cette Tragedie. On hait ſi fort ce Miniſtre, que ſi la terre venoit à trembler en ces quartiers, on l'accuſeroit, je croi, d'en avoir été la cauſe.

On diroit que tous les Elemens ſont en guerre contre les Païs-bas. J'ai déja informé les Miniſtres de la toûjours heureuſe Porte, des deſordres que les tempêtes & les inondations ont

1654 faits dans le plat païs. L'on n'eut pas plûtôt châtié ces peuples, que le feu voulut les châtier à son tour. Un certain moulin poussé par une furieuse tempête, tournoit avec tant de violence, que les pierres s'étant extraordinairement échauffées, y mirent le feu. La violence du vent porta les flâmes sur les maisons voisines, & mit toute la Ville en feu.

La colere du Ciel s'est encore rallumée depuis peu pour ruïner ces Infidelles. Heureux encore si ceux qui restent profitoient de ce châtiment pour se convertir. Peut-être seront-ils détruits peu à peu jusqu'à une entiere consommation, comme l'ont été les habitans d'Aad & de Thamod, dont il ne reste aujourd'hui aucunes traces.

Je prie Dieu de préserver la Ville Imperiale & l'Arsenac de tout embrasement, d'inondation, & de tremblement de terre, & que ta vigilance, tes soins & ta prudence, mettent à couvert les Magasins qui te sont commis, de tous les attentats des perfides & des scelerats.

LETTRE CIX.

A Mehemet, Eunuque au Serrail.

Antipathie de l'Espion pour les Araignées. Discours sur l'antipathie. D'un certain peuple d'Afrique qui ne se nourrit que de sauterelles.

JE t'ai ci-devant informé de la premiere necessité où je me trouvai de boire du vin, pour empêcher qu'on ne me reconnut pour Musulman, aprés

que j'eus été mis à la Bastille par ordre du Cardi- 1654
nal Mazarin. Je t'apprens à present que je me suis fait une habitude de cette liqueur ; qui est la boisson ordinaire du païs où je suis. Les François le temperent avec de l'eau, pour mieux se desalterer, & pour prévenir la fievre : Mais cette coûtume n'accommode pas l'estomac d'un Musulman, qui, quand il boit de l'eau ou du vin, aime à les boire sans mélange. J'use de vin pour ma santé & pour me mettre en apetit, & j'en use avec moderation. Mais j'en ai bû ce soir un verre, qui selon toutes les apparences me le fera haïr pour toûjours. Je vais être vraisemblablement aussi austere & aussi rigide qu'un Prédicateur du Serrail. J'avois bû la moitié de mon verre, lorsque je me suis apperçû que j'avois presque avalé une grosse araignée qui s'étoit noyée dans le vin. La petite bête étoit déja dans ma bouche, mais j'ai incontinent jetté un si desagreable morceau. Je souhaiterois de pouvoir aussi aisément nettoyer mon imagination de l'horrible idée que cette fatale liqueur y a laissé. Non que je croye être empoisonné, ou que je sois persuadé que cette araignée m'ait fait aucun mal réel. Le plus grand mal est mon imagination blessée. Toute l'eau de France ne sauroit me purger des préjugez que j'ai conçûs contre ce petit insecte. J'ai pour lui une parfaite antipathie. La vûë d'une araignée me fait toûjours suër & trembler. Si jamais il m'arrive de boire encore du vin, je m'imaginerai que j'avale une araignée à chaque gorgée. La raison me dit que je n'aurois rien à craindre quand j'aurois avalé une de ces petites bêtes ; & j'ai vû un Medecin, qui sans se servir d'aucun antidote, avaloit deux ou trois grosses araignées dans un verre de vin. Ce qu'il faisoit sans manquer tous les matins. La plûpart des gens de cette profession soûtiennent que les araignées ainsi avalées, ne peuvent faire aucun mal. Cependant

1654 l'antipathie l'emporte ici sur la raison. Si Galien ou Hipocrate étoient vivans, ils ne sauroient avec toutes leurs savantes demonstrations me faire revenir de l'invincible horreur que j'ai pour cet insecte. J'aimerois mieux avoir à faire avec un Lion ou un Tigre dans les deserts de l'Arabie, n'ayant pour toutes armes qu'une épée en ma main, que d'avoir une araignée se traînant autour de moi dans l'obscurité. De-là vient que j'ai toûjours envié le bonheur des Irlandois : car on dit qu'il n'y a point de bêtes venimeuses qui puissent vivre dans cette Isle. On dit la même chose de celle de Malthe. Ces deux Isles attribuënt ce merveilleux privilege aux prieres de certains saints.

On ne peut point donner de raison des secretes antipathies qu'on découvre en plusieurs personnes. Il y a des gens qui sueroient & s'évanoüiroient s'il y avoit un chat dans leur chambre, n'en sachant neanmoins rien, que ce qu'ils en apprennent des inspirations de cet admirable sens que la nature a ajoûté aux cinq autres. J'ai vû un homme qui tomboit évanoüi d'abord qu'il entroit dans une chambre où il y avoit un écureüil en cage ; & ceux qui le connoissent, disoient, que c'étoit une foiblesse dont il n'avoit jamais pû se guerir.

S'il y a quelque verité dans la transmigration des ames, je croi que les meilleures raisons qu'il y auroit à donner de ces antipathies secretes, seroient celles qui se tireroient de l'état précedent de l'ame. Suivant cette supposition je conclurois, que j'étois mouche avant que d'être homme, & qu'ayant été souvent persecuté par les araignées étant mouche, je ne me suis pas encore défait de la peur que j'avois de mon ancien ennemi, que toutes les circonstances du changement qui s'est depuis fait en moi, n'ont pas été capables de me faire oublier. Mais si cela est, je suis

surpris qu'il ne me reste aucune idée distincte 1654.
d'avoir volé autrefois, puisque Pithagore, grand Partisan de la Merempsicose, dit qu'il se souvenoit de divers changemens par lesquels il avoit passé; & il dit notamment, qu'il vécut plus gayement tant qu'il fut grenoüille, qu'il n'avoit fait depuis qu'il étoit devenu Philosophe.

Cela me fournit un nouveau sujet de meditation, & ce n'est pas un mediocre plaisir, de considerer la contrarieté qu'il y a dans la nourriture des hommes. L'un n'a jamais mangé de poisson, l'autre abhorre la viande; l'un tombe en défaillance si son pain a été coupé d'un couteau qui avoit touché du fromage, l'autre s'évanoüit de sentir du mouton. Les goûts des gens sont aussi differens que leurs visages. Les uns sont délicats & haïssent presque tout ce dont d'autres mangeront volontiers. Il y en a d'autres encore qui s'accommodent de tout. Pour moi j'ai plusieurs aversions en matiere de nourriture: Je ne puis sur tout me résoudre à manger des insectes, des serpens, & autres reptiles. Cependant il y a ici des gens qui vivent de grenoüilles, de viperes, de sauterelles, & autres animaux dégoûtans. J'ai lû qu'un certain peuple qui habitent les parties Meridionales de l'Afrique n'avoient d'autre nourriture que des sauterelles salées, qu'ils prenoient au Printems, que certains vents en amenent une si prodigieuse quantité, que la terre en est couverte. Ces peuples toûjours en action, sont fort maigres & fort basanez. Ils courent comme des cerfs, grimpent sur les arbres, & sautent d'une branche & d'un arbre sur l'autre aussi legerement que des singes ou des écureüils. Mais leur vie est courte, n'allant jamais au delà de quarante ans. Vers ce tems-là ils sentent une violente demangeaison par tout le corps: cette demangeaison les obligent à se grater;

1654. ce qu'ils sont jusques à ce qu'ils se soient écorchez, & ayent fait des trous sur leur chair, où il s'engendre certains insectes ailez, qui multiplient si fort en peu de tems, qu'ils devorent ces malheureux. On croit que c'est l'effet de leur mauvaise nourriture.

Que ce que je viens de dire ne te cause point de délicatesse; mais mange ton oreille de bon apetit : car cette nourriture a la benediction de Dieu & de son Prophête.

LETTRE CX.

Au Kaimakam.

Du couronnement du Roi de France. Le Duc de Lorraine transferé en Espagne. Affaires de Suede & de Moscovie.

LE Roi de France a été solemnellement couronné à Rheims. Sa Mere, son Frere, le Cardinal Mazarin, divers Princes & Seigneurs, & les Ministres étrangers, ont assisté à la ceremonie. Mais il n'y a pas eu moyen de persuader au Duc d'Orleans, Oncle du Roi, d'honorer cette solemnité de sa presence. Il a déclaré qu'il ne viendroit jamais à la Cour tant que le Cardinal Mazarin y seroit.

Le Maréchal de Turenne a reçû secretement ordre de se rendre à son armée de Flandres au plûtôt. On ne sait point quel est le dessein de la Cour. Il y a des gens qui disent que ce Maréchal est parti avec précipitation dans le dessein de surprendre Gravelines, place de Flandres qui a été tellement ruïnée depuis peu par le Magasin à poudre qui a sauté, qu'elle n'est pas en état de resister à une

attaque un peu vigoureuse des François. 1654.

D'autres disent qu'on a dessein d'assieger Stenai, place qui appartient au Prince de Conde, place importante & admirablement bien fortifiée.

On dit que le Cardinal Mazarin est en correspondance avec le Gouverneur de cette Forteresse, & que c'est sur ce fondement qu'il a promis au Roi sur l'honneur de sa pourpre, de lui livrer Stenai un tel jour, s'il vouloit en faire faire le siege.

Le Duc de Lorraine, qui, comme je l'ai mandé à Mustapha Barbier de sa Hautesse, avoit été amené prisonnier à Anvers, vient d'être transferé en Espagne, d'où l'on croit qu'il ne reviendra jamais.

Les nouvelles du Nord sont, que Christine Reine de Suede a resigné sa Couronne au Prince Charles son Cousin. On dit qu'elle a fait faire une Couronne avec cette inscription PAR DIEU, ET PAR CHRISTINE, & qu'elle a mis cette Couronne de sa propre main sur la tête du Prince, aprés avoir absous ses Sujets du serment de fidélité qu'ils lui avoient preté.

Les mêmes nouvelles portent que les Moscovites sont entrez en Pologne avec une puissante Armée, qu'ils ruïnent & ravagent tous les lieux par où ils passent. Le prétexte de cette invasion est, dit-on, un Historien & Poëte Polonois qui a mécontenté le Czar, parce qu'en parlant des guerres entre ces deux Nations, il s'est équivoqué sur la genealogie des Empereurs de Moscovie, & a pris le Pere pour le Fils. Le Czar informé de cette bévûë, a demandé, pour réparation, la tête de l'Historien; & sur le refus qui lui en a été fait, il s'est jetté sur les terres de Pologne pour s'en venger par le fer & par le feu.

C'est ainsi qu'agissent ceux qui se piquent de suivre l'exemple de Jesus le Messie, qui a commandé aux hommes de pardonner les injures, comme à

1654. fait aussi nôtre saint Prophête. Cependant ces mêmes gens ne font point scrupule de nous accuser des crimes qu'ils font eux-mêmes. Ainsi pendant qu'ils ne sont Chrétiens que de nom, nous faisons voir par nos actions, que nous sommes veritablement les Disciples du venerable Jesus.

Les hommes sont sans contredit bons ou mauvais de leur nature. Chacun porte sa destinée écrite sur le front. Ni les préceptes ni les exemples de Jesus ou de Mahomet, ne sauroient changer les inclinations de ceux que leur étoile a marquez dés leur naissance des caracteres indelebiles du vice.

LETTRE CXI.

A Dinet Golou.

De l'incertitude de l'histoire. De la contrarieté qui se trouve entre la Chronologie d'Orient, & celle d'Occident.

J'Ai été jusqu'ici dans un desert, ou du moins j'ai crû y être, errant par-ci par-ci par-là, perdu & confondu dans l'obscurité, sans Soleil, sans étoiles, sans signal, ou autre fidéle guide pour me conduire. Que ferai-je dans cette extrêmité ? Je suis las de courre perpetuellement, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Je n'ose me reposer, & même je ne le puis, tant je suis mal à mon aise, même dans les seules circonstances où les autres trouvent du repos.

C'est ainsi que je parle à moi-même quand je suis seul, & que je considere mon état present comme mortel. Les miseres de cette vie sont les sujets de ma premiere contemplation : Et il est juste qu'elles le soient, parce que nous les sentons à tout

moment. Elles touchent nos sens de plus prés, & 1654
nous causent de violens chagrins. Cependant ces peines & ces chagrins ressemblent à la piqueure d'une guêpe. La douleur en est violente ; mais elle n'est pas de durée.

Cette pensée me mene plus loin, & me jette dans une meditation qui n'a point de fin, c'est de savoir dequoi je deviendrai aprés ma mort. Aprés avoir promené mon imagination autant loin qu'elle peut aller ; aprés avoir suivi les traces des sages, ou qui étoient en reputation de l'être, je me retrouve encore dans un desert, plus embarrassé qu'un Voyageur égaré dans la forêt d'Hercinie, * qui s'étend depuis les parties les plus Septentrionnales de la Moscovie, jusques à certaines Provinces de l'Empire d'Allemagne, & qui a, dit-on, cinq cens lieuës de longueur.

Dans ce triste état, je rencontre plusieurs prétendus guides. L'un me dit, il faut prendre ce chemin, & l'autre me conseille d'en suivre un autre. Comme chacun me donne un avis different, je ne sai à quoi me déterminer. Je suis tenté de croire que les uns sont des trompeurs, & les autres des foux, aussi embarrassez que moi, pour ne pas dire plus.

Permets-moi, cher Dinet, de te parler avec liberté, & de démasquer de semblables amis. Que signifie tout ce que les Emaums & les Mollahs disent du Paradis & de l'Enfer, puisque personne n'y a été pour apprendre par experience ce qui en est ? A quoi bon nous laisser amuser à des choses, qui autant que j'en puis juger, n'existent que dans les harangues des Prédicateurs, & dans l'imagination des crédules ?

Ne crois pas que je vueille te persuader l'heresie des Muserins, qui nient la divinité. Je puis t'assurer que je ne suis point Athée. Je vois que de tous côtez mon esprit vole d'abord à la cause premiere : Et c'est-là où je me fais mille questions. Je pose

* *C'est celle qu'on appelle aujourd'hui la forêt noire.*

1654. pour fondement assuré, *que toutes choses n'ont pas toûjours été dans le même état où elles sont à present.* Ma propre experience me convainc du contraire. Mais combien de tems elles ont été autrement que depuis que je me souviens de les avoir vûës, c'est ce que je ne puis savoir au vrai que par la confiance que j'ai en ceux qui sont plus âgez que moi, ou par la foi que j'ajoute aux livres. Les uns & les autres conviennent en ceci, qu'il y a de part & d'autre des contradictions infinies.

Les gens plus âgez que moi, & qui vivoient du tems de Sultan Mahomet III. me disent plusieurs particularitez de son regne, toutes differentes des relations d'autres personnes contemporaines qui ont remarqué les évenemens de leur siecle.

Je trouve la même contrarieté chez les Auteurs qui ont écrit l'histoire des siecles précedens. Il est difficile de trouver deux hommes de même opinion, même dans les matieres de fait. Les uns font vanité de déguiser la verité, & les autres ne sont pas assez habiles pour la démêler, & pour lever le masque. Il y a certaines personnes dans le monde, gens paresseux & faciles, crédules, & qui n'osent pas revoquer en doute ce qui a été avancé par tel & tel Ecrivain autorisé. Ils reverent superstitieusement comme autant d'Oracles, les manuscrits d'un homme mortel aussi-bien qu'eux, & sujet aux mêmes foiblesses & aux mêmes erreurs. Et tout cela par la seule raison qu'on leur a enseigné cela dés leur enfance; tant sont forts les préjugez de l'éducation. C'est pour cela que les Hebreux croyent que les Archives de leur Nation sont divines, quoi que les contradictions n'y manquent pas, & qu'elles soient pleines de raisonnemens & de principes contradictoires.

Mais ce qu'il y a de plus capital, est, que ni les leurs, ni celles d'aucune autre Nation, ni même celles des Assiriens, ou des Egiptiens, n'aprochent pas de la Chronologie des Chinois & Indiens. Au

milieu d'une si grande variété de relations à laquel- 654
le doit-on se fixer ? Que le monde n'ait que cinq ou six mille ans, ou qu'il soit indéfiniment plus ancien, il est toûjours certain qu'il y a quelque chose qui est éternel. Les Juifs & les Chrétiens même qui nient l'éternité de la matiere, & soûtiennent que le monde a été créé de rien dans un certain periode de tems, sont contraints de reconnoître qu'il y avoit un vuide éternel & infini, qui est cela même que Moïse apelle le neant. Ce qui n'est pas moins ridicule en Philosophie que l'est en Theologie l'éternité de la matiere. Il est, si je ne me trompe, plus dangereux de dire en matiere de Religion, qu'il n'y a rien qui existe coéternellement avec Dieu, qui est Tout-puissant, vivant, & fort, que de dire que la matiere même est coéternelle avec lui. Celle-ci est actuellement une substance, & on peut raisonnablement supposer qu'elle émane necessairement de sa puissance & de sa bonté : Au lieu que le neant n'est purement & simplement qu'un rien, pour parler comme les Philosophes Occidentaux, & partant on ne peut pas concevoir que ce rien émane de la nature divine, qui est essentiellement vie & être. Dans ces délicates & abstraites speculations je ne suis pas sans aprehension, & je n'ose décider de rien de peur de profaner la gloire de l'Etre souverainement bon, qui est le souffle de nos narines. Pour dire la verité, je suis chancelant sur tout, si ce n'est sur cette maxime, qu'il y a un esprit éternel, qui est par tout, la base & l'origine de toutes choses visibles & invisibles, & que nous apellons *Alla*, le soûtien d'une infinité de siecles, le Roc & l'apui de l'Univers.

Continuons toi & moi, cher ami, à adorer cette essence des essences avec une devotion profonde & veritable. Que nos pensées soient pures, nos paroles en petit nombre, mais pleines de flâmes innocentes & agreables. Car il est certain que Dieu

1654. ne prend point plaisir au babil de nôtre langue.

Pour le reste vivons selon la nature & selon la raison, entant qu'hommes : Et soyons persuadez que nous plairons au bon Pere de toutes choses, si nous vivons conformement à cette regle, sans prétendre atteindre à la perfection des Anges.

En un mot aimons tous les hommes, & soyons équitables & tendres à l'égard des brutes. Car en ce faisant nous ne serons point cruels à nous-mêmes.

Fin du troisiéme Tome.

TABLE
DES LETTRES ET MATIERES
de ce Troiſiéme Volume.

LETTRE PREMIERE.

A Muſtapha Baſſa de Siliſtrie. *Il impute la perte d'Aſac à la valeur des Moſcovites. Caractere de cette Nation. De l'ordre qui s'obſervoit autrefois pour la ſucceſſion des Czars.* Pag. 3

A Soliman Cizlar Aga, chef des Eunuques Noirs. *Il lui mande la mort du Prince de Condé. Portrait de ce Prince & abregé de ſa vie.* 7

Au Kaimakam. *Du contretems arrivé au Comte d'Harcourt, qui avoit été contraint de décamper devant Leri la Des progrez des François en Italie. D'une Fontaine merveilleuſe qui eſt dans l'Iſle d'Elbe.* 11

A Bajazet Baſſa de Grece. *Il lui mande qu'il ſoupçonne que la Cour de France a un grand deſſein. D'un homme qui avoit excité une ſedition à Paris.* 14

A ſon frere. *Il le remercie du journal de ſes voyages, le felicite de s'être ſauvé des voleurs, & ſur tout des voleuſes, lui raconte une avanture du Pere du Mogol, & un autre de la veuve d'un Marchand Indien, & autres hiſtoires de même nature.* 17

A Aſis Baſſa. *De la querelle ſurvenuë entre Monſieur Chanut Ambaſſadeur de France à Stokolm, & le Secretaire d'Etat de Suede. Replique d'un Ambaſſadeur de France au Roi d'Eſpagne.* 24

Au Moufti trés-venerable & digne de tout honneur. *Paralelle de trois Miniſtres d'Etat, Ximenés, Richelieu & Mazarin,* 27

A Danecmar Kefrou Cadileſquer de Romanie. *De la perfidie des Ecoſſois qui avoient vendu le Roi Jaques I. au Parlement d'Angleterre. Fait hiſtorique de l'Evêque Hatto.* 32

A Ragel Hamet, Antiquaire du Sultan. *Remarques ſur des images magiques & anciennes. Du* Palladium *& de l'Ancile. Du vrai nom de la ville de Rome.* 36

Au Viſir Azem. *Il lui mande ſon retour d'Orleans, & lui apprend pourquoi il y a un ſi grand concours d'Etrangers en cette Ville.* 39

A l'Aga des Janiſſaires. *De Jeanne d'Arc, pucelle d'Orleans.* 41

A Dinet Colou. *Echimilia devenu amou-*

reux d'une Dame Françoise sur le chemin d'Orleans. 44
Au Capitan Bassa. *De la proposition hardie qu'un Capitaine de Marine avoit faite au Cardinal Mazarin, & du magnifique Vaisseau dont la Reine Christine avoit fait present à ce Ministre.* 49
A Brededin, superieur du Convent des Dervis à Cogni en Natolie. *Apologie de sa creature contre ceux qui l'avoient calomnié. D'un Hermite qui demeuroit alors prés de Paris, & qui avoit vécu presque le double de Brededin.* 51
A Murat Bassa. *De la joye des Chrétiens pour leur victoire de mer & de terre. Comparaison de Sultan Ibrahim à Sultan Amurat.* 56
A Mahomet Techli, Bassa de Bosnie, au Camp en Dalmatie *Il l'accuse de Poltronnerie d'avoir abandonné le siege de Sebenico.* 59
A Achmet Bassa. *Pour lui apprendre qu'on avoit voulu assassiner la Reine Christine dans sa Chapelle.* 61
A Cara Hali, Medecin à Constantinople. *Il lui parle de la Manne de Calabre, & lui en envoye.* 64
A Kerker Hassan, Bassa. *De la révolution de la Chine.* 68
A Darnish Mehemet Bassa. *De Masanelle, & de la révolution de Naples.* 74

A son Cousin Soliman, à Constantinople. *Il censure encore sa maniere de vivre, & veut le porter par l'exemple de son Grand-Pere, à observer les regles de la pureté.* 78

Au Kaimakam. *De la cruauté d'un General Turc à l'égard d'un Ecclesiastique Chrétien. De la veneration que les anciens Mahometans avoient pour les os de Scanderbeg. De la generosité de Porsenna.* 82

Au Moufti. *Remarques sur le malheur des Espagnols, sur la revolte des Siciliens; & principalement sur la révolution de Naples. Il le prie de ne laisser pas manquer le Juif Nathan Ben Saddi de Livres de pieté.* 86

A Mustapha, Barbier du Grand Seigneur. *Il lui mande que les Chrétiens se sont vengez de la cruelle mort de l'Ecclesiastique Morlaque, sur le fils d'Ali Sangiac-Bei de Lippa. Extravagante vengeance d'un Capitaine Italien.* 90

Au venerable Moufti. *Il lui aprend que le Cardinal Mazarin favorise les troubles de Naples. Remarques sur le Duc de Guise qui avoit entrepris de secourir les Rebelles. Description de l'étenduë & des richesses de ce Royaume.* 92

A Abdel Melec Muli Omar, Surintendant du College des Sciences, à Fez. *Il parle de la durée du monde. Vision d'Omar successeur de Mahomet; d'Alilet premiere*

*f*mme d'*Adam*. *Que la terre étoit habitée plusieurs siecles avant Adam.* 97
Au Moufti. *Des Vêpres Siciliennes. D'une femme & de sa fille, qui furent trouvées à Naples entre quatre murailles, où elles avoient demeuré enfermées dix-sept ans.* 104
Au Kaimakam. *Il lui aprend le sujet qu'il a de s'allarmer des desseins du Cardinal Mazarin contre l'Empire Ottoman. Adresse d'Osmin à penetrer les secrets du Cardinal & des autres Grands.* 107
A son Frere. *Nouvel éloge du Journal de ses voyages. Rare exemple de la charité des Indiens. Industrie des Chinois. De la conquête de la Chine par les Tartares. De l'origine des nations. Des Arabes & des Tartares qui n'ont mêlé leur sang avec aucune autre nation. D'un canon de Pekin qui avoit plus de deux mille ans.* 111
A l'Aga des Janissaires. *De la fameuse victoire de Lens gagnée par les François. Des troubles de Paris. Discours du Roi au Parlement. Emissaires employez par l'Espion pour fomenter la sédition publique.* 117
A Achmet Beig. *Il lui donne avis de la mort d'Uladislas Roi de Pologne, pour lequel la Cour de France étoit en deuil: Il lui aprend aussi la mort du Duc de Baviere. Des campagnes des François en*

Flandres. D'un combat naval entre les François & les Espagnols. Conjuration contre le Czar de Moscovie. 121

Au Moufti. *Il semble aprouver la déposition du Sultan Ibrahim, &c. Il blame l'attentat qu'il avoit commis sur la veuve de Sultan Amurat, & l'enlevement qu'il avoit fait de la fille du Moufti. Continence de Scipion l'Africain. Stratagéme du Philosophe Athenodore. Il solicite le Moufti de faire traduire les Historiens Grecs & Latins.* 123

A Chiurgi Muhammel Bassa. *Conclusion de la Paix de Munster. Troubles de Paris. Le Duc de Beaufort se sauve du Château de Vincennes.* 127

A Dinet Golou. *Il se plaint de l'injuste procedé de ceux qui avoient conspiré contre Sultan Ibrahim, qu'il ne veut pas diffamer aprés sa mort; & avouë qu'il avoit dissimulé en écrivant au Moufti sur ce sujet. De la Statuë d'un fameux Luteur, qui tombant tua un homme, qui par envie vouloit la démolir. De la devise de la Bague de Platon.* 128

A Danecmarc Kesrou, Cadilesquer de Romanie. *Remarques sur la mort de Charles I. Roi d'Angleterre. Ce que dit le Cardinal Mazarin lorsqu'il reçût les premieres nouvelles de cette horrible Tragedie. Des méchans principes de Machiavel.* 131

A Mahomet trés-illuſtre Viſir Azem. *Il le felicite ſur ſa haute dignité ; lui repreſente le tort qu'on lui fait, & demande ſa protection.* 135
Au Kaimakam. *Des nouveaux troubles de Paris. Empriſonnement du Juif Echimilia. Cela oblige l'Eſpion à quitter ſon logis, & à ſe cacher.* 139
A Nathan Ben Saddi, Juif, à Vienne. *Il lui apprend qu'Echimilia avoit été arrêté par ordre du Roi, & lui défend d'écrire juſqu'à nouvel ordre.* 142
Au Juif Donaja, à Veniſe. *Sur le même ſujet, & ſur la tentative qu'on avoit faite de voler le Treſor de Veniſe. Relation de la conjuration de Tiepoli.* 143
A Muhammed Hodgia Dervis, Hermite demeurant dans la caverne du Prophête en Arabie l'heureuſe. *Du mépris que les Francs font des bêtes. Divers exemples remarquables de la tendreſſe que les Anciens témoignent pour les creatures.* 145
Au Kaimakam. *Son retour à ſon premier logis. Pourquoi Echimilia avoit été arreté.* 153.
A Nathan Ben Saddi, Juif, à Vienne. *Il lui donne avis qu'il eſt de retour à ſon ancien logis, & lui raconte comme il avoit été reçû à ſon retour, ſon Hôteſſe étant nouvellement accouchée d'un garçon.* 156
Au Juif Donaja, à Veniſe. *D'une Statuë*

de marbre sur laquelle il y avoit une inscription mistericuse. 159

Au Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman. *De la Paix concluë entre la Cour de France & le Parlement de Paris. Description de la maison & jardins du Roi à Ruel.* 161

A Dinet Golou. *De la mort de Geri Boinou. De la jalousie des Orientaux. Exemple memorable de l'équité de Seleucus.* 164

Au Capitan Bassa. *Du traité d'alliance conclu contre la Porte entre les Cosaques, les Circassiens, les Mingreliens, & autres nations. Differens caracteres de ces peuples. Remarques sur la vie d'Ismaël Sophi.* 167

A Cara Hali, Medecin du Grand Seigneur. *Il le felicite sur sa nouvelle dignité, & lui conseille de se donner de garde du Grand Visir.* 172

A Chiurgi Muhammet, Bassa. *Il l'informe de la fuite de Mahomet, fils du Dey de Tunis, & de sa conversion à la Religion Chrétienne.* 174

A Sala Tircheni Emin, grand Maître de l'Artillerie, à Constantinople. *Des guerres de la Mer Noire. Histoire de Pachicour Pirate Circassien.* 177

A Melec Amet, Bassa. *De l'assassinat de Doriflas, Ambassadeur d'Angleterre à la Haye.* 182

Au

Au venerable Moufti. *Il accuſe les ſeptante, & tous les autres Chrétiens, qui ont traduit la Bible, d'inſipidité; d'erreurs, & d'avoir mal rendu le ſens de l'Original Hebreu. Remarques particulieres ſur les Pſeaumes de David, & ſur les Cantiques de Salomon.* 185

Au Chiaoux Baſſa. *Remarques ſur les affaires d'Allemagne, de Suede & d'Angleterre. Oſmin le Nain découvre une lettre du Capitan Baſſa au Cardinal Mazarin.* 191

A Cara Hali, Medecin du Grand Seigneur. *Il l'informe du grand fracas que la foudre avoit fait en France. Des plaiſirs de la vie champêtre par oppoſition aux embarras où il eſt tous les jours.* 196

A Kenan Baſſa, premier Treſorier de ſa Hauteſſe, à Conſtantinople. *Il le felicite ſur ſon élevation, & l'exhorte à la moderation, en lui repreſentant les fraudes qui ont été commiſes dans les finances.* 200

A Peſtelli Hali ſon frere. *Du plaiſir qu'il prend à lire le Journal de ſes Voyages. Il l'informe des progrez que le jeune Empereur des Tartares avoit faits à la Chine, & lui conſeille de s'attacher à Kerker Haſſan Baſſa.* 204

A Kerker Haſſan Baſſa. *Il lui donne un état abregé de la Chine, pour lui donner envie de s'adreſſer à ſon frere pour en ſa-*

voir davantage. 21

A Cornezan, Bassa. *Mariages & morts de divers Princes de l'Europe. Remarque sur les éclipses, & sur ce qui arriva au Soleil du tems de Josué & d'Ezechias.* 21

A Muhammed Hermite, habitant dans la caverne du Prophête en Arabie l'heureuse. *Il lui demande son secours & ses conseils sur divers scrupules qui embarrassoient sa conscience.* 216

A Minezin Aluph, Bassa. *Pour lui donner avis que trois Princes du Sang avoient été arrêtez en France.* 225

Au Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman. *Il l'informe de l'indiction du Jubilé à Rome : Parle de l'année Sabathaire des Juifs, & des jeux seculaires des anciens Romains.* 229

Au magnifique Visir Azem. *De la valeur du Bassa de Bude, & de son fils. Remarques sur les Campagnes des François. Il soûtient que la Porte Ottomane a fait une action de justice en relâchant le Baile de Venise, & faisant étrangler son Interprête.* 234

A Sedrec Ali Girawn, premier Page du tresor. *De la coûtume des Orientaux de donner préferablement à tous les autres, les charges importantes aux gens de merite, quoi qu'ils soient d'une naissance médiocre. Imprudence des François qui*

font tout le contraire. Historiette de Pasquin à Rome. Des trois Princes François transferez au Havre de Grace. Revolte de Bordeaux. 238
Au Kaimakam. *Pour lui apprendre qu'il avoit perdu la boëte qui contenoit toutes les lettres qu'il avoit reçûës des Ministres de la Porte, & les allarmes où cette perte l'avoit jetté.* 241
Au même. *Il lui mande qu'un Négre, esclave d'Echimilia avoit dérobé ses lettres; & qu'apliqué à la torture il avoit avoüé qu'il les avoit enterrées.* 245
A Soliman Cuslir Aga, chef des Eunuques Noirs. *De l'affront fait à la Porte par les Tartares qui prétendoient être Tuteurs du jeune Sultan. Des cruautez que les nouveaux Sultans ont souvent exercées à l'égard des Princes du sang Ottoman.* 249
A Dinet Golou. *Il se plaint d'avoir été injustement censuré par le Reis Effendi, au sujet de Kenan Bassa, & justifie sa bonne foi.* 252
Au Reis Effendi premier Secretaire d'Etat de l'Empire Ottoman. *Il se plaint du crime qu'il lui fait d'avoir écrit librement à Kenan Bassa, & l'informe des ordres qu'il avoit reçûs sur ce sujet du Visir Azem, & des autres principaux Ministres du Divan. Ambassadeur d'Angleterre assassiné à Madrid. Combat entre*

les Ecossois & les Anglois. 256

A Soliman Aga, premier Chambelan des apartemens des femmes du Serrail. *Des mutineries des Janissaires. Des gardes Suisses du Roi de France. Fâcheuses nouvelles de Candie. Valeur des Chevaliers de Malte. Mort du Prince d'Orange.* 259

A Kiflur Dramelec, Secretaire des affaires des Nazariens à la Porte. *Il le raille de lui avoir écrit avec emportement.* 263

A Minezim Aluph, Bassa. *Les trois Princes François élargis. Le Cardinal Mazarin se retire secretement de la Cour.* 266

A Fousi son parent à Fez. *Il lui parle de ses voyages en Asie : le somme de lui envoyer la relation d'Afrique qu'il lui avoit promise. Diverses remarques sur cette partie du monde.* 269

A Kerken Hassan, Bassa. *Il se plaint des outrages qui lui ont été faits par Ikingi gouverneur des Pages, & autres, & le supplie de demander son rappel, lui protestant qu'il est las du métier qu'il fait.* 274

A Cusacin Bassa, magnanime Visir Azem, & invincible General des forces Ottomanes en Candie. *De l'instabilité des choses humaines. Cruautez faites à certains Sultans, Visirs, Bassas, & autres Ministres de l'Empire. Reflexions sur la mort de la vieille Reine. Remarques sur*

l'agreable exil des Princes du Sang d'Ethiopie. 279

A Nassuf, Bassa de Natolie. *Du démêlé des Ducs de Brandebourg & de Nieubourg.* 284

A Useph, Bassa. *De la mesintelligence de la Reine de France & du Prince de Condé, depuis son élargissement. Sa suite de la Cour.* 287

A son Cousin Soliman, à Constantinople. *Il le censure d'avoir été autrefois Libertin : Tâche de rectifier l'opinion qu'il a de l'Enfer, & lui donne un bon conseil.* 290

A Endem Al'Zadi Jaaf, Beglierbey de Dierbekir. *Il le felicite du bonheur qu'il a d'être maître du Paradis terrestre. D'un arbre en Dierbekir qui a cinq cens mille de hauteur. Des premiers Peres du genre humain selon la tradition des Indiens, & autres matieres.* 294

A Abdel Melec Muli Omar, President du College des Sciences, à Fez. *Il raisonne en Sceptique sur la difference des Religions.* 297

Au Kaimakam. *Sentiment d'Isouf Eben Hadrilla, Philosophe Arabe, sur l'origine du genre humain, né dans un état de guerre. De cent cinquante mille livres de récompense promise à ceux qui prendroient le Cardinal Mazarin mort ou vif. Retour de ce Ministre à la Cour.* 303

Au Reis Effendi premier Secretaire d'Etat de l'Empire Ottoman. *Continuation des guerres civiles de France.* 307

A Cara Hali, Medecin du Grand Seigneur. *Divers exemples qui prouvent que les brutes ont de la sageſſe, & des vertus morales.* 311

Au Capitan Baſſa. *Il ſe plaint du mauvais ſuccés des flotes Ottomanes, & lui raconte une viſion qu'il avoit euë à Paris. Il lui conſeille de faire décente en Italie, & l'informe du ſanglant combat Naval des Anglois & des Hollandois.* 316

Au Kiaya Bey, ou Lieutenant General des Janiſſaires. *De la corruption qui s'étoit gliſſée dans la diſcipline de cette milice, qu'il lui conſeille de reformer. Soulevement à Paris, &c.* 319

Au Juif Nathan Ben Saddi, à Vienne. *Duels des Ducs de Beaufort & de Nemours. Diviſion du Parlement de Paris. La Religion Catholique Romaine rétablie à Cologne.* 324

Au Kaimakam. *Retour du Roi de France à Paris, qui y répand une joye univerſelle. Rebellions en Sirie & en Egipte.* 326

A Dinet Colou ſon ami. *Du malheur des Rois. Reflexions particulieres ſur la dépoſition de Sultan Ibrahim, & ſur la minorité de Sultan Mahomet.* 328

A Melec Amet. *D'un Seigneur François qui se voyant vivement poursuivi de ses ennemis, s'étoit sauvé en traversant un bras de mer à la faveur de la vigueur de son cheval, qu'il tua incontinent aprés qu'il lui eut rendu ce service. De Carabuluc cheval de Sultan Selim. Remarques sur la naissance d'Alexandre le Grand, & sur l'embrasement du Temple de Diane à Ephese. Emprisonnement du Cardinal de Rets. Dunkerque & Casal repris par les Espagnols.* 332

Au même. *De la Comete qui parut alors sur la Sphere du Soleil.* 336

A Pestelli Hali son frere Directeur des Douanes du Grand Seigneur *Il le felicite de son nouvel avancement, & lui conseille de ne pas se presser de s'enrichir. Retour du Cardinal Mazarin, aprés son second exil.* 339

A Kerker Hassan, Bassa. *Il le remercie de la faveur qu'il avoit faite à son frere. Des honneurs faits par le Roi de France au Cardinal Antoine Barberin. De certains prodiges.* 342

Au Juif Nathan Ben Saddi, à Vienne. *Il tâche de le ramener des préjugez de l'éducation, & de le convaincre que les autres peuples peuvent être aussi-bien sauvez que les Juifs.* 344

A Abul Recowavyn grand Aumônier du

Sultan. *De la difference qu'il y a à faire entre les mendians éfrontez, & les vrais pauvres. Exemple remarquable de la charité d'un Cardinal. Il lui recommande en particulier un Timariot.* 349

Au Capitan Bassa. *Diverses batailles navales entre les Anglois & les Hollandois ; notamment celle où fut tué l'Amiral Tromp.* 353

A Sale Tircheni Emin, Grand Maître de l'Artillerie à Constantinople. *D'un admirable Vaisseau bâti à Rotterdam par un Ingenieur François, qui devoit faire des merveilles. Des tourbillons marins qu'on appelle cataractes.* 356

A Murat, Bassa. *Remarques sur la nouvelle Republique d'Angleterre ; sur le jeune Roi des Ecossois, & sur les affaires de la France.* 361

A Asis, Bassa. *Divers prodiges & desastres arrivez dans les Pais bas. De la Baleine & de son guide. De l'accident qui pensa arriver au Roi de France aprés avoir tiré une perdrix.* 363

A Dgebe Nasir, Bassa. *Il le felicite d'avoir succedé aux dignitez de Chiurgi Muhammed, Bassa. Prise de sainte Menehoult. De Cromvvel protecteur d'Angleterre.* 367

A Brededin, Superieur du Convent des Dervis à Cogni en Natolie. *Remarques*

sur la naissance & sur la vie du Messie. Caracteres des Esseniens. 371

Au venerable Moufti. *D'une lettre écrite par les Jesuites d'Armenie, à des Religieux du même ordre en Espagne, sur ce que la terre s'étoit ouverte, & avoit englouti le tombeau de Mahomet.* 376

A Cara Hali, Medecin du Grand Seigneur. *De l'estime & de la veneration que les hommes avoient pour les bêtes. Divers exemples sur cela.* 380

A Mustapha Barbier du Grand Seigneur au Serrail. *Du Duc de Lorraine fait prisonnier.* 385

Au Juif Nathan Ben Saddi, à Vienne. *Des Traditions non écrites de Moïse, & de la Loi écrite. Eloge de l'Alcoran.* 387

A Dicheu Hussein Bassa. *De la Politique du Cardinal Mazarin de marier ses Niéces aux Princes du Sang.* 396

A Dinet Golou. *Il lui aprend qu'il avoit perdu par accident l'usage de ses yeux durant deux jours. Digression sur la sagesse qu'on trouve dans les brutes.* 398

A Asis, Bassa. *Des préparatifs qu'on faisoit pour le couronnement du Roi de France. Nouveaux mécontentemens à Paris aprés la mort de l'Archevêque.* 402

A Murat Bassa. *De certains Sorciers arrêtez en France: d'un Magicien d'Egipte, & d'un autre Allemand nommé Zito.* 405

A Cornezan Mustapha, Bassa. *Proposition de mariage entre la Reine Christine & le Prince Charles Palatin, son Successeur.* 409

A Sale Tircheni Emin, grand Maître de l'Artillerie, à Constantinople. *De l'embrasement de Gravelines, causé par un Magasin à poudre qui avoit sauté. D'un Moulin qui avoit brûlé.* 412

A Mehemet, Eunuque au Serrail. *Antipathie de l'Auteur pour les araignées. Discours sur l'antipathie. D'un certain peuple d'Afrique qui ne mange que des sauterelles.* 414

Au Kaimakam. *Du couronnement du Roi de France. Duc de Lorraine transferé en Espagne. Affaires de Suede & de Moscovie.* 418

A Dinet Golou. *De l'incertitude de l'histoire. De la contrarieté qui se trouve entre la Chronologie des Orientaux, & celle des Occidentaux.* 420

Fin de la Table.

BIBLIOTHECA

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The L
University
Dat